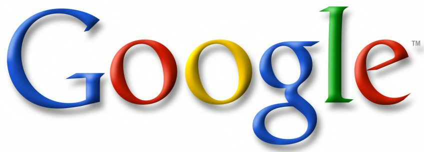
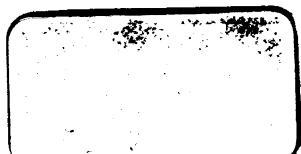






Mouhy, Charles de Fieux, chevalier de

LA PAYSANNE PARVENUE, OU LES MÉMOIRES DE MADAME LA MARQUISE DE L. V.

PAR MONSIEUR

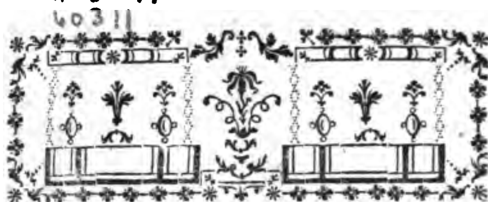
LE CHEVALIER DE MOUHY.

TOME TROISIÉME.



A AMSTERDAM,

Aux dépens DE LA COMPAGNIE, 1757.



LA PAYSANNE PARVENUE.

SEPTIE'ME PARTIE.

JE trouvai un cabinet vitré qui étoit à côté de ma Chambre : il étoit meublé comme l'Apartement, d'un damas cramoisi, avec un liséré d'or à petite frange : une douzaine de tableaux placés avec simétrie entre plusieurs glaces, representans des jeux d'enfans, avec les plus jolis païsages, rendoient ce lieu très-agréable : mais ce qui me prévint le plus, fut une Bibliothéque placée dans le fond, remplie de tous les Livres de musique les plus modernes.

Ma toillette étoit placée dans la garde-robe dont j'ai parlé : elle étoit relevée de

toutes les choſes qui ſervent à l'ajuſtement d'une femme ; les quarrés étoient remplis de braſſelets , de gants , & de toutes les pretintailles modernes , le tout d'un goût & d'un choix délicat. Quelque deſir que j'euſſe de faire un plus long examen , je ne vis qu'en paſſant toutes ces jolies choſes ; je craignois trop d'être interrompuë , & de n'avoir pas tout le tems qu'il me falloit pour achever ma revûë.

Je ne fus pas peu ſurpriſe , lorſque j'ouvris les armoires , de la quantité de linge & d'effets qui s'offrit à ma vûë ; ce qui étoit à mon uſage , me parut d'une beauté & d'une fineſſe extrême ; dans un endroit ſéparé , je trouvai une quantité raiſonnable de vaiſſelle d'argent , dont j'avoüerai que la vûë me fit un plaiſir extrême.

La ſeconde armoire ſervoit d'une eſpéce de buffet , & renfermoit une vaiſſelle de fayance ſi fine, que je la crus d'abord du Japon ; les ſéparations contenoient toutes les choſes néceſſaires à la table.

Après avoir parcouru toutes ces choſes, je repaſſai dans ma chambre ; je fus curieuſe de ſçavoir ce que renfermoit une grande commode revêtuë de marbre, qui n'étoit pas un des moindres ornemens de mon Apartement ; pluſieurs piéces d'étoffes deſtinées à faire des robes de toutes

les saisons, remplissoient le premier tiroir; l'on avoit tout prévû, & l'on étoit descendu jusques dans le détail des moindres choses; cet examen paroîtra sans doute ennuyeux, mais il est nécessaire pour faire connoître à fond le caractére de mon nouvel Amant; l'amour propre y trouve peut être son compte, c'est ce que je passe legérement; de pareils soins sont bien flâteurs & bien séduisans pour une jeune personne; je manquerois de sincérité si je ne convenois pas que j'y fus extrêmement sensible; ce qui augmenta dans les suites, lorsque l'expérience me fit connoître que ces presens ne m'avoient pas été faits dans aucune vûë suspecte ni dangereuse.

Cependant le peu de repos que j'avois pris les nuits précédentes, m'avoit fatiguée à un point, que quelqu'envie que j'eusse de continuer mon examen, je ne pus aller plus loin: le sommeil commençoit à s'emparer de mes yeux, & m'accabloit si fort, que je fus obligée d'aller me jetter dans mon lit; là mon ame satisfaite, & sans inquiétude des événemens, m'offrit à mon esprit que des images gracieuses, & me laissa goûter un repos si tranquile, que je ne me réveillai que bien avant dans le jour.

Le soleil étoit prêt à se coucher, lors-

que le bruit des Caroſſes me fit enfin ſortir de mon lit ; je me ſouvins alors que je m'étois enfermée en dedans, & je fus ouvrir mes véroüils ; à peine eus-je touché à la porte, que ma Femme de Chambre parut : Vous êtes bien peureuſe, Madame, me dit-elle, en me regardant d'un air patelin, vous vous barricadez en plein jour ; je me ſuis déja preſentée pluſieurs fois pour ſçavoir ſi vous n'aviez pas beſoin de moi ; la crainte de troubler votre repos m'a fait attendre juſqu'à preſent. Je répondis aſſez froidement à ce diſcours. La phiſionomie de cette fille ne me revenoit pas ; l'on n'eſt pas la maîtreſſe des mouvemens de l'antipathie ; & je me ſouviens que, n'étant encore qu'enfant, j'étois agitée de pareilles préventions, & elles ſont cependant ſouvent bien injuſtes ; l'on doit s'arrêter à ces manies le moins que l'on peut ; bien des gens ſont aſſez malheureux pour n'avoir point cet air qui annonce & qui flâte, dont le caractére & le fond valent ſouvent beaucoup mieux que le commerce de ceux qu'un faux coup d'œil a formé ; l'on éprouve tous les jours la ſolidité de cette réflexion, ſans ſe corriger cependant de ce défaut.

La Brochan ayant ouvert mes fenêtres, je fus y prendre l'air ; il faiſoit le plus beau tems du monde, chacun alloit à la pro-

menade ; je n'étois pas accoutumée à voir un si grand monde ; la diversité de tout ce qui se passoit devant mes yeux, me dissipoit agréablement ; j'étois enchantée de la propreté & du goût dont les femmes étoient mises ; je les examinois avec l'attention la plus exacte, & celles qui me plaisoient, étoient suivies de mes yeux jusqu'à ce qu'une distance éloignée les eût dérobées à la foiblesse de mes regards. Cette occupation m'attachoit tellement, que nulle autre pensée n'agitoit mon esprit.

Il faut que les femmes conviennent avec moi que le penchant le plus fort que nous ayons, c'est celui de nous examiner ; cela ne se fait guéres sans que la jalousie ou l'envie y entrent pour quelque chose, nous nous rendons justice difficilement ; cette mauvaise habitude semble être attachée à notre espéce. Quelque revenuë que je sois aujourd'hui de la bagatelle, j'avouë, avec ingénuité, que je me sens encore quelque fois susceptible de ces basses impressions ; je commence cependant un peu à m'en corriger ; mais dans bien des occasions le préjugé de l'habitude est plus fort que celui de la raison.

Pendant que j'étois occupée avec une attention surprenante à examiner les allans & les venans, je me sentis embras-

ſer vivement, ſans pouvoir démêler qui prenoit cet liberté ; le rouge me monta au viſage, & je me retournai précipitamment en faiſant un effort pour me débarraſſer de deux mains qui m'avoient ſaiſie ſans que je m'y attendiſſe. Il ne ſeroit pas aiſé de vous ſurprendre, me dit en riant Madame de Géneval, vous êtes trop ſur vos gardes, & forte comme vous me paroiſſez, l'on n'auroit pas beau jeu avec vous. Je lui demandai pardon en ſouriant de la maniére bruſque dont je m'étois défait d'elle ; je reçois votre excuſe pour cette fois, reprit-elle en badinant, je ne ſerai pas ſi indulgente une autre fois ; encere ne vous fais-je grace qu'à condition que vous nous ferez l'honneur de ſouper ce ſoir avec nous. Cette priére fut faite avec tant de grace, que j'acceptai l'offre, & enſuite nous nous plaçâmes à la fenêtre, & nous nous mîmes à contrôler les paſſans.

Madame de Géneval avoit un talent particulier pour ce dangereux plaiſir : ajuſtement, figure, phiſionomie, rien ne lui échapoit, les femmes trouvoient rarement grace devant elle ; pour celles qui étoient aimables, elles eſſuyoient les traits les plus mordicans ; on étoit un peu plus indulgent pour les hommes, c'eſt-à-dire, envers ceux qui ſortoient du médiocre, car

pour les autres, ils n'étoient nullement ménagés.

Que dites-vous, me dit Madame de Géneval, de cette femme qui vient à nous avec cette démarche pimpante & ce faux air de beauté, qui prétendent séduire? Ne vous y trompez pas, cette blancheur, dont elle semble parée, prend son origine dans les secrets de la toilette, & cette maniére de marcher, dans une perpétuelle étude de son miroir; malgré ces airs affectés, il n'est rien de plus commun, & vous en conviendriez si vous la voyez de près; je parie, continua la contrôleuse, que vous ne vous défiez pas qu'une tête si bien maronnée ne soit pas naturelle; cette femme est chauve cependant, & est obligée de recourir à l'artifice, pour supléer à la stérilité de ses cheveux; avoüez encore, qu'à la maniére dont elle est mise, & dont elle se fait suivre, vous la prendriez tout au moins pour la femme d'un Commis; point du tout, son mari est Cuisinier de M. le Prince de ...... quoique fille de Fruitiére, sa vanité lui avoit fait tenter de plaire à son Intendant, mais elle a été trop heureuse encore de se contenter du Chef de cuisine, qui doit ferrer la mule sans doute à toute outrance, pour soutenir l'état dont elle se pare. Cependant pour prix des bontés d'un mari trop indulgent, elle le fait

enrager ; il ſe meurt, dit-on, de chagrin de la ſottiſe qu'il a faite ; mais regrets inutils ! elle va toujours ſon train ; on aſſure qu'il eſt.... Mais examinez, je vous prie, cette autre femme, qui ſort de cette grande porte cochére ; de la maniére dont elle ſe tient, & de l'air dont elle ſe met, lui donneriez-vous plus de vingt-cinq ans ? elle en a cependant cinquante bien comptez ; pour ôter cette idée à ceux qui ne la connoiſſent pas, elle leur dira avec une naïveté affectée, que le brun qu'elle porte ordinairement eſt ſa couleur favorite, & qu'il eſt de tout âge : le plaiſant de l'affaire, c'eſt qu'elle ne peut ſe résoudre de répondre à la paſſion d'un homme qui la recherche depuis long-tems, parce qu'elle craint, dit-elle, de mourir en couche : en prononçant ces mots, Madame de Géneval ſe mit à éclater de rire, & le fit de ſi bon cœur, que ſans en comprendre le ſujet, je ne pus m'empêcher d'en faire autant.

Il y avoit près d'une heure que nous nous amuſions de cette maniére, lorſqu'un bruit éclatant & général de tambour qui ſe fit, auſſi-bien qu'un certain mouvement dans la ruë, m'en fit demander la cauſe : c'eſt le Roi qui revient ſans doute de la chaſſe, me dit Madame de Géneval, nous allons le voir paſſer devant nous : je me ſentis émuë juſqu'au fond de l'ame à cette

nouvelle, mon idée se frapa dans cet instant de celui qui avoit offert ce Prince à mes yeux, & des suites que sa presence m'avoit occasionnée, quoique je fusse alors dans un âge plus raisonnable, & que la curiosité que j'avois eu de voir ce Monarque, eût été satisfaite : ce même desir, ce même empressement s'empara de mon ame : je dissimulai ces mouvemens : & la vanité, qui nous fait toujours imaginer que notre discernement croît avec l'âge, me persuada que je n'avois besoin alors d'aucun secours pour démêler le Roi d'avec la Cour : dans cette confiance, mes yeux se fixérent du côté que son retour m'avoit été annoncé, & toute entiére à ce dessein, je ne fis plus que très-peu d'attention à la critique de Madame Géneval, qui continuoit à s'exercer avec la même charité sur les passans.

Mon impatience ne tarda pas long-tems à être satisfaite : la chasse revenoit, & la Cour marchoit doucement contre son ordinaire : il faisoit encore jour : je me flâtois que l'occasion étoit la plus favorable pour discerner le Roi avec toute l'attention dont j'avois été préoccupée : cependant, j'étois la dupe de la fausse honte que j'avois, de ne point me faire montrer ce Prince : confondu comme il étoit avec les Seigneurs de sa Cour, sans un heureux ha-

zard, qui fit que Sa Majesté laissa tomber quelque chose de sa main : il seroit passé sans que je le connusse, mais il se fit un mouvement si vif pour ramasser son gant, que je lui vis rendre, que j'eus enfin toute la satisfaction que je m'étois proposée.

J'étois si remplie de l'admiration que me causoit la vûe de ce charmant Prince, que je faisois remarquer à Madame de Géneval toutes ses qualités ; mais à peine répondoit-elle à ce que je lui disois à ce sujet, ses regards étoient fixés sur un Seigneur dont elle paroissoit charmée, & étoit aussi ardente à me faire remarquer la maniére dont il étoit fait, que je l'étois à lui parler du Monarque, nos discours se croisoient ; mais ce qui étoit de plaisant, c'est que nous aplaudissions mutuellement à ce que nous disions, dans la confiance où nous étions l'une & l'autre que la conversation rouloit sur l'idée qui y avoit donné lieu.

Sur ces entrefaites, la Cour se trouva près de nos fenêtres ; j'avois un tel plaisir à la contempler, que j'oubliai que j'étois en petite cornette de nuit, & dans un deshabillé leger & fort uni ; Madame de Géneval étoit parée, & soit malice, ou manque d'attention, elle n'eut pas la charité de m'en avertir ; ce qui fut cause que je ne me retirai point à la vûe de tous ces

hommes curieux, car ma petite vanité ne se seroit point accommodée de la négligence de mon ajustement. J'ai dit ailleurs que j'étois susceptible sur cet article, & j'avouërai de bonne foi, que je ne m'en suis pas corrigée.

Mon Dieu, me dit Madame de Géneval d'un air mistérieux, mais contente de sa petite personne, que tous ces hommes sont fols; quoi ne peut-on pas se mettre à une fenêtre sans qu'ils vous passent en revûë: Voyez, Madame, je vous prie, comme ils nous regardent? En effet, il n'y en avoit pas un seul qui ne levât en passant la tête de notre côté. Vraiment, repris-je, vous me faites observer une chose qui ne me surprendroit pas tant, si nous étions les seules; mais il me semble que la Cour n'ait des yeux que pour nous. Oh! repliqua Madame de Géneval, ce n'est pas ce que vous me dites qui m'étonne; je suis si connuë, ma belle Dame, que vous ne devez point être surprise de l'attention qu'on remarque ici; sçavez-vous bien que le Roi me fait l'honneur de me regarder tous les jours.; ne croyez pas cependant, continua la Propriétaire en prenant un air modeste, que je donne à cette faveur des causes trop flâteuses; mon mari est toujours à la Cour, il n'y est pas mal, & il n'est pas extraordinaire qu'on

m'y veüille aussi un peu de bien : ne vous l'ai-je pas dit, ajouta Madame de Géneval en se levant, ne voilà-t'il pas le Roi qui porte ici les yeux ? Il me remet sûrement.... Mon Dieu, Madame, retirons-nous, ajoûta-t'elle, je ne puis soutenir ses regards.

Un Seigneur, qui se trouva tout près de la fenêtre, me montra du chapeau à ceux qui étoient à côté de lui : avoüez, Messieurs, leur dit-il, que cette jeune Dame est charmante, & que le négligé où vous la voyez, est préférable à toutes les parures : ces mots ne furent pas plutôt proférés, que tous ceux qui les entendirent, me fixérent avec une nouvelle attention, & nous saluoient à mesure qu'ils passoient : le Roi, qui se trouva dans ce moment vis-à-vis de nous, leva une seconde fois les yeux, & nous ôta son chapeau : le rouge me monta au visage : mais croyant que je devois répondre à l'honneur qu'il nous faisoit, je lui fis une très-grande révérence. Eh ! Mon Dieu, que faites-vous, Madame, s'écria la Géneval, assez haut pour qu'elle fût entenduë, l'on ne saluë point le Roi, vous allez nous faire prendre pour des Provinciales. Le Roi & toute la Cour se mirent à rire : je ne sçais si ce fut la maniére dont ces paroles furent prononcées, ou mon ingénuité qui en fut cause ; ce que je

puis vous aſſurer, c'eſt que je fus ſi troublé du reproche de ſa Propriétaire, que j'en reſtai toute interdite; je ſerois demeurée plus long-tems dans cet état, ſans Madame de Géneval, qui pour me donner bonne opinion d'elle, & me prouver la connoiſſance qu'elle avoit de la Cour, me dit l'hiſtoire & les noms d'une partie de ceux qui ſuivent le Roi; remarques auſquelles je ne fis qu'une legére attention, un peu piquée de la petite mortification que j'imaginois qu'elle venoit de me faire eſſuyer.

La Propriétaire qui s'imagina que mon ſilence étoit un effet de l'attention & du plaiſir que je goûtois dans ſon entretien, le continua pendant quelque-tems; & renouvella ſa critique ſur les paſſans, puis s'interrompant tout-d'un-coup, elle me propoſa de deſcendre chez elle, l'heure s'aprochant, diſoit-elle, de ſouper; je repris qu'il falloit du moins qu'elle me permit de me coëffer, puiſqu'elle ne vouloit point que je m'habillaſſe: oh! pour cela, non, continua-t'elle, vous êtes jolie comme un cœur dans vos petites coëffures, vous avez entendu que je ne ſuis pas la ſeule de mon ſentiment; nous aurons aſſez le tems de vous voir ajuſtée, pour aujourd'hui que nous vous poſſédions, s'il vous plaît dans vos graces naturelles. Je

répondit à ce compliment avec politesse ; & je lui dis à sujet quelque chose de flâteur sur sa beauté ; cela lui fut extrêmement sensible ; c'étoit la prendre par son foible. On a bien raison de dire, s'écria-t'elle, en me demandant la permission de m'embrasser, que les femmes de qualité se distinguent, & se connoissent par leurs belles façons ; aussi j'ai toujours aimé à les voir ; l'on ne peut que gagner beaucoup dans leur commerce.

Que le préjugé est admirable ! tant que cette personne me crut la Comtesse des Roches, elle parla sur ce ton ; mais dès qu'elle sçût le contraire, elle dit à une personne, qui me l'a raporté depuis, qu'elle s'étoit toujours doutée de la suposition ; que j'avois eu beau faire, & que malgré mon adresse, elle avoit souvent remarqué des choses qui ne donnoient pas lieu de douter de mon origine. Voilà l'effet ordinaire de la prévention.

Quelqu'instance qui me fût faite pour descendre dans mon deshabillé, je n'aurois jamais pû me résoudre à y consentir, sans Monsieur de Géneval qui survint au moment que je m'en défendois ; il se presenta assez cavaliérement, & me fit son compliment de bonne grace ; je lui trouvai l'air petit-Maître, le ton badin, mais un peu trop familier ; il étoit Chef d'office de

Monsieur le Prince de .... & il se persuadoit que cette qualité devoit le faire marcher de pair avec tout le monde ; sa figure étoit jolie ; il étoit grand & bien fait, se mettoit à quatre épingles, & paroissoit très-content de sa personne ; son esprit étoit *usagé*, & orné de saillies si heureuses, qu'il étoit impossible de s'ennuyer dans sa compagnie, ce qui faisoit qu'il étoit desiré partout. Les mauvais endroits se communiquent plutôt que les bons ; sa femme avoit attrapé dans le commerce de son mari, les qualités critiques ; le coup de langue étoit ordinaire à Monsieur de Géneval ; mais il avoit cela de propre, qu'il le donnoit si adroitement, qu'il brodoit une personne en face, sans qu'elle s'en aperçût, & ajoûtoit à cet art celui de faire connoître si finement à ceux qui étoient presens, qu'on ne pouvoit s'y méprendre ; qu'on juge avec un tel talent, s'il reüssissoit dans un siécle où le sel satirique, est si fort en vogue, qu'on passe pour être du vieux tems lorsqu'on se pique de charité pour son prochain.

L'on servit un soupé très-propre, & fort bien entendu ; Monsieur de Géneval réüssit on ne peut pas mieux à en faire les honneurs ; nous étions cinq à table, sans compter un enfant de sept ans de la Propriétaire, élevé avec si peu de soin, qu'il

ſe ſaiſiſſoit de tout ce qui paroiſſoit dans les plats avec ſes mains, gâtoit la nape, & ſaliſſoit les habits de ceux qui avoient le malheur de ſe trouver ſes voiſins, ſans qu'il fut permis au pere de le trouver mauvais. Comme il étoit fort joli, & que, pour flâter la mere, on lui diſoit qu'il lui reſſembloit, ce dont elle étoit aiſément perſuadée, elle lui ſouffroit, en cette faveur, tous ſes défauts, & le gâtoit à un point, que lorſqu'on le menaçoit, il étoit toujours tout prêt à jetter à la tête ce qui ſe trouvoit ſous ſes mains.

Une parente de Monſieur de Géneval, âgée d'environ cinquante ans, étoit la troiſiéme des femmes; ſon humeur paroiſſoit gaye & enjoüée; elle nous amuſa d'un nombre de très-jolis mots, débiter avec tant d'eſprit, qu'on oublioit en cette faveur ſon âge. Tous les côtés ne ſe reſſemblent pas: ſa marotte étoit de prétendre que dans ſa jeuneſſe elle avoit brillé d'une beauté ſans égale, elle vous contoit à ce ſujet que des Princes & des Seigneurs avoient fait mille folies pour lui plaire; lorſqu'elle entroit dans ce détail, elle ne finiſſoit point; & ſi par malice, comme cela arrivoit quelquefois, on étoit aſſez hardi de la contrarier, la ſcène changeoit dans l'inſtant, de prévenante, & de polie qu'elle étoit, elle s'abaiſſoit aux groſſiéretés les plus baſſes.

Un Officier de chez le Roi, âgé de trente ans, faisoit l'oposé de la parente dont je viens de parler; sa phisionomie étoit taciturne, sombre & dédaigneuse: il n'avoit jamais rien aprouvé dans sa vie, & l'on étoit assuré, avant que l'on parlât, qu'il étoit d'un sentiment contraire à ce qui se diroit: le *mais* étoit sa transition favorite; & le *non* son mot chéri & familier.

Nonostant ces différences de caractéres, je ne fus pas long-tems sans m'apercevoir qu'ils s'étoient tous réünis pour me faire parler, afin de tirer sans doute des conjectures sur ce qui me regardoit: mais Monsieur de Saint-Fal, qui étoit prévoyant, m'avoit donné ma leçon par écrit, mon histoire étoit conçûë, dirigée & aprise par cœur: je me tirai très-bien de toutes les tentatives que l'on fit à ce sujet: mais encore mieux par ma façon concise de répondre. Le grand talent pour mettre la curiosité en défaut, est de peu parler. On ne risque jamais rien en tenant cette conduite prudente, au lieu que la volubilité de langue entraîne après elle le défaut de mémoire & l'inconvénient de se couper: situation délicate dans laquelle on ne doit jamais se mettre, lorsqu'on a des raisons pour ne pas se faire connoître.

Il y avoit peu de tems que l'on étoit au dessert, lorsqu'un Laquais vint parler à l'o-

reille de Madame de Geneval ; cette Dame se tourna vers moi, & me dit en se penchant de mon côté, qu'un Seigneur étoit à la porte qui me demandoit : dans la confiance où je fus que c'étoit le Comte de Saint-Fal qui venoit m'aprendre des nouvelles, j'ordonnai au Laquais de le faire monter dans mon Apartement, & je me mis en devoir de le prévenir. Le Laquais, qui m'entendit nommer ce Seigneur, me dit, que celui qui étoit à la porte n'étoit pas Monsieur de Saint-Fal, mais qu'il jugeoit à la livrée qui le suivoit, que c'étoit le Duc de.... Je parus embarrassée à ce nom ; Monsieur de Géneval qui s'en aperçut, me demanda si j'avois des raisons pour ne pas recevoir sa visite ; qu'en ce cas il étoit facile de m'en dispenser, en faisant dire que je ne soupois pas chez moi : je n'en ai pas d'autres, repris-je, sinon que je n'ai pas l'honneur de le connoître, & que je ne puis imaginer ce qu'il me vouloit. Madame de Géneval à ce discours se leva, me dit que je n'avois qu'à me tranquiliser, & m'assura qu'elle alloit parler elle-même au Duc, ajouta qu'elle soupçonnoit à peu près le but de sa visite ; en proférant ces mots, elle descendit en me donnant un coup d'œil mistérieux, auquel je ne pus rien comprendre.

Je m'attendois à tous momens de voir

rentrer cette Dame ; je ne pouvois imaginer ce qui pouvoit la retenir ſi long-tems, la frayeur que j'avois eu du pere du Marquis, me le repreſentoit dans toutes les occaſions d'inquiétude.

Monſieur de Géneval qui s'aperçut que je rêvois, chercha à me diſtraire, en voulant me mettre de part dans la gayeté de la compagnie ; je fus obligée par complaiſance de feindre que je m'en amuſois. Il eſt bien difficile de ſe prêter au plaiſir lorſque l'ame eſt agitée, & qu'elle n'eſt pas dans une aſſiette tranquile.

Madame de Géneval rentra au bout d'une demie heure, en continuant à rire de tout ſon cœur ; ne vous l'avois-je pas dit tantôt, s'écria t'elle en m'adreſſant la parole, que nous avions été examinées de près à nos fenêtres ! nos charmes, ſans vanité, font du bruit dans le monde : qui en doute, reprit le mari de cette femme ? je parie que toute la Cour envie le bonheur que j'ai de poſſéder une auſſi jolie poulette que Madame de Géneval. Tu n'as que faire de badiner, continua-t'elle, prête à ſe fâcher du ton dont ces mots avoient été prononcés. Je pourrois donner des preuves qui exiſtent de ce que tu viens de me dire, mais il n'en eſt pas queſtion pour le preſent ; ce qui eſt de poſitif, c'eſt qu'un fort aimable Cavalier vient de me di-

re mille douceurs, il eſt vrai que je n'en ai pas été tout à-fait la dupe, & Madame la Comteſſe, continua la Géneval en me montrant malignement, pourroit à bien plus juſte titre ſe prévaloir de toutes les galanteries dont on m'a régalée. Moi, Madame, interrompis-je avec un grand ſérieux ! Pourquoi ſeroit-il queſtion de moi ? j'arrive du fond d'une Province, l'on ne me connoît pas.... Ah ! ce n'eſt pas-là une raiſon, reprit vivement Géneval, il y en a mille pour qu'on vous adore : je ne pus m'empêcher de ſourire de la maniére dont ce diſcours me fut adreſſé. La Géneval qui le trouva peut-être trop fort, & qui, comme bien d'autres femmes, ſe formaliſa de ce qu'on lui en loüoit une autre devant elle, ou peut-être dont le fond de l'humeur étoit jalouſe, corrigea le tranſport de ſon mari, en diſant que quand même je ne ſerois pas auſſi aimable, la nouveauté étoit d'un prix ineſtimable dans le païs que nous habitions ; qu'il étoit vrai cependant qu'elle avoit beſoin d'être ſoutenuë par un fond de caractére plus durable que la beauté ; que l'on couroit pour un tems après la mode, mais que dès qu'elle étoit paſſée, on la rejettoit auſſi aiſément qu'on avoit eu de vivacité à la ſuivre. L'Officier de chez le Roi contraria ce principe, & prétendit que ce qui étoit aimable, l'étoit

toujours. Madame de Géneval, qui avoit ses raisons pour soutenir ce qu'elle avançoit, apuya son opinion d'un exemple récent. Vous avez tous vû, continua-t'elle, en adressant la parole à la parente de son mari, cette Lyonnoise qui a tant fait de bruit il y a deux ans à Paris; elle étoit d'une blancheur éblouïssante, avoit de beaux traits, la taille & le port assez noble; cependant avec tout cela, je ne lui trouvai rien d'extraordinaire; à peine parut-elle en public, que tout le monde la courut. Je me trouvai aux Thuilleries un jour que cette Lyonnoise s'y promenoit; la qualité de gens qui fourmilloient dans la grande allée, m'en fit demander la cause à quelqu'un qui en revenoit: Eh! mon Dieu, me dit-on avec un air de surprise, de quel païs venez-vous donc, Madame, pour ignorer que la belle Lyonnoise est à Paris, & qu'elle se proméne aux Thuilleries? je haussai les épaules de la sottise de cette réponse, & je voulus voir par mes yeux sur quoi elle étoit fondée; je perçai la foule, & je vis enfin cette personne tant vantée; soit prévention, soit qu'elle ne fut pas aussi admirable qu'on la disoit, elle ne me revint point. Je plaignois en moi-même l'aveuglement public, qui accorde si souvent ses suffrages à choses qui, examinées de

près, à peine ſont ſuportables ; il eſt vrai qu'il revient tôt ou tard, & c'eſt ce qui ne manqua pas d'arriver au ſujet de la Lyonnoiſe.

Je fus quelques ſemaines après aux Thuilleries, j'y rencontrai cette femme ; mais à peine la remarquoit-on, le goût étoit paſſé ; elle étoit cependant toujours la même, & malgré l'inconſtance de la vogue, je la trouvai beaucoup mieux ce jour, que la premiére fois.

La Lyonnoiſe, piquée ſans doute de l'injuſtice qu'on lui faiſoit à Paris, vint ſe montrer à la Cour ; ſes charmes y ont eu la vogue, mais y ont eſſuyé le même ſort, elle diſparut tout d'un coup : l'on m'a aſſuré depuis qu'elle étoit allée en Angleterre pour chercher de nouveaux admirateurs.

Il ne me fut pas difficile de comprendre que l'hiſtoire de Madame de Géneval, n'étoit pas contée ſans malice, & ſans une intention ſecrette d'en indiquer l'aplication ; je conclus en ce moment dans mon petit moi-même, que ſon caractére & le mien ne ſimpathiſeroient pas long-tems.

Nous remîmes ſur le tapis la viſite du Duc, que les réflexions de Madame de Géneval avoient interrompuë ; elle nous dit que tout ce qu'elle avoit pû concevoir par le diſcours de ce Seigneur, c'eſt que

la vûë d'une jeune personne qui s'étoit offerte à ses yeux, lorsqu'il revenoit de la chasse, l'avoit si fort touché, qu'il venoit s'informer qui elle étoit, & lui offrir les services, en cas qu'elle vînt solliciter des graces à la Cour; Madame de Géneval ajoûta que toutes ces choses lui avoient été dites avec tant de politesse, que, quoiqu'elle se fût préparée à répondre cavaliérement au début du Seigneur, qui ne pouvoit désigner que moi, elle n'avoit pû s'empêcher de le faire avec égard, & de lui aprendre qui j'étois; qu'à mon nom le Duc lui avoit assuré qu'il connoissoit beaucoup ma famille, qu'il la considéroit, auroit l'honneur de se faire presenter, & qu'une autre fois il choisiroit mieux son tems.

J'ai jugé par l'embarras avec lequel le Courtisan s'est retiré, continua la Propriétaire, qu'il s'étoit imaginé sans doute que Madame étoit une avanturiére, & qu'il n'étoit question que d'arriver pour être parfaitement reçû: sotte prévention de la plûpart des hommes, qui croyent honorer beaucoup une femme lorsqu'ils lui font la grace de la venir voir; vanité le plus souvent fondée ou sur leur figure, ou sur la confiance qu'ils ont de notre foiblesse; pour moi, qui suis faite au petit manége de ces Messieurs, poursuivit la Géneval d'un

ton décisif, je les reçois cavaliérement ; je badine de leurs airs importans, je m'en amuse, j'en ris, & je crois que c'est la grande façon ? pas si bonne que vous le pensez, reprit malignement le mari ; sous ce prétexte d'indifférence on voit toujours ces Cavaliers à bon compte, on les écoute ; leurs sottises m'amusent, me dites-vous ? eh vraiment oüi, voilà ce qu'on demande ; avoir l'entrée de certaines Maisons, est le seul avantage auquel on a droit d'aspirer ; occuper agréablement votre tems, vous amuser, Mesdames, en est un second, & parvenir au point de vous faire rire, oh ! c'est ce qui ravit ! Mon Dieu, interrompit Madame de Géneval, j'aurois été bien surprise, si vous n'eussiez pas relevé ce que je viens de dire ; cela est bien d'un mari qui croit par honneur devoir contrarier sa femme. Point du tout, reprit l'Officier de chez le Roi, vous vous piquez parce que vous ne l'entendez pas ; il s'en faut bien que Monsieur soit d'un sentiment oposé au vôtre ; ne vous le prouve-t'il pas tous les jours ? croyez-vous que s'il pensoit bien à ce qu'il vient de dire, il vous laissât une liberté aussi entiére que celle dont vous joüissez ? il auroit autant valu, Monsieur, reprit Madame de Géneval, que vous eussiez continué à garder le silence que le rompre, pour vous
mêler

mêler ſi mal à propos de la converſation. L'Officier fort peu complaiſant, releva ce diſcours avec peu d'indulgence, & reſſemblant à bien des gens qui, lorſqu'ils ſe voyent inſtalés dans une Maiſon, s'imaginent qu'ils ſont en droit de décider, ſe fit un malin plaiſir de ne point céder à la Propriétaire; cette femme extrêmement haute, & qui craignoit ſans doute de ſe compromettre dans cette diſpute, irritée du peu de complaiſance qu'on avoit pour elle, & de ce que ſon mari n'impoſoit point, ſe tourna vers lui, & lui reprocha que, malgré ſes priéres, il n'avoit aucune conſidération pour elle; que dorénavant elle prendroit ſon parti, & que dès qu'on lui améneroit certains viſages... Comme je conçus que la converſation alloit s'échauffer par la vicacité avec laquelle l'Officier reprit ces paroles, je crus que le plus prudent étoit de me retirer; la Maîtreſſe du logis étoit ſi occupée à rembarrer cet homme, auſſi-bien que ſon mari, qu'elle ne s'aperçut point que je diſparoiſſois: Monſieur de Geneval plus attentif, laiſſa à l'Officier le ſoin de ſoutenir ou d'étoffer la querelle, & vint me donner la main, en me demandant pardon de la ſcéne qui venoit de ſe paſſer devant moi: c'eſt une folle, me dit-il, en me parlant de ſa femme, la moindre choſe la pi-

que & lui fait ombrage ; je lui passe tout à cause de sa grossesse ; dès qu'elle se trouve dans cet état, elle est insuportable ; il faut bien en cette considération avoir un peu de complaisance. Je loüai Geneval de sa modération, en le blâmant cependant de ce qu'il souffroit que l'Officier de chez le Roi, son ami, s'amusât à impatienter Madame sa femme ; il me dit à ce sujet que c'étoit un de ses anciens amis, & que son caractére étoit tel qu'il n'avoit jamais cédé à personne, qu'il étoit connu sur ce pied, & qu'on ne s'en formalisoit pas : il me raporta à ce sujet un trait assez plaisant. Cet Officier étoit devenu éperduëment amoureux d'une jeune personne qui lui convenoit par toutes sortes de raisons, il étoit prêt à l'épouser ; malheureusement pour lui il donna à souper à son beau pere prétendu le jour de la signature du Contrat ; sur la fin du repas la conversation roula sur les coutumes observées aux Mariages des anciens ; le pere & le gendre, qui avoient de l'esprit & de l'érudition, ornérent l'entretien de plusieurs traits interressans & de citations curieuses ; mais le génie contrariant de l'ami de Geneval, plus fort que l'amour qu'il ressentoit, ne fut pas long-tems sans desespérer le beau-pere ; il céda pendant quelque-tems, dans la confiance que sa mémoire lui manquoit ;

l'Officier de chez le Roi avoit plus d'érudition que lui, & le discours étant tombé sur un fait de Théologie, dont il se rapella parfaitement les points, il le soutint avec vigueur; l'Officier nia; le beau pere entier dans son sentiment, recourut à sa Bibliothéque, aporta le passage, & crut confondre son adversaire; mais celui-ci récusa l'Auteur & l'Edition, cette contrariété obstinée, aigrit à un tel point le pere de la Demoiselle, qu'il se retira brusquement de chez l'Officier; les amis communs s'entremêlérent pour aporter la paix; le beau-pere futur plus raisonnable entendit à l'accommodement, à condition que son gendre prétendu conviendroit qu'il s'étoit trompé; l'ami de Geneval aima mieux tout rompre que de condescendre à ce qu'on exigeoit de lui.

La singularité de ce trait m'amusa d'autant plus que je venois de connoître par expérience, que celui qui y avoit donné lieu étoit très-capable d'en fournir de semblables. Après quelques réflexions sur ce sujet, Geneval me quitta; je le fis éclairer, & je rentrai dans mon Apartement avec une bonne résolution de me dispenser le plus que je pourrois de me trouver dans une compagnie si remplie d'humeurs.

J'allois me coucher lorsque j'entendis fraper à la porte de la Maison; je mis la tê-

te à la fenêtre, curieuse de sçavoir quelle affaire importante pouvoit occasionner des visites à une heure après minuit; j'avois fait éloigner les bougies afin de ne pas être vûë, je remarquai un Laquais qui tenoit un flambeau, à la lueur mourante duquel j'entrevis un grand homme qui attendoit à la porte qu'on lui ouvrit; je prêtai l'oreille, & j'entendis qu'il demandoit à une servante qui parut, s'il ne logeoit pas dans la Maison une jeune personne qui devoit être arrivée ce même jour, la fille lui ayant répondu qu'il ne se trompoit pas, il demanda si la Demoiselle étoit couchée, & s'il n'étoit pas possible de lui parler. La servante qui avoit été presente à ce qu'avoit dit sa Maîtresse à souper, lorsque le Duc de ...... étoit venu pour me voir, dit assez grossiérement à l'inconnu, qu'on ne voyoit point celle qu'il demandoit, & encore moins pendant la nuit; en achevant ces mots, elle lui ferma la porte au nez.

Je crus devoir me retirer dans la crainte que j'eus qu'étant entrevûë à ma fenêtre, cet homme ne s'obstinât à vouloir me parler.

Je me mis au lit, sans faire aucune réflexion à ce qui venoit d'arriver; tout ce que j'imaginai, fut que cet événement étoit une suite de la visite qu'on avoit voulu me faire pendant le souper.

J'avouërai avec confusion que je dormis jusqu'à dix heures du matin, avec autant de tranquilité que si je n'eusse eu aucun sujet d'inquiétude: telle est la jeunesse, elle n'a qu'un moment de réfléxion; ma Femme de Chambre vint m'avertir qu'une Gouturiére & d'autres personnes préposées pour travailler pour moi, attendoient que je fusse levée pour entrer; je demandai assez imprudemment à cette fille, si c'étoit elle qui les avoit fait avertir; elle me répondit avec un air de surprise, qu'elle navoit point reçû d'ordre à ce sujet, & que ces gens lui avoient dit qu'ils y venoient par les miens, je n'eus pas de peine à démêler que Monsieur de Saint-Fal, prévoyant à son ordinaire, étoit encore l'Auteur de cette galanterie; je me levai, on me prit mesure tant pour les corps que pour les robes, sans entrer dans aucun détail, imaginant assez que cela ne serviroit à rien, & qu'on n'en penseroit ni plus ni moins.

Il étoit une heure sonnée, j'allois me mettre à table, (car mon ménage se régla dès ce jour, comme s'il y eut eu dix ans que j'y fusse installée) lorsque Monsieur de Faint-Fal se fit annoncer; il étoit mis magnifiquement; je ne l'avois point encore envisagé jusqu'alors; malgré le penchant dont mon cœur étoit prévenu, je ne pus

m'empêcher de lui rendre la Justice qui lui étoit duë, & de le trouver un fort aimable Cavalier; il m'aborda avec encore plus de ménagement & de respect qu'à son ordinaire; façon délicate pour ne point rapeler les obligations; & tant que ma Femme de Chambre fut presente., il me traita de Madame, & ne m'entretint que des choses ordinaires; je l'invitai à se mettre à table; dès que nous eûmes dîné, & que nous fûmes seuls, il débuta par me marquer combien il étoit transporté du plaisir de me revoir, & me marqua la crainte qu'il avoit eu que je ne m'ennuyasse dans un endroit où tout m'étoit étranger; je fis part au Comte à ce sujet de ce qui m'étoit arrivé depuis que je ne l'avois vû; je lui fis le détail du souper; je lui apris la visite du Duc, sans oublier le démêlé qui étoit survenu à cette occasion; je ne pus m'empêcher de lui avoüer mes inquiétudes au sujet du mauvais caractére dont je soupçonnois Madame de Geneval; il me dit à cela que la précipitation avec laquelle il avoit été obligé de me loger, étoit cause que je n'avois pas eu une Maison seule, mais qu'il étoit encore tems, qu'en attendant qu'il eût pris des mesures convenables il me conseilla de voir le moins souvent que je pourrois la Propriétaire.

J'eus toutes les peines du monde à in-

terrompre le Comte ſur cet article ; il avoit à cœur la viſite du Duc ; il s'inquiétoit de celle de cet inconnu qui s'étoit informé de moi pendant la nuit ; je le raſſurai en lui promettant que je ne verrois perſonne, & que j'éviterois à l'avenir toutes les occaſions qui ſe preſenteroient, & même que, pour n'en fournir aucune, je ne me mettrois plus dorénavant à la fenêtre. Saint-Fal parut auſſi tranſporté à cette derniére aſſurance, que ſi je lui euſſe annoncé la meilleure nouvelle, il m'avoüa qu'il n'avoit oſé me demander cette grace, dans la crainte que je ne le ſoupçonnaſſe de vouloir gêner ma liberté.

Plus tranquile alors, il vint enfin au point qui m'interreſſoit le plus : je lui avois déja demandé pluſieurs fois s'il avoit vû le pere de mon Amant, ſans qu'il eût ſatisfait à cette queſtion ; enfin il m'aprit le réſultat d'un entretien très-vif à mon ſujet. Croiriez-vous, me dit Monſieur de Saint-Fal, que le vieux Marquis a eu toutes les peines du monde à croire que vous me ſoyez échapée : il a voulu ſçavoir le tems, le lieu, & les circonſtances de cette action, pour tâcher à me faire couper & à me déconcerter ; il a fait apeler mon Valet de Chambre, qu'il a interrogé en particulier dans ſon cabinet, voulant examiner ſans doute ſi nos raports étoient conformes ;

enfin je ne l'ai jamais vû dans une si furieuse colére ; toutes ses précautions ne m'ont point inquiété, les miennes étoient prises ; j'avois instruit mon homme, & j'étois bien sûr qu'il ne me trahiroit point.

Cependant mon oncle qui devoit, à ce qu'il disoit, se transporter lui-même sur les lieux, n'a effectué jusqu'ici aucuns de ses desseins ; sa colére est passée ; il me croit à mon raport, ou du moins il en fait le semblant ; il m'a beaucoup interrogé sur votre beauté, sur votre caractére, & enfin sur tout ce qui vous regarde. Vous pouvez vous imaginer, poursuivit Saint-Fal, que je ne vous ai pas rendu justice à demi : peut-on être modeste sur cet article ? Les questions sur votre figure se sont répétées plusieurs fois, ce qui m'a fait penser qu'il s'est rapelé la rencontre qu'il a fait de vous : dans l'embarras où je me suis trouvé à son premier abord, j'ai oublié imprudemment ce que vous m'aviez dit à ce sujet, & lui ai fait naturellement votre portrait. Cette conformité l'a fait rêver. Si ce que je pense est vrai, s'est-il écrié, je ne suis pas surpris de la passion que mon fils a pour cette créature ; jai feint de m'étonner à cette réflexion, le vieux Marquis, soit qu'il se défie de moi, ou qu'il n'ait pas voulu me faire part de ses sentimens secrets, a changé de conversation,

& je me suis retiré bien satisfait d'être sorti si heureusement d'un entretien aussi scabreux & aussi délicat.

Je fus un peu plus tranquile des assurances que me donna Monsieur de Saint-Fal, que la colére de son Oncle paroissoit apaisée ; quelque raison cependant que j'aye d'en être persuadé, continua le Cousin de mon Amant, je me tiendrai toujours sur mes gardes ; nous avons affaire au Courtisan le plus délié & le plus politique ; dans la crainte que j'ai qu'il ne se contrefasse, je prendrai toutes les précautions imaginables pour ne lui point donner lieu de soupçonner la foi dont je me pare ; dans ce dessein, je ne l'ai point quitté depuis hier, il doit aller demain à Paris, je profiterai de son absence pour passer, belle Jeannette, ce jour avec vous, & pour arranger toutes vos petites affaires.

A ce mot d'arrangement, je me souvins, de tout ce que cet homme généreux avoit déja fait pour moi. Mon Dieu, Monsieur, repris-je, que direz-vous de moi ? vous me voyez dans une confusion extrême d'avoir attendu jusqu'ici à vous remercier de vos bontés : j'y suis sensible au-delà de tout ce que je pourrois vous exprimer. Ah ! vous les payez trop, Mademoiselle, interrompit Saint-Fal, en voulant bien vous en souvenir ; ne parlons

point, s'il vous plaît, de ces bagatelles.... je les regarde avec d'autres yeux, reprisje; mais des réflexions cruelles trahissent ma reconnoissance, & m'allarment au dernier point; je vous j'ai déja dit, Monsieur, continuai-je, je ne voudrois pas pour toutes les richesses du monde m'écarter de certaines voyes que je me suis prescrites, & si vous aviez des vûës... Non, pour la derniére fois, interrompit Saint-Fal, avec le ton le plus sincére, recevez-en ma parole d'honneur, & persuadez-vous bien que je suis incapable d'y manquer; regardez-moi comme le dernier des hommes, s'il arrivoit ancune action qui démentit ce que j'ai l'honneur de vous dire; sur ce pied, repliquai-je, extrêmement rassurée, je serai charmée de vous voir, & sans les sentimens que vous m'avez déclaré oposés aux secrets de mon cœur, je me serois fait un plaisir de n'avoir rien de caché pour vous. Ah! que cela ne vous retienne pas, interrompit le Comte avec vivacité; au contraire, belle Jeannette, je trouverai de la consolation & de la douceur dans votre confiance; & que je serois flâté si je la possédois! chacun a sa façon d'aimer, la mienne est sans doute différente de celle des autres hommes; j'ai toujours conçû qu'aimer pour l'amour de soi-même, n'est pas un sentiment qui doit inspirer de la recon-

noissance ; c'est soi qu'on aime lorsque le but de l'amour n'envisage que sa propre félicité ; c'est son propre intérêt qu'on cherche, & non celui de l'objet pour lequel on soupire. La preuve d'un véritable amour est de servir une maîtresse jusques dans les choses mêmes qui sont contraires à nos propres desirs, lorsqu'ils tendent au bonheur de la personne chérie ; voilà, trop aimable Enfant, de quelle espéce est la passion que je ressens pour vous ; c'est votre satisfaction, c'est votre bonheur que je desire. Oüi, poursuivit le Comte en me serrant les mains, vous me verrez contribuer avec autant d'ardeur à vous unir à celui que vous aimez, que si dans cet Hymen étranger je trouvois ma propre félicité ; en vous perdant je perdrai tout ce que j'ai de plus cher dans la vie, mais j'aurai du moins la consolation de penser qu'il n'y avoit que moi seul qui pût vous aimer avec autant de desinteressement.

Ces sentimens étoient si délicats, si épurés & si nouveaux pour moi, que mon silence seul peut exprimer mon admiration. Ah ! douteriez-vous de ma sincérité, continua le Comte ? vous ne me répondez pas ? voudriez-vous me priver de cette confiance dont vous m'avez parlé ? & l'un des biens, hélas ! auquel je n'ai plus droit

que d'aspirer ? La théorie des sentimens que je viens de vous exprimer, vous paroît sans doute impossible dans la pratique ; la conduite que j'ai tenuë jusqu'ici avec vous, mes derniéres protestations, tout annonce des vûës secrettes ; oüi, j'en ai, trop charmante personne, faut-il vous le dire, ajoûta Saint-Fal en se levant ? n'est-il question pour vous persuader, que de vous faire part de mes pensées les plus cachées ? Et bien, Monsieur, repris-je, allarmée de ce que j allois entendre, qu'espéreriez-vous ? vous devez me connoître, & ne point vous flâter que jamais je puisse...... Ah ! Mademoiselle, interrompit Saint-Fal, achevez de m'entendre, ne soupçonnez pas que, sous le voile d'une probité aparente, je vous cache le malhonnête homme, je vous aime, je vous adore, vos vertus plus que vos beautés m'ont séduit, je sacrifierois mille fois les dignités, le rang, les richesses pour vous mériter ; mais je voudrois vous devoir à votre goût, & non aux égards dont je viens de parler ; je suis persuadé que, si je n'avois pas été prévenu par l'inclination que vous avez pour mon Cousin, je serois parvenu un jour au bonheur de vous plaire ; mais cette probité dont je me pique, cette façon de penser non commune, ont mis un frein à ma passion, mais ne m'ont pas ôté l'espoir:

c'eſt ſur lui qu'eſt fondée ma conduite preſente, & celle que je tiendrai juſqu'à ce que le ſort m'ait entiérement ravi l'eſpoir de vous poſſéder ; je ne ſouhaite pas aſſurément que le Marquis change, & encore moins que la mort vous l'enléve, mais les événemens de la vie ſont ſi incertains, & ſujets à tant d'inconſtance que cela peut arriver ; dans l'un ou l'autre de ces cas malheureux, n'aurois-je pas lieu d'eſpérer que vous vous ſouviendrez un jour de la pureté de mes ſentimens, & des ſervices rendus, ou que j'aurois tâché de vous rendre, & que vous offrant alors une main que j'oſerois dire qui ne vous auroit point déplû, ſans un goût décidé pour un autre, vous couronniez un amour qui n'étoit pas inſpiré pour être malheureux.

Le Comte me dit ces derniers mots avec un ton ſi attendri que j'en fus extrêmement touchée. Ah ! vous avez raiſon, repris-je avec émotion, en abandonnant une de mes mains, que Saint-Fal moüilloit de ſes larmes ; vous avez raiſon de compter ſur ma reconnoiſſance ; je vous dirai même plus, que, ſi mon cœur étoit libre, il n'y auroit jamais que vous qui poſſéderoit mon inclination..... Ah ! je ſuis le plus heureux des hommes, s'écria le Comte en ſe jettant à mes pieds ; ce témoignage me conſole, me transporte..... Quoi, belle

Jeannette, je ſerois aſſez heureux ! ..... Qu'ai-je entendu, grand Dieu, interrompit une voix qui venoit de la porte entr'ouverte ; je ſuis trahi !

Le ſon de cette voix, l'expreſſion des paroles, la vivacité avec laquelle ſe retira celui qui les avoit proférées ; la ſituation où s'étoit trouvé le Comte, lorſque j'avois été ſurpriſe ; toutes ces choſes me firent lever bruſquement, & voler à la porte. Ah ! je ſuis perduë, m'écriai-je reconnoiſſant le Marquis qui fuyoit, je fus ſi ſaiſie de cette aparition imprévuë, que mes jambes pliérent ſous moi ; un ſopha voiſin ſupléa à ma foibleſſe ; Saint-Fal, auſſi ſurpris que moi, accourut pour me remettre. Ah ! Monſieur, m'écriai-je, laiſſez-moi, courez après Monſieur votre Couſin, il me croit coupable, je le ſuis en horreur.

Saint-Fal n'en attendit pas davantage, il deſcendit avec précipitation, & ne fut pas long-tems ſans joindre le Marquis. Je voulus en vain me lever pour aller au-devant d'un démêlé, que la chaleur avec laquelle j'entendois parler de ma chambre, me faiſoit prévoir ; mais le ſaiſiſſement me retint, ma Femme de Chambre ſurvint toute éperduë ; elle acheva de mettre le comble à ma douleur, en me raportant que Saint-Fal & un Officier, c'eſt ainſi qu'elle nommoit mon Amant, étoient ſortis en ſe

disputant, & que la fureur qui avoit part dans les yeux du Marquis, ne laissoit pas douter que ces Cavaliers ne fussent se battre; à cette cruelle nouvelle je fis un effort, je courus à la fenêtre pour les faire revenir; mais, hélas! ils étoient déja au bout de la ruë, & je les aurois apellé en vain. Ah! Ciel, m'écriai-je, sans faire attention que je me trahissois devant un Domestique dont je devois me défier, que deviendrai-je, grand Dieu, si je perds ce que j'ai de plus cher dans le monde! Allez, Mademoiselle, dis-je à ma Femme de Chambre, ne perdez pas un moment de tems, courez après ces deux hommes, & faites vos efforts pour me les ramener; Dieu m'en préserve, reprit Brochan d'un air sévére; il convient bien vraiment que des filles courent après des Cavaliers; si j'avois sçû, continua cette fille, que l'on m'eût mise ici, pour être mêlée dans de pareilles avantures, je me serois bien donné de garde d'y entrer. Après ce discours consolant, ma Femme de Chambre sortit en murmurant assez haut, pour me laisser entendre les choses les plus désagréables.

Qu'on juge de l'état où je me trouvai; je ne sçavois quel parti prendre; si je sors, me disois-je, que ferai-je? quand je suposerois que j'arrivasse avant la fin du combat, que je ne prévois que trop, ne dois-

je pas craindre que ma vûë ne rallume la fureur du Marquis, & ne précipite ses coups ? il me croit une perfide ; de quelle valeur seroient mes priéres près de lui ? d'un autre côté, de quel œil vais-je être regardée dans cette Maison ? quand même la curieuse Madame de Géneval ne se seroit pas trouvée chez elle à la sortie du Marquis & de Saint-Fal, réfléchissois-je, n'avois-je pas lieu de penser que la sévére Brochan étoit allée lui rendre compte de ce qui venoit d'arriver ? quelles conséquence n'en pouvoit-on pas tirer ? Les femmes, sur-tout celles du caractére de la Propriétaire, ne sont pas indulgentes dans de pareilles occasions ; je ne sçavois enfin que décider ; quelquefois je comptois sur la prudence, & sur le sincére attachement de Saint-Fal, mais je perdois encore toute espérance de ce côté ; lorsque je me representois qu'attaqué vivement, comme je n'en devois pas douter, il seroit obligé de se défendre : je me promenois avec agitation en rêvant à toutes ces choses ; lorsque, pour surcroît de mortification, la Géneval, ci-devant si polie entra sans aucune cérémonie dans ma chambre, & me demanda avec un ton fort brusque ce que signifioit ce qu'on venoit de lui dire ; que pour tout l'or du monde elle seroit au désespoir, s'il arrivoit quelqu'affaire où elle

fut comprise ; que sa Maison n'étoit point faite pour les avantures, & qu'elle sçavoit très-mauvais gré à Monsieur de Saint-Fal de l'avoir mise dans le cas dêtre exposée à de pareilles choses.

A tous ces discours je ne répondois rien ; j'étois si interdite, que mon esprit ne trouvoit aucun biais qui pût me donner une face favorable à ses reproches ; la Dame prévenuë que mon silence étoit un aveu tacite de ce qu'elle pensoit sur mon compte, confirmée peut-être par les réfléxions de ma dévote Femme de Chambre, prit avec moi un ton si haut, continua à me parler avec tant d'aigreur, & se servit d'expressions qui me parurent si déplacées, que, n'ayant pas d'elle une opinion qui m'imposât, je pris le parti de relever ses impertinences, en lui disant, avec un sérieux à glacer, qu'elle sortit de ma chambre, & qu'au retour de Monsieur de Saint-Fal que j'attendois, je lui aprendrois les bontés qu'on avoit pour moi dans un Apartement qu'il m'avoit choisi & où je m'étois cruë à l'abri de l'insulte. Ces mots furent prononcés avec tant de fermeté, que la Gèneval n'osa y répliquer ; son mari qui étoit survenu, & qui en entendit une partie, me demanda avec empressement si quelqu'un de chez lui m'avoit manqué de respect. Je le remerciai froidement de son

attention, & voyant que la Propriétaire ouvroit la bouche pour me parler, je me retirai dans mon cabinet, dont je fermai la porte sur moi, où je me plongeai dans un labirinthe de réflexions plus cruelles les unes que les autres.

Lorsque je fus livrée à moi-même, je regardai ce qui m'arrivoit comme une juste punition de la foiblesse que j'avois eu de souffrir que Saint-Eal prît soin de moi; il auroit bien mieux valu, me disois-je, que je me fusse laissé conduire dans un Couvent, je satisfaisois par-là à tout à la fois, l'amour & la raison auroient été d'intelligence, le vieux Marquis se seroit peut-être lassé de me persécuter; l'aversion que j'ai pour le Cloître m'auroit fait souffrir, il est vrai, mais ma vertu tranquile se seroit consolée, en me faisant penser que j'eusse été plainte & estimée d'un Amant qui m'est cher, & que j'ai tant d'intérêt de conserver; je me perds aujourd'hui, continuai-je en versant un torrent de larmes, que ne pense-t'il pas de moi? que n'a-t'il pas lieu de penser? il me trouve en la puissance d'un autre, quelqu'innocente que je sois, il le surprend à mes pieds; les apparences sont contre moi, il n'en reviendra jamais.

Je passai trois heures dans l'état le plus accablant; aucune nouvelle ne me venoit,

je tremblois qu'il ne fût arrivé quelque malheur ; la délicatesse de Saint-Fal m'étoit trop connuë, pour n'avoir pas lieu d'en craindre la certitude, il me vint même dans l'esprit qu'il falloit qu'il eut succombé dans le combat, puisqu'il me laissoit ainsi en proye à mes inquiétudes. Cette idée se fortifiant de plus en plus, m'éclaira sur les suites d'une affaire aussi cruelle ; il étoit naturel que je craignisse qu'on ne m'arrêtât, & que cause, quoiqu'innocente de ce que mon esprit agité me suposoit, l'on ne m'en rendit responsable, & que je fusse traitée à la derniére rigueur. Ces justes allarmes me firent naître la résolution de m'enfuir ; j'avois de l'argent (car j'ai oublié de dire que javois trouvé une bourse pleine d'or dans ma commode) mais je le répete une seconde fois, je n'étois plus cette Jeannette autrefois si résoluë dans les événemens ; le luxe, la molesse, les attentions délicates m'avoient donné les frayeurs & les foiblesses d'une fille de qualité, je craignois alors de me trouver seule ; j'aimois mes aises, la crainte de manquer m'agitoit ; j'avois une répugnance invincible à servir ; cependant je ne voyois que ce parti, ou celui de travailler ; que faire ? je ne sçavois rien, & à peine me pouvois-je servir moi-même ; j'avois beau me consulter, mille obstacles s'oposoient aux voyes que

ma vertu me diĉtoit ; elle ne ſe démentoit point ; elle étoit bien toujours la même, mais plus offuſquée que les ombres qui l'environnoient , elle ne jettoit plus cet éclat vif dont elle brille , lorſqu'elle eſt dégagée de toutes les puérilités du ſiécle ; je connoiſſois mon état , j'en pleurois , mais c'étoit tout.

Il étoit près de dix heures du ſoir que je ne m'étois encore décidé ſur rien ; l'accablement où j'étois , m'ôtoit juſqu'à l'idée de manger : ma Cuiſiniére qui m'avoit pris en affection dès le premier jour, & dont le cœur mieux placé que ma Femme de Chambre étoit attentif & prévoyant , vint me trouver dans mon cabinet. Je ne crains point d'entrer dans le détail d'une converſation que les ſuites rendent intereſſante. *Notre-Dame* , me dit cette fille avec un ton naïf , eſt-ce qu'on ne mange point ici ? il y a plus de deux heures que votre ſouper vous attend ; *Jeſus Maria* , s'écria-t'elle , en me portant une lumiére qu'elle tenoit au viſage , vous pleurez , grand Dieu ! à votre âge vous avez des chagrins ? Miſéricorde éternelle ! que doivent faire les autres , puiſqu'étant ſi gentille & ſi pouponne , vous vous aviſez de prendre les choſes à cœur : Juſtice divine , me voilà bien, je ſuis tombée de fiévre en chaud mal ; la maîtreſſe que je viens de

quitter, grouloit, grondoit, rognonoit toujours; celle-ci pleure: patience, chacun a son tempérament..... Mais en bonne foi, dequoi pleurez-vous? que vous manque-t'il? n'êtes-vous pas bien logée, bien meublée? n'avez-vous pas de belles & de bonnes rentes? Pour de la jeunesse & de la beauté, Dieu merci, vous n'avez pas besoin d'en aller chercher ailleurs; vous êtes donc bien à plaindre: Eh! jernonce, si vous étiez à ma place, pauvre femme que je suis, que feriez-vous donc? Sauveur de mon ame, poursuit cette bonne fille en s'attendrissant, vous verrez que c'est la perte de son défunt mari? Eh bien il est mort, qu'y faire? est ce que pour un *ad patres* on n'en trouve pas mille? Là, là, nous n'en chaumerons guéres; nous sommes, Dieu merci, dans un païs où ils sont communs comme la misére des Cuisiniéres.

Je ne pus m'empêcher de sourire des comparaisons & de la maniére dont ma servante me consoloit; je lui dis cependant qu'elle me laissât, & que je ne voulois pas manger. Il faut donc continua-t'elle, que je jeûne aussi, car il ne seroit pas juste que je me régalasse pendant que ma bonne maîtresse est dans l'affliction: allons, allons, nous ne mourrons pas pour cela; si je me passe aujourd'hui de souper, je le ferai

deux fois un autre jour. Barbe (c'est ainsi que se nommoit cette bonne fille) sortit en me disant ces mots, son affection me toucha, je la rapellai, & je lui ordonnai de souper. A çà composons, me dit-elle, prenez-moi seulement un petit boüillon, & je vous jure par notre Patron que je mangerai comme quatre, sans quoi je jeûnerai plus hardiment que le Curé de notre Village, le plus grand Pénitencier de notre païs, & le plus honnête homme, s'il n'aimoit pas un tant soit peu l'argent, sans cela l'on dit qu'il y à long-tems qu'il seroit Saint. Mais il ressemble à bien d'autres, il en fait son idole, & au bout du compte il n'a pas si grand tort.

Je voulus une seconde fois renvoyer Barbe, dont le babil commençoit à m'impatienter ; lorsqu'on a du chagrin tout nous est incommode : mais il étoit dit que ce jour devoit être destiné à m'intriguer. Sortez donc, dis-je à cette fille avec un ton d'impatience ; allons Madame, reprit-elle, partons, en restant toujours, je vois bien que le tournebroche se monte, & qu'il faut vous obéïr ; voyez comme on se trompe dans la vie ; j'aurois juré qu'avec cet air de douceur, vous n'étiez pas capable de déchanter ; mais, comme l'on dit, il ne faut pas s'en raporter à la mine, & si vous vous y mettiez, vous gronderiez auf-

si ferme que votre camarade. Dieu soit loüé, nous autres filles de condition (ce fut le terme dont elle se servit) sommes faites pour tout endurer; j'ai servi une certaine Mademoiselle d'Elbieu, qui comme vous..... Mademoiselle d'Elbieu, interrompis-je émûë à ce nom; d'où étoit-elle? Est-ce que vous la connoissez, reprit Barbe? Non repris-je en dissimulant; mais j'étois fort amie d'une des siennes; tant mieux que vous ne la connoissiez pas, continua Barbe, c'est une maligne Demoiselle ou Dame, comme il vous plaira l'apeler, puisqu'elle est mariée; notre Hameau est bien aise d'en être délivrée, car elle nous faisoit mille maux lorsqu'elle y venoit passer l'été, & cela arrivoit tous les ans. Quel est le nom de votre Village, continuai-je extrêmement surprise du raport que tout cela avoit avec le païs de ma naissance? Si vous croyez que je l'ai oublié, Madame, reprit Barbe, vous vous mécompteriez, il n'y a pas assez long-tems que j'en suis sortie pour en avoir perdu la mémoire, il se nomme D****, & quoiqu'il soit le moindre de ceux qui sont situés dans la Forêt de Fontainebleau, il n'en est pas moins recommandable, c'est un vrai petit Paradis terrestre; je meurs d'envie d'y finir mes jours, mais patience, cela viendra si Dieu me prête vie, cha-

que chose a son tems ; il faut bien amasser un peu pour ne pas mourir de faim, nous sommes pauvres, mais d'honnêtes gens, & notre famille, Dieu merci, n'a rien à se procher ; à moins que je n'excepte une petite niéce qui a déja bien fait parler d'elle, & qu'on dit qui fera fortune, mais il n'y a pas un de nous qui ne voulut être à sa place, car notre proverbe dans notre Hameau, est plus d'honneur & moins de bien ; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Barbe sortit en prononçant ces mots ; qu'on juge de la surprise extrême dont je fus saisie, de rencontrer dans ma Cuisiniére une de mes tantes : en effet, selon son raport, elle étoit la propre sœur de mon pere. Ce sont de ces événemens ausquels on ne s'attend pas, & dont on a toutes les peines du mondes à revenir. J'aurois bien souhaité entrer dans un plus grand détail avec cette bonne & simple parente ; mais je crus devoir attendre à un autre tems, pour satisfaire à bien des questions que je me proposois ; mais j'avois la tête si étourdie, que je n'étois pas capable de prendre les précautions que la prudence devoit me dicter pour sortir de cette conversation sans donner lieu de me soupçonner.

La bonne Barbe, ou pour mieux dire, ma tante, m'aporta un moment après un boüillon

boüillon, je le reçus avec complaisance & je lui fis beaucoup d'amitié ; elle sortit en me jurant que je lui avois fait plus de plaisir que si je lui eusse donne un *Agnus* ; c'étoit beaucoup dire pour elle, car elle avoit une très-grande foi à tous les Reliquaires ; mais sa dévotion étoit fort bien entenduë, & ne ressembloit pas à la dureté de Mademoiselle Brochant, ma très-digne & très-peu affectionnée Femme de Chambre.

Dès que je fus seule, je me replongeai de nouveau dans les inquiétudes & dans les réflexions ; plusieurs projets s'offroient à mon esprit agité ; tantôt je voulois m'ouvrir naturellement à ma tante, & m'en retourner avec elle au Hameau ; un instant après je prenois le parti de me retirer dans un Couvent, & de m'y cacher si bien qu'on n'entendit plus parler de moi ; dans la minute suivante je voulois écrire à Madame de G..... ou aller la trouver, la suplier de me prendre près d'elle, & l'engager de me traiter comme une fille faite pour la servir ; enfin vingt desseins différens se conçurent dans ma tête, dont aucun ne prit racine.

Ma derniére résolution, après bien des combats, fut d'aller à Paris m'enfermer dans une chambre où je devois m'accoutumer à travailler, jusqu'à ce que mon es-

prit plus libre, me laissât la liberté de me déterminer entiérement ; ce parti pris, j'essuyai mes pleurs, & je me mis à écrire au Marquis ; ma Lettre lui justifioit sans bassesse ma conduite, & je finissois en l'assurant que puisqu'il avoit pû la soupçonner, il ne me verroit jamais.

Dans le même paquet j'en adressois une à Monsieur de Saint Fal, par laquelle je le remercoiois de toutes ses bontés, en l'assurant, que quelque chose qui m'arrivât, elles ne sortiroient jamais de ma mémoire ; que c'étoit à regret que je me mettois dans le cas de perdre un ami aussi généreux & aussi délicat, que je lui rendrois assez de justice pour me flâter, que quelques discours qu'on lui tînt de moi, il ne me condamneroit pas sur des aparences comme avoit fait Monsieur son Cousin : j'avois si fort à cœur cette offense, qu'elle étoit répétée en plusieurs endroits de mes Lettres.

J'allois les cacheter ; mon intention étoit de les laisser sur ma toilette, de feindre le lendemain de m'aller promener, de faire un petit paquet de mon pur nécessaire, & de partir ensuite, lorsque ma tente vint avec empressement me dire que j'essuyasse mes pleurs, qu'elle en sçavoit enfin la cause par la servante de Madame de Geneval ; que je n'avois qu'à me réjoüir, puisque le malheur que je craignois, n'é-

toit pas arrivé. Je demandai avec précipitation à Barbe qui avoit pû lui rendre compte de ce qu'elle me disoit. Tenen, dit-elle (en me montrant Saint-Fal & le Marquis qui parurent tout-à-coup) voilà la preuve de ce que je vous avance ; Dieu soit loüé, vous voilà contente, & la maudite Brochant en crévera de dépit.

Je ne fis pas attention à ce discours, le Marquis étoit à mes genoux, il m'avoit saisi les mains, vouloit me parler ; il n'en avoit pas la force, & moi encore moins celle de me défendre de ses empressemens ; mes larmes seules s'expliquoient, & ce n'est pas un mauvais interprête.

Saint-Fal n'avoit encore rien dit ; apuyé sur le dos d'un fauteüil dont je n'avois pû me lever, il sembloit attendre les effets du premier mouvement. Je vous raméne, me dit-il, un Amant tendre & fidèle, les aparences ne l'ont séduit qu'un moment, je n'ai pas eu de peine à lui persuader combien vous êtes digne de lui, il a rougi vingt fois de vous avoir soupçonnée, & nous serions ici depuis plus de quatre heures, sans la rencontre que nous avons fait de mon oncle ; j'ai bien prévû quelles devoient être vos inquiétudes ; nous vous aurions bien fait avertir de l'impuissance où nous étions de vous aller trouver, sans la crainte de donner des soupçons au vieux

Marquis ; mais cette commiſſion nous a paru trop délicate pour en charger d'autres que nous.

Remettez-vous donc, Mademoiſelle, eſſuyez vos pleurs, & goûtez ſans inquiétude le charme de revoir un Amant, qui vous mérite autant par la pureté de ſes vûës, que par la grandeur de ſon amour. Après ces mots, Saint Fal ſortit en me promettant de revenir le lendemain, voulant, diſoit-il, rejoindre ſon oncle, afin d'aſſurer au Marquis la liberté de m'entretenir. J'avois le cœur ſi ſerré & ſi émû de la preſence d'un Amant trop cher à mon cœur, que je ne pus que faire un ſigne obligeant à ce généreux ami.

Dans tout autre tems je n'aurois pas voulu me trouver ſeule avec le Marquis ; mais alors je penſai différemment, je reſſentis une joye ſecrette de me voir juſtifiée dans ſon eſprit ; je voulois l'aprendre de ſa bouche ; ce n'étoit plus dés larmes de deſeſpoir, ma douleur avoit quelque choſe de doux, & donnoit de la ſatisfaction à mon ame : que le plaiſir eſt ſenſible lorſqu'il prévient les maux auſquels on a droit de s'attendre ! Ce moment de ma vie eſt l'un de ceux qui ſe trace à mon eſprit avec le plus de ſatisfaction.

Dans l'inſtant où j'écris cet endroit interreſſant de mes avantures, cet Amant

chéri, ce mari que je posséde aujourd'hui me surprend dans mon cabinet ; il sourit à l'embaràs où il me voit de rendre avec une vérité vive une époque si essentielle ; il veut, dit-il, m'aider à m'en ressouvenir, il prend la plume, il écrit, je veux envain l'en empécher ; quand je ne l'aimerois pas autant que je le fais, n'est-il pas le maître ? Ainsi, Lecteur indulgent ou critique, ne soyez pas surpris si le stile dans le cours de ces Parties ne se trouve pas toujours conforme & égal ; le Marquis de L. V. a souvent la complaisance de m'aider dans cet Ouvrage. Je sens bien que l'interruption que je viens de faire, aussi-bien que l'aveu précédent, n'est pas trop selon les régles, mais y en a-t'il lorsque le cœur dit ? J'aime mieux y manquer que d'échaper une occasion de parler du plus aimable des maris. Revenons.

J'étois, comme je l'ai dit, si charmée dans le fond de mon cœur de revoir un Amant que je croyois perdu pour jamais, que je n'avois pas encore songé à le relever ; je fis mes efforts pour le faire sortir d'une situation si incommode, mais me serrant tendrement les mains ; non, belle Jeannette me dit-il, je mourrai à vos pieds à moins que vous ne me pardonniez l'offense la plus cruelle ; je m'avouë le plus coupable des hommes ; je vous ai cru in-

fidèle ; je me suis persuadé que mon Cousin possédoit le seul tresor que j'envie , & pour lequel je soupire depuis si long-tems. Hélas ! que n'ai-je pas pensé ? qu'il est difficile d'être juste lorsque l'on est amoureux ! Je conviens que de pareils soupçons sont des crimes , je le répéte ; je devois vous connoître , cela seul devoit me suffire , pour ne pas me laisser séduire par une jalousie que les aparences avoient mise à l'excès.

Que de mouvemens agitérent mon cœur pendant le tems que le Marquis se justifioit ; qu'il avoit de grace à le faire ! il auroit fallu être insensible pour ne pas être touchée de tout ce qu'il me dit à ce sujet. Qu'une fille est heureuse qnand la vertu & la retenuë sont nées avec elle ; ou qu'une éducation sévére a supléé au défaut de ces heureux préjugés ; sans l'un de ces freins , j'avouë avec confusion que je me serois laissée aller au penchant qui m'entraînoit ; le rouge occasionné par de trop tendres réflexions , fut pris par le Marquis pour un reste de ressentiment ; il me demanda une seconde fois si je lui faisois grace. Oüi , Monsieur , repris-je en me couvrant de la main le visage ; je vous pardonne ; je vous prie en même-tems d'oublier les chagrins dont ma déference aux conseils de Monsieur votre Cousin est peut-être la cause :

je sçai que je devois être la premiére à l'engager à remplir les vûës de Monsieur votre pere ; mais c'est cette même inclination, ce penchant plus fort que moi, qui m'a fait voir toute l'horreur d'un Cloître où je ne devois plus entendre parler de vous. C'est cet amour que vous avez fait naître en mon cœur, & qui ne s'y est que trop conservé, qui a pensé me mettre dans le cas de perdre votre estime, en m'ôtant à de certaines bienséances..... Non, adorable Jeannette, interrompit le Marquis en s'asséyant à mon côté, vous n'avez péché en rien, vous étiez perduë, & je serois mort de desespoir, si vous fussiez tombée entre les mains de mon pere ; son dessein étoit de vous faire Religieuse ; ses mesures étoient prises avec tant de précautions, & ses ordres auroient été si bien exécutés, que vous m'eussiez été ravie pour jamais. Je ne suis informé de ces choses que depuis peu de jours. Un domestique de mon pere, qui a sa confiance, persuadé que ce coup m'eût arraché la vie, m'a dévoilé tout le mistére ; j'ai pris la poste sur le champ, je ne vous ai manqué que de vingt-quatre heures ; jugez de mon desespoir en arrivant chez Madame de G.... de ne vous y plus trouver ; elle en a eu pitié, & c'est d'elle que j'ai apris la commission dont mon Cousin étoit char-

ge : sans sa parole d'honneur qu'elle a exigé avant que de me faire cette confidence, Saint-Fal m'auroit ôté la vie, ou j'aurois sçû de lui ce qu'il avoit fait de vous. J'ai dissimulé, je l'ai fait suivre, j'ai sçû enfin toutes ses allures ; c'est moi qui suis venu la nuit passée vous demander ; j'avouë que toutes ces menées, l'obmission, ou pour mieux dire, le mépris des ordres de mon pere, ce séjour à Versailles, ce logement, tout cela, dis-je, m'a fait tourner la tête. Ah ! me disois je dans ces momens, je suis trahi ! Saint-Fal a profité de l'autorité qui lui a été confiée ; Jeannette en a tremblé ; mon Cousin est aimable, Jeannette m'est peut-être infidéle : cette idée me mettant au désespoir, m'a fait guetter toute la nuit Saint-Fal ; à son arrivée à Versailles je l'ai épié ; mais ne pouvant tirer aucunes conjectures de ses démarches, (vous n'étiez point encore ici) j'ai commencé à condamner mes soupçons ; je vous ai cru dans un Couvent ; & dans cette confiance, j'étois prêt à prendre les derniéres résolutions, & à manquer à ma parole pour obliger mon Cousin à me révéler le lieu de votre exil ; dans ce dessein j'allois le trouver ; mais ayant apris qu'il étoit parti la veille & ne pouvant me flâter de le joindre, je résolus d'attendre son retour pour me venger des maux qu'il

me causoit. Le Ciel qui en a eu pitié, a permis que les choses se soient passées différemment ; en sortant du Parc où j'étois allé rêver, j'ai entrevû Saint-Fal, qui marchoit avec action ; je l'ai suivi, je l'ai vû entrer ici, & c'est par ce moyen que j'ai apris votre demeure.

Voilà, charmante Jeannette, une partie des inquiétudes que vous m'avez fait ressentir ; mais jugez de mon desespoir, lorsqu'en abordant une vieille fille qui vous sert, à laquelle je m'adressois pour me faire annoncer, j'ai apris d'elle que ce seroit en vain, que vous ne voyiez personne ; qu'on avoit renvoyé la veille un Seigneur, & que vous ne receviez que Monsieur de Saint Fal ; je voulus me nommer, & l'engager à m'ouvrir ; mais cette fille m'a dit que mon Cousin étoit renfermé avec vous, qu'elle n'avoit garde de troubler votre entretien. La maniére misterieuse dont ces mots ont été proférés, m'a donné de l'inquiétude ; dix loüis offerts & reçus, ont aplani les difficultés ; la vieille, à la vûë de mon argent, bien loin d'être rebelle, a été la premiére à me proposer à me cacher, en me faisant promettre que je ne parlerois jamais ni de ce qu'elle faisoit, ni de ce qu'elle alloit me dire ; plus elle a affecté de mistére, plus elle a fait naître de soupçons. Permettez que je passe les imper-

tinences qu'elle m'a dit à votre ſujet. J'interrompis le Marquis, & je voulus ſçavoir ce qu'une fille, qui n'étoit que depuis deux jours à moi, avoit pû dire : le Marquis me ſatisfit avec peine, il m'avoüa enfin, que Brochan lui avoit inſinué que Monſieur de Saint-Fal me conſoloit de la perte d'un mari, & que c'étoit en cette conſidération que je ne voulois voir perſonne. Pardonnez encore une fois, me dit le Marquis, me trouvant émuë de ce raport, je ſçais que je ne devois pas y ajoûter foi ; mais il ſemble que tout a conſpiré à me rendre criminel. Je ſurprens Saint-Fal à vos genoux, vous lui parlez avec douceur, il vous baiſe la main, vous ne vous en offenſez point. Peut-on avec autant d'amour que j'en ai pour vous, voir d'un œil tranquile une ſcène ſi interreſſante ? Mais que dis-je ! devois-je être ſurpris que mon Couſin vous ait rendu les armes, & ne devois-je pas penſer que j'aurai autant de Rivaux, qu'il y aura d'hommes qui vous verront.

La fin de ce diſcours ſe termina par les tendres témoignages de la plus vive paſſion ; le Marquis s'exprimoit avec tant d'ardeur que je n'avois pas la force de l'interrompre ; je pris cependant ſur moi de remettre au lendemain la ſuite d'une converſation qui m'interreſſoit ſi fort, en lui

faisant observer qu'il étoit plus de minuit, & que la bienséance exigeoit qu'il me quittât ; toûjours complaisant & docile, il obéït en me baisant la main : je lûs dans ses yeux, & à la façon dont il se presenta, qu'il desiroit autre chose, je ne crûs pas devoir lui refuser un baiser ; je lui presentai la joüe avec une rougeur, & une émotion qui ne lui laissa pas lieu de douter, que cette complaisance étoit la premiére que j'avois eu de ma vie, & qu'il en étoit redevable à la sincérité de mon attachement.

J'avois été agitée de trop d'événemens différens pour passer une nuit aussi tranquile, que devoient me la procurer les sujets de consolation que j'avois reçû du Marquis ; je ne connoissois point encore un mal assez commun chez les femmes, nommé vapeurs, j'en fus tourmentée toute la nuit, & ce ne fut qu'au point du jour que je commençai à prendre du repos.

L'affectionnée Barbe me vint réveiller à deux heures ; elle étoit dans l'inquiétude de ce que mon sommeil duroit si long-tems. Elle m'aprit que Monsieur de Saint-Fal étoit passé dans la matinée : j'admirai sa retenüe ; ma trop simple tante m'avoüa qu'il n'avoit pas tenu à elle qu'il n'entrât dans ma chambre ; mais qu'il s'en étoit deffendu

dans la crainte de troubler mon repos. L'on voit peu d'hommes aussi sages, & le Marquis m'a avoüé dans les suites qu'il n'auroit pas été si retenu.

Je pris cette occasion pour representer doncement à ma tante, qu'il n'étoit pas séant qu'elle laissât jamais entrer personne lorsque j'étois couchée; comme elle n'y entendoit point de finesse, je ne lui en dis pas davantage; elle me promit qu'une autre fois cela ne lui arriveroit plus.

J'allois me mettre à table lorsque le Marquis se presenta; jamais il n'avoit paru si aimable à mes yeux; sa parúre étoit du dernier goût, & l'air de satisfaction, qui régnoit sur son visage, lui donnoit un air triomphant, qui ajoûtoit des graces dont il étoit bien difficile de se défendre. Sa conversation fut vive, polie & interressante; je lui fis l'aveu autant de fois qu'il voulut, du retour qu'il trouvoit en moi. Que les momens qu'on passe avec ce qu'on aime sont courts & précieux! il étoit plus de quatre heures que nous avions encore mille choses à nous dire, & le cœur entroit si pleinement dans notre entretien, que, sans Barbe qui me fit souvenir que je n'avois pas dîné, j'aurois passé le reste du jour sans faire cette attention. Le Marquis me demanda mille pardons d'en être la cause innocente; je lui demandai en sou-

riant, s'il vouloit hazarder ma soupe telle qu'elle étoit ; il en fut transporté, & me fit autant de remerciemens que si je lui eusse accordé la plus grande faveur. Barbe, que je ne rougis pas d'apeler ma tante, reçût l'ordre de nous servir avec empressement ; nous nous mîmes à table ; l'on peut imaginer si l'amour nous servit de tiers ; après le repas, nous nous rendîmes un compte mutuel de tout ce qui nous étoit arrivé depuis notre séparation ; faits & réflexions, rien ne fut oublié, il n'y eut pas jusqu'à l'histoire de Sainte-Agnès, que je rapor-tai au Marquis, & l'intérêt que je prenois à ce qui regardoit cette chére amie ; mon Amant me promit qu'en cette considération il employeroit tout son crédit pour la faire relever de ses vœux, & regretta beaucoup de ce que je n'avois pas les Lettres qui m'avoient été confiées, en m'assurant qu'il auroit envoyé exprès Dubois à M...... pour les remettre en main propre à leur adresse, & s'informer de ce qu'étoit devenu Mélicourt ; j'apris au Marquis à qui je les avois remises, & lui rapor-tai à ce sujet l'histoire de l'infortunée Lindamine qui s'en étoit chargée ; il en avoit déja entendu parler, & m'en dit beaucoup de bien.

La conversation tomba insensiblement sur le sujet de Saint-Fal, si l'on doit juger

de l'amolir par la jalousie, je n'eus aucun lieu de me plaindre de la vivacité de sa passion; il me fit mille questions au sujet de celle de son Cousin; je le satisfis avec sincérité; je démêlai que ce détail le peinoit; mais je remarquai cependant avec plaisir, qu'il rendoit justice à Saint-Fal, jusqu'au point de me dire que son Cousin étoit d'une si grande probité, que, quoiqu'il le connut pour être son Rival, & que son penchant fut d'être un peu jaloux, il n'hésiteroit jamais à me remettre entre ses mains, si le bien de mes affaires l'exigeoit: je lui répondis en badinant, que ma façon de penser étoit une Gouvernante solide; il reprit sur le même ton qu'il n'en doutoit pas; mais qu'il faisoit encore plus de fond sur l'amour qu'il se flâtoit que j'avois pour lui. Je me ressouviens que je le regardai si tendrement alors, que mon air lui donna lieu de penser que la modestie de mon sexe lui cachoit une partie de ce qui se passoit dans mon cœur.

Le trouble que je vis alors dans ses yeux me faisant craindre que les miens ne m'eussent trahi, & qu'il ne se ressouvint que j'étois seule avec lui, j'imaginai de distraire son imagination, en lui demandant s'il lui seroit aussi aisé de me rendre compte de sa conduite que moi de la mienne. Que pourrois-je vous raporter, me dit le Mar-

quis ? beaucoup d'impatience & de mauvaiſes humeurs, bien des copies de Lettres écrites à ma belle Jeannette, qui par prudence n'ont jamais été renduës. Prenez garde, repris-je en le regardant fixement, à ce que vous m'allez dire : il m'eſt cependant revenu qu'une belle du Pont-à-Mouſſon ne vous étoit pas indifférente ; que vous vous y amuſiez beaucoup, & qu'une autre Dame .... Eh ! mon Dieu, interrompit en riant le Marquis, qui peut vous avoir fait de pareils contes ; il n'y a que du Bois qui ſoit capable de telles étourderies ; il vous aura ſans doute rompu la tête de quelques avantures arrivées dans ce païs, & comme elles y ſont aſſez fréquentes, il ſe ſera diverti à m'y faire entrer pour quelque choſe, curieux peut-être de démêler ſi vous m'eſtimiez aſſez pour que cela vous fît impreſſion. ... C'eſt donner un tour charmant à la choſe, m'écriai-je en riant, & la maniére dont vous me préparez, à ce qu'il vous plaira de me dire, me fait prévoir. .... Ah ! belle Jeannette, reprit vivement le Marquis, ne badinez pas ſur cet article ; pouvez-vous imaginer que, lorſque vous occupez le cœur d'un homme auſſi délicat que moi, d'autres objets s'y puiſſent placer ? Je vous crois, Monſieur, repliquai-je ; mais je ne vous diſpenſe point de me faire le détail

de votre séjour en Lorraine ; je le pressai très-fort sur cet article. Quelqu'amour propre qu'on ait naturellement, je me défiois de mes charmes, ou peut être étois-je bien aise de recevoir une nouvelle confirmation de sentimens, qui m'étoient si chers; quoiqu'il en soit, mon Amant me voyant obstinée à sçavoir ce recit, crut devoir me satisfaire, & commença en ces termes.

Le détail de mes avantures, belle Jeannette, ne sera pas long : une profonde mélancolie s'est emparée de moi dès que j'ai été en Lorraine ; à peine sortois-je de ma chambre pour aller à la Messe; Dubois, me voyant fondre à vûë d'œil, crut devoir m'engager à prendre l'air & à voir compagnie : me trouvant peu disposé à suivre ses avis, & remarquant que j'empirois de jour en jour, il eut recours à un Médecin très-connu dans la Ville où nous étions, & le pria de venir chez moi ; il me prépara à sa visite, en me disant que j'étois le maître de m'enterrer si je voulois, mais que je ne pouvois empêcher qu'on me tînt compagnie, & qu'on viendroit chez moi, quoique selon l'usage établi, je dusse prévenir ceux qui me feroient cette grace.

La crainte que j'eus que mon Valet de Chambre ne m'eût fait manquer de polites-

se en allant peut-être inviter quelqu'un de ma part à me rendre visite, fit que je le grondai très-fort ; la Noblesse de ce païs est très-bonne, mais elle a de la hauteur ; j'aurois été bien fâché de lui manquer par toutes sortes de raisons : Dubois me tranquilisa, en m'assurant qu'il n'avoit pas crû pécher en priant un Médecin de passer chez moi. Dans le même instant, on m'annonça celui dont il étoit question ; il entra cavaliérement, mais je ne m'attendois pas à en trouver un aussi gaillard : on le nommoit Monsieur le Lorrain, nom très-convenable, pour ne lui pas laisser oublier le païs de sa naissance. Au lieu de me parler de médecine, cet homme charmant commença par me dire qu'il étoit question de se réjoüir, que je n'étois pas fait pour garder la chambre ; que le beau tems engageoit à prendre l'air, & que sa premiére ordonnance étoit d'aller me promener le même jour à une maisonnette qu'il avoit à un quart de lieuë ; qu'il s'y trouvoit ordinairement bonne compagnie, & que le bon vin & les jolies femmes étoient des remédes puissans pour la mélancolie ; à chaque phrase un sourire amusant, & une langue passée sur les lévres servoient de points & de virgules ; enfin, belle Jeannette, je n'ai vû de ma vie un Médecin de si bonne humeur. Je le goutai si fort, & son air de

franchise me plut tant que je le retins à dîner ; il ne cessa pendant le repas de me dire les plus jolies choses du monde ; sur la fin du jour nous fûmes à sa Campagne, nous y rencontrâmes bonne compagnie, & je ne trouvai point aux Dames de ce païs cet air Provincial dont on les accuse ; elles se mettent avec beaucoup de goût ; ne parlent pas aussi purement qu'à Paris, mais en vérité, je ne puis m'empêcher de convenir qu'elles ont toutes autant d'usage du monde & de politesse que nos Parisiennes.

Mon Médecin vint me voir le lendemain à mon dîner, sans sortir de son caractére badin ; il m'ordonna des remédes, & pour la premiére fois de ma vie j'eus la complaisance de les prendre ; je m'en trouvai à merveille, & je ne me suis jamais si bien porté ; il seroit à souhaiter que tous nos Docteurs ressemblassent à celui-ci : outre qu'il est très-habile, il donne de la confiance, & ce n'est pas la plus mauvaise façon de débuter auprès d'un malade.

Il n'y a que le premier pas qui coûte dans toutes les choses de la vie ; quoique je conservasse un fond de mélancolie, occasionnée par votre absence, belle Jeannette, je ne laissai pas de prendre un certain goût à voir compagnie ; mais ce qui acheva de m'attirer dans une Maison de ce

païs avec beaucoup d'aſſiduité, fut votre reſſemblance que je trouvai dans l'aînée des filles de Madame la Comteſſe de Charée, au caractére & à la grandeur près, je croyois vous voir toutes les fois que j'avois l'honneur d'être auprès d'elle. Les ſœurs de cette Demoiſelle ont un mérite infini; Mademoiſelle de Charée la cadette eſt remplie de graces, Monſieur ſon frere un des aimables Cavaliers que je connoiſſe; la mere de cette aimable famille ajoûte à une grande décence un caractére adorable pour les façons; jugez ſi je me plaiſois dans une auſſi gracieuſe Maiſon; j'y allois auſſi fort ſouvent; il y venoit un monde choiſi; j'y voyois avec plaiſir Monſieur le Comte de la Meſan; Mademoiſelle de Salé, ſa niéce, y augmentoit le nombre des jolies perſonnes, & ſe diſtingue autant par ſon eſprit que par ſes graces.

Mes amis les plus familiers ont été juſqu'au jour de mon départ, Meſſieurs de Gomberyault, d'Atel & Deſlandes; j'étois fort intime d'un nommé de Saint-Val qui a de très-bonnes qualités; mais, notre liaiſon s'eſt refroidie pour des ſoupçons mal-fondés, & qui s'eſt rompuë depuis, pour des aplications faites auſſi mal-à-propos que mal entenduës. Le Quinze étoit notre jeu favori, le Lanſquenet ſuccédoit ſouvent; j'y joüois aſſez malheu-

reusement aussi-bien que le Baron d'Atel ; mais je m'en consolois par le plaisir de perdre en si bonne compagnie.

Voilà, belle Jeannette, continua le Marquis, quelle est la vie que j'ai menée au Pont-à-Mousson pendant le séjour que j'y ai fait ; la lecture & la chasse remplissoient les vuides que le hazard faisoit trouver, mais quels qu'ayent été mes amusemens, je n'ai jamais perdu votre idée de vûë.

Mon Amant me fit ce petit détail avec tant de franchise, que le soupçon ne m'agita plus sur sa fidélité. Nous entrâmes ensuite dans ce qui regardoit mes affaires ; je ne pûs m'empêcher de lui faire connoître combien je souffrois d'être à charge à Monsieur de Saint-Fal, ajoûtant que je ne pouvois me résoudre à vivre ni à ses dépens, ni à ceux de personne ; que mon parti étoit pris sur cet article, & que, quelque dégoût que j'eusse pour le Cloître, je voulois absolument m'y réfugier, comme dans un asile assuré contre les occasions ; que je me défiois de moi-même ; que le monde ne me déplaisoit pas, & que ç'en étoit trop pour oser risquer d'y vivre sur le pied que je m'y trouvois.

Le Marquis m'écouta jusqu'au bout sans m'interrompre ; il se mit à rêver ; je continuai à lui faire de vives representations

ſur les dangers auſquels j'étois expoſée, & pour lui prouver que mes plaintes étoient légitimes, je lui contai confidemment la viſite que ce Duc avoit voulu me faire, le diſcours de Madame de Geneval, & le mauvais compliment que j'en avois reçû le même jour : mon Amant parut ſenſible à toutes ces choſes, & encore plus aux riſques que je lui dépeignois ſi naturellement; il me répondit qu'il me rendroit le lendemain réponſe ſur ces reflexions, & qu'il eſpéroit trouver un milieu qui ſeroit de mon goût, en me proteſtant qu'il avoit trop d'intérêt lui-même à conſerver ma réputation, pour ne pas entrer dans mes vûës légitimes. Après avoir conféré ſur ce ſujet encore quelque-tems, il ſe retira en m'aſſurant qu'il alloit travailler à me donner de la tranquilité, juſqu'à ce qu'il fut aſſez heureux pour me prouver que rien dans le monde ne lui étoit plus cher que moi.

Je me trouvai bien conſolée de ces derniers témoignages de la tendreſſe de mon Amant; ma confiance étoit extrême, & malgré bien des obſtacles, dont le premier étoit, que je ne devois pas me flâter d'être la femme d'un mari ſi illuſtre, je ne pouvois m'empécher de me repaître de cette agréable chimére : tout ce qu'on deſire, paroît poſſible; en faiſant pluſieurs re-

fléxions à ce ſujet, je me ſouvins des Lettres que j'avois écrite au Marquis & à Saint-Fal : je voulus les relire, mais je ne les trouvai plus, j'en fus inquiéte un moment, je les cherchai par-tout vainement ; perſonne n'étoit entré dans mon Apartement que ceux à qui elles étoient adreſſées ; je ne pus douter qu'ils ne m'euſſent fait ce larcin, & tout conſidéré, je ne m'en affligeai point.

Ces Lettres, ſur tout celle que j'écrivois au Marquis, dépeignoit naturellement mon averſion pour ma ſituation preſente, & mon éloignement pour tout ce qui s'apeloit ſecours étrangers ; j'imaginai que cela ne contribuëroit pas peu à diſpoſer le Marquis à prendre ſoin de moi ſans que j'y donnaſſe lieu : mille petites idées ſecrettes me faiſoient deſirer que ce fut de lui dont je dépendiſſe : il me ſembloit que j'étois par-là à couvert de ma propre délicateſſe ; il m'avoit aſſuré que je ſerois ſa femme ; je croyois que cela devoit me ſuffire pour me juſtifier ; c'étoit beaucoup pour moi, qui ſouffroit beaucoup des murmures intérieurs d'une conſcience que la moindre choſe effrayoit.

Le lendemain le Marquis m'écrivit qu'il ne me verroit de deux jours ; qu'il étoit obligé de ſuivre ſon pere qui alloit à Paris pour des affaires qui ne pouvoient ſe remettre ; qu'il en avoit lui même de particuliéres, qu'il n'étoit point fâché de terminer avant que de me revoir ; qu'il me demandoit en grace de ne point m'impatienter, & qu'il eſpéroit qu'à ſon retour je n'aurois point lieu de me repentir de la confiance que je lui avois marquée.

Fin de la ſéptiéme Partie.



LA PAYSANNE PARVENUE.

HUITIE'ME PARTIE.

Je résolus de m'enfermer pendant l'absence de ce cher Amant, & de ne voir personne; mais Madame de Geneval, à qui sans doute son mari avoit fait comprendre l'injustice de son procédé, vint me voir & me demander beaucoup d'excuse sur ce qui s'étoit passé, en attribuant à ma Femme de Chambre, qui étoit, disoit-elle, une mauvaise langue, la cause des mauvais propos qu'elle m'avoit tenus: quelque piquée que je fusse contre cette femme, je lui trouvai l'air si humilié, &

si naturel, que je ne pus m'empêcher de recevoir poliment tout ce qu'elle me dit à cette occasion; je ne suis pas méchante, & je pardonne aisément; d'ailleurs, je comptois que si j'avois si peu de tems à rester chez elle, qu'il me paroissoit inutile de l'éviter.

La Geneval passa d'une extrêmité à l'autre; elle ne se crut pas plûtôt en grace, qu'elle s'invita à souper avec moi, pour mieux fonder sa paix, disoit-elle: je n'avois point encore acquis cet usage, qui nous aprend à nous défaire poliment des gens qui nous incommodent, je n'osai la refuser, son mari qui survint, fut de la partie; & comme Monsieur de Saint-Fal arriva dans le tems que nous allions nous mettre à table je l'obligeai à s'y mettre. Monsieur de Geneval nous entretint à son ordinaire de mille contes, debita beaucoup d'avantures qui n'étoient point nouvelles, mais qu'il rendit amusantes, par la maniére neuve dont il les détailla; sa femme me proposa d'aller au Parc le lendemain, m'assurant que le Roi s'y promeneroit, & qu'il devoit pêcher dans le canal: quelque peu disposée que je fusse à me prêter à ce desir, je ne pus refuser cette partie, par un agrément qui s'y trouvoit: un des amis de Geneval,

qui

qui avoit une charge dans les Bâtimens, lui avoit promis une Gondole pour sa femme, & je ne pouvois trouver une plus belle occasion pour me promener agréablement.

Le plaisir que je pris le lendemain à cette partie, me dissipa, & ne me fit pas regretter d'y avoir consenti: Saint-Fal fut de la promenade, & nous fit voir la Ménagerie, Marly & Meudon; je trouvai ces Palais admirables; & ils m'inspirérent de plus en plus le desir de voir celui de Versailles, à la premiére occasion qui s'offriroit.

Après avoir parcouru encore quelques endroits du Parc en attendant le Roi, qui vint assez tard, nous nous amusâmes à le voir pêcher: Madame de Geneval me fit remarquer un Seigneur fort bien fait, qui avoit toujours les yeux sur nous, & qu'elle me dit être ce même Duc, qui avoit demandé à me voir le jour de mon arrivée; la crainte que j'eus qu'il ne fit une tentative pour me parler, m'obligea à regagner la Maison, où nous nous mîmes en table en arrivant.

Le tems que nous passâmes, fut très-bien employé; le grand air avoit irrité notre apétit, & l'on n'a jamais mangé de meilleure grace; l'entretien roula sur les en-

droits où nous avions été, ce qui occasionnoit de tems en tems des anecdotes interressantes, & ausquelles je me plaisois beaucoup; tout ce qui avoit raport à la Cour, me flâtoit, sans en deviner la raison, & il me sembloit que je pressentissois le sort qui devoit un jour m'y attacher.

Cependant la nuit étant avancée, Geneval & sa femme se retirérent; le Comte auroit bien voulu, à ce qu'il me parut, me parler; mais il crut devoir prendre un autre tems; il connoissoit ma délicatesse sur les bienséances, & il faut lui rendre cette justice, que jamais Amant n'a été si attentif & si prévenant: je lui souhaitai le bon soir de la meilleure humeur du monde, & il m'en parut si satisfait, que je suis sûre qu'il passa une bonne nuit; les Amans sont fols, la moindre chose les abat, un rien les remet.

Le lendemain, jour marqué pour les grands événemens, je me levai extrêmement gaye, & avec un goût de dissipation qui ne m'étoit pas ordinaire; l'on s'habituë aisément au plaisir; je ressemblois à bien des femmes, mon miroir ne contribuoit pas peu à ma bonne humeur, & dans ces tems il m'étoit bien favorable: une Coëffeuse qui avoit été mandée, me mit de ce goût & de cet air qu'on n'attrape

qu'à Paris, ou à la Cour; j'avois dessein de me parer ce jour, & je ne sçai pourquoi, car je ne voulois plaire à personne; un corps qu'on m'avoit aporté la veille me rendoit la taille aisée & si noble, j'en fus enchantée, l'on m'habilla, rien ne manqua à mon ajustement.

Lorsque toutes les cérémonies de ma toilette furent consommées, je passai dans ma salle; j'avouë ma foiblesse, je me trouvai bien, & je me dis dans mon petit moi-même, que le Marquis ne seroit pas malheureux d'avoir une femme de mon air, je me trouvai belle enfin, & j'en ai peu vû qui fussent mieux que moi. Qu'on me pardonne cette vanité, elle est en vérité à sa place, j'en ai encore de beaux restes.

Monsieur & Madame de Geneval entrérent dans mon Apartement, comme j'achevois de me parer; le mari se récria beaucoup sur tous mes charmes, complimens ordinaires; pour sa femme, elle contrôla ma robe, apostropha la Coëffeuse, trouva à redire à ma chaussure: c'est être femme, & je lui pardonnai en faveur de la proposition qu'elle me fit de me mener à la Messe du Roi; je l'acceptai d'autant plus aisément, que je sçavois que le Marquis pere & fils étoient à Paris, & que je ne craignois pas d'en être rencontrée.

Geneval nous ayant dit qu'il étoit tems de partir, nous gagnâmes le Château ; comme nous n'avions qu'un pas à faire pour y arriver, nous nous dispensâmes de prendre des Chaises ; nous passâmes par la Sur-Intendance, & nous enfilâmes les petits corridors qui aboutissent au Château ; nous rencontrâmes peu de monde, j'en étois un peu fâchée ; une femme est toujours femme, & pour peu qu'elle soit jolie, elle aime à être vûë & à être admirée ; je crois que le dernier terme est le vrai.

Je communiquai ma surprise à Monsieur de Geneval : oh ! nous ne sommes point ici à la Cour, me dit-il en souriant, ce ne sont que des passages de Maisons qui y aboutissent ; en effet, dès que nous eûmes attrapé la gallerie des Princes, & que nous commençâmes à entrer dans les Apartemens, je me trouvai si surprise, sur-tout lorsque je fus dans la grande gallerie, que je m'oubliai moi-même, je m'arrêtois fort souvent à chaque pas, nouveau sujet d'admiration. Sans Monsieur de Geneval, qui me guidoit, & qui contenoit mes distractions, je me serois jettée à tout moment au milieu de tous les empressés, dont les Apartemens fourmillent ordinairement.

Cependant à chaque pas que je faisois, j'avois une foule de gens qui s'arrêtoient,

& qui ſe parloient à l'oreille : je commençois à être un peu revenuë de mes enthouſiaſmes, & à conſidérer les allans & les venans : Je ne pus m'empêcher de devenir rouge, de la maniére dont j'étois regardée : en effet, il n'y a point de païs, je crois, dans le monde, où l'on examine les femmes de ſi près : à tout moment je faiſois des pas de côté, dans la crainte où j'étois toujours qu'on ne voulût me parler, pour ne pas dire autre choſe ; car on m'aprochoit de ſi près, qu'il m'étoit pardonnable d'avoir cette idée : Madame de Geneval, qui s'aperçût & de mon embarras & de ce qui l'occaſionnoit, ſe mit à rire de toutes ſes forces, & ſans ſon mari, qui lui dit qu'elle n'étoit pas chez elle, je crois qu'elle auroit continué une converſation aſſez plaiſante, & prononcée aſſez haut pour nous faire ſuivre de tous les jeunes gens, dont la gallerie étoit remplie : mais j'eus bien-tôt mon tour, & ſi j'avois été méchante, je me ſerois divertie avec juſtice à ſes dépens.

Pendant que nous nous promenions, ce que Madame de Geneval faiſoit avec un air familier, & comme une perſonne qui eſt connuë, la porte du cabinet s'ouvrit tout-à-coup, le Roi alloit à la Meſſe, tout le monde le ſuivoit, & dans un inſ-

tant cette foule disparut ; Monsieur de Geneval dit à sa femme qu'elle avoit mal fait de ne pas aller prendre des places, & que nous avions bien l'air de ne pas entrer dans la Chapelle : sa femme le badina sur son inquiétude, & lui dit qu'elle étoit bien sûre qu'on lui ouvriroit dès qu'elle paroîtroit ; le mari branla la tête à cette réponse orguëilleuse, il prévoyoit une partie de ce qui arriva.

Madame de Geneval, comme très connuë, à ce qu'elle disoit, à la Cour, & sçachant les usages, gratta à la porte de la Chapelle ; un Garde l'entr'ouvrit ; l'on ne peut entrer, Madame, lui dit-il, tout est plein ; elle se nomma, & voulut s'expliquer sur ses prérogatives, mais le Garde du Roi referma la porte sans lui répondre, & comme un homme qui ne fait pas grand cas de quelqu'un ; & elle me dit, émuë de colére, que c'étoit un Garde de recruë, qui ne sçavoit pas son métier, mais qu'elle le lui feroit aprendre ; pour moi je n'avois pû m'empêcher de sourire, elle s'en étoit aperçuë, & sa vanité lui ayant fait penser, sans doute, que ce ris procédoit de ce qu'elle étoit si mal acréditée, elle retourna à la charge, & regratta à la porte ; le Garde du Roi lui dit : Eh ! madame, il est inutile, je vous

ai déja dit, que vous ne pouviez entrer: en prononçant ces mots, il alloit refermer la porte, lorsque je m'avançai; je ne dirai pas que ma phisionomie lui plût, je penserai avec plus de modestie que je ressemblois peut-être à quelque femme de qualité, ou que la maniére dont j'étois mise en imposa; quoi qu'il en soit, il ouvrit la porte, avança le bras, me presenta la main & dit à la Geneval, eh! mon Dieu, Madame, laissez passer; je m'avançai, & il me fit entrer; cette femme fut obligée pour me suivre, de dire qu'elle étoit avec moi, il sembloit que ce jour étoit fait pour la mortifier, il n'y avoit qu'une place sur une forme qui me fut donnée, & Madame de Geneval fut obligée de se tenir droite; j'en eus pitié, je lui offris ma place, mais elle me refusa, en me disant avec un dépit dont elle ne fut pas la maîtresse, qu'on ne fait point de cérémonie chez le Roi.

J'étois trop occupée du coup d'œil charmant qui me surprit, pour faire attention à ces derniéres paroles. Si une Provinciale est étonnée la premiére fois qu'elle se voit à la Cour, qu'on imagine à quel point le doit être une personne de ma sorte, qui n'a jamais eu lieu de se faire aucune idée, tout au plus en a entendu parler, & qui est incertaine sur cet article.

De tous les objets brillans qui frapérent ma vûë, je n'arrêtai mes yeux pendant une partie de la Messe, que sur la tribune; le Roi s'y distinguoit autant par sa piété que par la grandeur qui l'accompagne; je n'oubliai rien pour confirmer le préjugé auquel j'étois attachée avec un si grand zèle; je sçus parfaitement remarquer que le Monarque étoit seul, & que cette solitude étoit un attribut de son élévation; le nombre de Seigneurs confondus derriére lui formoit un aspect qui m'imprima, mais que je n'envisageai que comme un ombre, qui me mettoit au grand jour l'aimable Prince auquel j'étois attachée depuis le moment fortuné que le hazard l'avoit offert à mes yeux.

Après avoir examiné pendant long-tems un point de vûë si cher, je promenai les yeux sur les travées; cet envisagement me fit revenir de ce que j'avois entendu dire, au sujet du peu de piété qui régne parmi les gens du grand monde, je fus au contraire édifiée de la décence avec laquelle le Courtisan assistoit aux Mystéres, chacun paroissoit recueïlli en soi-même, nuls entretiens, nulles minaudéries, tous les dehors prêchoient la modestie & le respect; il me sembla que j'étois seule distraite, & j'en rougis: j'ai connu depuis par expé-

rience que ce que j'envisageois alors comme une piété solide, n'étoit qu'une imitation de celle du Maître, tout est copié à la Cour, lorsque le modèle est bon, ce qui l'environne, paroît lui ressembler.

La Messe finit enfin : j'étois si occupée de tant d'objets interressans, que je serois resté la derniére à sortir, tant ils m'attachoient : mais une main dont je me sentis touchée, que je crus être de Madame de Géneval, qui m'avertissoit qu'il étoit tems de partir, me rendit à moi-même ; je répondis sur ce préjugé sans me retourner, j'avois les yeux attachés sur une Dame dont la phisionomie m'avoit prévenuë au point que je ne pouvois me résoudre à la quitter ; elle étoit grande, faite à peindre ; avoit de grands yeux noirs, un singulier dans le visage qui me touchoit, je la parcourois de tous mes yeux, lorsque Madame de Géneval interrompit mon examen, en me disant d'un ton qui ressentoit encore sa premiére humeur : Répondez donc, Madame, à Monsieur le Marquis : à ce nom, je me tournai brusquement : je crus que c'étoit mon Amant, car j'imaginois qu'il n'y avoit que lui qui dût être apellé ainsi ; mais que devins-je ! s'attend-t'on à l'incident qui va suivre ? Un frémissement général me saisit : c'étoit le Marquis de L.

V. Pere de celui qui étoit ſans ceſſe preſent à mon imagination, il n'étoit point parti comme il l'avoit dit à ſon fils, c'étoit une ruſe, on verra dans la ſuite à quelle occaſion il avoit uſé de cet artifice; mais revenons.

Pardonnez, Madame, me dit ce vieux Seigneur, ſi je profite de l'heureux hazard qui vous offre à mes yeux. On n'oublie pas aiſément des traits comme les vôtres, trouvez bon que je vous marque la joye que j'ai de vous avoir retrouvée, l'état où je vous ai laiſſée m'avoit donné des inquiétudes mortelles; & ſans le devoir qui m'apelloit ici, je ne ſerois aſſurément point parti que je ne vous euſſe vû entiérement rétablie; mais ſi l'on a été fidèle à mes ordres, l'on aura pû vous dire que j'en avois donné pour qu'on eût de vous tous les ſoins poſſibles. . . . Mais, que vois-je, Madame, continua ce Seigneur, s'apercevant à ma pâleur que je ſouffrois? Quoi, ma preſence portera-t'elle toujours avec elle le trouble & l'embarras? Seroit-il poſſible que je fuſſe aſſez malheureux pour que cela fut? Auriez-vous des raiſons ſecrettes? . . . . Madame n'en peut avoir aucune, Monſieur, interrompit la Géneval, qui ne pouvoit reſter ſi long-tems ſans parler, & il n'y a perſonne qui ne ſe tienne honoré des politeſſes d'un Seigneur, comme

Monsieur le Marquis : je vous suis bien obligé, Madame, reprit le pére de mon Amant, en la regardant fixement, & comme quelqu'un qui cherche à se rapeler sa mémoire ; mais je voudrois bien que Madame pensât de même : un homme d'un certain âge, & qui me parut distingué, vint heureusement parler au Marquis, ce qui me donna le tems de me remettre ; j'eus honte de me trouver avoir si peu d'esprit, & cette réflexion me causa un tel dépit, que je crois, que je me serois tirée d'un entretien si délicat, si l'on étoit revenu à la charge ; mais sans doute que le Courtisan, qui avoit interrompu si à propos une conversation trop gênante pour moi, étoit de cette volée, qui oblige les plus qualifiés même à se contraindre lorsqu'ils paroissent ; je ne me trompai pas, Madame de Géneval m'aprit en sortant de la Chapelle, que celui dont il est question étoit en place, & qu'il n'y avoit personne qui n'eut ses raisons pour le ménager.

La surprise affoiblit un accident qu'on craint, mais la réflexion en grossit le danger. Je ne fus pas plûtôt éloignée du pere de mon Amant, que je frissonnois du péril que je venois de courir ; cent choses se retracérent à mon esprit, qui m'agitérent au point que je ne voyois ni n'enten-

dois personne ; au lieu de l'escalier par où je devois descendre pour retourner chez moi, ma distraction m'avoit fait rentrer dans les Apartemens ; la Générale qui ignoroit mon dessein me suivoit, & voyant que je ne répondois à aucune des choses qu'elle me disoit, elle crut que j'étois fâchée de la hauteur, avec laquelle elle m'avoit parlé ; elle crut devoir la réparer en contraignant son caractére altier ; ce même orgueil m'étoit avantageux, en ce que l'expérience lui faisant connoître de tems à autre que les personnes de la premiére qualité me rendoient des devoirs, elle se persuadoit que je devois être bien au-dessus des femmes ordinaires : quoiqu'il en soit, elle me joignit, & m'arrêtant avec beaucoup de politesse, elle me demanda si j'étois fâchée contre elle, & si sa compagnie me gênoit ; ajoûtant qu'elle avoit lieu de le croire, par la vivacité avec laquelle je m'éloignois d'elle, qui étoit remarquée, & qu'il y avoit aparence qu'elle m'étoit incommode ; ces paroles me tirérent de ma distraction, je l'assurai que ma façon de penser étoit bien éloignée de ce discours, qu'elle ne me rendoit pas justice ; mais que j'avois des raisons pour sortir du Château, & pour regagner le logis ; elle me dit que je n'en prenois pas le chemin, &

qu'il s'en falloit beaucoup ; je la priai de m'y remener, & je la suivis, bien surprise de tous les pas que j'eus à faire pour me retrouver dans le cours. Des Chaises bleuës qui sont toujours au pied des escaliers me furent offertes pour me reporter chez moi, j'allois me jetter dans la premiére, sans aucune autre attention, dans la crainte où j'étois toujours que je fusse suivie, lorsque j'entendis une voix qui s'écrioit : allez la prier d'attendre un instant. Madame de Géneval, qui entendit comme moi ces paroles, au lieu d'entrer dans sa Chaise, fit arrêter la mienne, en disant, que le même Seigneur qui m'avoit abordé à la Chapelle, descendoit le grand escalier, accompagné d'un de ses Pages, & qu'il me demandoit à me parler. Ma frayeur redoubla : ô Ciel ! m'écriai-je intérieurement, inspirez-moi, quel parti dois-je prendre dans cette périlleuse occasion, & que signifie que je trouve par-tout le pere, & que le fils ne se rencontre jamais ; sa presence me seroit ici bien nécessaire, pour me tirer de ce fatal embarras. Le vieux Marquis me surprit en faisant cette réflexion ; j'étois restée dans ma Chaise, mon trouble étoit au point que je dûs paroître à ce Seigneur d'une impolitesse extrême. Je ne souffrirai pas, Madame, me

dit-il, sans faire attention à mon air interdit, que vous vous serviez de cette Chaise, voici la mienne qui vous reconduira à votre demeure, vous serez plus convenablement; trouvez bon qu'à l'issuë de votre dîner, j'aille vous rendre mes devoirs; je n'ai pas oublié, dans la conversation que j'eus avec vous à la campagne, vous me parûtes indulgente pour les gens de mon âge; & je m'en ressouviens avec plaisir. En me disant ces choses, il me presenta la main, pour me faire entrer dans sa Chaise; il sembloit que ce Seigneur avoit un ascendant sur moi, auquel je ne pouvois résister; je répondis cependant à son compliment, que j'étois fort sensible à ses politesses, & que je me tiendrois fort honoré de sa visite.

La Chaise partit après ces mots: en tournant vers la grille, j'entrevis le vieux Marquis qui parloit à Madame de Géneval, ce qui ne me donna pas peu d'inquiétude, je sçavois que cette femme aimoit à parler; il me sembla aussi en sortant des cours, que tous ceux devant lesquels je passois, s'arrêtoient & m'examinoient, je ne doutai pas que ce fût à cause de la Chaise où j'étois, dont les armes étoient connuës; & j'avouërai que, malgré les divers soins dont j'étois agitée, mon amour propre se repaissoit de ces chiméres, & que je n'é-

tois point fâchée de me voir dans un état si pompeux & si brillant.

Barbe, ma Cuisiniére (je ne l'apellerai plus de ce nom que cette fois) me remit en entrant une Lettre, que j'ouvris avec précipitation, parce que je reconnus le caractére. Malgré le nouvel incident qui me troubloit, je fus sensible à la part dont elle me venoit; elle étoit de Sainte-Agnès, cette infortunée & tendre amie dont j'ai parlé dans la quatriéme Partie; elle étoit conçuë en ces termes:

LETTRE.

» Je n'ai jamais douté, ma chére Jean-
» nette, de votre façon de penser, l'aima-
» ble Lindamine m'en a donné des preuves
» dès les premiers jours de son arrivée ici,
» en m'aprenant le zèle avec lequel vous
» l'aviez engagée à me servir, & les moyens
» qui avoient été déja employés pour me
» procurer du repos; je n'osois me flâter
» qu'ils eussent un heureux succès; je me
» croyois oubliée de toute la terre. A quel
» transport n'ai-je pas été livrée, lorsque
» des preuves convaincantes m'ont fait con-
» noître que l'amie & l'amant m'étoient fi-
» dèles: oüi, chére Jeannette, vos soins,
» votre amitié triomphent, j'ai réponse du

» constant Mélicourt, il doit arriver ici
» dans peu, & m'assurer lui-même de tou-
» te sa tendresse ; je vous aurois déja écrit
» si j'avois sçu de vous prendre ; mais votre
» Lettre que je viens de recevoir me fait
» profiter avec précipitation de l'adresse que
» vous me donnez, pour vous aprendre ce
» qui m'arrive de consolant ; je sçai que
» vous partagez mes inquiétudes & mes
» plaisirs, je ne manquerai pas de vous
» écrire beaucoup plus au long, dès que
» Mélicourt sera arrivé ; pour peu qu'il
» soit maître de lui-même, il ne manquera
» pas sur ce que je lui dirai, d'aller vous
» aprendre ce que je dois craindre ou es-
» pérer ; pensez ma chére amie, à quel point
» je dois être agitée en attendant la décision
» de mon sort : hélas ! je rougis de vous l'a-
» voüer, mais si je suis assez malheureuse
» d'être obligé de finir mes jours dans le
» Cloître, ils ne seront pas long-tems sans
» être terminés. Adieu, chére amie, abre-
» gez par vos précieuses Lettres un tems
» cruel, passé dans l'ennui & dans l'impa-
» tience, vous sçavez trop par expérience
» combien l'incertitude est horrible, pour ne
» pas diminuer les tourmens qu'elle me fait
» souffrir. Lindamine, qui sçait à present
» votre histoire, & qui vous aime tendre-
» ment, vous demande la même grace,

» elle est remplie de sentimens & d'esprit, » tout le monde l'aime ici & respecte sa » vertu ; elle en a donné des preuves con» vaincantes, en résistant aux marques » de désespoir que son Amant avoit expri» mé plubliquement ; quelque cher que lui » soit Bélizay, elle n'a jamais voulu le voir : » vous sçavez son histoire, elle me l'a apri» se ; mais ignorez-vous que ce téméraire » Amant avoit découvert la retraite de Lin» damine, & qu'un moment après qu'el» le fut entrée à la clôture, il y parut & » y fit des extravagances sans nombre, » pour obliger sa maîtresse d'en sortir. On » a pardonné à son désespoir, & il a enfin » pris le parti de se retirer ; la charmante » Pélerine en a souffert, mais par sa voca» tion admirable, elle s'est mise au-dessus » des foiblesses du cœur : qu'elle est heureu» se ! que ne lui ressemblai-je ! Adieu enco» re une fois, belle amie ; j'attens de vos » nouvelles, avec autant d'impatience que » j'ai d'inclination pour vous : C'est beau» coup dire, car elle est au-dessus de tout » ce que je puis vous exprimer.

SAINTE-AGNE'S.

J'achevois à peine de lire cette Lettre, que la Geneval rentra ; vous ne m'aviez pas dit, Madame, me dit-elle, avec un air fin, que vous connoissiez Monsieur le

Marquis de L. V. je ne vous cacherai point qu'il n'a pas tenu à lui que je ne devienne de ses amies avant que d'être engagée sous les loix de l'Hymen ; quoiqu'il fût dans le tems d'un certain âge, il étoit encore dangereux, & ma mere m'éloignoit de lui avec autant de précaution que s'il eût été un jeune homme ; il vient dans l'instant de me rapeller ces choses, & il a paru se ressouvenir de ces bagatelles avec plaisir, mais quelque chose qu'il m'ait pû dire, je n'en ai point été la dupe, & la permission qu'il m'a demandé de renouveller connoissance, m'a bien plûtôt la mine d'être un prétexte pour entretenir la vôtre : vous badinez sans doute, Madame, repris-je avec un embarras extrême, je ne connois point le Seigneur dont vous me parlez ..... vous ne le connoissez pas ; interrompit Madame de Geneval en me regardant fixement, à quoi tend ce mystere, ne vous êtes-vous pas rencontrés vous & lui dans un Village où il passoit ? cela est vrai, continuai-je, concevant assez par ce discours que le pere de mon Amant lui avoit apris cette particularité ; mais il a pû vous dire, continuai-je, que je n'eus l'honneur de le voir qu'un moment. Oüi, poursuivit cette femme, je sçais que vous tombâtes en foiblesse, & qu'il partit sans

être informé qui vous étiez, malgré toutes ses perquisitions, & c'est cette même curiosité qui n'a pas été satisfaite, qui a donné lieu à l'entretien que nous venons d'avoir ensemble, mais comme je n'ai pû répondre que vaguement à toutes ses questions, je les ai terminées en l'assurant que dès qu'il vous marqueroit ses desirs à ce sujet, il auroit lieu d'être entiérement satisfait.

La soupe qu'on servit, alors interrompit une conversation qui me génoit beaucoup; la Geneval, qui avoit du monde à dîner, voulut m'engager à lui aider à en faire les honneurs, mais je m'en défendis, sous prétexte d'un mal d'estomac, & je ne mentois point; j'étois si accablée de la rencontre que j'avois faite, & elle occasionnoit des réflexions si désagréables & si importantes, que je fus plus d'une heure à rêver à table, avant que de songer à manger : ma bonne tante qui étoit restée derriére ma chaise, & qui me pressoit depuis que j'y étois d'employer ce tems comme il devoit l'être, étonnée de l'accablement que je marquois, me demanda avec tout le respect dont elle pouvoit être capable, si je passois ma vie à jeûner; pour me délivrer de ses instances, & pour me fournir l'occasion d'être seule, je m'y

rendis, & je me fis violence ; après quoi je me retirai dans mon cabinet, où rapelant la fatale rencontre du vieux Marquis, & toutes les suites qu'elle pouvoit avoir, je m'abandonnai à ma douleur, & je me mis à pleurer ; mais ayant fait un effort sur moi-même, & pensant que le pere du Marquis ne tarderoit pas à venir, & que s'il me surprenoit dans cet état, il auroit lieu de penser bien des choses ; craignant d'ailleurs que son fils ne fut pas parti, & qu'il ne survint pendant que son pere seroit chez moi, ce qui auroit tout découvert, je crus qu'il étoit de ma prudence de prévenir tous ces incidens ; pour cet effet, je crus devoir écrire à mon Amant, & dans ma Lettre je l'avertissois de tout ce qui m'étoit arrivé, en le priant au nom de tout ce qui lui étoit de plus cher, de me faire partir, & de ne me pas mettre dans le cas de le perdre peut être pour jamais.

Dès que ma Lettre fut finie, je tombai dans un autre embarras, pour la lui faire rendre ; en qui me confier ? je ne pouvois disposer que de ma simple tante, je devois compter sur sa fidélité ; son caractére étoit de ceux dont le fond se découvre d'abord, elle avoit de l'esprit à sa maniére, mais son ingénuité me donnoit de

la défiance ; ces ſortes de gens en ne voulant rien dire, diſent tout ; on pouvoit la queſtionner, la faire jaſer : lui recommander d'être diſcrette, étoit peut-être une raiſon pour lui donner envie de parler ; après avoir bien peſé & examiné ce deſſein, je crus ne pouvoir mieux faire que d'entreprendre mon meſſage moi même.

Ce parti pris, je fis venir une Chaiſe, je me mettois par-là à l'abri de pluſieurs embarras : je ne ſçavois point le logement de mon Amant, mais il étoit connu, & je ne doutois pas que mes porteurs ne le ſçûſſent ; je prétendois me ſervir de l'un d'eux pour lui faire rendre ma Letttre, & de me tenir pendant ce tems cloſe dans ma Chaiſe : une autre raiſon m'engageoit à ſortir de chez moi ; je voulois éviter la viſite du vieux Marquis, & gagner du tems juſqu'à ce que j'eus averti ſon fils, dans l'eſpérance, que touché du danger que je courois, il me mettroit peut-être à l'abri de ce que je craignois avec bien de la raiſon.

Je ſuis perſuadée qu'il n'y a perſonne qui n'entre dans ce moment dans toutes ces choſes, & qui ne penſe que dans ce quart-d'heure, je ne devois pas être à mon aiſe. Allons plus loin.

Mes porteurs ſçavoient, comme je l'a-

vois prévû, où demeuroit le Marquis; dès que je fus à la porte, je fis arrêter & j'ordonnai à celui qui me parut le plus entendu de s'informer s'il y étoit; j'étois si émuë, que j'oubliai sans doute la précaution la plus importante; cet homme reparut bien-tôt, & me dit que celui dont je m'informois étoit à table, qu'on étoit allé l'avertir, & que dans un moment j'aurois de ses nouvelles, je n'avois pas intention de lui parler dans un endroit aussi suspect, & où nous pouvions être examinés; une nombreuse livrée, qui alloit & venoit, pouvoit tirer des conjectures de cette visite; je crus qu'il suffisoit de rendre ma Lettre, & j'étois prête à la donner au porteur, avec ordre de la mettre en main propre à mon Amant, lorsque Dubois, ce Valet de Chambre dont j'ai parlé autre part, parut; la maniére dont j'étois mise, fut cause sans doute qu'il ne me reconnut pas; il s'aprocha, & me dit que Monsieur le Marquis, qui sçavoit qu'une Dame vouloit lui parler, me prioit de passer dans son cabinet, & qu'il s'y rendroit dans un instant: je ne puis, repris-je, charmée de cette rencontre qui me parut heureuse: mais mon cher Dubois continuai-je, remettez lui cette Lettre, & dites-lui.... Ah! Mademoiselle Jeannette, in-

terrompit ce Domestique qui me reconnut, quel est votre dessein ? à quoi vous exposez-vous ? voulez-vous vous perdre ? Mon Maître est à Paris, & si c'est à lui que vous en voulez, comme je n'en doute pas, on a confondu, son pere est ici, tout est découvert si vous paroissez. Juste Ciel ! m'écriai-je, que me dites-vous, ce n'est pas à lui assurément à qui j'avois dessein de remettre ma Lettre. Eloignez-vous donc, poursuivit Dubois, notre vieux Maître ne tardera pas à paroître, il aime trop les femmes pour les faire attendre, on lui a raporté que vous étiez aimable, & je tremble qu'il ne survienne avant que l'on ait retrouvé le porteur qui vous manque.

Qu'on juge de l'étonnement & de la crainte où ces paroles me jettérent, j'ordonnai au porteur qui restoit de m'ouvrir, aimant mieux retourner à pied que de risquer une pareille entrevûë.

Mais l'entêtement de cet homme à vouloir retrouver son camarade, fut cause que lorsqu'il revint, il n'étoit plus tems ; je ne fus plus maîtresse de m'éloigner.

Un Page, qui de l'Anti-chambre m'avoit lorgné, qui m'avoit vû parler à Dubois, & qui fut témoin de la Lettre que je venois de lui rendre, fut régaler son Maître de toutes ces choses : on lui faisoit alors

la guerre sur ces bonnes fortunes ; la bêtise de mon Commissionnaire qui avoit cru bien faire d'ajouter, que j'arrivois pour lui faire ma cour : ce maudit Page, dis-je, (qu'il me pardonne l'épithéte,) vint malicieusement avertir le vieux Marquis, que lassée de l'attendre, j'étois prête à m'en retourner, & sans un des porteurs qui s'étoit éloigné, je serois déja partie ; l'un des Seigneurs qui étoit à table, s'écria, Ah ! c'est être assurément trop cruel, & après ces mots il sortit, & fut suivi par sept ou huit autres jeunes gens qui arrivérent dans le tems qu'on m'enlevoit pour m'éloigner ; l'un d'eux que je reconnus pour le Duc de.... que la Geneval m'avoit fait remarquer à la pêche, fit arrêter, & paroissant à ma Chaise, me dit que j'allois avoir audience du vieux Marquis, & qu'il me faisoit mille excuses de m'avoir fait attendre. Troublée jusqu'au fond du cœur de ce qui m'arrivoit, je faisois signe à mes gens de partir, & je ne répondois point ; mais j'ordonnai vainement, le respect que les gens avoient pour les Seigneurs qui m'environnoient, leur avoit fait poser leur Chaise à bas, celui de devant avoit ouvert la portiére. Ce jeune Seigneur, qui venoit de me parler, me presenta la main, mais il ne m'eut pas plûtôt envisagée, qu'il

qu'il se tourna vers les autres, le Marquis n'est point malheureux, s'écria t'il, cette belle Dame est la même que nous avons tous admiré à ses fenêtres au retour de la Chasse. Tout le monde à ces mots s'aprocha, & m'examina avec un murmure flâteur pour mes charmes, mais qui redoubla mon inquiétude : pour surcroît d'embarras, le vieux Marquis arriva, & me reconnoissant, il recula de deux pas avec un air de joye : Ah ! c'est vous, Madame, s'écria-t'il, mon Dieu, pourquoi me faire l'honneur de me prévenir ? Je me sçai bien mauvais gré de n'avoir pas pressé la visite que je devois vous rendre ; en proférant ces mots, il me fit sortir poliment de ma Chaise, & je le suivis avec le trouble qu'on peut imaginer.

Je fus accompagnée de tous ceux qui étoient avec le Marquis, & j'entendis que l'un d'eux disoit au Seigneur qui m'avoit parlé le premier ; c'est donc là celle dont tu m'as tant entretenu, & chez laquelle l'on n'a pas voulu te recevoir ? tu n'avois pas tort de me vanter sa beauté ; ce discours me confirma celui que la Geneval m'avoit tenu la veille, & m'aprit en même-tems le fond qu'on doit faire sur la discrétion des jeunes gens.

En traversant l'Antichambre, j'entrevis

Dubois, qui se trouva sur mon passage, & qui mit adroitement le doigt sur sa bouche, comme voulant me dire d'être prudente, & de ne rien avoüer; je conçus, on ne peut pas mieux, ce qu'il vouloit dire, & il sembla qu'il m'inspira de la prudence; dès que je fus assise, j'adressai la parole au vieux Marquis, en affectant le plus de sincérité qu'il fut possible: si j'avois apris plûtôt, Monsieur, lui dis-je, qui vous étiez, je n'aurois pas manqué à venir vous remercier des attentions que vous avez eu pour moi dans le Village où le hazard nous a fait rencontrer; Madame de Geneval m'a informé ce matin de ces choses, & que vous aviez poussé vos bontés au point de vouloir envoyer un Médecin pour me soulager. Il est vrai, Madame, reprit le Marquis, mais en peut-on trop faire pour une personne aussi accomplie? je vous en fais Juge, Messieurs, poursuivit il, en adressant la parole à la Compagnie; regrette-t'on des soins aussibien employés? Tous les Seigneurs me dirent à cette occasion les choses les plus polies, & il me sembla que je n'y répondis point mal; le Duc de..... me demanda avec beaucoup d'ardeur, si l'on pouvoit être assez heureux pour m'être utile à la Cour. Je fondai ma réponse sur l'histoire

fabriquée par Saint-Fal, & je répondis, que je ne doutois pas que je n'eusse besoin de Protecteurs dans l'affaire qui m'y amenoit ; que feu mon mari avoit bien servi, qu'il avoit mangé son bien au Service, & que je demandois en cette considération une pension, que je pusse manger dans un Couvent, où je m'étois résoluë de finir mes jours. A ces mots de Couvent, le vieux Marquis & la compagnie se récriérent ; ils me dirent tous qu'ils m'offroient de bon cœur leur crédit pour faire réüssir mon affaire, mais que ce n'étoit qu'à condition que le dernier article ne paroîtroit pas dans mon Mémoire, que pour la forme ; & ils ajoutérent tout ce que de jeunes gens peuvent dire dans une semblable occasion à une femme, qui ne fait point peur ; je me tirai assez adroitement de cette conversation, je fus assez heureuse pour ne point être questionnée sur le Régiment où avoit été mon prétendu mari, j'aurois été fort embarrassée, si cela étoit arrivé, comme cela paroissoit assez naturel, Saint-Fal ne m'avoit point fait ma leçon là-dessus, il étoit bien excusable, & nous n'avions garde de prévoir ni l'un ni l'autre, que je me trouverois dans un embarras aussi délicat.

Je m'étois levée pour prendre congé du

vieux Marquis, qui n'avoit point cessé pendant tout le tems de ma visite de me regarder, mais il vint à moi, & me pria de rester encore un moment : Peut-on vous proposer, Madame, me dit-il, une petite dissipation? Il y a Comédie aujourd'hui, vous n'avez point vû peut-être une Piéce fort à la mode, intitulée *Iphygénie;* elle vous amusera sûrement; le caractére en est tendre & bien soutenu, elle a fait plaisir à tout le monde, & je ne doute pas qu'elle ne vous en fasse; je crus trouver une légitime excuse sur les bienséances de mon état de Veuve, mais on n'est pas crédule sur cet article dans le grand monde: Oh! pour celui-là, Madame, interrompit le jeune Duc, l'excuse n'est point recevable; outre que le tems destiné à l'usage du deüil est plus que passé, il est à présupposer que vous n'êtes point connuë, & quand cela seroit, nous sommes dans une Cour où l'on a de l'indulgence, & où l'on ne s'arrête pas aux minuties. J'ose dire plus, que dans l'intention où vous êtes de demander des graces à la Cour, il n'est point mal-à-propos qu'on vous voye, & qu'on connoisse que vous les méritez. Cette raison est fort convenable, reprit un jeune Cavalier, qui n'avoit point encore parlé: & je me charge moi, d'aprendre à

tout le monde, qu'une Veuve de cette distinction est faite pour obtenir des graces, je me déclare dès ce moment pour le solliciteur de sa pension. Vous voyez, Madame, poursuivit le Marquis en riant, qu'à cela il n'y a rien à repliquer. Je ne doute pas même que le Duc, de l'humeur dont je le connois, ne tienne parole. Vous ne devez pas hésiter à le charger de votre affaire, il est admirable pour faire réüssir tout ce qu'il entreprend.

Le Duc de...... flâté de ce discours, pour achever de me donner une opinion entiére de son crédit, s'écria, que, si dans trois jours ma pension n'étoit pas accordée, si je voulois m'en raporter à lui, il vouloit y perdre la discrétion qu'on voudroit imposer, & ne jamais paroître à mes yeux; peine, ajoûta-t'il, pour lui au-dessus de tous les suplices?

Le ton affirmatif avec lequel ce Seigneur proféra ces mots, fit rire toute la Compagnie; pour moi, qui craignois qu'une plus longue scène n'éclairât trop sur ce que j'étois, je voulus une seconde fois me lever & sortir, en representant pour second prétexte, qu'il seroit indécent que je parusse seule au Spectacle, ou conduite par un homme; j'avois prévû cette objection, reprit le vieux Marquis, en me remettant

reſpectueuſement ſur ma chaiſe , vous m'avez vû donner un ordre , j'ai envoyé prier cette Hôteſſe de ſe rendre ici , je lui ai envoyé ma Chaiſe , & je ne doute pas qu'elle n'arrive bien-tôt, je la connois, & je ſçai qu'elle acceptera avec joye l'honneur de vous accompagner...... Supoſé , cependant qu'elle nous manquât , je vous donnerai une aimable Compagnie , ainſi , Madame , continua le Marquis , vous voyez que toutes les difficultés ſont levées , & que tout conſpire pour que vous voyez Iphigénie.

Que répondre à des ſollicitations ſi preſſantes & ſi polies ? qu'il eſt difficile de ſe défaire des gens de Cour ! qu'ils ſont attrayans ! ils ſemblent être faits pour les femmes ; je me voüai dans mon intérieur à Dieu , & je me recommandai à ſa divine protection. Je n'avois pas d'autre parti à prendre , c'eſt ordinairement notre dernier recours, & ce dévroit être le premier, comme le plus ſolide & le plus aſſuré.

La partie ainſi réſoluë , le Marquis s'écria , il eſt à preſent queſtion de ſçavoir qui introduira ces Dames à la Comédie ; car pour moi , continua-t'il , outre que je ſuis trop vieux , & que je me tirerois mal de cet emploi , mon devoir y met obſtacle ; tous ceux qui étoient preſens , s'offri-

rent alors ; mais le Duc de .... fut le privilégié, à cause de sa qualité sans doute, le Marquis ajouta, qu'il se chargeoit de nous faire placer, & qu'il alloit envoyer de sa part à l'Exempt du jour ; il ajouta en souriant, qu'il se serviroit de Dubois : comme un digne agent de son fils, & comme très-entendu pour le service des Dames ; si le Marquis eût jetté alors les yeux sur moi, il auroit jugé, que ce qu'il venoit de dire m'interressoit ; heureusement qu'il ne m'examina pas alors ; pour les Seigneurs qui m'environnoient, ils attribuérent sans doute à ma pudeur le dérangement qui parut sur mon visage ; ils me disoient assez de choses flâteuses pour se le persuader, & le petit embarras dont ils imaginoient qu'ils étoient la cause, ne faisoit point contre moi ; j'ai sçu depuis, qu'on ne haïssoit pas dans ce Païs les beautés neuves : en voilà assez sur ce sujet, on pardonne à une femme de sçavoir bien des choses, mais on ne tolére point qu'elle les debite ; le masque est tellement de mode, que l'on se scandalise lorsqu'on cesse un instant d'en faire usage.

Dubois, qui avoit été apelé, parut avec un air qui dénotoit sa surprise, il avoit sans doute craint d'abord, qu'une mercuriale ne fût la cause de ce qu'on le

mandoit ; mais il se rassura à l'ordre qu'il reçut : il écoutoit le Marquis avec de grands yeux étonnés, il se fit deux fois répéter la même chose, tant il étoit distrait ; quelqu'agitée que je fusse, si je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement de son embarras, l'arrivée de Madame de Geneval, dont je lus dans la phisionomie la joye secrette, me servit de contenance : car, quoiqu'on m'assurât flateusement que j'étois faite pour le monde, je ne m'y trouvois pas à ma place ; la consolation que j'eus de mon peu d'usage, fut que mon Hôtesse y étoit plus empruntée que moi, pour un femme qui s'étoit tant piquée de connoître la Cour ; je ne trouvai pas qu'elle y joüât un grand rôle. Cette volubilité de parler que je lui avois vuë, me fit d'abord penser qu'elle alloit seule défrayer le cercle ; mais je connus par expérience, que bien de ceux qui paroissent avoir le plus d'esprit parmi les gens de leur sphére, sont les plus embarrassés lorsqu'ils en sont sortis : Madame de Geneval ne put jamais proférer un discours de suite ; elle *monseigneurisa* tous ceux qui lui firent l'honneur de lui adresser la parole, elle étoit sur un fauteüil qu'on lui avoit avancé, comme une balle de Paume sur une ra-

quette, à peine s'y reposoit-elle à chaque mot adressé, elle en sortoit, la révérence s'ensuivoit; je ne pus m'empêcher de sourire plusieurs fois intérieurement, de cet usage surprenant de politesse; mais je pensai éclater lorsqu'un de ceux qui étoient presens, lui dit quelque galanterie au sujet de sa beauté; ses yeux s'adoucirent à ce flâteur propos, avec un souris préparé doucereux, qui cherchoit à persuader qu'on étoit sensible à cette bonté; & son corps semblant à un ressort, dans le même instant, par un mouvement de raport avec la tête & les épaules, donnoit la question à sa gorge pour la faire remonter.

Voilà une idée de ce que peut l'amour propre, & une image en même-tems de notre charité. Entre nous autres femmes, nous ne nous faisons aucune grace; & pour finir cet article par un trait de sincérité, j'avoüerai que je n'ai rien décrit dans ces Mémoires qui m'ait fait autant de plaisir, que ce petit trait de satyre. Que veut-on? je ne puis m'empêcher d'en convenir, je souhaite que mes semblables ne m'imitent pas en ceci; la réflexion m'a mis à la veille de suprimer ce que je viens de dire, mais il y auroit peut-être eu une sorte d'orgueil à le faire;

ainſi, tout conſidéré, je laiſſe ces choſes dans l'état qu'elles ſont.

Cependant l'attention avec laquelle le vieux Marquis m'examinoit, me replongea dans mes premiéres frayeurs, & me fit juger qu'il penſoit bien des choſes à mon ſujet. Cela me rapela ce qu'il avoit dit en ſortant de ma chambre dans le tems que je feignois de continuer dans l'évanoüiſſement, que j'ai raporté dans la ſixiéme Partie, qu'il avoit des moyens pour aprendre qui j'étois; mais ce qui me donna le plus à penſer, fut qu'il ne me parla d'aucune de ces choſes; & lorſque je comparois ces politeſſes & ſon ſilence, après s'être donné tant de ſoins pour me connoître, je ne pouvois m'empêcher de conclure, à ſa tranquilité aparente qu'il en agiſſoit avec politique, & qu'il avoit des raiſons ſecrettes pour en uſer avec ce ménagement.

Prévenuë par ces réflexions, je me repentis de la facilité avec laquelle je m'étois prêtée à la partie de plaiſir qui m'avoit été propoſée, n'étoit-il pas poſſible qu'il arrivât cent inconvéniens; je les ſoupçonnois; mon Amant pouvoit ſurvenir, que ſeroit-il arrivé alors? ſon embarras & le mien ne m'auroit-il pas déſigné ou donné lieu à rapeler les premiers ſoupçons?

une ſoule de ſemblables idées s'empara dans ce moment de mon eſprit, j'en pâlis, & le Duc de.... qui étoit près de moi, qui n'échapoit aucune occaſion de me dire des douceurs, ne fut pas le dernier à s'en apercevoir : vous changez de couleur, Madame, me dit-il, vous trouveriez-vous mal ? vous ſemblez opreſſée ? Je m'excuſai du mieux que je pus, & je rejettai ſur un corps neuf qui me ſerroit trop, les impreſſions qu'on remarquoit en moi ; le vieux Marquis, qui entendit ma réponſe aſſez naturelle pour être cruë, s'aprocha de moi, & de l'air le plus empreſſé, me pria d'en uſer avec la même liberté, que ſi j'étois chez moi, & ordonna ſur cela, qu'on aporta d'une liqueur qu'il m'aſſura exquiſe, pour rendre au cœur, diſoit-il, les mouvemens naturels.

La Géneval, qui crut devoir être de la moitié de ces attentions, s'offrit auſſi pour me délaſſer ; à ce mot, tous les jeunes gens aplaudirent, & s'aprochérent de moi avec des yeux qui ſembloient avoir leur raiſon pour preſſer cet office ; je m'en défendis avec une rougeur qui ſervit à faire connoître que j'étois mieux, quoique ce ne fût effectivement que l'effet d'une modeſtie ordinaire ; mais mon ton impoſa, & l'on n'en parla plus, tant il eſt vrai que

les hommes ne ſont entreprenans qu'autant qu'on y donne lieu.

La liqueur étant arrivée, le vieux Marquis m'en preſenta lui-même, je crûs en devoir prendre par politique. En effet, elle raſſura mes ſens, & je me trouvai un moment après dans mon état naturel; mais tous les élixirs du monde ſont-ils capables de guérir des inquiétudes?

Dubois, qui avoit été demander des places de la part de Monſieur le Marquis de L. V. revint, & rendit compte de ſa commiſſion. Il raporta que l'Exempt en avoit marqué deux; qu'il nous faiſoit garder; mais qu'il prioit en même-tems qu'on arrivât de bonne heure, à cauſe de la quantité du monde qu'il avoit à placer: le Marquis ſur cela me preſenta la main, & me conduiſit juſqu'à ſa Chaiſe, le Duc de.... marchoit à côté de moi, & Madame de Géneval, à qui le Comte donnoit le bras, ſuivoit; nous allions fort doucement: le vieux Marquis me dit en ſe penchant vers mon oreille, vous ferez bien des conquêtes, Madame, j'en ſuis aſſuré; mais quelques flâteuſes qu'elles ſoient, vous triomphez d'un coeur qui donne bien du relief à vos charmes: Je me ſuis attenduë, Monſieur, repris-je, à ces diſcours flâteurs, moins parce que je crois les mériter, que

parce qu'ils ſont des attributs de ce que vous êtes ; c'eſt dans cet eſprit que je les écoute, & ils n'enfleront point ma vanité ; plût à Dieu, pourſuivit le Marquis avec des yeux qui n'étoient point de ſon âge, que tous les vœux qui vous ſeront adreſſés, ne vous faſſent pas plus d'impreſſion ; mais avec tant de charmes, il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez le cœur compatiſſant, c'eſt une queſtion que je vous demande la permiſſion d'agiter au ſortir du Spectacle ; j'ai bien des choſes à vous dire ſur ce ſujet, & je vous avouë de bonne foi que vous me donnez des inquiétudes de plus d'une façon.

L'entretien en reſta-là, il ne m'inquiéta pas peu, nous étions à la porte de ſon Apartement, cela le fit finir ; j'entrai dans la Chaiſe qui m'étoit deſtinée, c'étoit celle du jeune Marquis, comme je l'apris un moment après ; comme elle étoit plus brillante, on l'avoit préférée ; Madame de Géneval entra dans celle du Pere, qui ſe reſſentoit de la différence des âges ; je ſuis perſuadée que cette femme ne fit pas ces diſtinctions ; elle paroiſſoit ſi tranſportée des honneurs qu'elle recevoit, qu'elle prétendoit ſans doute devoir à ſon mérite, qu'elle ne voyoit ni entendoit ; elle n'avoit du diſcernement que pour ſon

amour propre ; lorſque nous ſommes dans ſes bras, nous ne faiſons guéres attention au reſte.

A peine fumes-nous hors de la vûë de l'Apartement, que Dubois s'aprocha de ma Chaiſe ; au nom de Dieu, lui dis-je, dès que je le vis, aprenez-moi où eſt votre Maître, & enſeignez-moi de quelle maniére je me tirerai de tous les embarras que je prévois : ma foi, Mademoiſelle, reprit-il, je ne ſçai que vous en dire ; je ſuis ſi étonné de tout ceci, que je n'imagine pas comment ces choſes ont pû arriver, & comment il ſe peut que vous veniez vous jetter vous-même dans les embuſcades de notre ruſé Maître : j'interrompis Dubois alors, & je lui apris par quelle raiſon j'y avois donné lieu : il m'écouta juſqu'au bout, & convint qu'après la rencontre du vieux Marquis à la Meſſe, ma démarche étoit toute naturelle, & que nous ne pouvions rien les uns & les autres contre le hazard ; il me dit à ce ſujet que mon Amant & Saint-Fal étoient à Paris ; qu'il n'avoit pas été poſſible au premier de m'avertir que ſon pere n'y venoit pas, ne l'ayant déclaré qu'un moment avant le départ, & que Forçan ſon Ecuyer, homme qui étoit entiérement attaché au Pere, l'accompagnoit dans ce Voyage, & qu'il

n'avoit eu garde de tenter ni de m'écrire, ni de faire aucune démarche, dans la crainte qu'il ne fût examiné, ce qui seroit immanquablement arrivé.

Nous conclûmes Dubois & moi de toutes ces précautions, que le vieux Marquis me connoissoit mieux que je ne pensois, ou du moins qu'il me soupçonnoit, & que le Voyage étoit une des ruses, pour éclaircir le mistére; mais, mon Dieu, m'écriai-je, effrayée de tout ce qui pouvoit en arriver: Quel parti dois-je donc prendre, mon cher Dubois? ne seroit-il pas possible qu'au sortir de la Comédie, vous me fissiez trouver une Chaise de poste, & que je me sauvasse? il faut s'en donner bien de garde, répartit cet homme affidé, vous devez bien penser que, si nos conjectures sont fondées, comme il n'y a pas lieu d'en douter, il y a des gens qui vous veillent; Dieu nous préserve d'aucune tentative de ce côté. J'imagine un moyen qui fera bien mieux son effet........ dans le tems qu'il alloit me l'aprendre, nous nous trouvâmes à la porte de la Comédie: plusieurs Chaises & une grande foule interrompirent la conversation; Dubois me quitta, en me disant, tranquilisez-vous, soyez circonspecte sur vos paroles avec le vieux Marquis; dissimulez, & ne vous inquiétez pas du reste, je

vais à Paris ; il ajoûta encore quelques mots en se retirant ; mais le Duc de . . . . . qui étoit entré à la Comédie par le Théâtre, & qui parut alors pour me recevoir, m'empêcha de les entendre ; j'en fus au désespoir ; car il étoit question de mon Amant, & cet article est ordinairement bien interessant.

Je n'eus pas lieu de douter quelques momens après que je fus placée, que le jeune Duc ne fût le même, qui, dès la premiére vûë, avoit eu la bonté de se laisser éblouïr de mes jeunes charmes, il me l'aprit aussi-bien que la visite qu'il m'avoit faite, & renouvela connoissance avec Madame de Géneval, à laquelle il faisoit beaucoup de politesse, dans l'intention secrette sans doute, de se la rendre favorable, pour avoir ses entrées chez moi, ou pour me plaire, la croyant sans doute mieux dans mon esprit, qu'il n'étoit vrai.

Pendant qu'il faisoit sa cour, je promenois les yeux sur tous les objets qui m'environnoient ; le coup d'oeil m'avoit enchantée ; & mon impression en avoit été si grande, qu'elle avoit jetté dans mon coeur une dissipation, qui lui faisoit oublier tous les sujets qu'il avoit de trembler ; telle est notre façon de penser nous

autres femmes ; les envisagemens nouveaux nous saisissent & nous attachent, nous font varier ; la plus solide & la plus fidèle d'entre nous, c'est celle qui revient le plus souvent à l'objet favori.

Cet examen humilia ma vanité ; je me croyois avant ce tems, & mieux mise & plus jolie que personne ; je ne pouvois m'empêcher de me flâter que j'avois bien peu d'égales ; mais je revins en soupirant de ces deux égaremens ; la premiére chose qui me frapa, en jettant les yeux dans les loges, fut la magnificence & le goût avec lequel on y brilloit ; je jettai alors les yeux sur moi, comme pour faire un parellèle de ces femmes à moi : Quelle différence ! Outre mes graces, je m'étois cru un air naturel, & je me trouvai gênée ; là si l'art supléoit à la beauté, l'air aisé des façons donnoit à cet air des charmes que je ne me connoissois point ; en désaprouvant le rouge dont les visages étoient émérillonnés, je convenois intérieurement qu'il donne de grands avantages, & je me ressouvenois dans ce moment de certain jour où j'en avois fait l'essai, & de l'étonnement où j'avois été, lorsque je m'étois trouvée si différente de moi-même : je jugeai de-là qu'on n'étoit point si coupable de se fa-

tis faire par des endroits si innocens, & que si l'on attache le bonheur au contentement intérieur, à celui de soi-même, il n'est point surprenant qu'on donne dans les moyens qui peuvent les procurer.

Le Duc de........qui avoit cessé sont entretien politique avec la Geneval, revint à moi & interrompit mes réflexions par des douceurs ; mais me voyant extrêmement attentive à considérer une très-jolie femme, il me demanda ce que j'en pensois ; je la trouve charmante, lui dis-je, & son air enjoüé me prévient on ne peut pas davantage ; je fais un cas infini, reprit-il, de cette décision franche & naturelle ; il est peu de femme, qui rende justice au mérite de leur semblable, sur tout, quand la beauté décide en leur faveur : Celle dont il est question vous ressemble en ce point, elle a le caractére excélent, son histoire est singuliére. Si je croyois que le Roi me laissât le tems de vous la raporter, je le ferois, & je suis persuadé que vous m'en sçauriez gré : tout ce qui a le caractére d'anecdote a toujours été ma passion favorite ; je lui dis qu'il me feroit un vrai plaisir ; il se préparoit à la commencer, mais dans le même instant, tout le monde s'étant levé, nous annonça le

Roi. Le Duc fut obligé d'en faire autant, & me dit, que si je le jugeois digne, qu'il me vint faire ce recit chez moi, il auroit cet honneur le lendemain.

A peine entendis-je ces paroles, la presence du Prince m'occupa toute entiére, & j'en étois si remplie, que j'étois seule restée debout quoique tout le monde se fût rassis, ce qui me fit remarquer avec quelques sourires; le nom de Provinciale frapa même mes oreilles, & je me remis en place avec une rougeur qui me punit de plus d'un côté du petit chagrin, que ma vanité m'avoit donné: car l'on a beau se trouver neuve, l'on n'aime point à le faire paroître.

Je n'avois jamais été au spectacle, ainsi l'on doit s'imaginer de l'attention que j'y prêtai; je m'attendris jusqu'aux larmes, & j'étois plus Iphigénie qu'Iphigénie même; tout ce qui a raport aux sentimens de notre cœur le touche, l'émeut, & lui rapelle l'objet de ses affections; je me sentis tendre, rêveuse, inquiéte, l'idée du Marquis se retraça vivement aux endroits où l'Amant se plaignoit des rigueurs de sa destinée, il me sembloit qu'il méritoit un sort plus doux; en un mot, j'étois saisie; à peine pouvois-

je respirer : le Duc plus aguerri, ou moins attentif, ne put s'empêcher de sourire de la bonne foi de ma douleur : Que cet Amant est heureux ! me dit-il dans un entr'Acte, des précieuses larmes qu'il vous fait verser ; mais mille fois encore plus fortuné celui qui vous plaira par des endroits plus réels. Mon Dieu, Monsieur, repris-je, honteuse de ces pleurs que je dévorois vainement, vous êtes bien cruel de badiner ainsi mon attendrissement, il faut avoir un grand fond de fermeté, pour sçavoir si bien résister aux mouvemens de l'ame, & vous prouvez assez par-là l'insensibilité qui régne dans le vôtre. Ah ! que me dites-vous, Madame ? reprit il, & surquoi fondez-vous ce soupçon ? cela n'est-il pas visible, ajoutai-je, fâchée d'avoir donné lieu à ce discours ; je ne suis pas la seule assurément, qui paroit touchée de la belle Scène qui vient d'être joüée : ainsi mes pleurs sont excusables : mais vous, Monsieur, qui bien loin d'en être émû, semblez braver la pitié, ne faites-vous pas imaginer que ce n'est pas votre vertu favorite, & que vous n'êtes pas né compatissant ? Plus que vous ne le pouvez croire, repartit le Duc, j'en prends à témoin vos beaux yeux, ils en sont de sûrs garans ; je passerois aisément condam-

nation ſur ce que vous venez de me reprocher, parce que tout ce qui n'eſt pas vous à preſent, m'eſt indifférent ; oüi ; belle Dame, Iphigénie auroit cent fois plus de charmes & d'amour, elle ne ſçauroit jamais faire aucune impreſſion ſur mes ſentimens, vous ſeule régnez où vous êtes, & je ne connois plus rien d'aimable que vous.

La déclaration me parut ſi vive & ſi peu équivoque, que je crus n'y devoir répondre que par le ſilence ; je profitai de la continuation du Spectacle, pour garder cette conduite ; il étoit ſi attrayant pour moi, que je perdis bien-tôt ces idées ; je m'interreſſai de plus en plus aux malheurs de l'Héroïne de la Piéce, & elle étoit achevée, que j'attendois encore un Acte ſuivant, tant elle avoit jetté dans mon cœur d'intérêt & d'attendriſſement.

Le Duc de.... qui paroiſſoit fort épris de mes foibles charmes, voulant renouer l'entretien dont je viens de parler ; je commençois à être embarraſſée de la maniére dont je devois répondre, & je ne ſçavois trop ſur quel ton il falloit monter mes diſcours ; lorſqu'on s'eſt donné pour quelque choſe dans le monde, & que le fond de notre cœur eſt aſſez heureux pour dédaigner un orgueilleux em-

prunt ; on n'a pas ce front d'airain , dont celui d'un imposteur se pare aisément. Si j'avois été véritablement la Comtesse des Roches , j'aurois fort bien sçu badiner le Duc de ses fréquentes douceurs ; mais , quand je faisois réflexion à ce que j'étois , en prenant une certaine hauteur , je hazardois à me faire reprocher un jour le ridicule de mes affectations , je me trouvois dans une incertitude qui m'ôtoit jusqu'au choix des termes dont je devois me servir.

Heureusement que la presence du Roi contenoit , & que les discours dont on me flâtoit , étoient proférés si bas , qu'ils ne pouvoient être entendus de personne ; cependant j'aurois été obligée par politesse ou par vanité d'y répondre , mais un empêchement occasionné par un endroit auquel je ne m'attendois guéres , me tira heureusement d'intrigues ; un Exempt (que je reconnus tel à son bâton) s'avança vers le Duc , & lui dit que le Roi lui ordonnoit de monter à sa Loge ; il se leva sur le champ & me parut fâché de ce contre-tems , au moins son regard me sembla signifier cette chose ; je levai les yeux vers le Prince , il sembloit me considérer , & cet envisagement me re-

jetta dans un nouveau trouble.

Que nous autres femmes ſommes folles ! & que l'on a raiſon de nous taxer d'amour propre : combien de conjectures ne tirai-je pas de ce regard ? ſi je m'étois bien examinée, je crois en vérité que j'aurois cru que ce Monarque me trouvoit belle, & que ce meſſager me regardoit ; mais cette vanité fut bien-tôt punie, le Duc ne tarda pas à revenir ; il eſt vrai, qu'il me fit un compliment flâteur ſur les enquêtes que le Prince venoit de faire de moi ; mais dans le certain, je démêlai que je n'étois que la ſeconde cauſe du deſir que le Roi avoit eu de me connoître ; il avoit vû le Duc me parler avec action ; j'étois bien faite & bien miſe, je lui étois inconnuë, & il avoit été bien-aiſe de ſçavoir qui j'étois ; voilà le fait ; & lorſque je conciliai toutes ces choſes, je trouvai qu'il ne ſe trouvoit rien qui eût raport avec mes premiéres idées : cependant, je fus contente de moi dans les revers de mon amour propre ; je ne fus point fâchée de m'être trompée.

La grande Piéce étoit finie, & l'on alloit commencer la petite, lorſque le vieux Marquis parut à la Loge voiſine de l'endroit où j'étois placée ; il ſe baiſ-

ſa, & me demanda ſi je m'étois amuſée ; quoique je répondis à cette queſtion aſſez naturellement, une partie de l'Aſſemblée jetta les yeux ſur moi, ſoit à cauſe de mon accent, ou de ma figure, je ſoutins cependant aſſez bien ce moment, auſſi-bien que toutes les choſes polies que le jeune Duc continuoit à me dire : je ne prétens point en impoſer, je l'ai déja dit, & pour le prouver, j'avouërai naturellement que ſi cèt entretien ne cauſoit aucune émotion à mon cœur, du moins étoit-il écouté avec plaiſir ; la plus ſage d'entre nous n'eſt pas inſenſible à la flâterie, lorſqu'elle eſt faite avec délicateſſe & avec goût.

J'étois alors dans un de ces états qu'on ne ſent point, & qu'on définit encore moins : mes yeux s'arrêtoient malgré moi ſur le jeune Duc qui me parloit, lorſqu'en les détournant, je reconnus le Marquis fils, panché de notre côté, qui ſembloit nous avoir écouté : il ſe releva dès que je le vis, & détourna ſes regards ; je fus ſi frapée de ſa preſence inattenduë, & ſi ſenſible au mépris, que je crus voir alors dans ſon attitude, que je changeai de couleur, & fus prête à me trouver mal ; mon nouvel Amant, qui s'en aperçut, me demanda avec empreſ-

pressement ce que j'avois ; je suis sujette, repris-je, à des étourdissemens, il vient de m'en prendre un, & si je reste plus long-tems ici, je tomberai en foiblesse ; chose que je lui disois pour sortir, ne sçachant plus quelle contenance tenir.

Le Duc de.... me parut embarassé à ce discours : il n'est pas d'usage dans les endroits où est le Roi, de se retirer avant lui, quand cela occasionne un mouvement. Cependant ce Seigneur me trouva effectivement si changée, qu'il crut devoir hazarder quelque chose ; il fit signe à l'Exempt qui m'avoit placée, & lorsqu'il fut à portée d'en être entendu ; il lui dit à demi voix, que je me trouvois mal, & pour donner plus de poids au desir qu'il avoit de me satisfaire, il ajoûta qu'il y avoit de bonnes raisons pour que cela fût : Je rougis à ce discours, & j'en entendis tenir à côté de moi qui augmentérent ma confusion : quoiqu'il en soit, l'Exempt me presenta la main, & je sortis suivie de la Geneval, qui murmura beaucoup de mes fréquentes indispositions, & qui étoit bien piquée de ne point rester à la petite Piéce ; car malgré son orguëil & le bien dont elle se piquoit d'être à la Cour, c'étoit la premiére fois qu'elle avoit été au Spectacle,

comme ſon mari me l'aprit imprudemment ; & peut-être que ſans l'occaſion dont je fus la cauſe, elle n'auroit pas eu ſi-tôt cet honneur ; mais venons à des endroits plus interreſſans.

Dès que je fus en Chaiſe, je me ſçus un gré infini d'être ſortie du Spectacle ; infailliblement j'aurois donné lieu à une ſcène qui ſeroit peut-être devenuë publique, & qui auroit précipité ce qui devoit arriver. Qu'on ſe figure mon embarras & ma confuſion, ſenſible & tendre comme je l'étois : Que d'innocence de ma part, & combien de raiſons au Marquis pour me ſoupçonner : Il me trouve au Spectacle ; je parois en liaiſon avec l'un des plus aimables Cavaliers, je parois attentive à ſes diſcours : A peine m'aperçois-je de ſa preſence, que je parois déconcertée ; je fais plus, je ſors, & par-là je ſemble l'éviter ; toutes ces choſes réünies à l'inquiétude où il devoit être de ce que Dubois lui avoit ſans doute apris, ne devoient pas le mettre à ſon aiſe, ſur-tout après les preuves qu'il m'avoit déja donné de la jalouſie.

Je comptois en rentrant chez moi, me renfermer & écrire ; mais de combien d'inquiétude mon trouble fut-il augmenté, lorſque le Duc de........ſe trouva à la ſortie de ma Chaiſe ; il m'avoit

suivi dans la sienne, & m'offrit la main avec un air touché de l'état d'indisposition que mon visage exprimoit le plus heureusement du monde; je me servis de ce prétexte pour me défaire de lui, en lui disant que je me trouvois si accablée, que j'allois me jetter dans mon lit. Il aprouva ma résolution, & m'offrit de m'envoyer le Médecin le plus habile pour me donner du soulagement; je le remerciai de ses offres obligeantes, & lorsque je fus dans mon Apartement, il se retira, en m'assurant qu'il auroit l'honneur de me voir le lendemain, & qu'en attendant il s'informeroit exactement des nouvelles de ma santé.

Je crus que j'allois respirer; mais j'eus encore à soutenir les soins de Madame de Geneval; la distinction & l'honneur que je lui avois procuré, la rendirent polie dans l'espoir politique, qu'en restant de mes amies, elle joüiroit à l'avenir des mêmes prérogatives; je fus obligée par politesse d'attendre qu'il lui plût de me laisser seule; ce qu'elle fit dès que je fus dans mon lit.

Je donnai ordre à ma tante, devant elle, que mes portes fussent fermées, & que qui que ce fût qui vint pour me voir, on dit que j'étois au lit, afin de ne point être distraite dans les réflexions que

je voulois faire, ſur-tout de ce qui m'étoit arrivé pendant la journée.

Elles s'ouvrirent par des pleurs qui me ſoulagérent. En effet, étoit-il un ſort plus crüel que le mien, & pouvois-je compter ſur un moment de tranquilité ; à peine m'étois je connuë, que les événemens s'étoient ſuccédés les uns aux autres ; je n'avois joüi jusques-là d'aucun moment de repos : Que devois-je eſpérer de l'avenir ? que d'incidens ſembloient ſe préparer, pour me donner de nouveaux ſoins ! les inquiétudes du vieux Marquis à mon ſujet, l'amour & la jalouſie de ſon fils, les ſentimens du Duc de..... qui les avoit auſſi-tôt déclarez que conçus, tout cela ne devoit-il pas avoir des ſuites ? en devois-je attendre autre choſe ?

Je commençois ſeulement à entrer dans le détail de tant d'objets embarraſſans, & j'allois réſoudre du parti que j'avois à prendre pour les prévenir, lorſque ma tante entra dans ma chambre : Madame, me dit-elle, un Seigneur demande avec les meilleures façons du monde à vous voir...... Ne vous ai-je pas dit, interrompis-je, en contenant une vivacité dont je fus à peine la maîtreſſe, que je ne voulois voir perſonne : Je m'en ſouviens bien, reprit cette bonne fille ;

mais celui dont je vous parle, dit qu'il est nécessaire qu'il vous entretienne, & qu'il a des choses de conséquence à vous communiquer : Faites ce que je vous ai dit, continuai-je avec un ton qui vouloit être obéï, dans la confiance que c'étoit le Duc ou le vieux Marquis, & gardez-vous d'y manquer.

Après que ma tante fut sortie, je me relevai ; & pour éviter toute surprise, après la connoissance que j'avois de sa simplicité, je fermai mes verroüils, & j'écrivis ensuite au Marquis une Lettre, par laquelle je lui rendois compte ingénuëment de toutes les choses qui s'étoient passées ; je prévoyois les inquiétudes qu'il devoit avoir au sujet de la conversation que j'avois euë à la Comédie avec le Duc, je lui marquois mes frayeurs à l'occasion de Monsieur son Pere, & je le priois, pour obvier à tout ce qui pouvoit arriver, de me changer de demeure, & même de Ville, si cela se pouvoit.

Je fus plus tranquile après m'être soulagée du fardeau qui me pesoit extrêmement ; il étoit plus de minuit lorsque ma Lettre fut cachetée, & il n'y avoit pas d'aparence de la faire rendre le même jour ; elle étoit d'une si grande conséquence, que je résolus de n'en charger que Saint-Fal, ou Dubois ; ce dernier m'a-

voit promis qu'il passeroit chez moi le lendemain, & je me déterminai de ce côté : l'on ne s'est pas plûtôt soulagé d'une façon, que l'on cherche à l'être de l'autre ; une inquiétude extrême me prit de sçavoir qui étoit venu me voir, lorsque Barbe m'avoit averti de la visite que j'avois renvoyée. L'esprit plus libre alors, je fis quelques réflexions sur ce sujet, & je trouvai que je m'étois imaginée à tort que le Duc de.... fut revenu ; il y avoit si peu de tems qu'il m'avoit quitté, lorsque ma tante m'avoit annoncé qu'on me demandoit, qu'il n'étoit pas naturel que ce fut lui, sur-tout après lui avoir dit, que je devois me coucher ; il avoit trop paru me considérer pour commettre une telle indécence : je tournai mes conjectures d'un autre côté, & comme je ne pouvois les arrêter que sur le vieux Marquis, je les trouvai aussi mal fondées par beaucoup d'égards inutiles à déduire ; mais il n'en étoit pas de même de son fils, il m'aimoit, il avoit bien des raisons pour desirer de me parler ; quand sa jalousie n'en auroit pas été une, il étoit tout simple, que m'ayant vû sortir, à cause que je m'étois trouvée mal, son inquiétude le fit voler chez moi, pour y aprendre ce qui y avoit donné lieu, aussi-bien que beaucoup de choses qui devoient l'interresser ; je ne

me fus pas plutôt mis ce ſoupçon dans la tête que je voulus ſur le champ m'en éclaircir ; je ſonnai, & ſelon le portrait que me fit ma tante du Cavalier qu'elle avoit renvoyé, je ne doutai pas de la vérité de mes ſoupçons.

Si j'avois prévû que mon obſtination à ne point écouter ma tante, eût eu les ſuites cruelles qu'elle m'occaſionna, j'aurois regretté dans ce moment d'y avoir donné lieu : Mais peut-on tout prévoir lorſqu'on a l'eſprit embarraſſé ? bien loin même de m'en repentir, je crus que mon Amant porteroit un jugement favorable de l'obſtacle qu'il avoit trouvé à me voir, & qu'il ne ſeroit point contre moi dans ſon cœur, mais les hommes ſont-ils faits pour être équitables ? . . . Pardonnez, ô le plus cher des maris, à l'injuſtice de cette apoſtrophe, je me rétracte, mon amour vous a excepté depuis long tems du nombre dont il eſt queſtion.

Je paſſai la nuit avec beaucoup d'inquiétude, & je me réveillai de bonne heure, dans l'eſpérance que Dubois arriveroit, & qu'il rendroit ma Lettre au Marquis. A peine étois-je levée que ma tante m'annonça une viſite, & me demanda ſi elle devoit la renvoyer comme la veille ; je lui dis de faire entrer, dans la confiance que c'étoit l'homme dont j'avois à fai-

re ; mais au lieu de Dubois, un Cavalier de très-bonne mine parut, qui s'annonça d'abord pour Mélicourt, l'Amant de cette chére amie, (il arrivoit du Couvent où Madame de G......... m'avoit réfugiée,) quelque inquiétude que j'eusse dans l'esprit, je reçus en considération de mon amie, ce Gentilhomme avec beaucoup de politesse, & je lui demandai avec empressement des nouvelles de sa maîtresse ; il me remit une Lettre de sa part, en me disant qu'après que j'en aurois fait la lecture, il satisferoit pleinement ma curiosité ; je l'ouvris, & j'y lûs ce qui suit.

LETTRE

» Je vous fais part, ma chére amie, » des heureuses nouvelles que je viens de » recevoir par Monsieur de Mélicourt, » qui aura l'honneur de vous rendre ma » Lettre ; je les nomme heureuses, par» ce qu'elles me procureront peut-être » bien-tôt le charmant plaisir de vous » embrasser, & de vous renouveler ma » tendre amitié. Je tiens un grand comp» te à mon ami de s'être prêté avec em» pressement au desir que j'avois que vous » fussiez instruite par lui-même des évé» nemens favorables qui ont suivi vos

» bons offices ; il ne s'agit plus que d'un
» surcroit de faveur, pour terminer nos
» affaires ; je ne doute pas que vous n'em-
» ployiez le crédit de Monsieur le Marquis
» de L. V. pour presser ma sortie du Cloî-
» tre. Je vous avouë qu'elle me fera d'au-
» tant plus de plaisir, qu'elle me rapro-
» chera de vous ; bonheur que j'ambi-
» tionne au-delà de ce que je puis vous
» exprimer.

» Notre amie commune, la sage Lin-
» damine, ma chargé de vous dire qu'elle
» ne vous oubliera jamais : croyez-vous que
» je lui céde en rien sur la vivacité de ses
» sentimens ?

SAINTE-AGNÉS.

Je fus charmée de cette Lettre, & de l'idée qu'elle me donnoit de la fin des affaires de mon amie ; je me tournai vers son Amant, & je le priai d'achever ma joye en m'aprenant où elles en étoient, & les raisons pour lesquelles on avoit été si long-tems sans avoir de ses nouvelles ? Hélas ! Madame, reprit-il en faisant un soupir ; l'aimable Minette n'auroit jamais entendu parler de moi, sans les Lettres que j'ai reçuës, qui m'ont apris enfin où elle étoit ; c'est à elle, c'est à vous que je dois le bonheur de l'avoir retrouvée ; je la croyois perduë pour toujours, & j'é-

tois bien éloigné de me persuader la vérité d'un sort que je croyois si différent ; vous en allez juger par ce qui m'est arrivé, depuis le jour cruel où l'artifice, & le crédit de son injuste Pere trouvérent le moyen de nous séparer.

Vous sçavez, Mademoiselle, poursuivit Mélicourt, de quelle maniére funeste je fus arraché des bras d'une épouse si chérie si ma force avoit été égale à mon desespoir, je me serois délivrée des mains des cruels qui s'oposoient aux secours que je voulois lui donner ; mais je fus obligé de succomber sous le nombre, & ce ne fut pas sans mille efforts, qu'ils parvinrent à se saisir de moi ; cependant malgré les peines que ma résistance leur donna, & mes transports furieux, ils me conservérent du respect, ils avoient sans doute des ordres pour me ménager ; l'Officier qui commandoit l'escorte, connoissant la profonde douleur dont j'étois pénétré, parut la partager, & tâcha de la calmer par les assurances qu'il me rétéroit, que ma détention ne seroit pas longue, qu'il sçavoit qu'elle ne regardoit en rien l'Etat, & que n'étant occasionnée que par une famille, il y avoit aparence que ces différends ne seroient ni longs, ni ne méneroient à aucune conséquence : au lieu de répondre à ces choses, je me tâtois ; ma dou-

leur étoit muette, & je fus toujours de même pendant quatre jours que dura ma route : je ne pouvois entendre aucune raiſon.

Lorſque je fus arrivé à V..... l'on me deſcendit dans la Priſon de la Ville ; le lendemain, le Gouverneur vint me voir & m'aſſura que, ſi je prenois le bon parti, je ne reſterois pas huit jours enfermé. Je lui demandai dequoi il s'agiſſoit ; de prêter les mains, me dit-il, à la caſſation de votre Mariage ; vous penſez bien que malgré tous les efforts que vous pourriez faire pour l'empêcher, il n'en ſeroit ni plus ni moins, il en faudra toujours venir-là ; votre Hymen eſt fait, de maniére qu'il ne peut pas ſubſiſter : voulez-vous que je vous annonce ce que votre réſiſtance occaſionnera ? un délai long & ruïneux pour vos familles. Ne vaut-il pas bien mieux prendre le parti prudent de conſentir à ce que vous ne pouvez empêcher, que de mettre dans le cas votre adverſe Partie de vous chagriner, & de vous tenir auſſi long-tems qu'elle voudra. Il eſt de la prudence de plier aux événemens, & c'eſt être véritablement ſage, que de ſçavoir ſe prêter aux caprices de la deſtinée.

Le Gouverneur me tint à peu près de pareils diſcours, toutes les fois qu'il vint

me voir, mais ils ne me firent aucune impression ; je l'assurai de ma constance & de ma fermeté, & je lui protestai que je mettois au pis Monsieur de...... dans l'espérance où j'étois que la Justice du Roi me protégeroit, & décideroit en ma faveur : qu'en attendant j'oposerois ma patience aux persécutions ausquelles on me préparoit

Le Gouverneur, qui étoit sans doute des intimes amis de Monsieur de...... & qui avoit été choisi pour m'intimider, parut fort mécontent de ma fermeté : il en usa cependant en honnête homme, & à ma liberté près, je fus traité avec beaucoup de douceur, mais il avoit ses vûës, elles sont venuës depuis à ma connoissance.

Il venoit me voir tous huit jours, & il s'abstint au bout de quelque-tems de me parler de mes affaires, afin de ne point m'aigrir : la crainte que j'avois qu'il ne me remit sur le Chapitre de la cassation de mon Mariage, retenoit ma curiosité, & m'empêchoit de lui faire aucune question sur ce qui me regardoit.

Cependant l'inquiétude où j'étois sur le compte de ma belle Minette, me tourmentoit nuit & jour au dernier point : il n'y avoit pas de momens que je ne m'affligeasse de son absence, & que je ne cher-

chasse des moyens pour me procurer ma liberté; mais j'étois tellement resserré, que je ne voyois aucun lieu d'y parvenir.

Après avoir perdu ce doux espoir, je me restraignis à faire mes efforts pour aprendre à mon Pere le lieu de ma détention, afin qu'il travaillât de tout son pouvoir à la faire cesser; ce moyen me parut moins difficile, que celui de m'évader. Le Guichetier qui me servoit, & que je ménageois depuis long-tems par de petites gratifications, & par des paroles formelles, que je prendrois soin de sa fortune lors de mon élargissement, s'il se prétoit un peu à mes chagrins, me parut propre à remplir mon projet; je m'en flâtois d'autant plus, qu'il sembloit compâtissant, & qu'il se plaignoit quelquefois lui même naturellement de la rigueur du sort qui l'attachoit à un emploi, pour lequel il sentoit, disoit-il, une répugnance, & une antipathie affreuse: cette confiance me paroissoit de bonne augure; & lorsque je crus l'avoir amené au point d'amitié où je le desirois, je m'ouvris un jour à lui, & je lui proposai sous promesse d'une bonne récompense, de rendre une Lettre que j'avois écrite à mon Pere: il parut troublé à cette proposition, & il me fit sentir son éloignement pour cette affaire, en me re-

presentant les punitions qui étoient assurées à ceux qui trahissoient leur fidélité dans un semblable cas ; pour mieux se faire valoir, il me cita plusieurs exemples, dont le récit effectivement touchoit, & qu'il faisoit si pathétiquement à sa maniére, qu'il en paroissoit lui-même épouvanté ; je le trouvai si hors de lui cette premiére fois, que je ne le pressai pas davantage ; je crus devoir attendre à un autre jour pour lui en parler & l'y préparer : de sorte qu'il s'accoutuma insensiblement à mes propositions.

Ce que j'avois prévû arriva, le Guichetier se rendit enfin à mes desirs ; il se chargea de mon paquet, & me promit qu'il seroit donné en main propre ; & que j'en aurois réponse. Ce doux espoir mit quelque tréve à mes maux, & j'attendis impatiemment quelle en seroit l'issuë ; le tems me paroissoit d'une longueur insuportable, & il y avoit déja plus de quinze jours entiers d'écoulés, sans que j'eusse entendu parler de rien : l'on m'exhortoit à prendre patience, en m'assurant que je ne pouvois pas tarder à être satisfait ; pour me prouver que je ne devois point m'affliger, le Guichetier m'aprit de quelle maniére il en avoit usé pour être certain que mon paquet fut rendu sans qu'il courut aucun risque : il avoit envoyé

son frere, assuroit-il, qui devoit remettre ma Lettre en main propre, & lui en raporter la réponse : tout cela sembloit si naturel que je me flâtai, & que je crus aisément tout ce qu'il me dit à ce sujet.

J'avois écrit à ma chére Minette ; je l'assurois d'une constance éternelle : comme j'ignorois ce qu'elle étoit devenuë, je priois mon Pere de lui faire tenir ma Lettre dans quelque endroit qu'elle fût, & de m'envoyer la réponse : j'avois tout prévû, & je ne doutois pas qu'avec tous mes soins je ne fusse servi à souhait : un Prisonnier a tems de penser à tout.

Un soir que j'étois plus impatient que jamais, & que je m'affligeois amérement, ne n'avoir point de nouvelles, j'entendis un bruit de verroüils qui v'étoit pas ordinaire, & qui m'interressa ; j'étois seul dans ma tour, ce qui ne pouvoit être que pour moi qu'on vint, & hors quelque chose de bien pressé, il n'étoit pas heure qu'on me rendit visite ; enfin c'étoit mon Guichetier ; sa phisionomie parée d'un ton satisfait, m'annonçoit de la joye, & en fit passer sur le champ à mon cœur : il n'y avoit que des nouvelles de mes Lettres ou de ma liberté, qui puissent occasionnsr sa visite & son air : je

lui demandai avec vivacité, ce que j'avois à en penser : Voyez, me dit-il, en me rendant un paquet de Lettres, à quoi je me suis exposé : je ne vous en dis pas davantage, mais adieu, je tremble qu'on ne soupçonne ma fidélité, mon frere vient seulement d'arriver : malgré le danger que je cours en m'exposant à venir à cette heure, je n'ai pû me refuser le plaisir de vous tirer d'inquiétude, & de vous faire passer une bonne nuit : je trouvai cette attention si prévenante ; que, pour donner à ce garçon des prémices de ma reconnoissance, je tirai un petit Diamant de mon doigt, & je lui en fis present, en lui protestant que je n'en resterois pas-là : le Guichetier se retira bien content ; mais je l'étois assurément dans ce moment plus que lui.

Dès que je fus seul, j'ouvris avec précipitation mon paquet, il contenoit deux Lettres ; la premiére étoit de mon pere ; l'autre étoit de ma femme ; je trouvai l'écriture de mon pere un peu différente de celle que je connoissois, mais je n'y fis qu'une legére attention ; pour la seconde, signée Minette, je ne fus occupé que du charmant plaisir, que je recevois, c'étoit la premiére fois que j'avois eu de ses Lettres ; & je ne m'arrêtai que pour

baiser mille fois les témoignages que je m'attendois à recevoir de son amour. Quelqu'envie que j'eusse de sçavoir les raisons qui m'avoient fait arrêter ; l'amour l'emporta sur ma curiosité. Voici la Lettre de Minette.

LETTRE DE Ste AGNE'S

A MELICOURT.

» Je n'ai pas cru devoir, Monsieur, » refuser une réponse à votre Lettre ; je » suis fâchée de ce que vous souffrez à » mon occasion ; je vous conseille de don- » ner les mains à votre élargissement, en » veus prétant à ce qu'on exige de vous ; » pour moi j'ai cru devoir obéïr à un pe- » re ; & si je reste seule cause de vos em- » barras, je léve cet obstacle en vous » rendant les paroles qui vous engagent » à moi ; il m'étoit resté quelque scrupule » à ce sujet : mais l'on m'a fait connoître » que le premier devoir d'une fille est d'o- » béïr à son pere, & que tout les engage- » mens sont nuls, lorsqu'ils n'ont pas été » pris de l'aveu de ceux qui nous ont donné » le jour. J'espére que vous aurez assez de » fermeté & de raison, pour vous rendre à » une excuse si légitime, & que vous m'esti- » merez assez pour ne pas vous oposer à » ma tranquilité. »

Je trouvai cette Lettre si cruelle, & elle m'accabla d'une douleur si violente, que je pensai tomber à la renverse, le désespoir seul empêcha que je ne perdisse l'usage de mes sens. Perfide ! m'écriai-je en jettant avec dépit la Lettre : Devois-je m'attendre à un retour si barbare, & tant d'amour & de constance méritoit-il un changement si odieux : je fus deux heures dans un état aussi douloureux à passer, qu'à décrire, je proférai mille imprécations contre l'ingrate, & ce ne fut qu'à vingt reprises que j'achevai de lire la Lettre de mon Pere ; il m'écrivoit avec bonté, m'excitoit à la patience : & me promettoit que dans peu je serois élargi, pourvû que je me désistasse de mon Mariage ; il m'avoüoit naturellement que le crédit du pere de Minette l'emportoit sur le sien, & que je périrois en Prison si je ne pliois pas comme lui à la faveur. Il me faisoit un détail de la perfidie de ma Maîtresse, qui n'avoit résisté que peu de jours, & qui, pour avoir sa grace, acceptoit un mari de la main de sa famille, qui devoit l'épouser dans la huitaine : il me convioit à imiter son changement, en m'assurant que ma liberté me seroit renduë dès que je me serois déclaré dans cet esprit. Je n'eus pas le courage d'achever la Lettre, je n'en avois que trop apris :

je passai la nuit à me promener dans ma chambre, & à me plaindre de ma perfide Maîtresse.

Je fus trois jours & trois nuits sans vouloir rien prendre, & ce ne fut qu'au quatriéme, que, honteux de mes foiblesses, je pris la résolution d'annoncer que je ne songeois plus à l'infidéle Minette, & que puisqu'elle avoit été capable de me manquer, je ne voulois plus en entendre parler : je ne me fus pas plûtôt expliqué à ce sujet, & je n'eus pas plûtôt donné les mains à la cassation de mon Mariage, qu'on me vint avertir que je sortois bien libre en exigeant pour condition que je retournerois chez mon Pere, & que je ne chercherois jamais à revoir mon ingrate. Mon dépit étoit trop grand, & je croyois avoir trop de sujet de la mépriser pour faire aucune difficulté là-dessus. Mon aigreur, naturellement exprimée, avança ma liberté, & elle arriva trois jours après.

Dès que je fus libre, je fus joindre mon Pere, il me confirma la perfidie de Minette, il me montra une Lettre qui en détailloit les circonstances, il m'aprit tous les pas qu'il avoit fait pour me procurer ma liberté, mais qu'ils étoient devenus inutiles, par le puissant crédit que le pere de Minette y avoit oposé ; il me dit

cependant que, malgré toutes ses protections, ce Seigneur auroit eu à la fin du dessous dans cette affaire; parce que n'agissant qu'*incognito*, il seroit sans sa Partie parvenu à la mettre en cause, à cause du refus qu'il faisoit de reconnoître sa fille, sans le consentement que j'avois donné à la rupture de mon Mariage, qui avoit occasionné une Lettre de la Cour, par laquelle on lui faisoit entendre que s'il poussoit les choses plus loin, il ne me reverroit jamais; menace qui l'avoit arrêté tout court; par la tendresse qu'il avoit pour moi.

Ce ne fut que plus de six mois après, que, raisonnant avec ma famille de ma détention, & aprenant de quels moyens je m'étois servi pour écrire à mon pere, j'apris de lui qu'il n'avoit point reçû ma Lettre: cet incident me surprit, & j'étonnai à mon tour beaucoup mon pere, lorsque je fus lui chercher la prétenduë Lettre que je croyois qu'il m'avoit écrite; il pensa lui même se tromper à la vûë du caractére, à quelque chose de près, il étoit égal au sien, il m'assura qu'il ne m'avoit jamais écrit, & quelque soin qu'il se donna pour tâcher de démêler comment il s'étoit pû faire qu'on eût contrefait son écriture, il ne pût parvenir à éclaircir le mistére, & ce n'a été que depuis peu que ce cahos s'est débroüillé.

Cependant cet indice de fausseté me donna des soupçons ; je les communiquai à mon pere : mais il fut la cause innocente que je n'examinois pas les choses avec l'attention que j'aurois dû : la confiance qu'il avoit de l'infidélité de Minette, qui lui avoit été confirmée par différens endroits, passa jusqu'à moi, & je me croyois si fort en droit de l'oublier, que j'y serois à la fin, avec le tems parvenu.

Les premiers mois je fus d'une mélancolie affreuse, j'avois beau faire, je ne pouvois oublier l'ingrate Mademoiselle de ..... je travaillois vainement à me dissiper : son image charmante avoit pris de trop profondes racines dans mon cœur pour en être si-tôt arrachée : quelquefois le dépit aidoit à ma tranquilité, mais elle étoit de bien peu de durée, & je me retrouvois après bien des projets d'oubli & de changement le plus infortuné & le plus amoureux de tous les hommes.

Cependant ma mere qui souffroit, on ne le peut davantage, de me voir miner peu-à-peu, craignant à la fin de me perdre, pensa que, si elle pouvoit parvenir à me donner du goût pour une autre personne, je reviendrois peu-à-peu, & que j'oublirois la perfide Minette. Pour cet effet elle attira chez elle bonne compagnie, & me mit dans l'obligation, par

l'uſage du monde, de lui aider à faire les honneurs de l'Aſſemblée qu'elle tenoit réguliérement chez elle. Tout ce qu'il y avoit de plus aimable en Demoiſelles s'y trouvoit. Une jeune brune de quatorze ans, d'un caractére enjoüé & aimable s'y diſtinguoit, & ſe faiſoit admirer de tout le monde; elle étoit toujours badine & nouvelle, l'on ne pouvoit la connoître ſans avoir envie de l'aimer. Je m'en tins les premiers jours à la conſidérer, à trouver qu'on lui rendoit juſtice, mais l'habitude de la voir fit bientôt plus, je ſouhaitai d'être de ſes amis. Je ne pouvois être diſſipé plus agréablement, elle ne me ſembloit point éloignée de ce deſir, & me prévenoit le plus gracieuſement du monde; plus j'allois en avant & plus ſon commerce m'enchantoit; ma mere s'en aperçût, & voulant profiter d'une occaſion qu'elle attendoit avec empreſſement, elle parla à la mere de la Demoiſelle, la lui demanda pour moi, & avança les affaires avec tant de diligence, que trois jours après elle me dit, que ſi j'aimois Mademoiſelle de..... comme elle n'en doutoit point, je ſerois ſon mari avant qu'il fut huit jours.

Tout autre que moi auroit été tranſporté d'un pareil eſpoir, la perſonne dont

il étoit question étoit adorable, mille qualités aprécioient ses charmes; j'en étois séduit en aparence; mais ce n'étoit que l'admiration qui m'entraînoit vers elle, & non l'amour; je le reconnus à la proposition de ma mere; bien loin de ressentir la joye à laquelle elle s'étoit attenduë; elle ne vit que du trouble & de l'embarras.

Cette situation inattenduë la surprit; elle me demanda ce qui pouvoit l'occasionner, & s'il étoit possible après le goût que j'avois marqué pour Mademoiselle de ..... que j'hésitasse à la remercier des soins qu'elle s'étoit donné pour me faire préférer à beaucoup d'autres qui soupiroient après sa possession; j'aimois trop ma mere pour finasser avec elle, je lui fis de bonne foi l'aveu de mon intérieur; j'étois sensible aux attraits de la femme qui m'étoit proposée, mais j'aimois toujour la perfide Minette; son image s'étoit tracée avec plus d'empire que jamais dans mon cœur, lorsqu'elle s'etoit vûë prête à en être chassée. Je soupirai de ma foiblesse, j'en demandai mille pardons à la meilleure mere du monde, mais je ne pus prendre sur moi de lui promettre que j'accomplirois les paroles qu'elle avoit données pour moi; elle eut beau me remontrer le tort que je me

faisois à moi-même : la sottise d'une constance si peu méritée, & le ressentiment de Mademoiselle de . . . . . & de sa famille, si je persistois dans mon injuste dessein : je convins de la justesse de ses réfléxions, mais en même-tems j'assurai que si on m'obligeoit à consumer cet Hymen, tout flâteur qu'il paroissoit, on me rendroit le plus malheureux de tous les hommes.

Ma mere, pénétrée de tout ce que je lui dis à ce sujet, me promit qu'elle arrangeroit les choses de maniére que mon refus ne paroîtroit point, & que pour le prévenir, elle prétexteroit des raisons pour différer, afin de préparer le dénouëment de cette intrigue ; cette bonté, cette condescendance me flâta si fort, & me parut si douce, que ma reconnoissance s'exprima dans les termes les plus respectueux & les plus vifs : il me sembloit que j'étois rendu à moi-même, & que je prévoyois ce qui devoit m'arriver.

Cependant mon pere qui n'étoit pas aussi complaisant que celle qui s'étoit prêtée à ma façon de penser, traita d'imprudence les bontés de ma mere, & ne voulut pas en être de moitié ; il me signifia qu'il ne donnoit pas dans mes visions, & me dit avec fermeté qu'il prétendoit

que

que j'achevasse un Mariage qui n'avoit été résolu que pour me faire plaisir ; j'eus beau vouloir tenter la tendresse paternelle, il ne vouloit écouter aucune de mes raisons : Mon Pere me rapella tous les chagrins que je lui avois déja occasionnés par ses molles complaisances, & m'assura que, si je me mettois dans le cas de lui en donner de nouveaux, il me feroit connoître qu'il étoit le maître, & qu'il étoit fait pour être obéï.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'un Etranger arriva, & demanda à me parler : il étoit tems, j'étois à la veille d'être lié pour jamais, & après bien des combats j'allois plier sous les ordres d'un Pere ; mais les Lettres qui me furent renduës, changérent la face de mes affaires, & me donnérent le droit légitime de m'oposer à l'Hymen proposé. Je fus transporté de joye à la connoissance que j'eus que ma charmante & chére Minette m'étoit fidèle, & je rougis d'avoir été capable de la soupçonner de perfidie ; je pleurai à la connoissance de son sort, & mon Pere ne put s'empêcher de détester avec moi la barbarie de sa famille, qui l'avoit sacrifiée inhumainement à de vils intérêts, nous consultames la violence dont on avoit usé envers cette adorable personne, & nous fîmes parler les Loix &

les plus habiles Jurisconsultes ; ils furent de l'opinion que Minette protesteroit contre ses Vœux, & qu'on recommenceroit l'Instance du Procès qui avoit été intenté pour la faire reconnoître fille de Monsieur de ..... mon Pere ne voulut pas que je parusse dans cette affaire, & il se conduisit pour ce qui le regardoit, comme il avoit fait de Monsieur de .... Il mania avec une telle habileté ce grand Procès, que trois mois après il fut à la veille d'être jugé.

Monsieur de .... qui ne s'attendoit pas à voir renouveller une affaire qui lui tenoit autant à cœur, crut qu'il confondroit ses ennemis secrets avec la même facilité que la premiére fois, mais il trouva les choses bien changées ; son Protecteur étoit mort, & celui qui lui avoit succédé, pensoit différemment en sa faveur ; il fut obligé pour cette fois de comparoître & de répondre aux vives attaques qui lui étoient portées : comme les preuves étoient claires comme le jour, il fut condamné à reconnoître enfin Minette pour sa fille ; & à cause des indices d'aigreurs & de violence dont il avoit usé envers elle, il lui fut défendu de la voir jusqu'à ce qu'il en fut autrement ordonné.

Les Procès-verbaux de cette affaire

ayant été envoyés à la Cour de Rome, le Saint Pere nomma des Commiſſaires pour l'examiner, & après une mûre délibération, il a été décidé que le Nonce la termineroit. Voilà, Mademoiſelle, continua Mélicourt, où nous en ſommes à cet égard, & c'eſt pour ce ſujet que votre belle amie vous prie de faire agir. Elle n'a pour elle que ſon bon droit, mon Pere n'a pas l'honneur de connoître notre Juge, & nous craignons avec quelque raiſon qu'il ne nous ſoit pas favorable, non-ſeulement à cauſe du crédit qui peut être reſté à Monſieur de .... qu'il fera ſans doute agir dans cette occaſion ; mais même par la conſéquence des ſuites d'une pareille condeſcendance, qui pourroit ſervir de planche à beaucoup d'autres perſonnes engagées dans cet état.

Pour ce qui eſt de Monſieur de .... ajoûta Mélicourt, il eſt abſolument outré contre ſa fille ; il a déclaré que, ſi elle étoit relevée de ſes vœux, il ne la verroit jamais ; ſa femme eſt de moitié de ſes ſentimens, & ſans un miracle, il n'y a pas lieu de croire qu'il revienne jamais de cette injuſte prévention.

Le parti que mon Pere nous a formé, le plus puiſſant dans la Province, s'eſt annoncé pour nous, & promet que, ſi le Nonce rend à Minette ſa liberté injuſte-

ment oprimée, nous ferons mariés après les sommations respectueuses faites, c'est le sentiment général ; je suis venu moi-même aprendre ces choses à la constante Sainte-Agnès, elle a été de moitié de ma joye, & elle m'a marqué un si vif empressement de la partager avec vous, Mademoiselle, me dit ce fidèle Amant, que je suis venu avec zèle vous faire part de ces évenemens, je vous suplie de lui continuer comme à moi une amitié dont nous faisons l'un & l'autre le cas le plus précieux.

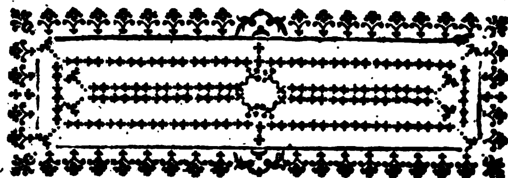
Mélicourt finit ainsi son Histoire : je remarquai, pendant son discours, qu'il étoit digne de la tendresse de ma charmante amie, je le remerciai de bon cœur de sa complaisance, & je lui promis qu'il ne tiendroit pas à moi que son affaire ne fût bien-tôt terminée ; que je mourrois d'envie de faire parler en sa faveur, & d'employer mon crédit pour avoir part dans une affaire qui m'interressoit si vivement : cet Amant parut satisfait de ces assurances, & pour ne lui laisser aucun lieu de douter de mon empressement, je lui dis que j'allois écrire dans le moment à la personne que Sainte-Agnès m'avoit indiquée, & que j'espérois que je sçaurois le même jour si nous pouvions compter sur celles que je cherchois à em-

ployer ; je pris une plume & j'inſérai dans ma Lettre au Marquis cette priére, que j'ornai de tout ce qui étoit de plus engageant pour la rendre efficace.

Cependant Dubois que j'attendois avec une impatience extrême n'arrivoit point, je ne ſçavois qu'imaginer pour excuſer ce retardement ; il étoit plus d'une heure après midi ; mes inquiétudes devinrent ſi viſibles, que Mélicourt s'en étant aperçu, il m'en demanda la cauſe : je ne pus refuſer l'empreſſement qu'il me marqua de les faire ceſſer, il ſembloit que je trouvois en lui une ſeconde Sainte-Agnès : d'ailleurs je me croyois dans un péril ſi grand, juſqu'à ce que j'euſſe inſtruit le Marquis, que je crus devoir hazarder ma confiance, afin de faire tenir à mon Amant une Lettre, à laquelle il ſembloit que mon ſalut étoit attaché ; je pouvois compter ſur Mélicourt, pour me faire cette commiſſion, il l'accepta avec joye, & me promit qu'avant une demie heure il m'aporteroit une réponſe ; je fus comblée de cet eſpoir, je l'inſtruiſis, après quoi il partit. Devois-je m'attendre à ce qu'il me raporta ? O Ciel ! je tremble encore de la réponſe cruelle que je reçus, je la réſerve avec les événemens qui ſuivent à la neuviéme Partie : ſi l'on a partagé dans les précédentes les traverſes dont j'ai été

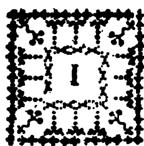
agitée, qu'on me continuë cette pitié généreuse ; l'on verra bien tôt si ja le mérite, & si la paix & le bonheur dont je joüis actuellement, n'ont pas été achetés par tout ce qui est de plus sensible à une femme dont le cœur a toujours été aussi tendre & aussi fidèle que le mien.

Fin de la huitième Partie.



LA PAYSANNE PARVENUE.

NEUVIE'ME PARTIE.



L étoit près de trois heures après midi, que Mélicourt n'étoit pas encore revenu. Qu'on juge de mes inquiétudes cruelles ; il n'y avoit sortes de choses que je ne me misse dans l'esprit, à l'occasion de ce retard : pour comble de cruauté, Madame de Geneval entra dans ma chambre en m'annonçant le vieux Marquis qui la suivoit. Qu'il est cruel de paroître tranquile lorsque l'intérieur est devoré de soins ; & qu'il m'en a coûté pour m'accoutumer à cet usage politique du mon-

de, qui vous oblige à vous contrefaire perpétuellement ! J'étois trop neuve dans cet art, pour donner à ma physionomie ce ton qui sçait mettre en défaut la curiosité. Le pere du Marquis s'aperçut de ma contrainte, & me demanda (avec cette politesse, qui fait si bien distinguer les gens d'une certaine qualité) s'il n'étoit point venu dans un tems incommode ; je ne pus m'empêcher de rougir de ce qu'on sembloit si bien me pénétrer ; je répondis cependant assez heureusement, & je rejettai sur une suite d'indisposition cet embarras que je n'étois pas la maîtresse de cacher, afin de me donner une contenance, & d'éviter une conversation dont je craignois les suites ; je demandai la permission à ce Seigneur de me remettre à mon métier : cela me donnoit lieu de baisser la vûë ; & je craignois au dernier point celle du vieux Marquis : il avoit, quoiqu'âgé, un certain regard fixe, & qui sembloit lire en vous-même. Soit préjugé, soit crainte, toutes les fois qu'il m'envisageoit, je m'imaginois que ses yeux me disoient : Ah ! Jeannette, Jeannette, vous avez beau vous cacher, je vous reconnois. Qu'on juge si j'étois à mon aise avec une telle imagination.

Toute autre que moi, dans la circonstance où je me trouvois, auroit prévû que Mélicourt devoit revenir, qu'il avoit

une Lettre à me rendre, & ſous quelque prétexte, ſe ſeroit abſentée un moment pour donner des ordres à un Domeſtique. On dit communément que la fille la plus ſimple eſt toujours très-habile, lorſqu'il s'agit des affaires qui interreſſent ſon cœur, j'avouë naturellement que je n'étois pas de ce nombre : il me ſembloit que la moindre de mes démarches étoit ſuſpecte ; & dans la crainte de me trahir, je donnois au hazard. Belle politique ! Je n'en ſçavois pas davantage.

Le vieux Marquis s'aprocha de moi, & me debitoit le plus ſpirituellement du monde, des douceurs devant Madame de Géneval, qui, pour faire ſa cour, y aplaudiſſoit, peut-être en enrageant. J'étois ſi diſtraite, qu'à peine y répondois-je ; un ſourire forcé étoit le plus ſouvent ma replique. Avoüez, Madame, diſoit le Marquis à la Géneval, en badinant avec un peloton de ſoye, que l'on n'a jamais vû un teint comparable à celui de Madame la Comteſſe : Faites-vous attention à la délicateſſe de ſes traits, & à ces petits trous qui ſe forment lorſque cette belle bouche veut dire le moindre petit mot ? Quelque inquiéte que je fuſſe, je ne pouvois m'empêcher de ſourire de tems en tems de ces diſcours ; il n'y eut pas un de mes traits qui n'eût ſon apologie ; & après n'en avoir

échapé aucun, l'imagination de ce Seigneur, plus vive que l'on ne devoit l'attendre de son âge, parut transportée en me parlant de toutes les graces dont il me flâtoit; il me tint à ce sujet les discours les plus vifs: ils ne se ressentoient en aucune façon de son âge, & la façon dont il les énonçoit, auroit certainement fait impression à toute autre personne qu'à moi.

Le nom de pere d'un Amant que j'adorois, donnoit au vieux Marquis un tel crédit dans mon esprit, & il m'étoit devenu si respectable par la crainte, & par ce que je ressentois pour Monsieur son fils, que je n'avois pas la force de contredire à bien des expressions que j'aurois bien sçû interrompre; je ne sçai ce que le Marquis en pensoit, mais il me paroissoit que ma condescendance ne le faisoit pas cependant sortir d'une certaine bienséance: j'en sçavois gré à sa politesse, & elle me rassuroit La Géneval étoit bien différente, un rien la familiarisoit, & si je n'avois pas conservé un certain ton avec elle, ses petites badineries, & les libertés qu'elle vouloit prendre, auroient occasionné assurément au Marquis de sortir quelquefois des bornes prescrites à la sagesse dont je me piquois; mais je n'avois pas eu la même complaisance pour elle. En badinant sur

mon métier, elle avoit malignement dérangé mon mouchoir, je l'avois regardée avec une sécheresse qui lui avoit fait comprendre que je n'entendois pas railleries sur de certaines choses, & que je n'étois pas d'humeur à souffrir de pareilles maniéres. Le ton que j'avois pris avoit fait rentrer le Marquis dans les égards qu'il croyoit me devoir; & depuis ce tems-là toutes les fois que j'ai eu occasion de le voir, il n'en est jamais sorti; tant il est vrai qu'une fille vertueuse sçait imposer quand elle veut, & que, lorsqu'on lui manque, elle ne doit s'en prendre qu'à son peu de réserve. Les hommes cherchent à nous faire rire, & sous ce prétexte, hazardent quelquefois trop. Malheur à une fille qui se défend en riant, elle y perd toujours. Le sérieux est le bouclier de la vertu. Heureuses celles qui sçavent s'en servir à propos.

Une autre chose contre laquelle les jeunes personnes doivent être fort en garde, c'est contre leurs semblables, & sur-tout de ne jamais lier amitié avec aucune femme, à moins qu'elles ne soient bien sûres de leur façon de penser. Le commerce d'une personne trop familiére, est souvent plus dangereux, que celui d'un homme; le grand secret pour ne jamais en être la dupe, c'est de rompre tout commerce

avec celle, qui sous prétexte d'amitié, font de certaines confidences, ou qui entrent habilement dans de pernicieux détails. Bien loin qu'une Demoiselle profite des lumiéres d'une personne de son sexe, pour satisfaire une avide curiosité, à laquelle on est malheureusement inclinée dès qu'on commence à se connoître, l'on se doit garder de tout ce qui peut donner de certaines lumiéres. La curiosité est l'écueil de la vertu. Je ne sçaurois trop le répéter: toute fille qui veut sçavoir, ne tarde pas à vouloir pratiquer.

Je commençois à me trouver très-embarrassée des empressemens du vieux Marquis & des sots discours de la Géneval, qui, pour lui plaire, flâtoit sa manie, lorsque Mélicourt, qui me croyoit seule, & qui sçavoit que je l'attendois avec impatience, entra, sans se faire annoncer, avec une Lettre à la main. Je restai pâle, interdite, & à peine pus-je me lever pour le recevoir. Le vieux Marquis qui m'observoit, s'aperçut aisément de mon trouble, mais sans en rien faire paroître, il se leva, & rendit le salut à l'Amant de Sainte-Agnès, qui jugeant aux marques de distinction que portoit le Marquis, de sa qualité, fut très respectueux. Madame de Géneval qui n'avoit point encore vû Mélicourt chez moi, & qui vit le peu de cérémonie avec

laquelle j'en usois avec lui, (n'ayant point distingué qu'elle ne procédoit que de mon embarras) me demanda à l'oreille si ce Monsieur étoit de mes parens, ou de mon païs ; je lui répondis avec beaucoup de distraction, que oüi ; sur ce pied, continua-t'elle avec une demie voix, & qui sembloit être proférée pour être entenduë, il faut l'arrêter à souper. Je ne répondis à cette sottise (on me pardonnera le terme) que par le silence. On s'étoit rassis ; le vieux Marquis & Mélicourt étoient entrés en conversation. Comme ce jeune Provincial avoit beaucoup d'esprit, il s'en tira fort bien, & fut aplaudit. Mélicourt qui avoit autant ses affaires à cœur que les miennes, de fil en aiguille, conta l'histoire de sa maîtresse, & cela dans la vûë, sans doute, d'interresser le Marquis en sa faveur ; celui-ci, qui ne cherchoit que les occasions de me connoître, & peut-être celle de me plaire, se tourna de mon côté, & me demanda si je m'interressois beaucoup au sort de la belle Religieuse. J'étois trop son amie pour hésiter à l'en assurer. Eh bien, Madame, s'écria le Marquis, je vous promets de bons offices ; je suis fort ami de Monsieur de...... qui peut tout dans de pareilles affaires. Monsieur, continua-t'il en adressant la parole à Mélicourt, n'a qu'à se donner la peine

de m'envoyer un mémoire bien détaillé ; & je vous en rendrai, Madame, bon compte.

Je remerciai le vieux Marquis avec un air d'empressement, qui lui fit connoître que je m'interressois vivement au sort de mon amie. Les gens de Cour vous loüent de tout ; je reçus à ce sujet un compliment sur mon bon cœur. Mélicourt joignit le sien, & comme l'entretien ne roula plus que sur ce sujet, je fus moins embarrassée qu'auparavant.

Cependant la visite du vieux Marquis commençoit à me devenir à charge, je ne sçavois de quel artifice me servir pour m'en défaire. J'avois une impatience extrême de sçavoir des nouvelles de son fils. Mélicourt avoit, sans doute, à m'en aprendre. Que la contrainte est désagréable en pareil cas ! Je souffrois, on ne le peut davantage, mais je devois prendre patience, je n'étois pas encore à la fin de mes embarras.

Ma bonne & très-simple tante, qui, par un bonheur extrême se trouva dans mon Antichambre ; & à laquelle j'avois ordonné de ne laisser entrer personne sans m'en avertir, chose à laquelle elle avoit cependant manqué à l'égard de Mélicourt, s'en souvint alors, & vint me dire qu'il y avoit un Monsieur qui avoit dîné avec

moi, qui venoit me voir : Je ne pus m'empêcher de rougir de la réminiscence, dans la crainte de quelque contre-tems cruel, je me levai, & je sortis en faisant une excuse à la compagnie. C'étoit Saint-Fal ; un moment plus tard il entroit. Ah, Ciel ! m'écriai-je : Qu'alliez-vous faire ? Fuyez. Le vieux Marquis est ici : Juste Dieu ! qui l'auroit crû ? reprit le Comte, & qu'il se trouve chez vous bien mal-à-propos ; j'ai mille choses à vous dire, je décampe, tâchez d'abreger cette visite, je reviendrai dès que mon Oncle sera sorti. Quelle nouvelle du Marquis ? lui dis-je, en le conduisant jusqu'à la porte ; il est fol, poursuivit Saint-Fal .... Dans le tems que le Comte achevoit ces mots, & qu'il alloit ouvrir la Porte pour se retirer, l'on frapa ; je fus plus morte que vive. Ne seroit-ce point votre Cousin, m'écriai-je ? car qui pourroit venir me voir que lui ? Si cela est, ajoutai je, qu'il se retire. Ne le craignez pas, continua Saint-Fal, ce n'est pas lui sûrement. Plût au Ciel que cela fût ! Nous trouverions bien le moyen de le dérober à son pere. Et pourquoi me dites-vous cela ? repris je émuë. Qu'est-il donc arrivé ? Saint-Fal n'eut pas le tems de me répondre, on refrapa, je crus devoir le faire passer dans ma Cuisine, en attendant qu'on eut ouvert la porte, & il y entra. Pour

moi qui ai toujours été peureuse, & qui étoit d'ailleurs agitée de ce que venoit de me dire Saint-Fal, je rentrai dans mon Apartement en ordonnant à Barbe d'aller ouvrir la porte. J'étois plus morte que vive, & je me remis à mon métier avec un trouble dont il n'étoit pas difficile de s'apercevoir.

Le vieux Marquis, n'y faisant que trop d'attention, s'aprocha de mon oreille avec un air de confiance, & me demanda si quelqu'un m'avoit donné du chagrin, ou si quelque raison secrette occasionnoit mon trouble, en m'offrant ses services au cas qu'il fut assez heureux pour que j'en eusse besoin. J'allois répondre à ce discours, lorsque Barbe annonça, le Duc de... Que je suis malheureuse ! me disois-je en moi-même, & en me levant pour le recevoir ? Est-il possible que les contre-tems naissent sous mes pas ? Je reçus cependant son compliment sans faire paroître de contrainte. L'on se rassit, & l'entretien commençoit à rouler sur la guerre que le jeune Seigneur faisoit au Marquis, à cause de son goût, & de ses attentions pour les jolies femmes ; lorsque Barbe entra toute effrayée dans ma chambre en criant au voleur. Nous nous levâmes tous, je n'avois garde d'imaginer ce qui donnoit lieu à son effroi. Je lui demandai avec crainte, de quel vo-

leur elle vouloit parler : Au nom de Dieu Madame s'écria-t'elle , que ces Messieurs ayent la charité de passer dans la cuisine , peut-être que celui qui vient de sortir n'étoit pas seul , car il est descendu aussi fiérement que s'il n'avoit rien à craindre. Quelque troublée que je dusse être en reconnoissant que la sortie de Saint-Fal de la cuisine où je l'avois prié d'attendre , & dont Barbe n'étoit pas instruite , occasionnoit ses clameurs ; quelqu'inquiéte , dis je , que je dusse être , je ne pus m'empêcher de rire intérieurement de la méprise. Il fallut cependant par honneur affecter de la frayeur , pour ne rien donner à soupçonner. Comme je ne joüois pas mal mon rôle, le jeune Duc ne voulut pas souffrir , aussi-bien que le Marquis , que je sortisse de ma chambre , & ils furent avec Mélicourt & Barbe faire la visite de l'Apartement & de la cuisine : il n'y eut ni coin ni recoin que ma trop crédule tante ne furetât. Dans cette recherche , on trouva un gant de castor à frange d'or ; le jeune Duc s'en saisit & revint comme en triomphant vers moi : Ma foi Madame , s'écria t'il en riant , le voleur est un petit maître , & mérite assurément qu'on lui fasse grace , en faveur de son gant. Je tremblai qu'il ne fût reconnu : c'étoit celui de Saint Fal qu'il avoit oublié ; heureusement qu'on n'y fit

point d'attention. Le jeune Duc, plaisant & voulant me divertir, dit cent choses agréables au sujet du voleur & du gant, il fit la guerre à Barbe, & feignit de croire qu'elle avoit eu d'autres raisons pour crier; il assura ensuite avec un grand sérieux, qui fit éclater de rire tout le monde, que l'homme qui s'étoit sauvé, étoit assurément un Amant, & que si ma Femme de Chambre, ajoûtoit-il, (terme plus poli que celui de servante) en vouloit convenir, qu'on connoîtroit qu'il ne se trompoit pas.

Le ton avec lequel cette badinerie fût prononcée, & la figure de ma pauvre tante qui faisoit un contraste charmant à la suposition, égaya l'entretien au point que j'enrageois d'être obligée de rire, malgré le peu d'envie que j'en devois avoir. J'en fus bien-tôt punie; l'on vint avertir le vieux Marquis que le tems qu'il devoit se rendre au Château, étoit arrivé. Je lûs dans les yeux du jeune Duc qu'il auroit bien souhaité rester encore quelque-tems avec moi, mais comme je n'avoit pas les mêmes raisons de le ménager que le vieux Marquis, je fus assez ferme pour annoncer que j'allois écrire & profiter d'une occasion que m'offroit Monsieur de Mélicourt, pour rendre des Lettres dont il vouloit bien se charger: Ce moyen réus-

fit, le Duc & le Marquis prirent congé de moi en m'assurant qu'il y avoit un longtems qu'ils n'avoient passé une journée si agréable. Je feignis de leur être obligée de leur politesse, mais dans le fond de moi-même, j'aurois desiré que c'eut été la derniére qu'ils m'eussent fait l'un & l'autre.

Lorsque je fus seule avec Méficourt, je lui demandai avec empressement la Lettre du Marquis. Je crains bien que vous n'en soyez pas contente, me dit-il en me la remettant, & je me trouve bien malheureux de vous avoir si mal servi pour la premiére fois. Ce début me fit trembler, & ouvrir avec précipitation le papier, il contenoit ce qui suit :

LETTRE

DU MARQUIS A JEANNETTE.

Je suis surpris, Mademoiselle, que vous preniez la peine de me rendre des comptes que vous ne me devez point. Je vous ai été trop attaché, pour désaprouver les complaisances qui semblent duës à la qualité & au mérite de M. le Duc de.... S'il pense comme j'ai pensé pour vous, j'aurai du moins la consolation d'avoir été le premier artisan de votre félicité; je n'ai garde de

consulter sur ce sujet mes intérêts, & encore moins de me plaindre. Le sacrifice ne seroit pas dans son entier, les reproches seroient encore moins de saison à cause de la délicatesse dont je me pique. Vous avez reçû le Duc chez vous, vous avez été au spectacle avec lui, parce que vous avez crû le pouvoir faire; le goût doit décider. Je vous souhaite, Mademoiselle, plus de satisfaction qu'à moi: vous le méritez, & je me donnerai bien de garde de chercher à troubler votre nouvelle inclination par une presence qui vous seroit aussi à charge qu'elle seroit inutile. Je n'en ai pas davantage à vous dire. Adieu pour jamais.

LE MARQUIS DE L. V.

Juste Ciel! m'écriai-je en versant des pleurs après la Lecture de cette Lettre. Se peut-il que l'on soit si injuste? & que tant d'amour soit payé de tant d'ingratitude. Cruel! m'écriai-je en jettant un triste regard sur cette Lettre fatale. Que vous ai-je fait pour me rendre si malheureuse? Saint-Fal entra comme je prononçois ces mots, il fut attendri de ma situation. Ah! Mademoiselle, s'écria-t'il en jettant des regards étonnés sur Mélicourt, qu'il ne connoissoit pas. Mettez un frein à votre douleur, elle ne sera que passagére; par-

donnez à celui qui vous la cause ; il ne vous offense que parce qu'il vous aime avec trop d'excès. Non, Monsieur, interrompis-je, il ne m'aime pas, & il ne m'a jamais aimée. Il devoit me connoître, mais puisqu'il doute de ma foi, je ne sçaurai la lui prouver. Au nom de ce qui vous est de plus cher, aidez-moi à fuïr un climat que je déteste. Hélas ! j'avois bien raison de le redouter. Que j'étois folle, ma chére Sainte-Agnès, poursuis-je en levant les yeux au Ciel, lorsque je vous ai quittée ! Que ne suivois-je la sage Lindamine ? Que ne m'échapois-je ? Mon cœur seroit en paix à present ; j'aurois apris peu-à-peu à me détacher du monde ; & s'il eût été dit que je dûsse essayer des injustices, & cesser d'être aimée, du moins me serois-je accoutumée à chercher dans les pratiques du salut ma consolation. Voilà le fruit, ou pour mieux dire, continuai-je, la punition des égaremens d'une jeunesse trop étourdie. Ah ! Marquis ! cruel Marquis ! Réserviez-vous ce coup à la trop vive tendresse que j'ai pour vous ? Je vous perds, vous me fuyez, je ne vous suis plus rien ! Pardonnez, cher Amant, aux chagrins que je vous ai causé, & au malheur que j'ai eu de vous déplaire ; vous en serez assez vengé, j'en mourrai de regret !

Saint-Fal, toujours tendre & délicat, se montra toujours généreux. Au lieu de profiter de l'occasion qui sembloit favorable à son amour, il fit tous ses efforts pour disculper son Cousin, & pour me conserver les sentimens d'amour, dont ma douleur extrême me donnoit, hélas! que tròp de preuves. Pendant deux jours encore que durérent mes transports, il fut assidu & fidèle à cet honneur désinterressé, dont il se piquoit. Mélicourt qui avoit ses affaires particuliéres, aidoit à me rendre plus tranquile dans le tems, où il pouvoit me voir, mais l'on travailloit inutilement à mon repos, je n'en pouvois plus espérer que de la mort. Le Marquis ne reparoissoit plus, l'on m'avoit enfin avoüé qu'il étoit allé rejoindre le Régiment qui devoit servir en Allemagne où la guerre se faisoit pour lors. Que ne devins-je point à ces affreuses nouvelles! Je ne voulois voir personne. Saint-Fal, le complaisant Saint-Fal, épuisoit enfin la bonté de son caractére: à peine le pouvois-je suporter; il n'y avoit que le vieux Marquis que je n'osois congédier, à cause de cet empire dont j'ai parlé; mais j'étois si triste, que, sans qu'il en pénétrât la cause, il n'étoit pas possible qu'il ne s'aperçût de mon changement; cependant il avoit la complaisance de se conformer à mon humeur. Pour le jeune Duc, il ne

ſçavoit ſur quel pied danſer, je l'avois ſi mal reçu le lendemain du jour qu'il étoit venu chez moi, quoiqu'il m'eût aporté une forte gratification qu'il m'avoit fait obtenir, & qui donna lieu à une terrible équivoque dont je parlerai autre part. Je m'étois expliquée au ſujet de ſes viſites avec tant de fermeté, qu'il n'oſoit me revoir que très-rarement, malgré cet air aiſé qui lui étoit ſi naturel, ce qui prouve à quel point eſt le pouvoir d'une femme lorſqu'elle vous enchaîne par les liens de l'amour; ſa tyrannie eſt extrême, & l'on s'y ſoumet d'autant plus ſervilement, que la crainte de déplaire eſt le fondement de cet empire. Le jeune Duc, le vieux Marquis, & le tendre Saint-Fal, étoient dans ce cas, & d'autant plus à plaindre, que leur ardeur n'étoit flâtée d'aucun eſpoir.

Huit jours s'étoient déja paſſés ſans que j'euſſe pû me réſoudre à prendre encore aucun parti; tantôt je voulois aller me renfermer dans un Couvent, un moment après rejoindre ma famille, me jetter aux pieds de mon pere, & pour me punir de ce que j'apelois alors égarement, reprendre l'état ſervile dans lequel j'étois née: vingt fois j'avois été à la veille d'avoüer à ma tante que j'étois ſa niéce; la vanité ſeule avoit empêché cet aveu. Enfin, le

neuviéme, j'écrivis à Saint-Fal pour le prier de se rendre chez moi de bonne heure. Mon parti étoit pris. Combien de larmes ne m'en avoit-il couté ! Mais ma vertu avoit triomphé, j'étois résoluë de me jetter dans un Cloître, & de profiter des offres réitérées de services de Saint-Fal, pour m'assurer un état de Religieuse que je voulois embrasser. Qu'une fille à mon âge se connoît peu, & qu'elle doit être sur ses gardes lorsqu'elle a des raisons pour brusquer un établissement ! Nous avons la foiblesse de donner souvent dans l'extrême ; un dépit amoureux, l'inconstance d'un Amant, ou d'autres raisons semblables égarent l'esprit, ou pour mieux dire, le jugement. Dans cette yvresse, une jeune personne se détermine, elle épouse un Rival sans inclination, ou elle se cloître sans goût. Qu'en arrive-t'il ? Sa létargie cesse, on se reconnoît, on voit avec horreur le pas qu'on a fait, l'état dans lequel on s'est engagé ; le seul reméde est la douleur, les larmes ; on apelle la mort à son secours, on est jeune, elle est longue à venir, l'on meurt mille fois avant que de mourir. Qu'on me pardonne ces réflexions, j'écris pour mon sexe, je l'ai annoncé ; je ne sçaurois trop lui prouver que le seul bien qu'il doit envisager, c'est la sagesse ; lorsqu'on la conser-

ve, on ne court aucuns des dangers dont je viens de parler, elle empêche qu'on ne s'y précipite, parce qu'elle ne vous y expose jamais.

Saint-Fal m'étoit trop attaché pour ne pas voler à mes ordres. Dès que je l'aperçus : Venez, Monsieur, venez, lui dis-je, mettre le comble à vos bontés, je ne compte dans le monde que sur vous. Dois-je me flâter que ce n'est pas vainement ? En devez-vous douter, reprit-il, avec un air qui prouvoit sa sincérité ? Parlez, belle Jeannette, il n'y a rien qui me paroisse impossible pour vous donner des marques de mon zèle ? Faut-il aller joindre le Marquis, lui reprocher son injustice, l'obliger ?.... Non, continuai-je avec plus de tranquilité qu'il n'en devoit attendre. Monsieur votre Cousin a les yeux dessillés ; l'amour l'aveugloit, il a senti la distance qu'il y a de lui à moi ; il a rougi de ses foiblesses, il les répare en m'abandonnant. Je l'aime encore trop pour condamner un procédé qui pouvoit être plus doux, mais je respecte jusqu'à ses rigueurs : n'en parlons plus, cher Comte, ajoûtai-je, en ne pouvant m'empêcher de verser des pleurs ; il faut oublier ces heureux momens où je me repaissois d'une trop flâteuse illusion, & réparer, par une vie plus convenable, tous les égaremens dans lesquels une folle

passion m'avoit plongé. Mon dessein est de me jetter dans un Couvent, sous le nom le plus commun, & d'humilier une vanité à laquelle j'ai trop laissé prendre d'empire; le Ciel, qui auroit pitié de ma jeunesse, & j'ose dire, de mon innocence, me prêtera des forces pour éviter les liens cruels dont je suis obsédée; je le prierai sans cesse d'arracher de mon cœur une image trop profondément gravée; mes larmes répanduës continuellement à ses Autels, le toucheront, & l'engageront peut-être à me donner une paix dont je suis, hélas! actuellement bien éloignée!

Ces mots furent prononcés avec tant de larmes, que le compâtissant Saint-Fal en fut attendri jusqu'à donner des marques de la même foiblesse. Après m'avoir renouvellé combien il étoit sensible à ma douleur, il me remontra avec toute la vivacité possible, combien le parti que je voulois prendre étoit peu convenable, & le risque que je courois de me rendre malheureuse le reste de mes jours. Il me fit observer avec adresse, que cet état étoit incompatible à mon humeur, & que je n'aurois pas plutôt fait des vœux que j'en serois au desespoir. Il me fit un portrait sensible d'une Religieuse sans vocation, me representa avec energie les tourmens perpétuels que son antipathie lui causoit à tous les instans,

détailla ſa dépendance, ſes humiliations qui croiſſent à chaque jour ; il fut juſqu'au point d'y interreſſer le ſalut, & de le mettre en doute, après tant de pas faits pour s'en aſſurer : enfin, il parla comme un homme inſpiré ; & s'il ne m'ébranla pas, il ne laiſſa pas au moins de me cauſer beaucoup d'émotion.

Saint-Fal avoit des raiſons pour tâcher de faire évanoüir mes idées de retraite, il eſpéroit, cela eſt bien naturel. Il paſſa enſuite des deſagrémens & des dangers qu'il m'avoit preſentés, à unétat mitoyen qui tenoit de la retraite & du monde. A quoi ſert, me dit-il, de ſe rendre eſclave lorſqu'on peut vivre dans l'état d'indépendance ? Le Cloître eſt un ſecours certain pour les ames timides ou enclines à broncher, elles font admirablement bien, en ſe renfermant, de s'ôter des occaſions qui pourroient peu-à-peu les engager dans le vice. Mais vous, belle Jeannette, dont l'eſprit eſt fait, que la plus auſtére vertu ſoutient, à quoi ſert que vous vous armiez contre des attaques imaginaires, & que vous contraigniez le fond de votre humeur qui n'eſt point fait pour languir éternellement dans un Cloître ? cette humeur vous donne aujourd'hui un dégoût affreux pour le monde ; eh bien, ſatisfaites-la, quittez-la, mais n'y renoncez pas, afin que ſi ce goût trop

hâté change, que vous n'ayez aucun sujet de vous repentir : Qui vous empêche de vivre dans un quartier reculé, de feindre un départ, de vous y donner sous un nom supposé, & de n'y voir personne ; je serai le premier à me bannir de cet asyle qui deviendra charmant dès que vous y serez. Que sçavez vous, belle Jeannette, si au bout d'un certain tems, le Marquis, aprenant son injustice, ne viendra pas à vos pieds vous jurer... Ah ! quand il seroit vrai qu'il changeroit de résolution, & qu'il reviendroit à moi, interrompis-je, jamais je ne reverrois un homme capable de m'avoir soupçonnée. Non, Comte, j'aurois conservé mon amour pour cet ingrat, je l'aimerois encore plus que ma vie, qu'il voudroit vainement me revoir. Je vous le répéte, je ne varierai jamais sur cet article : mon parti est pris, & rien au monde n'est capable de me le faire changer.

Saint Fal, au lieu de me contraindre, feignit d'entrer dans les raisons que j'avois alléguées ; il convint que son Cousin méritoit la fermeté que je faisois paroître à son égard ; mais il persista sur la maniére dont je devois me détacher de lui. Votre esprit est actif, me dit-il, charmante Jeannette, & le cœur est de moitié de cette vivacité pour demeurer dans l'indifférence ; quand je suposerois qu'elle pût succéder à un

amour si tendre, ce cœur la vaincroit bientôt ; il est fait pour aimer, il aimera toujours. Plût au Ciel qu'en changeant d'objet, il se souvint que vous avez dans le monde un Amant.... Le Comte alloit, sans doute parler de lui, lorsque ma tante entra dans ma chambre, éclairant quelqu'un qui la suivoit, & que je reconnus d'abord pour le jeune Duc : Au moins, Madame, s'écria-t'elle en entrant, ne me grondez pas, j'avois refusé Monseigeur (c'est ainsi que la bonne Barbe apelloit tous ceux qui avoient de l'or sur leurs habits) mais il m'a dit qu'il avoit à vous parler de choses de conséquences qui ne souffroient aucun retardement. Je me levai pour recevoir cette visite, elle me venoit bien mal-à-propos ; j'avois les yeux rouges ; & il n'étoit pas difficile de connoître que j'avois pleuré. Eh, mon Dieu ! s'écria le jeune Duc, en me faisant rasseoir., auriez-vous déja apris le sujet qui m'améne ? A la tristesse qui paroît sur votre physionomie, je n'en doute pas : Mais en vérité, Madame, cela ne doit pas vous inquiéter à ce point ; vous avez des amis qui vous donneront des preuves de leur attachement. N'en doutez pas, Madame, & Saint-Fal qui me connoît, continua ce Seigneur, vous dira que je prends chaudement les intérêts de ceux ausquels je suis attaché.

Ce discours me surprit. Que seroit-il arrivé, me dis-je en moi-même, qui me mette dans le cas d'avoir besoin de Protecteur ? Je cachai autant que je le pus, mon trouble, je n'osois me défendre de ne rien sçavoir, dans la crainte de donner lieu au Duc de me demander la cause des pleurs dont il s'étoit aperçu. J'usai d'adresse, & je le priai de me faire part de ce qui me regardoit, comme si je n'en fusse pas informée, afin de concilier son raport avec ceux qui m'avoient été faits, pour mieux juger du fond que j'y devois faire. C'est une badinerie, me dit-il, qui ne doit point vous allarmer, on sçait se prêter dans ce païs, & il ne s'agira que de donner un bon tour à la chose. Il est vrai qu'en examinant de près cette affaire, elle pourroit bien faire quelque peine à toute autre personne qu'à vous, Madame ; mais ce n'est pas dont il est aucune question à present, & l'on n'auroit pas beau jeu à vous tracasser, vous trouverez dans le Marquis de L. V ***, Saint-Fal & moi, des gens qui ne le toléreroient pas. Je gage que le Comte est de mon sentiment.

Ce discours ne faisoit qu'irriter mon inquiétude & ma curiosité ; Saint-Fal, qui d'un coup d'œil me pénétra, & qui étoit fort familier avec le Duc, entra dans mon idée, & lui demanda s'il avoit juré de me

donner de l'inquiétude, en me faisant attendre si long-tems à me circonstancier cette Histoire. A Dieu ne plaise, reprit le Duc en prenant place, je croyois avant toute chose devoir rassurer Madame : voici le fait ; on a pû le détailler d'une autre maniére ; mais on peut compter sur ce que je vais raporter, je le tiens d'original.

Il y a deux heures, me dit le Duc, qu'une femme, à peu près de votre âge, mais moins belle que vous, accompagnée d'un homme, s'est fait annoncer chez moi sous votre nom à l'issuë de mon dîner.

J'étois en compagnie, & dans la confiance que c'étoit vous, Madame, je suis sorti précipitamment de table pour vous aller recevoir ; mais quelle a été ma surprise ! en reconnoissant mon erreur. Vous n'êtes pas le seul, m'a dit cette Comtesse des Roches, que mon abord a surpris : le préjugé où vous êtes pour une femme qui s'est apropriée, je ne sçai pourquoi, mon nom, fait trouver extraordinaire que je vienne le lui disputer, & me plaindre de ce qu'elle tuë de sang froid mon mari que j'ai l'honneur de vous presenter, & de ce qu'elle obtienne des graces en cette considération. Vous devez vous imaginer à quel point j'ai été étonné de ce début ; mais, mon Dieu, ai-je répondu à cette femme, vous m'embarrassez cruel-

lement, & je ne sçai que croire de l'assurance avec laquelle vous me parlez, sous le nom d'une personne que je considére très-fort, & que je connois de même. Le Comte des Roches a repris alors la parole, & m'a dit très poliment, qu'il ne doutoit pas que celle pour qui je m'étois interressé ne portât le même nom que lui; qu'il sçavoit qu'il y avoit plusieurs Officiers dans les Troupes du Roi qui en avoient de semblables; mais que ce qui le surprenoit, étoit que malgré qu'il se fût presenté, & qu'il prouvât qu'il existoit, qu'on le voulut mort jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles de son Régiment, auquel on alloit écrire à ce qu'on lui avoit assuré, pour vérifier cette singuliére contestation, qu'en attendant, on lui avoit signifié qu'on avoit donné son emploi à un autre, & que quand même il seroit vrai que la nouvelle de sa mort fut fausse, il seroit difficile de changer les choses : le Comte a ajoûté qu'il étoit d'autant plus en colére contre la personne qui lui avoit joüé ce tour, qu'il étoit venu exprès à la Cour pour obtenir une gratification dont il avoit besoin pour aller aux eaux, & dont il n'osoit plus se flâter après celle qui avoit été donnée, quoique ce fut à fausses enseignes : il a fini par me suplier de trouver bon qu'il se plaignit au Bureau, n'ayant

pas voulu encore le faire, sçachant que je m'interressois pour la fausse ou la vraye Comtesse des Roches, en m'offrant cependant de se taire, si j'avois des raisons pour que cette avanture passât sous silence, comptant que je pourrois par mon crédit le dédommager du tort que cette affaire lui faisoit.

Pendant que le jeune Duc détailloit cet événement, Saint-Fal se rongeoit les ongles, & sembloit rêver profondément. Pour moi, je tombois des nuës, & je trouvois qu'il n'y avoit que moi seule dans le monde à qui il arrivât des avantures aussi extraordinaires. Le jeune Duc poursuivit ainsi.

Vous ne devez pas douter, Madame, continua-t'il en me regardant fixement, de l'embarras où je me suis trouvé à la priére de cet homme. Ma réponse m'a paru tellement importante, que j'ai cru devoir la remettre au lendemain. L'Officier s'est retiré en me protestant qu'il attendoit mes ordres, & je suis venu sur le champ, Madame, pour sçavoir de vous comment je dois me gouverner dans cette affaire. Elle est ridicule, je vous l'avouë, ajouta ce Seigneur, mais encore faut-il prouver au Bureau qu'on ne lui en a pas imposé; & que si l'Officier & sa femme portent votre nom, il n'est pas moins effectif que vous êtes telle

que je vous ai déclarée dans le Mémoire que j'ai presenté pour vous ; il ne faut autre chose pour vérifier cette affaire, que de déclarer où Monsieur votre mari est mort afin qu'on y écrive, & qu'on connoisse que vous êtes véritablement veuve de Monsieur le Comte des Roches.

Saint Fal qui vit l'embarras terrible dans lequel ce discours me plongea dont il étoit, à dire le vrai, la cause par son imprudence, répondit avec un ton ironique qui me surprit, que la chose seroit bien-tôt prouvée, & que ce Comte & cette Comtesse avoient bien l'air de fourbes, qui, par un manége adroit, vouloient sans doute escroquer quelqu'un, & qu'avant qu'il fut deux heures, que je donnerois dés preuves de ce que j'étois ; mais que pour lors j'avois à sortir ; que je n'osois, par politesse, lui dire que j'avois une affaire indispensable. Mon Dieu! Madame a le plus grand tort du monde de faire ces façons avec moi, interrompit le Duc, elle sçait à quel point je lui suis attaché, je serois au desespoir de la gêner un instant, & je serois trop heureux qu'elle voulût en user avec moi assez librement pour me renvoyer quand elle a ses raisons pour ne me pas voir. Je conçus par le discours de Saint-Fal qu'il imaginoit cette ruse pour me parler en secret, & j'en fus de moitié avec toute la politesse, que je

crus convenable, pour ne pas faire sentir au Duc qu'il m'embarrassoit. Il prit sur le champ son parti, sortit avec le Comte qui lui en donna l'exemple, en me donnant un coup d'œil qui signifioit qu'il me reverroit, & je me trouvai seule enfin, si on peut l'être, avec cent réflexions plus chagrinantes les unes que les autres.

Tant de traverses, coup sur coup, me jettoient dans un abattement si cruel, que j'en perdois jusqu'à l'usage de penser. Saint-Fal arriva comme les pleurs commençoient à s'ouvrir un passage. Il étoit tems; à peine pouvois-je respirer. Je viens à vos genoux, belle Jeannette, s'écria le Comte en rentrant vous marquer le desespoir où je suis de l'affaire que mon imprudence vous occasionne aujourd'hui, je n'avois garde d'imaginer que l'on en feroit l'usage que le Duc m'a apris, & si j'avois pû sçavoir les démarches qu'il a faites, pour vous faire obtenir cette malheureuse gratification, j'aurois assurément été au-devant de sa bonne volonté, & j'en aurois prévû les suites. Le mal est fait, Comte, repris-je, en l'obligeant à se relever, & vous en êtes moins la cause, que la destinée cruelle qui me poursuit; mais ne perdons pas en vains discours un tems précieux. Vous voyez que cent raisons pour une m'obligent à fuir, donnez-moi la derniére marque d'amitié,

en ne m'abandonnant que lorſque je ſerai dans un Cloître. Je ſuis prêt à vous obéïr, reprit Saint-Fal en ſoupirant, je conviens qu'il eſt de la prudence de vous retirer ; mais ſi vous vouliez vous en raporter à moi (& vous le dévriez dans le trouble où vous êtes) je vous mettrois en lieu où vous ſeriez à l'abri de tous les événemens, & où vous ſeriez du moins votre maîtreſſe. Je me récriai le plus que je pus contre cette propoſition ; j'aſſurai le Comte, que je m'étois trouvée trop mal, de m'être abandonnée juſques-là à moi-même, pour tenter une ſeconde épreuve peut-être plus fatale.

Saint-Fal ne combattit plus que foiblement ce deſſein, mais il me remontra qu'il falloit, en attendant que l'on eût cherché un Couvent, que je me retiraſſe quelque part. Je trouvai la propoſition raiſonnable, d'autant plus qu'il me fit remarquer, qu'en attendant que je priſſe le voile, je ſerois Penſionnaire, & que mes meubles qui étoient à moi, & qu'il feroit tranſporter, me feroient honneur, & ſerviroient à me faire recevoir plus agréablement. Que cet aimable ami étoit adroit, & qu'il ſçavoit l'art de perſuader ! Il me prenoit par la vanité, & me faiſoit, pour ainſi dire, enviſager, imperceptiblement, les agrémens qu'une fille a lorſqu'elle entre

dans un Couvent bien nipée. Il réüſſit. Toutes ces choſes ne me firent, il eſt vrai, qu'une impreſſion legére, mais je m'y arrêtai. L'orgueïl ne perd jamais rien de ſes droits; il eſt de tout âge, s'inſinue dans tous les caractéres; & l'expérience nous prouve, que par une ſuperbe oſtentation, nous voulons encore le faire ſuccéder après nous.

Notre conférence dura plus d'une heure, & il fut décidé que je ne partirois que le lendemain; que pour donner le change à la Géneval, dont nous avions tous les lieux du monde de nous défier, Saint-Fal lui diroit que me trouvant trop étroitement logée, j'avois retenu une Maiſon, qui ſe trouvant vacante, m'engageoit à la meubler ſur le champ, & à y loger. Nous prîmes cette précaution, afin que cette femme, qui cauſoit ſouvent avec le vieux Marquis, n'allât point faire quelque diſcours qui le fit tenir ſur ſes gardes, en cas qu'il diſſimulât avec moi. Je ne pouvois m'empêcher de l'en ſoupçonner. Il ne me regardoit jamais que je n'entreviſſe dans ſon coup d'œil un air fin, qui me troubloit toutes les fois que cela arrivoit. L'on verra bien tôt que malgré ma jeuneſſe j'étois claire-voyante. Etre femme & fine, eſt à peu près la même choſe. A vingt ans, il eſt bien rare qu'il s'en trouve d'innocentes.

Mais finiſſons ; la ſincérité n'eſt pas du goût de mes ſemblables : elles la déſaprouveroient.

Les choſes furent exécutées de point en point, comme il avoit été réſolu. On démeubla le lendemain dès le grand matin ; mais au lieu de porter les meubles où l'on avoit ſupoſé à la Géneval, un Valet de Chambre du Comte les fit charger ſur des Voitures retenuës, & conduire à Paris.

Une heure avant que de partir, j'envoyai chercher Mélicourt, auquel je fis confidence de mon voyage, & des raiſons qui m'y engageoient, en lui promettant que dès que je ſerois logée, je lui écrirois ma demeure, afin qu'il vint me voir. Il fut ſenſible à cette attention, & m'aſſura qu'il ne manqueroit pas à ſon retour de me rendre viſite. Il m'aprit que ſon affaire prenoit un bon train, qu'il eſpéroit, avant la fin du moins, que Sainte-Agnès ſeroit relevée de ſes vœux. Je l'en félicitai de tout mon cœur, & je lui dis que dès que je ſerois plus tranquile, j'écrirois à cette chére amie, & qu'en attendant je le priois de lui mander qu'il n'y avoit perſonne au monde qui l'eſtimât plus que moi.

L'on ne fait guéres de démarches ſecrettes qui ne ſoient troublées d'incidens déſagréables. J'étois dans une Chaiſe de

Poste que le Comte m'avoit prêtée, pour l'aller joindre, car il avoit parti le premier, & je remerciois en secret le Ciel qui permettoit que j'eusse pris le large sans aucun obstacle, lorsqu'en tournant vers la grande allée, je passai à côté du vieux Marquis qui revenoit dans son Carosse de la Ville. Je pâlis jusques au fond du cœur, & je ne pus douter qu'il ne m'eût fort bien reconnuë, car il me regarda fixement, & me fit un sourire. Je ne sçai ce que ma phisionomie lui dit. Je le perdis alors de vûë. Ma Chaise alloit grand train, & je me flâtai que j'en serois quitte pour la peur.

Quelque court que fut le voyage, je trouvai le tems de faire des réflexions: je m'accoûtumois plus aisément aux traverses continuelles de ma vie, qu'au changement du Marquis. Il ne m'aime plus, m'écriai je, il m'abandonne à mon sort! fatale passion! pourquoi vous ai-je donné un si cruel empire dans mon cœur, me disois-je? Pourquoi ne puis-je l'en arracher? & s'il est dit que je sois faite pour aimer, que ne reconnois-je les soins du plus délicat, & du plus complaisant des hommes? En suivant cette idée, l'amour qu'on a pour soi-même, me faisoit observer combien je serois heureuse, si je pou-

vois parvenir à rendre justice au mérite du Comte, je me le representois avec cet air de franchise & de bonté dont il assaisonnoit tous les services qu'il me rendoit; je ne pouvois m'empêcher de faire attention à une figure agréable & prévenante; j'admirois son désinterressement & ses façons nobles d'obliger; je soupirois ensuite, il sembloit que je me donnasse des raisons pour lui rendre justice. Je le mettois en paralelle avec le Marquis, l'un me sembloit un ingrat, l'autre un Amant tendre & fidèle. Voilà ce que je pensois quand il parut au bout du Cours, où il m'attendoit avec un Carosse de remise; précaution qu'il avoit prise, afin de dérober à tout le monde l'asyle qu'il m'avoit preparé.

J'étois si remplie des idées que je m'étois faites sur son chapitre, que je le regardai avec des yeux, & que je lui tins des discours qui ne m'étoient pas ordinaires. La maniére dont il y répondit, au lieu de me faire remarquer que j'y donnois lieu, acheva de me plonger dans une yvresse que le seul trouble de mon esprit occasionnoit. J'entrai familiérement dans le détail de l'Apartement qu'il m'avoit loüé, comme si je fusse accoutumée à n'avoir rien de caché avec lui; il m'a-

prît qu'en attendant que je fusse meublée dans un joli Apartement qu'il m'avoit retenu, j'allois descendre dans un Hôtel garni, où je serois fort bien. Je le remerciai avec les termes les plus obligeans, de tant de soins & de peines. Hélas, que j'étois cruelle ! Je renouvellois la blessure que le caprice de l'amour, plûtôt que mes charmes, avoit fait dans son cœur, & que la raison auroit peut-être guéri peu-à-peu. Que l'époux que j'aime plus que ma vie pardonne cette pitié généreuse. Y a-t'il quelqu'un dans le monde qui la refuse à un homme qui s'en est toujours montré si digne ?

Nous soupâmes le Comte & moi ensemble tête à tête, je n'étois point de mauvaise humeur, & il étoit comblé du changement prodigieux qu'il remarquoit en moi. Il m'a avoüé depuis, que l'idée qu'il avoit que je voulois éprouver sa sagesse & sa façon de penser pour me décider pour le Cloître, en cas qu'il parût avoir de certains empressemens, l'avoit seule retenu & empêché de se jetter vingt fois à mes pieds, pour me marquer les transports que lui causoient mes bontés. Que cette crainte étoit délicate, & qu'elle augmenta mon estime ! L'on voit bien peu d'hommes garder ces ménagemens. Une femme est bien heureuse

quand elle s'en attache d'aussi parfaits.

Le lendemain Saint-Fal me conduisit à mon Apartement : il étoit composé de quatre piéces. Ma chambre étoit si embellie, & si différente de celle de Versailles, qu'à peine en connus-je les meubles : je ne pûs m'empêcher de gronder le Comte de cette augmentation de depense ; il s'excusa en me disant qu'il ne l'avoit point ordonné, mais que ce que je voyois de plus étoit le reste de mes meubles de Versailles qui n'avoient pas pû tenir place dans cet endroit ; il avoit toujours des raisons si valables à me donner, qu'il me fâchoit quelquefois de ce que je n'avois rien à y répondre. Voilà à quoi sert l'esprit, & c'est en avoir beaucoup que de soustraire l'humiliante obligation de remercier ; c'est obliger doublement.

Saint-Fal passa encore une partie de la journée avec moi ; il s'occupa à me faire remarquer les titres de plusieurs livres nouveaux dont il avoit augmenté ma Bibliothéque, & qu'il me conseilloit de lire, disoit-il, pour me dissiper, afin de me mettre en état de me décider plus librement. Après m'avoir demandé la permission de souper avec moi, ce que je ne me sentois pas la force de lui refuser, quoique je me representasse, on ne peut pas mieux, que cela n'étoit pas dans les

régles de la décence, il me demanda, pendant que ma bonne tante mettoit le couvert, s'il étoit aſſez malheureux pour me contraindre, ou ſi j'avois ſi peu de confiance en lui, que je n'oſaſſe lui parler des choſes qui me faiſoient plaiſir ? J'avouë que cette queſtion m'embarraſſa, & que je ne touchai point au but. Le Comte avoit l'art de me deviner. Vous êtes adorable, me dit-il en me preſſant reſpectueuſement les mains, voilà deux jours que j'ai joüi du charme de vous voir, & vous ne m'avez point parlé du Marquis ? En me diſant ces mots, l'adroit Saint Fal me regardoit fixement : il vouloit ſonder le gué, connoître ſi je l'aprouvois, ou ſi le dépit ſeul contre mon Amant m'empêchoit d'en parler. Je rougis à ſa demande, mon cœur me repreſenta mon ingrat avec tous ſes charmes, & me le dépeignit avec toute ſa barbarie. Que vous êtes cruel ! repondis-je avec un air d'inquiétude, pourquoi me faire reſſouvenir d'un homme que vous ſçavez que je veux oublier ? Quelle ſatisfaction trouvez-vous à me replonger dans des réfléxions qui me coûtent tant d'éloigner ? D'où vient voulez-vous que je penſe au Marquis ? ſonge-t'il encore à moi ? Non, non, cher Comte, continuai-je avec un peu d'émotion ; il n'y a rien qu'il n'y pa-

roisse, il me quitte sans me voir, il part sans me donner le moindre espoir de retour ; il fait plus , il me dit un adieu éternel.... Ah ! je ne suis que trop convaincuë que je lui suis à present autant indifférente, que je lui étois chére autrefois. Peut-être, hélas ! soupire-t'il à present auprès d'une autre femme , à laquelle il jure une ardeur éternelle ? .. Cet hélas & ce soupir, interrompit Saint-Fal, qui connut que j'allois m'affliger, prouvent ce que je voulois sçavoir : Oüi, Jeannette , belle Jeannette, vous aimez plus que vous ne vous l'imaginez. Le Marquis sera toujours chéri, & son Cousin toujours malheureux. Vous venez de prononcer mon arrêt , je le respecte & je vous donnerai des marques avant qu'il soit huit jours, que je vous aime plus que vous n'aimez votre Amant , & en vérité c'est caver au plus fort.

Ce que venoit de me dire le Comte m'interressa. Quelles marques devez-vous donc me donner si convaincantes & si bréves , repris-je ? & quel raport doivent-elles avoir avec le Marquis ? Autres preuves de ce tendre amour, poursuivit Saint-Fal, en se forçant à sourire , vous ne seriez point curieuse au point où vous le paroissez, si mon discours n'avoit interressé que moi seul : pour vous en punir, ajoûta-t'il agréablement, je ne vous dirai rien que

vous ne m'ayez promis de ne ſonger au Couvent, dont vous me parlez à toute heure, qu'à mon retour. Comment, m'écriai-je, vous allez partir, & m'abandonner ſans que vous m'ayez remiſe dans un Cloître ? Que cette crainte ſeroit obligeante, reprit Saint-Fal en ſoupirant, dans d'autres circonſtances ! ...... Eh, Comte, continuai-je ! quel plaiſir trouvez-vous à m'humilier ? Pourquoi douteriez-vous de l'amitié que j'ai pour vous, que je vous dois, & dont vous êtes ſi digne ? mais ne vous plaiſez plus à m'allarmer ; quel eſt donc ce voyage que vous devez faire, & le miſtére à l'éclairciſſement duquel vous mettez une condition ? Au nom de Dieu, ne me mettez pas plus long-tems en ſuſpens. Eh bien, adorable Jeannette, il faut donc parler, me dit-il en levant les yeux au Ciel ? mon devoir m'apelle à l'Armée ? j'y dévrois être depuis huit jours, mais je n'ai pû me réſoudre à vous laiſſer dans un lieu où vous couriez des inquiétudes & des dangers : le myſtére eſt, que je verrai le Marquis, & qu'avant huit jours, vous aurez peut-être de ſes nouvelles. Voilà l'énigme. Je connois trop le caractére de mon Couſin pour révoquer en doute, que lorſqu'il vous ſçaura éloignée du Duc, & qu'il fera réfléxion ſur l'in-

justice de ses soupçons, il n'expire de regret du procédé avec lequel il en a usé avec vous, j'en suis presque assuré. Jugez après cette présomption, si je suis à mon aise, & si je me sépare de vous à regret

Que l'amour & l'espoir ont de puissance sur un cœur prévenu ! Le Comte ne m'eût pas plûtôt fait entrevoir que j'étois toujours aimée, & que mon Amant reviendroit à moi, que j'avalai à longs traits la douceur de cette idée flâteuse. Je ne fus plus si allarmée de ce départ que je venois de craindre ; mon esprit allant plus vîte que la poste même, faisoit arriver Saint-Fal à l'Armée devant vingt-quatre heures ; il joignoit le Marquis, assistoit à l'entretien de ces deux amis, voyoit se repentir de mon Amant, & le pardonnoit avant qu'il eût demandé grace. Le souper qu'on servit, interrompit à propos une conversation qui alloit me gêner. Saint-Fal toujours complaisant, toujours délicat, feignit de ne point s'apercevoir de ce qu'il ne démêloit que trop ; il m'entretint du plaisir qu'il se faisoit de recevoir de mes Lettres, puisqu'il avoit, disoit-il, la permission de m'écrire, & l'espérance de recevoir des réponses : il s'abstenoit de me parler du Marquis ; un moment auparavant je lui avois fait un procès de m'en faire ressouvenir, & si je m'étois cruë, je l'aurois querellé de ce

qu'il m'obéïssoit si bien. Amour cruel ! Fatale passion ! Dans quel dérangement ne portes tu pas un cœur trop foible & trop sensible à tes coups ? Il n'y a qu'un instant que j'étois indifférente, j'avois été deux jours sans parler de mon Amant, cela ne m'avoit rien coûté, parce que je le croyois indifférent. L'espoir me ranime, je crois qu'il m'aime encore, & je veux qu'il ne soit plus question que de lui. Ne voilà t'il pas un véritable titre d'*Egarement* ? L'esprit & le cœur ne sont-ils pas de moitié de ses désordres de jugement ? Le trait m'est échapé, je n'en dirai pas davantage.

Saint-Fal me fit enfin ses adieux : quelques soins qu'il se donnât pour me cacher ses larmes, je les vis couler, je ne pus m'empêcher d'en être attendrie ; je lui fis toutes les amitiés dont j'étois capable pour le consoler, il en fut si satisfait qu'il me renouvella les assurances les plus précises de son désinterressement, & de l'ardeur qu'il avoit de travailler sincérement à mon bonheur. A peine fut-il éloigné que je le fis rapeller : j'exigeai de lui qu'il ne feroit aucune démarche en ma faveur auprès du Marquis ; malgré la tendresse dont j'étois prévenuë pour lui, mon petit cœur étoit piqué, il étoit haut, & ne pouvoit penser qu'il avoit été offensé sans

vouloir s'en reſſentir. La crainte que j'eus que le Comte, ſous prétexte de me ſervir, ne fit quelques pas qui me compromit, me fit prendre une précaution aſſez ſinguliére, pour être ſûre de mon fait, ſi mon Amant avoit à revenir, je voulois ne le devoir qu'à ſon amour. Pour cet effet, je liai Saint-Fal par la parole d'honneur; je lui fis promettre qu'il me manderoit avec la franchiſſe d'un honnête homme, tout ce qui auroit raport à moi, ſans ſuprimer par égard, ou par aucun autre intérêt, aucune des circonſtanccs qui me regarderoient. La réponſe qui me fut faite, me parut ſi ſincérc, que je ne doutai pas que je ne fuſſe ſervie comme je le ſouhaitois. Je conſentis à mon tour à ce que Saint-Fal exigeoit de ma complaiſance: c'étoit de ne point aporter aucun changement à mon état juſqu'à ſon retour. Ce fut avec peine que je me rendis à ce deſir, il ſembloit que je prévoyois ce qui en devoit arriver.

Le lendemain du départ de cet aimable ami, je me trouvai dans un abattement terrible: Que la ſolitude eſt cruelle lorſqu'on eſt accoutumée à une compagnie agréable & qui nous convient! C'étoit en vain que j'avois recours au travail ou à la lecture, tout m'ennúyoit & rien ne pouvoit charmer mes ennuis. Je paſſai la moitié

tié de la journée à rêver & à m'affliger. Je ne me consolois que dans l'espérance de recevoir des Lettres de l'Armée, & j'aurois voulu, si je l'avois pû, abreger le tems, afin d'être plutôt satisfaite. Le flâteur espoir du retour de mon Amant, dont le Comte m'avoit séduit, me passoit à tout moment à l'esprit. Quoi ! je le reverrois tendre & fidèle, m'écriois-je lorsque cette idée se presentoit à mon esprit ! Je serois assez heureuse pour espérer d'être un jour à lui ! Tantôt j'espérois, un moment après je détruisois mon espoir ; en un mot je n'étois jamais d'accord avec moi-même, & lorsque je me demandois bien sérieusement de quel côté mon imagination panchoit, je ne sçavois que me répondre. Incertaine, inquiéte, j'allois, je venois, je regardois à travers les carreaux, je passois d'un Apartement à l'autre, & je me tourmentois plus que si j'eusse été occupée d'un travail pénible. Lorsque l'esprit souffre, il fatigue le corps au dernier point.

Je soupai, & je me couchai de très-bonne heure, c'est envain que je voulus fermer l'œil, il ne me fut pas possible : deux fois mes bougies furent éteintes, & autant de fois rallumées. Enfin, ne sçachant que devenir, & au desespoir de l'état où je me trouvois, je me relevai & je fus chercher dans ma Bibliothéque un Livre : le

premier qui me tomba ſous les mains, fut une Brochûre que le Comte m'avoit aportée le jour de ſon départ, & qui étoit fort couruë, à ce qu'il m'avoit dit. Je me remis dans mon lit avec ce Livre ; je n'en eus pas lû quatre pages, que je commençai à m'interreſſer à la jeune perſonne qui en faiſoit le ſujet, je m'attendris. Je tremblai de voir la fin d'un Ouvrage à qui je devois tant. Je reſpirai, & le fond de mes inquiétudes changea bien-tôt d'objets. Je m'oubliai moi-même, pour ainſi dire, en faveur de l'aimable Marianne que je liſois ; il me ſembloit trouver un raport parfait de ſa vie avec la mienne. Elle trouvoit une Protectrice, le portrait qu'elle en faiſoit, convenoit à Madame de G.... A chaque page je faiſois des aplications, je m'arrêtois : Hélas! diſois-je, c'eſt moi, cet Amant ſi tendre, c'eſt le Marquis, ce Climal Monſieur de G.... Quelque différence qu'il y eût de ſes avantures aux miennes, je voulois ſi fort y trouver du raport, que je forçois les événemens, ajuſtois les portraits, je m'apropriois enfin juſqu'aux converſations.

Je paſſai une partie de la nuit à cet agréable amuſement, & je ne quittai point la lecture que je n'euſſe achevé cette premiere Partie. J'aurois donné tout ce que j'avois pour avoir les ſuivantes. Que l'Au-

teur * de cet Ouvrage eſt charmant, m'écriois-je, & que je ſerois heureuſe de le connoître ! On ne peut écrire avec autant de fineſſe & d'eſprit, ſans être aimable dans la ſociété. De-là, je faiſois des réflexions ſur l'utilité dont étoit la lecture & les avantages qu'elle procure. Je me trouvois toute autre depuis que mon eſprit s'étoit diſtrait par les jolies choſes dont il étoit rempli. Je me fis un plan de lire ; mes jours couleront plus vîte, me diſois-je, j'attraperai un tems plus heureux. Ne ſuis-je pas trop fortunée de me diſtraire auſſi agréablement ? Le ſommeil vint à la fin interrompre ces réflexions ; & je paſſai la nuit beaucoup mieux que je ne m'en étois flâtée.

Je fus réveillée à dix heures du matin par la plus belle voix du monde, elle étoit de femme, d'une fléxibilité & d'une douceur ſi grande, que je me levai exprès pour la mieux entendre. Je n'eus pas de peine à connoître que celle qui poſſédoit un ſi riche treſor, demeuroit au-deſſus de mon Apartement ; les fenêtres étoient ouvertes, & dès que je fus aux miennes, j'entendis juſqu'aux paroles. Je trouvai tant de plaiſir ; cet amuſement, que je ne ſongeai pas à m'habiller, dans la crainte de perdre une minute de cette aimable

* M. de Marivaux.

fête. J'ai toujours été idolâtre de la Musique, & j'en ai fait jusqu'aujourd'hui ma plus flâteuse récréation.

Dès que la voix cessa, je m'habillai & je vâquai aux affaires du ménage, je n'y étois point neuve à mon âge, & j'entendois assez bien l'œconomie. Ma tante étoit la meilleure personne du monde, mais elle n'avoit aucun usage de Paris, quoique je dusse moins qu'elle assurément être au fait de ces matiéres, je m'en tirois assez heureusement.

Plusieurs jours se passérent sans que rien d'interressant m'arrivât ; je m'étois jettée absolument dans le goût de la lecture, & j'y trouvois tant de consolation, que j'en occupois presque tout mon tems. Je le variois quelquefois par la Musique. J'avois fait connoissance avec la Demoiselle qui chantoit si bien ; & dont j'avois été charmée dès la premiére fois ; c'étoit une fille de famille de vingt-deux ans, qui avoit infiniment de l'esprit, & le caractére d'une douceur séduisante. Cette fille me plut d'abord avec tant d'excès, que, sans entrer dans le détail de ce qu'elle étoit, je m'y livrai avec confiance. Elle venoit dîner presque tous les jours avec moi ; & quand elle y manquoit, ce n'étoit que pour que je lui fisse, disoit-elle, la même grace ; pour ce qui étoit du ref-

te de la journée, ni elle, ni moi, ne nous étions point encore avisées de la passer ensemble. Je vivois si retirée & si solitaire, qu'elle n'avoit sans doute, osé me proposer de sortir de chez moi ; mais pour dire mieux, elle n'avoit pas cru devoir interrompre son train de vie que j'ignorois, pour s'ennuyer seule avec moi, pendant qu'elle avoit bonne compagnie, ce qui n'étoit pas encore venu à ma connoissance ; sans une avanture qui m'arriva quelques jours après, qui m'aprit combien une jeune personne est imprudente de se faufiler avec des gens qu'elle ne connoît pas, & sur-tout avec des femmes, je me serois peut-être laissée innocemment engager à des liaisons, & je n'aurois pas été la maîtresse de me défaire aisément de cette créature. Qu'une jeune personne court de risque lorsqu'elle est abandonnée à sa propre conduite, & qu'elle ignore tous les piéges qu'on lui peut tendre ! Sans un fond de sagesse extrême, & soutenu par des conseils solides, il est bien rare qu'elle échape aux embûches qu'on lui dresse. Je n'en fis pas heureusement l'expérience en cette occasion ; mais c'est moins à ma retenuë que j'en ai l'obligation, qu'au Ciel qui m'ouvrit les yeux sur un péril que je courois.

Un soir qu'il faisoit le plus beau clair de

lune du monde, & je me mis à la fenêtre pour y prendre l'air. Je commençois à faire les plus cruelles réflexious sur ce que je ne recevois point de Lettres de l'Armée; trois semaines étoient déja passées sans que j'eusse aucune nouvelle du Comte, malgré les promesses qu'il m'avoit fait de m'écrire dès qu'il seroit arrivé. Je me tourmentois, dis-je, l'imagination pour deviner la cause de cette négligence, lorsque Mademoiselle Junie, c'étoit le nom de cette personne qui chantoit si bien, entra dans ma chambre, & me demanda si je voulois lui faire l'honneur de souper avec elle; je m'ennuye à la mort aujourd'hui, & il n'y a que vous seule, me dit-elle, qui puissiez me tirer d'une tristesse qui m'accable, sans que j'en devine la cause. Seriez-vous assez méchante pour m'y abandonner? L'humeur où je me trouvois, avoit tant de raport avec ce qu'on me disoit, que j'acceptai avec joye la proposition. Nous tiendrons table, continua mon amie, nous chanterons, & peut-être que cela nous réveillera l'une & l'autre, car vous ne me paroissez pas plus gaye que moi. Il faut bien un peu chercher quelquefois dans un petit dérangement à égayer les esprits, & il me semble, ajoûta-t'elle, qu'il n'y a pas un moyen plus sur que la table. Je fus d'accord de tous ses

principes : & je la ſuivis avec une eſpéce de plaiſir, d'être diſtraite des inquiétudes dont j'étois agitée, qui m'attira de ſa part mille remerciemens de ma complaiſance.

Effectivement le ſouper fut vif, quoique cela paroiſſe aſſez extraordinaire entre deux femmes. Junie avoit des ſaillies ſi plaiſantes, que je ne pouvois m'empêcher de rire de tout mon cœur. Je n'aprouvois pas cependant dans le fond de mon ame, de certaines expreſſions qui lui échapoient de tems en tems, & lorſque cela lui arrivoit, je reprenois mon ſérieux ; mais elle en badinoit, contrefaiſoit ce ſérieux, & m'obligeoit par-là à la quitter, & m'en faiſoit la guerre comme de minauderies. Ne ſommes-nous pas ſeules, me diſoit-elle, perſonne ne nous entend, & n'eſt-il pas juſte que lorſqu'on eſt amie & de même ſexe, on ſe dédommage de cette contrainte cruelle dans laquelle on nous éléve, & que la décence nous oblige de garder ? Mademoiſelle Junie étoit la plus adroite fille du monde, & l'on en va juger par un de ſes tours. Combien le commerce d'un telle femme eſt à craindre ! Ne faiſons point languir.

Depuis le peu de tems qu'elle me connoiſſoit, il ne lui avoit pas été difficile de ſe perſuader que j'étois ſage, elle n'avoit

jamais vû d'homme chez moi : j'y vivois aisément, je parlois peu sur ce qui me regardoit. Et toutes ses conjectures auroient été tout au plus, que j'étois une jeune veuve à mon aise, & qui, dans la premiére ferveur d'un mari que j'aimois, je ne me souciois point de voir personne. J'avois été un jour à la Messe avec elle, & il n'étoit pas surprenant que j'eusse été regardée. Un des amis de cette Demoiselle étoit devenu amoureux de moi, & l'avoit priée, sans doute, de l'introduire & de le presenter; il y avoit quelques jours, que pour arriver à cette fin, elle m'avoit proposé de venir faire de tems en tems un quadrille chez moi. Ma condescendance auroit été un prétexte bien naturel & bien honnête, mais je m'étois si expliquée si nettement à ce sujet, & je lui avois si bien signifié qu'hors elle je ne voulois voir absolument personne, qu'elle n'avoit osé revenir à la charge. L'on va voir de quelle maniére elle s'y prit pour arriver à son but. Lorsque je songe encore au danger que je courus, j'en fremis. Le Ciel m'inspira, comme on en va juger.

L'adroite Junie, qui vouloit me rendre de bonne humeur, me versoit souvent à boire d'un petit vin muscat, dont la douceur m'avoit enchantée. Malgré ma tempérance, je me défendois vainement de

cette liqueur agréable. Insensiblement elle me rendit gaye, & j'eus enfin la complaisance de chanter, ce qui ne m'étoit point encore arrivé depuis que je la connoissois. Junie fut si frapée de la beauté de ma voix, ou en fit si bien le semblant, que je n'eus point de peine à croire que je méritois ses loüanges. En vérité, dit-elle, on perd beaucoup à ne point connoître une aussi charmante personne que vous; & c'est avec raison, que vous évitez le commerce des hommes, dans l'éloignement où vous êtes pour eux; car, avec tant de beauté & un talent si merveilleux, vous les fuiriez vainement, ils vous suivroient par-tout, & vous auriez tous les jours à essuyer bien des persécutions de leur part.

Je répondis, comme je le devois, à cette galanterie, je ne fus point avare d'encens. Junie m'embrassa vivement après les politesses que je lui fis. Ah! ça, dit-elle en se frapant le front, il faut que nous vous donnions un plaisir de Reines. Sçavez vous bien que je suis un peu folle, & que mon grand plaisir est de paroître ce que je ne suis pas? J'aime à faire l'homme, & je joue ce rôle, on ne peut pas mieux. Demandez à ma Femme de Chambre (elle étoit presente) je veux vous faire l'amour. Moi, continua-t'elle, & je parie que dès que je

que ferai déguiſée, que vous ne me reconnoîtrez pas ? Je me mis à rire de cette nouvelle ſaillie, & je l'aſſurai que, ſous quelque forme qu'elle parût à mes yeux, elle me ſeroit toujours agréable. C'eſt ce que nous allons voir, me dit-elle. Comme elle prononçoit ces mots, on frapa à la porte. Eh, bon Dieu ! s'écria-t'elle, qui eſt-ce qui vient nous interrompre ? Va voir qui c'eſt, pourſuivit-elle, à ſa Femme de Chambre, & qu'il n'entre perſonne à moins que ce ne ſoit l'amie Sainte-Claire. Pour elle je lui fais grace, elle eſt auſſi folle que moi ; mais pour tout autre, néant.

Je me raſſurai à cet ordre, je craignois compagnie ; outre que j'étois dans mon négligé, je m'étois fait une loi de ne voir perſonne. Ce que Junie avoit feint de prévoir, fut, c'étoit l'amie dont elle avoit parlé. Elle étoit fort aimable, & nous eûmes bien-tôt fait connoiſſance. Tu es venuë fort à propos, dit-elle à cette fille. Tu auras part au divertiſſement que j'ai envie de nous donner ; & je t'en ferai juge auſſi-bien que la belle veuve. La Demoiſelle demanda d'un air naturel, de quoi il s'agiſſoit ? on la ſatisfait, elle en marqua de la joye. Vous ne ſçauriez croire, me dit-elle, combien elle eſt plaiſante en Cavalier ? Non, elle eſt d'une folie qui ne ſe peut comprendre. Il y ſix mois qu'elle fut à la Campagne

déguisée en homme, elle fit l'amour trois jours à une fort jolie femme, & elle débita si bien ses douceurs, qu'elle en fit la conquête; le dénouëment de cette piéce fut parfait. La Campagnarde fut si affligée de la métamorphose, qu'elle en tomba malade. Elle n'avoit jamais voulu se marier, & notre folle lui en avoit si bien inspiré le goût, qu'elle a subi enfin le joug. Je ris beaucoup de cette histoire, & elle me donna l'envie de juger par mes yeux, si le rôle étoit aussi bien joüé qu'on vouloit me le persuader. On ne me fit pas languir, & le Cavalier parut un moment après.

Il débuta d'un air aisé, & se jetta tantôt à mes pieds & tantôt à ceux de la Demoiselle qui étoit survenuë. Il avoit un fort joli masque sur le visage; & je jugeai que Junie avoit usé de cette précaution pour rendre la scène plus naturelle. La confiance que j'avois du déguisement ne me faisoit point tenir sur mes gardes. D'ailleurs la Sainte-Claire me donnoit, pour ainsi dire, l'exemple de la bonne foi. Quand je répoussois le masque avec un certain sérieux, le Cavalier faisoit semblant de bouder & de s'en venger, en me préférant l'autre Demoiselle. Tout cela paroissoit si vraisemblable que j'en fus pendant plus d'une heure la dupe. Mais à la fin je commençai à me défier de quelque

chose, lorsque sous prétexte de dire des douceurs à la perfidie Sainte Claire, j'entendis distinctement ces mots. Elle est adorable, mais imagine donc un moyen pour que cette comédie finisse, je suis à bout de mon rôle ; à quoi ménera-t'il ?

Ces mots m'étonnérent, & me firent monter le rouge au visage, je devinai le mystére, & je fus assez maîtresse de moi-même pour n'en rien faire paroître. J'usai d'artifice à mon tour, & je me levai dans l'intention de fuir adroitement ; on voulut me le retenir, mais je prétextai que j'avois des raisons personnelles pour être sans témoins, & afin de donner moins de soupçon, j'en fis l'aveu tout haut, comme si je ne me fusse méfiée de rien. La Femme de Chambre me conduisit dans le boudoir de sa Maîtresse, il avoit une sortie secrette sur l'escalier, chose que je sçavois ; & dès que j'y fus, j'ouvris l'autre porte, & je m'enfuis de toutes mes forces chez moi, en rendant graces au Ciel, en chemin, du danger dont il venoit de me préserver, avec une bonne résolution de ne faire de ma vie, de mon chef, aucune connoissance, & de rompre tout commerce avec une amie si dangereuse.

A peine fus-je descendue, qu'on vint après moi ; Barbe à laquelle je dictai la réponse, dit que je me couchois, & que j'avois dé-

fendu qu'on ouvrit. Junie, qui étoit à la porte, fit tout ce qu'elle put, pour me faire engager à lui faire ouvrir, mais je tins bon, & elle s'en retourna, je croi bien confuse d'avoir été la dupe de son avanture.

Cependant au lieu de me coucher, je guétai au travers de la serrure de la porte, afin de confirmer le soupçon que j'avois, que Junie avoit substitué à sa place un homme pour lui donner lieu, sans doute, de faire ma connoissance; je ne m'étois pas trompée. Je reconnus à la lueur d'un flambeau, qu'un Laquais portoit devant un homme, l'habit de celui qui avoit joüé le rôle supposé de cette fille. Il me parut jeune & assez bien fait, il donnoit la main à Sainte-Claire, qui étoit sans doute du complot, car ils s'arrêtérent à ma porte; & par le peu que j'entendis, je jugeai que ce Cavalier étoit amoureux de moi. Je résolus de me tenir dans les suites si bien sur mes gardes, qu'il ne m'arriveroit jamais de pareilles avantures. Mais je n'étois pas encore à la derniére.

Le lendemain Junie vint pour me voir, ma porte lui fut fermée, & il ne lui fut pas difficile de croire que je n'avois pas été la dupe du tour qu'elle avoit voulu me joüer. Elle m'écrivit, mais sa Lettre

lui fut renduë sans avoir été lûë. Elle parla à ma tante, & lui dit de me dire, qu'elle étoit fort surprise que je me broüillasse avec elle pour des jeux d'enfans. Tout cela ne servit de rien, & je fus si constante dans cette conduite, qu'elle prit son parti & me laissa en repos.

Il n'en fut pas de même du Cavalier qui avoit pris la peine de m'aimer : plus il trouva de difficulté, & plus il devint ardent, comme c'est à peu près l'ordinaire. Il m'écrivit, se presenta à ma porte sous toutes sortes de déguisemens, il n'en fut pas plus avancé. J'étois sur mes gardes, je me défiois de la simplicité de Barbe, & je veillois moi-même, il n'étoit pas aisé de m'en imposer.

Un jour que je travaillois dans ma chambre, il fut jetté par la fenêtre (sans doute de Junie) un paquet cacheté, qui fit beaucoup de bruit en tombant à cause de sa pesanteur, je le ramassai, il étoit à mon adresse, & outre une Lettre que je conjecturai qu'il renfermoit, je ne pouvois douter qu'il n'y eût aussi une grosse somme en or. Je rougis, & je me trouvai très-embarrassée. Quel parti prendre ? de le reporter même, c'est ce qu'on demandoit. De le renvoyer par ma tante, on pourroit nier de l'avoir reçû, le reprendre pour m'embarrasser, & me le redemander au

bout de quelques jours, ou prendre ce prétexte pour m'obliger à recevoir la visite, dont je faisois tant d'efforts pour me parer.

Je fus plus d'une heure à rouler mille choses dans ma tête à ce sujet ; enfin, je me déterminai. J'envoyai Barbe à la Paroisse, avec une Lettre que j'écrivis à un sage Vicaire, dont la réputation de probité étoit connuë, je le priois de me faire l'honneur de me venir voir sur le champ pour une affaire d'une conséquence extrême. Je ne doutois pas qu'il ne répondit à mon empressement.

A peine ma tante fut-elle partie, que je fis réflexion à ce que je venois de faire. J'avois entendu dire toute ma vie que les personnes prudentes ne doivent point donner lieu aux gens d'une certaine sorte d'entrer dans nos affaires, & que cela méne quelquefois au repentir. Il étoit naturel que l'on s'informât qui j'étois ; ma jeunesse & cette beauté dont on me flâtoit, pouvoit occasionner des questions & des recherches. Que pouvois-je répondre ? Dire vrai, je risquois des exhortations, des remontrances. M'en auroit-on cru sur ma parole, sur mes protestations de sagesse ? M'avoüer telle que j'étois, ne donnois-je pas lieu à des jugemens désavantageux dans l'état commode où je me montrois, & une

ſupériorité ſur moi, qui pouvoit obliger à me remettre entre les mains de mes parens. Cette idée m'effraya, je réſolus de ne le point laiſſer entrer dans ce qui me regardoit, de me conduire de ſorte avec l'Eccléſiaſtique que j'attendois, qu'il n'eût aucune priſe ſur moi : je comptois beaucoup ſur les bons raports qu'on feroit de moi, en cas qu'on fit des enquêtes de ma façon de vivre, étant certain que depuis que j'étois dans cette Maiſon, il n'avoit pas été queſtion de moi, on m'ignoroit, & ce n'eſt pas peu pour la réputation d'une fille, dont le plus grand éclat eſt de ne pouvoir donner matiére à en parler.

L'Eccléſiaſtique ſuivit de près ma tante. Dès qu'il fut arrivé, je lui apris l'embarras où j'étois, & ce qui y avoit donné lieu. Je fus extrêmement ſatisfait de la maniére dont il me parla ; il ſe contenta de m'écouter, & me parut ne vouloir ſçavoir que ce que j'avois envie de lui dire. Cette ſage maniére d'agir, me donna de la confiance, de l'eſtime & du reſpect. Il me loüa beaucoup ſur ma conduite, & me promit que je n'avois rien à craindre des tentatives qu'on faiſoit contre moi ; il m'exhorta à ne voir que des perſonnes dont je fuſſe très-aſſurée, & déplora le malheur de celles qui en uſoient autre-

ment, m'aſſurant que la plûpart des jeunes perſonnes ſe perdoient par la fréquentation de leurs ſemblables. Sans manquer à la charité, il m'aprit que la perſonne qui vivoit au-deſſus de moi, étoit ſuſpecte, & que je devois éviter abſolument tout commerce avec elle.

Ce ſage Eccléſiaſtique emporta le paquet cacheté, & me laiſſa fort édifiée de lui. Je ne ſçai de quelle maniére il en uſa, mais depuis ſa viſite, je n'ai jamais entendu parler de Junie, ni de ſes adhérans.

Je me trouvai bien heureuſe d'avoir eu recours à un reméde ſi efficace, & j'en remerciai Dieu du plus grand cœur.

Le jour qui ſuccéda à cet événement, fut l'époque de nouvelles traverſes : je reçus deux Lettres, l'une de l'Armée, & l'autre de Verſailles.

Quelque précipitation que j'euſſe d'aprendre des nouvelles de l'inconſtant Marquis, ma curioſité me fit ouvrir la ſeconde : il étoit effectivement bien extraordinaire que je reçuſſe des nouvelles de ce Païs ; outre que je n'y étois en relation avec perſonne, l'on ne devoit pas ſçavoir mon adreſſe, je ne l'avois donné qu'au ſeul Mélicourt, & je connoiſſois trop ſa diſcrétion : cependant elle étoit écrite bien au long. Cet événement me frapa, & je voulus en être éclaircie, mais quel fut ma ſur-

prise & ma frayeur en reconnoissant à la signature, qu'elle étoit du vieux Marquis ! Cette Lettre contenoit ces mots.

LETTRE.

Vous me fuyez en vain, belle Jeannette ; dans quelque lieu que vous vous retiriez, quelque supposition que vous fassiez, je sçaurai toujours où vous êtes, & ce que vous faites. Je devine aisément à quel point cette Lettre vous surprendra, & combien vous ferez de réfléxions sur cet évènement si peu attendu ; qu'il ne vous inquiéte cependant pas, je suis plus de vos amis que vous ne pensez, & bien loin de vouloir faire un mauvais usage de ce que je sçai, je veux être le premier à contribuer à votre bonheur. Souvenez-vous bien qu'un homme comme moi, ne connoît point les mauvais détours, je ne sçais point manquer à ma parole ; ainsi gardez-vous bien de faire aucune démarche qui ressente la crainte. Je vais demain à Paris, je vous verrai ; & il ne tiendra qu'à vous que je vous donne des preuves de l'estime que je fais de votre sagesse ; elle m'est connuë, c'est beaucoup. Encore une expérience, & vous connoîtrez le cas que je fais de vous.

LE MARQUIS DE L. V.

La lecture de cette Lettre me rendit

tremblante, incertaine ſur le parti que j'avois à prendre, & me ſaiſit juſqu'au fond de mon ame. Seigneur ! m'écriai je, c'eſt à vous d'avoir pitié de moi, & de m'inſpirer. Que ſignifie un ſi prodigieux changement ? Quelles ſont les vûës du vieux Marquis, & comment prétend-il contribuer à mon bonheur ? Ah ! ſans doute que ſon fils me trahit, & que pour ſe délivrer abſolument de moi, il me ſacrifie à ſon pere. Je ne me trompe pas, ce Vieillard ſatisfait de ce côté, à perdu la haine qu'il avoit contre moi, & veut contribuer par généroſité ou par politique, à me faire un établiſſement qu'il puiſſe prévenir la foibleſſe que le Marquis pourroit reprendre en me voyant. Mais que cette conduite eſt cruelle, continuai-je avec des larmes ! Aurois-je jamais pû attendre tant de barbarie de la part d'un Amant ? Pouvoit-il prévoir que ſon pere fît ſuccéder les bontés aux menaces & à ſon averſion ?

J'étois ſi occupée de toutes ces choſes, que je ne liſois point la Lettre de Saint-Fal, qui m'avoit ſi fort interreſſée, & que j'avois attenduë avec tant d'impatience. Je l'ouvris à la fin. Autre ſujet d'étonnement & de larmes : La voici.

LETTRE.

J'*Ai retardé de jour en jour, belle Jeannette, à vous écrire, dans l'espérance que j'aurois des choses interressantes à vous mander. La crainte de vous chagriner par un trop long retard, est cause que je le fais, quoique je n'aye rien que d'inquiétant à vous écrire. Je vous ai promis de ne vous rien cacher: je devrois pourtant vous céler que je n'ai point trouvé le Marquis en arrivant au Camp, & qu'il n'est point encore revenu de la guerre, où il a demandé à aller avec un détachement, ce qui donne ici beaucoup d'inquiétude à ceux qui s'interressent à son sort, dans la crainte qu'il n'ait été pris. Ses gens que j'ai questionnés aussi bien que plusieurs Officiers, m'ont assuré qu'il étoit arrivé ici avec une mélancolie qu'il a caché vainement: on conjecture qu'il a du chagrin, & que c'est pour le dissiper qu'il a voulu se faire commander. Il ne m'a pas été difficile de deviner la cause de sa tristesse. Vous devez sentir, Mademoiselle, que vous y avez grande part, ne vous chagrinez pourtant point trop, nous aurons peut-être des nouvelles de ce cher Cousin. Je ne manquerai pas dans la minute de vous en faire part. Nous comptons que la Campagne ne sera pas longue, & qu'après une Bataille qu'on desire & qu'on espére, on nous renverra dans nos quartiers: je me re-*

pais quelquefois de cette douce idée, parce qu'elle me raproche de vous, & que je n'imagine pas un plus grand bonheur que celui de vous voir, & de mériter l'honneur de votre estime.

SAINT-FAL.

Au Camp de.....ce...

L'on ne ressent jamais avec plus de vivacité l'attachement que l'on a pour un objet chéri, que lorsqu'on croit être à la veille de le perdre. Je ne m'étois fait encore qu'une idée imparfaite de la guerre. A peine connus-je que le Marquis étoit exposé, que je me la representai avec toutes ses horreurs. O Ciel! m'écriai-je couverte de larmes, se peut-il que je sois accablée de tant de côtés à la fois? Comment puis-je y survivre? Que signifient tous ces chagrins coup sur coup? ne présagent-ils pas le plus grand des malheurs? Ah, grand Dieu! faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvû que vous conserviez mon Amant, & qu'il échape à tous les périls où son courage & son chagrin le mettent en proïe. Que je suis malheureuse? continuai-je, de ne m'être point justifiée avant son départ, peut-être que mon innocence me l'auroit ramené, & rendu jaloux d'une vie qu'il auroit crû devoir me conserver.

Je ne raporterai point tous les discours

que ma douleur me fit proférer. Pourquoi vous ennuyerois-je, ô Lecteur du recit de mes larmes ? jusqu'ici je n'en ai que trop versé ; mais encore un peu d'indulgence, le moment viendra qu'elles seront essuïées, & qu'il sera prouvé que la fécilité que procure la sagesse, est d'un si grand prix, qu'on ne regrette pas de l'avoir trop achetée.

Quoique je dûsse être préparée à la visite du vieux Marquis, je me trouvai dans un embarras horrible lorsqu'il parut. Sa presence me fit sentir toute la distance qu'il y avoit de lui à moi, parce que je sçavois qu'il connoissoit mon origine. Peut-on être humiliée par des endroits plus sensibles ? Cependant je pris sur moi de vaincre ma rougeur & mon trouble. Je voulus parler la premiére de la basse de ma naissance, afin qu'il ne m'en dit rien ; ma vanité me suggéra ce moyen. Est-il possible, Monsieur, lui dis-je en le recevant respectueusement, & en lui presentant un Fauteüil, que vous daigniez me voir après que je vous suis connuë ? Quel raport y a-t'il d'une Païsanne, & d'une Païsanne qui a eu le malheur de vous déplaire, avec un Seigneur tel que vous ! d'où me vient une distinction que je n'ai méritée par aucun endroit ? ... Laissons cela, belle Jeannette, me dit le Marquis, en m'obligeant à

m'asseoir : je suis revenu des sujets de plainte que j'ai eu autrefois contre vous, & votre vertu, dont j'ai des preuves fidèles, m'a donné toute l'estime qu'on peût ressentir pour une fille qui en est aussi digne que vous. Ne parlons point de ce que vous êtes née : je vous sçai bon gré cependant d'en faire l'aveu si aisément ; ce trait n'est pas un des moins frapans, & j'y fais attention. Le manque de naissance est un caprice du hazard, dont on ne se doit souvenir que lorsque le vice l'enlaidit : la sagesse & les grandes actions la font oublier, la débroüillent de ce qu'elle a de bas, & en donnent une aussi pure que celle des Rois, quand on ne bronche pas dans les sentiers épineux de la vertu. Je n'apuyerai pas davantage sur cet article ; vous avez moins besoin, cher enfant, d'être instruite qu'une autre. Votre éducation est admirable, & je voudrois vous enseigner toute autre chose ; mais avant que de m'expliquer davantage, je voudrois que vous me disiez avec cette franchise qui sied si bien à la probité & à la vertu, où vous en êtes avec mon fils ? j'ai des raisons pour vous faire cette question, & si vous y répondez comme je le desire, je vous en tiendrai compte, & vous ne regretterez sûrement pas de m'avoir satisfait sur un point qui me touche de bien plus près que vous ne le

pensez. La vérité & la confiance sont d'un si grand poids dans mon esprit, qu'elles l'emportent sur toutes les autres qualités.

Lorsque le vieux Marquis m'avoit écrit qu'il me viendroit voir, je m'étois bien imaginée que j'aurois à essuyer dans cette visite un entretien bien embarrassant ; mais je ne m'attendois pas qu'il dût être si pressant : il étoit d'autant plus terrible pour moi, que j'étois attaquée par les endroits les plus vifs & les plus délicats. Les faux-fuyans paroissoient inutiles ; j'avois affaire à l'homme du monde le plus fin, & qui vous pénétroit le mieux. En me tenant le discours dont je viens de parler, il avoit les yeux fixement attachés sur moi, & il sembloit qu'il parcourût avec moi les replis de mon cœur. Que pouvois-je contre des attaques si redoutables ? Il n'y avoit que cette vérité dont il disoit faire tant de cas, qui pût réüssir avec un esprit monté comme le sien, & j'y eus recours. On ne bronche jamais en disant vrai.

Je vous nierois en vain, Monsieur, repondis-je après avoir gardé un moment le silence, que Monsieur votre fils ne m'ait été cher, il a des qualités si séduisantes, & qui annoncent tant de probité, que mon cœur n'a pû se défendre contre tout son mérite. Je manquerois à cette vérité dont vous me semblez si jaloux, si je biaisois

ſoit ſur ce ſujet. Je pourrois me ſervir des termes de l'eſtime, pour exprimer de l'amour, mais je ne veux point en impoſer. J'ai aimé Monſieur votre fils, avec toute la ſincérité dont je ſuis capable; ſans le dernier procédé qu'il a eu avec moi, je reſſentirois peut-être encore les mêmes mouvemens: je n'oſe vous dire qu'ils ne ſubſiſtent plus; je ne me connois pas encore aſſez bien pour décider de mes ſentimens ſecrets, je m'étendrois en vain ſur cet article, je ne pourrois en dire davantage. Vous avez plus d'uſage que moi, peut-être me démêlerez-vous mieux.

Le vieux Marquis parut tranſporté de la maniére naturelle dont je venois de m'expliquer. Vous êtes adorable, me dit-il. Mes ſentimens d'eſtime redoublent pour vous, & je veux vous en donner des marques. Continuez à me parler naturellement. Dites-moi d'abord quelles ſont vos vûës, & avoüez-moi enſuite avec la même bonne foi, de qui vous recevez à preſent les ſecours qui vous ſont néceſſaires? Tant que mon fils a été ici, & Saint-Fal, je me perſuade aiſément que vous n'avez pas manqué. Mais ſupoſons que vous n'entendiez plus parler de l'un & de l'autre; quels moyens imaginez-vous pour vous ſoutenir ſur le ton que vous avez pris? Regardez-moi, belle enfant: comme vo-

tre ami ; banniſſez ces mouvemens de crainte & d'embarras que je démêle, ils ne doivent avoir aucun lieu. Si je ne m'interreſſois pas véritablement à ce qui vous regarde, je n'entrerois point dans ces petits détails. Hélas ! Monſieur, repris-je en ſoupirant, vous me rapelez l'imprudence d'une conduite, contre laquelle ma raiſon s'eſt ſouvent révoltée. Ce n'eſt pas ſans réſiſtance que Monſieur votre neveu eſt parvenu à me donner des marques de la bonté de ſon cœur généreux. Il y avoit longtems que j'avois borné ma deſtinée à me renfermer dans un Cloître, & je l'ai preſſé plus d'une fois de conſommer ſes bienfaits par celui là ſeul. Vous me parlez toujours de Saint-Fal que vous n'aimez pas, interrompit malignement le Marquis, & mon fils n'entre pour rien dans tous ces arrangemens. Cependant il étoit bien plus naturel que ces petits frais le regardaſſent que mon neveu. L'avantage d'être aimé de vous.... Je vous parle vrai, Monſieur, interrompis-je, à mon tour. Je ne vous dirai point poſitivement ſi Monſieur le Marquis a eu part dans ce qui a été fait pour moi ; mais ce que je puis vous aſſurer, c'eſt que c'eſt de M. le Comte que je tiens tout juſqu'ici, & comment le croirez-vous ? A titre de prêt, ſelon ſes termes généreux ; en cas que je ſois aſſez fortunée, me diſoit-

il, pour être en ſituation de m'acquitter un jour envers lui. Vingt événemens toujours accompagnés d'allarmes, ont empêché juſqu'aujourd'hui, que je ne prenne encore un parti.... Eh! mon Dieu, belle enfant, s'écria le Marquis, je ne vous demande point de juſtification, vous ne m'en devez aucune; votre conduite eſt irréprochable, il y a déja long-tems que j'en ſuis convaincu; bien loin de ſouhaiter que vous vous enfermiez dans un Cloître, je ſerois le premier à m'y opoſer. Pardonnez, belle Jeannette, à toutes les queſtions embarraſſantes que je vous ai faites; je voulois achever de me décider ſur votre compte, & ſur l'eſtime que j'ai conçuë dès le premier inſtant que je vous ai connuë. Cette franchiſe, cette vérité que je reconnois par moi-même, achévent de me prouver que vos ſentimens vous mettent à l'égal des femmes les mieux nées. Je vous demande votre amitié, & que vous me permettiez de la cultiver. J'ai de grands deſſeins pour vous rendre heureuſe. Laiſſez-moi le tems de les amener à leurs périodes; en attendant, continuez à vivre comme vous avez fait juſqu'ici; je viens ſouvent à Paris, j'y paſſe quelquefois des ſemaines entiéres, je vous y verrai alors réguliérement, point d'inquiétudes ſur l'avenir, il aura ſoin de vous. Je ſuis obligé de vous quitter;

avant qu'il ſoit deux jours, vous aurez de mes nouvelles. En achevant ces mots, qui me ſurprirent extrêmement, le vieux Marquis ſe leva, me dit beaucoup de douceurs & de choſes obligeantes ſur ma taille & ſur mes graces; ajoûta qu'il ſe ſouvenoit toujours de mon joli goſier, qu'il viendroit un jour me demander à dîner, pour joüir encore du doux plaiſir de m'entendre chanter; & après beaucoup de choſes ſemblables, il me quitta & me laiſſa bien étonnée de toutes les choſes qu'il me donnoit à penſer.

En effet, qu'en devois-je augurer? Paroiſſoit-il naturel que je cruſſe que l'homme du monde qui avoit témoigné le plus d'aigreur pour moi, en fut ſi-tôt revenu? Ne l'avoit-il pas pouſſé juſqu'à vouloir me renfermer dans un Couvent pour le reſte de mes jours? N'étois-je pas toujours cette Jeannette, cette petite Païſanne qui avoit occaſionné des affaires fâcheuſes à Monſieur ſon fils, & pour lequel il avoit été obligé d'employer ſon crédit? Depuis ce tems-là même, ne l'avois-je pas trompé, en paroiſſant à ſes yeux ſous un nom ſupoſé? D'où vient donc un retour ſi ſubit? Mes charmes avoient-ils eu aſſez d'empire pour aſſujettir le pere, comme ils avoient aſſujetti le fils? En admettant cette orgueilleuſe ſu-

position, n'avois-je pas lieu de craindre encore davantage ce Seigneur, que je n'avois fait par le passé ? Je n'étois point criminelle de l'éviter dans ce tems, & de me préserver des coups qu'il vouloit me porter, la défense étoit naturelle. Mais ne le devenois-je point en acceptent une paix qu'il avoit, sans doute, envie de me faire acheter par des endroits, peut-être, injurieux à ma réputation & à ma vertu ? L'alternative étoit cruelle & m'embarrassoit prodigieusement.

Je passai la journée à rouler toutes ces chôses dans mon esprit, cependant malgré mes craintes, une confiance aveugle me décida pour ce Seigneur. Pourquoi voudroit-il me tromper, me disois-je, & s'il avoit des vûës qui ne fussent pas convenables me louëroit-il sur ma sagesse & sur ma conduite ? Ne dois-je pas penser au contraire que c'est par ces endroits que j'ai mérité sa bienveillance, & que s'il en fait tant de cas, ce n'est que pour m'induire à me gouverner toujours de même. Il me parle d'un avenir heureux ? Il a jetté dans ce discours des ombres. Que sçaï-je, s'il n'en a pas de justes raisons ? Sans doute me confirmois-je ; attendons tout du tems. Si mes conjectures me trompent, le même Ciel qui m'a toujours protégé, & auquel j'aurai toujours

recours, ne m'abandonnera pas. Voilà la maniére dont je me décidai.

L'esprit un peu plus tranquille de ce côté, j'allois me mettre à écrire & répondre à la Lettre de Saint-Fal, lorsqu'on sonna; je fus écouter à travers de la porte de mon Apartement, à qui ma tante répondoit; une voix, qui me pénétra jusqu'au fond des entrailles, me fit regarder par le trou de la serrure. O Ciel! dans quel état me trouvai-je? Je reconnus mon pere & ma mere, ils embrassoient ma tante. Mon premier mouvement fut de me jetter à leur col; mais en voulant le suivre, je me trouvai si émuë, que sentant mes jambes plier sous moi, & craignant de tomber à la renverse, je me jettai dans un fauteüil où je fus plus d'une heure sans pouvoir reprendre mes sens. L'on verra dans la dixiéme Partie la cause de cette visite imprévûë, & comme le hazard concilie une partie des événemens de la vie.

Fin de la neuviéme Partie.

LA PAYSANNE PARVENUE, OU LES MÉMOIRES DE MADAME LA MARQUISE DE L. V.

PAR MONSIEUR LE CHEVALIER DE MOUHY.

TOME QUATRIÉME.

Doyen organiste



à [illegible]

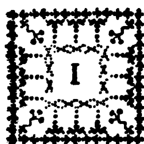
A AMSTERDAM,

Aux dépens DE LA COMPAGNIE, 1757.



LA
PAYSANNE
PARVENUE.

DIXIÈME PARTIE.



L fut heureux pour moi que ma ſenſibilité pour ceux qui m'avoient donné le jour, eût occaſionné l'émotion dont j'ai parlé dans la Partie précédente ; ſans elle, je me ſerois fait connoître imprudemment, & il n'étoit pas encore tems. Celui que j'employai à me remettre de mon trouble, me fit ſentir les conſéquences de ce que j'avois été à la veille de faire. Il n'étoit pas douteux qu'après avoir reconnu ma famille, que je ne me miſſe dans l'obligation, ou de les garder avec moi, ou de les ſuivre dans notre Hameau : l'un

& l'autre de ces partis, étoient également embarraſſans pour eux & pour moi; je crois inutile d'en déduire les raiſons, il eſt bien aiſé d'y ſupléer. J'en avois uſé avec cette réſerve à l'occaſion de ma tante; je lui rendois la vie ſi douce, & mes égards étoient ſi grands, qu'elle étoit moins à moi, que je n'étois à elle; & j'avois la conſolation ſecrette d'avoir un témoin irréprochable de mes actions, & qui devoit dépoſer un jour en ma faveur. Si mes intentions avoient été ſuſpectes, je me ſerois bien donné de garde de me donner un tel chaperon: mais je n'en avois beſoin, Dieu merci, que pour la forme; le Ciel conſervoit dans mon cœur l'amour de la vertu avec laquelle il m'avoit fait naître, & je le priois tous les jours avec ferveur de me la conſerver: de telles priéres lui ſont agréables, & il refuſe rarement de les exaucer.

Lorſque je me ſentis parfaitement remiſe, j'eus un deſir extrême de voir mon pere & ma mere; j'étois bien ſûre que je n'en ſerois pas reconnuë, le tems avoit aporté un tel changement à mes traits & à mes façons; j'étois ſi grandie, & la maniére dont j'étois miſe, différoit tellement de celle où l'on m'avoit vuë, que je devois être tranquile de ce côté. Dans cette confiance, je ſonnai; il étoit heure

de se mettre à table, & je demandai naturellement à dîner. Ma chére tante en entrant dans ma chambre me parut embarrassée : malgré la familiarité avec laquelle j'en usois avec elle, je lui avois inspiré, & je ne sçai pourquoi, une réserve, pour ne pas dire quelque chose de plus, qui me peinoit souvent. Je lui demandai ce qu'elle avoit ; elle hésita, & lui donnant de la confiance : Avez-vous cassé quelque chose ? feignis-je ; hé bien il n'y a pas un grand malheur à cela. Il ne falloit qu'une question familiére pour lui rendre sa confiance : elle m'avoüa alors qu'elle avoit craint de me fâcher, parce qu'elle avoit fait écrire à son frere de la venir voir lorsqu'il le pourroit ; & que comme elle me l'avoit caché, qu'elle n'osoit me dire qu'ayant eu affaire à Paris, qu'ils avoient profité de l'occasion ; qu'ils étoient actuellement chez moi, que je devois cependant lui pardonner, parce qu'elle ne les avoit fait venir que pour leur aprendre le bonheur qu'elle avoit de se trouver si bien. Je suis ravie, répondis-je, que vous soyez contente ; je voudrois que vous fussiez encore plus heureuse que vous ne l'êtes ; & bien loin de vous sçavoir mauvais gré de l'arrivée de vos parens, j'en suis charmée ; je veux les voir ; & ils me feront plaisir de

dîner avec moi. Ah ! Madame, vous êtes trop bonne, s'écria Barbe, ils ne ſont pas faits pour recevoir tant d'honneur. Faites ce que je vous dis, repris-je, amenez-les-moi, je veux cauſer avec eux, & leur faire connoître, que ce que vous avez dit de moi, eſt conforme à la vérité. Barbe fut ſi ſatisfaite de ces paroles, qu'elle courut avertir ma famille. Mon cœur étoit troublé, mais agréablement ; ce ne fut pas ſans peine, que je le contins à l'abord de ceux qui m'avoient donné le jour. Je ſouffris du reſpect avec lequel ils m'aprochérent, je me le reprochai même, & je fis ce que je pus pour les en diſpenſer.

Je parvins enfin à force d'amitié à les faire aſſéoir, & à leur donner de la confiance. Un grand ſecret que j'ai éprouvé pluſieurs fois pour y parvenir, fut de me mettre à leur portée, de leur parler de leur Hameau, & de leur demander des nouvelles de gens qu'ils connoiſſoient : je pris pour occaſion, que j'avois paſſé quelques mois chez la Dame du lieu, c'étoit le vrai moyen de les mettre en train de cauſer, auſſi me réüſſit-il. Ma mere à ce diſcours fit comme une perſonne qui ſe rapelle enfin quelqu'un, & me dit que c'étoit donc chez Madame la Comteſſe de....., où elle m'avoit vû, que je la ti-

rois de peine, & que depuis qu'elle étoit dans ma chambre, qu'elle cherchoit dans son esprit en quel endroit elle avoit eu l'honneur de me voir, tant ma phisionomie l'avoit frapée. Mon pere dit la même chose, & m'aprit que leur Village avoit changé de Seigneur depuis le Mariage de la Demoiselle, dont le pere étoit mort d'une attaque d'apopléxie. Je demandai ce qu'étoit devenuë sa femme, il me répondit qu'elle vivoit avec sa fille, qui se nommoit Madame d'Estival. Je lui demandai, est-elle toujours aussi méchante? A ce discours, mon pere regarda ma mere avec un sourire qui disoit, Madame la connoît bien. Ensuite il me dit, qu'il voyoit bien que j'étois au fait des choses, que jamais il n'y avoit eu dans le monde une personne aussi maligne, que la Dame dont je venois de parler, qu'elle s'étoit broüillée deux fois avec son mari, & que la troisiéme elle avoit poussé les mauvais procédés si loin, qu'il avoit cru devoir s'en faire séparer; que malheureusement pour lui, il l'avoit si fort avantagée, que cette séparation l'avoit mis mal à son aise; mais qu'il avoit mieux aimé tout perdre, que de passer ses jours avec une aussi méchante femme; & il ajoûta qu'elle demeuroit à une lieuë de Paris, où elle venoit passer les

Hyvers, & qu'il n'y avoit pas jusqu'à ses propres gens qui ne la détestassent.

Le dîner que ma tante servit, mit fin à cet entretien; ce ne fut pas sans peine que j'obligeai mes parens à se mettre à ma table. J'avois une envie démesurée de leur parler de moi, sans qu'ils pussent soupçonner la part que j'y prenois : ma tante m'en fournit l'occasion en leur demandant au dessert, s'ils n'avoient aucune de mes nouvelles ? Hélas ! non, ma sœur, reprit ma mere avec un air qui marquoit combien cette question la peinoit : j'ai bien apris qu'elle avoit été quelque-tems daus un Couvent, à quelques lieuës de chez nous, par une Pensionnaire qui y étoit de ce tems, & qui est d'une lieuë du Hameau : mais elle m'a apris, qu'à l'arrivée de Mademoiselle Delbieu, qui passa dans ce Couvent, qu'elle étoit disparuë, & je n'en ai apris aucunes nouvelles depuis. Comme je connus que la conversation alloit en rester-là, je la relevai en leur demandant comment il étoit possible que leur fille ne leur mandât point où elle étoit. Il faut donc, continuai-je, que vous l'ayez traitée bien durement, pour l'obliger à en user ainsi. Il s'en faut bien, Madame, reprit mon pere, elle a toujours été l'enfant gâté, & une volontaire, qui n'a jamais fait que

ce qu'elle a voulu ; c'eſt ce qui eſt cauſe de tous les chagrins qu'elle nous a cauſés ; je ne ſçai, ni ou elle eſt, ni ce qu'elle fait : mais elle répondra devant Dieu des pleurs qu'elle fait journellement verſer à ſa mere par ſa dureté ; pour moi j'ai pris mon parti, & je l'ai abandonnée à ſon malheureux ſort.

Mon Dieu ! Jean, reprit ma mere, en eſſuyant des larmes qui couloient malgré elle, il faut eſpérer que Dieu lui fera la grace de ſe reconnoître, & ne pas ainſi jetter le manche après la coignée. Que ſçavons-nous, au bout du compte, elle n'eſt peut être pas ſi à blâmer qu'on le fait ; & vous devriez moins vous en raporter à votre gendre, que vous ne faites. Mon Dieu ! ne voilà-t'il pas, reprit mon pere d'un air fâché, vous n'avez jamais que Colin & votre fille à me reprocher ; ce ne ſont pas eux qui médiſent de votre fille, c'eſt ſon mauvais cœur : Nous a-t'elle donné aucune nouvelle depuis ſon abſence ? allez, vous êtes encore bien bonne de la regretter comme vous faites tous les jours, elle ne le mérite pas ; & ſi vous m'en croyiez, vous n'en parleriez jamais. Tenez mon mari, pourſuivit ma mere, il ne faut condamner perſonne ſans l'entendre ; votre fille a toujours eu le cœur bon & porté à la vertu,

je gagerois bien que si elle étoit sa maîtresse, qu'elle nous en donneroit des marques : mais comme l'on dit, les absens ont toujours tort ; & l'on n'est pas plutôt accablé par le malheur, que tout le monde vous tombe sur le corps. Cela est bien vrai, reprit ma tante avec un air piteux, nous l'avons vû à l'occasion de Jean Bélanger notre sonneur, la grosse cloche n'a pas plutot été cassée, qu'en sonnant l'autre, le clocher lui est tombé sur le corps : Ce sont-là des preuves ausquels il n'y a rien à repliquer.

Le sérieux avec lequel Barbe prononça cette ridicule comparaison, me fit éclater de rire, elle en parut si interdite, aussi-bien que mon pere & ma mere, que je crus devoir donner une couleur à cet excès : les gens d'un certain étage, lorsqu'ils se trouvent avec des gens au-dessus d'eux, s'imaginent être toujours en butte à leur raillerie ; l'on ne sçauroit trop s'observer lorsqu'on est dans le cas de ne devoir point se fâcher. Je réparai mon inconduite par de petites attentions qui la firent bien-tôt oublier ; & voulant remettre la conversation sur mon chapitre, j'adressai la parole à ma bonne tante : Je vous sçai bon gré, lui dis-je, de prendre le parti de votre petite niéce : Car sur le portrait que sa mere vient d'en

faire, je m'interresse à son sort; & je suis persuadée, que sans des raisons qui la retiennent, elle prouveroit à sa famille sa tendresse, & la considération qu'elle a pour elle : il ne faut pas toujours s'en raporter aux aparences, elles sont souvent trompeuses. Vous êtes bien bonne, Madame, reprit ma mere, en jettant les yeux sur moi, (ce qu'elle n'avoit encore osé faire) de vouloir bien vous interresser pour notre pauvre Jeannette. Si j'en étois cruë, on penseroit à ce sujet, comme vous venez de dire, & on retiendroit ses jugemens; mais tout le monde n'a pas l'esprit aussi-bien fait que vous. En prononçant ces mots, ma bonne chére mere s'attendrissoit malgré elle, la nature agissoit, & la rencontre de nos yeux remuoit sans doute la sympathie de nos cœurs; nous ne pûmes retenir l'une & l'autre nos larmes. Je dérobai cependant adroitement les miennes, en feignant d'avoir affaire dans mon cabinet, où je restai le tems qu'il falloit pour me remettre; j'entendis que mon pere reprochoit à ma mere sa foiblesse & ses pleurs. Elle s'excusa sur la ressemblance que j'avois avec sa fille, qui l'avoit frapée si fort, disoit-elle, qu'elle n'avoit pû résister à l'attendrissement que cela lui causoit. Mon pere avoüa qu'il avoit trouvé la même chose, & ajoûta que, sans un certain respect, qu'il

m'en auroit parlé. Après ce discours, l'entretien roula sur ce que j'étois, & sur ma façon de vivre ; ma bonne tante m'éleva là-dessus jusqu'aux nuës ; dit qu'à la Cour où elle avoit été avec moi, je ne voyois que des grands Seigneurs, la plûpart mes parens ; & que pour ma conduite, il n'y avoit pas de Religieuse qui vécut avec une aussi grande réserve ; elle passa de-là à mon caractére, vanta ma douceur, ma générosité, leur aprit que je la faisois manger avec moi, & que j'étois si bonne, qu'elle ne me rendoit jamais aucun service, que je ne l'en remerciasse. Mon pere & mere lui firent compliment sur le bonheur de son sort, & lui dirent qu'elle devoit bien le ménager ; que pour eux, qu'il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent aussi heureux qu'elle, & qu'à peine ils pouvoient vivre, sur-tout depuis le vol qui leur avoit été fait de deux bonnes Vaches, qui adoucissoient auparavant leur pauvreté. Ce discours m'émût jusqu'au fond du cœur, & je résolus de remédier adroitement à la misére de ces chers parens, sans compromettre mon secret, & sans me mettre dans le cas de me faire soupçonner. Pour cet effet, dès que je fus rentrée, je mis la conversation sur le goût que j'avois pour la Campagne, & sur l'envie que j'avois d'y passer quelques mois. A peine eus je

entâmé ce sujet, que la bonne Barbe, qui aimoit son Hameau à la folie, me dit que si ce bon dessein subsistoit, qu'il falloit que je fusse à son Village, que c'étoit le meilleur air du Païs, & l'aspect le plus riant. Cela pourra bien arriver quelque jour, repris-je, j'ai besoin pour ma poitrine de prendre le lait pendant quelques mois; & si votre frere & votre sœur ont la complaisance de faire ce que j'exigerai d'eux, je ne tarderai pas à faire ce voyage. S'ils le feront? bon Dieu! reprit avec transport la bonne Barbe; allez, je vous en répons, vous n'avez qu'à parler. Mon pere & ma mere assurérent qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour m'être utiles, & qu'ils seroient trop heureux, si je les en trouvois capables. Je vous suis bien obligée, repris-je, de vos offres gracieuses, & j'en profiterai, puisque vous le voulez; mais il faut que vous m'achetiez de jeunes Vaches, afin que le lait que je prendrai, soit meilleur. Je vous donnerai aussi de l'argent pour me meubler une chambre proprement; & comme j'aime beaucoup les amusemens champêtres, vous employerez aussi une petite somme que je destine pour me faire un petit troupeau de beaux moutons. Mon pere, ma mere, & Barbe m'écoutoient de toutes leurs oreilles; mais sans leur donner le

tems de me répondre, je tirai ma bourſe, comptai cinquante piſtoles, dont je m'étois munie, ſans parler d'un rouleau de vingt-cinq loüis. Voilà dis-je à ma mere, en lui remettant cet argent, pour les Vaches & pour leur entretien; & ce que vous voyez dans ce papier, pour vous meubler une chambre, que j'occuperai quand j'arriverai chez vous, & que je veux qui vous ſerve pendant mon abſence. Mon pere & ma mere étoient ſi étonnés, que leurs remerciemens ſe ſentirent de leur confuſion. Pour y mettre fin, je me levai, ſupoſant que j'avois à écrire, & je me retirai dans mon cabinet avec une ſorte de ſatisfaction, qui me fit connoître que le plus grand des plaiſirs, céde à celui de faire du bien, & de s'acquitter dignement de ſes devoirs.

Dès que mon pere & ma mere furent partis, & que je fus revenuë du trouble que la preſence de mes parens m'avoit cauſé; j'écrivis à Saint Fal, je crus devoir lui aprendre la viſite que ſon Oncle m'avoit rendu, auſſi-bien que les diſcours qu'il m'avoit tenu; je lui demandai conſeil à ce ſujet; & pour avoir lieu de lui expoſer la ſituation de mon ame, je le flâtois ſur ſa délicateſſe & ſur ſon déſinterreſſement, que je connoiſſois

tel, disois-je, que je ne lui dissimulois pas mes inquiétudes, au sujet de son Cousin, dont j'avoüois que j'étois d'une inquiétude horrible ; je le priois à cette occasion de me donner au plutôt des nouvelles, & je l'exhortois de ne me rien cacher.

Après avoir écrit une grande Lettre sur toutes ces choses, je l'envoyai à la Poste, & je me mis à lire, afin d'éviter de tomber dans les réflexions ; je devenois Philosophe ; j'aprenois de jour en jour à me connoître, & j'avois expérimenté plusieurs fois, que quand on veut se vaincre, il faut se distraire ; les commencemens sont pénibles dans tout ce qui gêne les goûts ; mais l'esprit s'habituë à être captivé, lorsque l'on a le courage d'entreprendre ; il ne faut que de la raison, & un peu de fermeté pour y arriver.

J'ai dit, que j'avois envoyé porter mes Lettres à la Poste ; l'on doit juger par conséquent, que j'étois seule ; l'on frapa pendant ce tems à la porte : la nuit commençoit à tomber, & je ne jugeai point à propos de répondre, & encore moins d'ouvrir. Cependant, j'aurois bien voulu sçavoir dequoi il s'agissoit. Lorsqu'on passe sa vie dans l'attente, & qu'on a quelque inquiétude, l'on se flâte aux moindres

occasions : si ce n'étoit, me disois-je, des nouvelles de Saint-Fal, ou un exprès de sa part, qui eut quelque chose de pressant à me dire, j'aurois bien du regret de l'avoir mis dans le cas par mon silence de s'en retourner. Prévenuë de cette ridicule idée, je ne pus résister à l'envie de satisfaire ma curiosité ; lorsqu'on refrapa, je m'aprochai de la porte, & je demandai ce qu'on vouloit ? Dire un mot à votre Maîtresse, me répondit-on. Que lui voulez-vous, continuai-je ? Mon Dieu, ouvrez, reprit la voix : voilà Monseigneur qui monte, je ne jugeai pas à propos de parler davantage, une grande lumiére que je vis à travers la serrure, me fit reconnoître à la lueur de deux flambeaux, un Seigneur que je reconnus pour le Duc de .... Je ne doutai pas que ce ne fût moi qu'il vint voir, & j'en tremblai ; mais lui ayant entendu dire : *Tu prends une porte pour une autre, ce n'est pas-là chez la Junie* : Je revins de ma frayeur, & je rentrai dans mon Apartement, en loüant Dieu de ce que j'avois été assez heureuse, pour m'être tenuë sur mes gardes ; cela fut cause que dès que Barbe fut entrée, que je lui réïtérai l'ordre de ne jamais ouvrir la porte qu'elle ne m'eût avertie ; je commençois à me défier des coups du hazard, & je voulois si bien

m'obſerver, que je ne fuſſe pas dans le cas d'avoir à me repentir de n'avoir pas tout prévû.

Je ne ſçai ſi j'avois un preſſentiment de la deſtinée qui m'attendoit ; mais au lieu de craindre de revoir le vieux Marquis, je me ſouviens que le jour qu'il m'avoit promis qu'il ſe rendroit chez moi, fut attendu avec impatience ; ces grands deſſeins qu'il avoit, (diſoit-il, pour me rendre heureuſe, flâtoient, malgré que j'en euſſe, une certaine élévation de cœur, qui me mettoit au-deſſus de ce que je devois naturellement attendre ; & lorſque j'avois épuiſé les réflexions fâcheuſes, je me conſolois, en me nourriſſant d'agréables chiméres. Qui auroit crû quelles devoient être un jour réaliſées ?

Il étoit près de ſix heures du ſoir, je commençois à croire que je ne verrois pas le vieux Marquis, comme il me l'avoit promis, lorſqu'il arriva : il s'informa le plus poliment du monde des nouvelles de ma ſanté, & après que je l'eus ſatisfait, il me demanda ſi je ne m'étois point ennuyée, & ſi la ſolitude dans laquelle je vivois, ne me devenoit pas quelquefois inſurportable. Je l'aſſurai que je ne me trouvois jamais mieux que lorſque j'étois ſeule, & que je rencontrois dans le travail, & dans la lecture, des reſ-

ſources contre les momens fâcheux. Vous êtes bienheureuſe de vous ſuffire à vous-même, me dit le Marquis à ce ſujet ; il eſt rare de trouver à votre âge, un fond ſi ſûr de raiſon, & d'éloignement pour le monde, & je ne ſuis pas ſurpris, après la connoiſſance de ces choſes, que vous inſpiriez de ſi grandes paſſions. A propos de cela, continua le pere de mon Amant, ſans me donner le tems de répondre, ſçavez-vous bien que vous avez fait une conquête, qui fait bien de l'honneur à vos charmes, & à votre façon de penſer ? Un homme qui a plus de ſoixante ans, & qui n'eſt pas du commun, renferme pour vous dans ſon cœur, le deſir de vous rendre heureuſe ; il m'a fait confidence de ſon goût pour vous : malgré ſon âge, il eſt en état de plaire par ſes complaiſances, & par les attentions dont je le connois capable : j'ai fait mes efforts pour lui perſuader qu'ayant l'eſprit auſſi ſolide que vous l'avez, qu'il ne riſquoit rien à vous faire part de ſes ſentimens ; mais il ne veut, dit-il, ſe faire connoître, que lorſqu'il pourra ſe flâter que ſon aveu ne ſera point rejetté. Le Marquis, en me tenant ce diſcours, me regardoit fixement. Je baiſſois les yeux, & dans le doute de la réponſe que je devois fai-

re, & de ce qu'il vouloit me dire, j'imaginai, pour ne m'engager à rien, que le ton de la badinerie étoit le seul que je devois prendre. Que voûs avez d'esprit, continua le Marquis, démêlant sans doute mon subterfuge, & qu'il est difficile de vous en imposer ! Cependant, je vous jure, que de ma vie je n'ai parlé aussi sérieusement : vous feignez de croire que je plaisante, l'histoire est telle que je viens de vous la raporter : n'en parlons plus cependant, puisqu'elle ne vous interresse pas encore, il viendra peut-être un tems plus favorable, un Amant sexagénaire est fait pour attendre.

Le vieux Marquis, après ces mots, me regarda d'un air qui me parut triste & interdit, je ne sçus ce que je devois en penser ni de quelle maniére je devois en user avec lui; cet Amant dont il me parloit avoit tant de raport à lui-même, que je ne doutai point de la vérité de mes conjectures, sur tout en me rapellant ce que Monsieur son fils m'avoit dit tant de fois à son sujet; qui étoit, que jamais homme n'avoit tant aimé les femmes que son pere; cette réflexion me rendit sérieuse à mon tour, & me fit penser qu'il falloit toujours feindre d'ignorer ce qu'on vouloit me dire, & d'empêcher que l'énigme ne fut expliquée, en faisant con-

noître adroitement que je ne voulois entretenir aucune liaiſon avec perſonne. Ce moyen me réüſſit ; le Marquis tout fin qu'il étoit, parut en être la dupe ; mais ce n'eſt pas ici le lieu de l'expliquer. Revenons.

L'entretien avoit changé d'objets ; le vieux Marquis me dit, qu'il travailloit à la Cour pour moi, & qu'il avoit fait reſſouvenir le Prince du bien qu'il m'avoit fait autrefois, que cela lui avoit donné lieu de lui parler de mon mérite, & de la reconnoiſſance que je conſervois de la gratification dont il m'avoit honorée, & que ce Monarque ayant apris que j'étois ſa filleule, & qu'il s'interreſſoit beaucoup pour moi, n'avoit point paru trop éloigné de me donner une penſion : qu'il eſpéroit l'obtenir aſſez forte, pour ſuffire à mon entretien, afin que je n'euſſe obligation à perſonne.

J'avoüerai que je fus ſenſible à ce bienfait, ma vanité s'en accommodoit à merveille ; une de mes plus grandes peines étoit de penſer, que je ne pouvois vivre ſans être ſecouruë & ſans me donner la peine d'examiner ſi ce diſcours n'étoit pas un artifice généreux, (comme il étoit aſſez vrai-ſemblable) pour me faire du bien : je remerciai ſincérement celui qui m'annonçoit de ſi heureuſes nouvel-

les ; cela n'eſt pas encore fait, s'écria le Marquis, charmé de voir que ſon idée étoit reçuë ; mais je ne doute pas, qu'à mon retour je ne vous aprenne que j'ai réüſſi : je m'en fais une vraye fête, continuâ-t'il, car je vous jure que rien ne m'interreſſe plus dans le monde, que vous.

Je répondis comme je devois à ce compliment, il devenoit tard, & Barbe étoit entrée pour la ſeconde fois, pour me demander ſi je voulois ſouper : le vieux Marquis s'aprocha alors avec une timidité qui me plut, & me demanda avec une politeſſe infinie, ſi je voudrois permettre qu'il joüit du plaiſir de me voir manger. Hélas ! Monſieur, lui répondis-je un peu embarraſſée de cette queſtion, me connoiſſant au point que vous faites, me ſeroit-il permis de vous refuſer ? Oüi ſans doute, reprit le Marquis ; je vous regarde avec des yeux ſi différens de ce que vous penſez, que la moindre de vos priéres ſera pour moi des ordres poſitifs : je ſuis prêt à vous en donner une preuve convainquante en vous quittant, ſi vous me faiſiez l'injuſtice de croire que je veüille me prévaloir d'aucune raiſon, pour exiger de vous la plus petite complaiſance, un ſeul mot va vous en convaincre : Ma preſence vous gêne-t'elle ?

Non, Monsieur, repris-je en le faisant rasseoir, charmée de la politesse avec laquelle il en usoit, vos façons vous rendent encore plus respectable que votre rang ; elles me séduisent au point ., que si j'osois, je vous donnerois des marques de ma confiance, en vous offrant mon souper tel qu'il est. Ah ! vous me comblez de joye, reprit le Marquis en voulant baiser ma main, que je retirai ; ce trait charmant achéve de me prouver combien vous êtes adorable. Le Marquis ajoûta mille choses plus flâteuses les unes que les autres à cette occasion ; le souper qu'on servoit, mit trêve aux donceurs ; j'eus les attentions qui convenoient, & j'ose dire que ce Seigneur y prit plus d'amour que de vin, quoique cette liqueur n'y fût point épargnée, & qu'il parut qu'elle ne lui fût point indifférente.

Si quelque femme de mauvaise humeur, condamne la complaisance que j'eus de permettre au Marquis de se trouver tête à tête avec moi, qu'elle m'aprenne de quelle autre maniére j'en devois user : si elle avoit été à ma place, elle s'en seroit peut-être moins bien tirée. D'où vient, flâtois-je le Marquis de sa probité ? c'est que je voulois le piquer d'honneur, & l'engager à ne me point manquer ;

cette adresse est excusable, & il est permis à une femme d'user de pareils artifices, lorsqu'ils n'ont pour but, que de faire respecter leur innocence ou leur vertu.

Je n'eus pas lieu de regretter la façon dont je m'étois conduite, le vieux Marquis fut gai, & fit le passionné; mais ce fut avec tous les ménagemens ausquels il auroit été obligé envers la femme la plus qualifiée. Il me pria de chanter, je le fis; il me combla de mille complimens à ce sujet, à onze heures, il fut le premier à me dire qu'il ne vouloit point me faire repentir de ma complaisance, & qu'il étoit tems qu'il se retirât. Je reçus comme je le devois cette derniére preuve de sa considération; elle me fit en effet tant de plaisir, que je lui en témoignai beaucoup de reconnoissance; il prit ensuite congé de moi, & m'assura, que je n'aurois jamais à me plaindre de ses empressemens, & encore moins de ses façons.

Huit jours s'écoulérent qu'il me vid réguliérement, sans que je pusse interpréter ses visites d'aucun côté suspect; elles se passoient tantôt à joüer au Trictrac, qu'il m'aprenoit, une autre fois à m'entretenir de ce qui se passoit à la Cour. Lorsqu'il étoit sur ce chapitre, il ne finissoit

point. Je ne puis m'empêcher d'avoüer, que la converſation de ce Seigneur étoit ſi interreſſante, & m'amuſoit ſi fort, que je ne m'ennuyois jamais avec lui. Dans les commencemens de ſes viſites, j'avois été gênée, par la crainte qu'il ne me mit ſur le chapitre de ſon fils, ce qui m'auroit fort embarraſſée; mais délivrée par ſa diſcrétion de cette inquiétude, je ne fus pas long-tems ſans reprendre mon air naturel. Il ne déplaiſoit point; j'ai une ſorte d'eſprit liant & qui ſimpatiſe aiſément avec tous les autres; j'en ai fait pluſieurs expériences heureuſes, & je me rapelle avec quelque ſatisſaction, qu'il a toujours été aſſez au goût de tout le monde. Il entre un peu d'orguëil peut-être dans ce diſcours, j'en demande pardon; mais s'il eſt ſéant de convenir ſincérement de ſes défauts, n'eſt-il pas permis auſſi quelquefois de ſe parer d'une bonne qualité; je penſe que les choſes doivent être égales, & il y a dans cette conduite une ſorte d'équité.

Le Marquis m'annonça le huitiéme jour qu'il étoit obligé de retourner à la Cour & qu'il ne me verroit de quinze. Je vous jure, me dit-il, que depuis long-tems je n'ai fait un voyage qui m'ait tant coûté, que celui-ci; je me ſuis ſi bien accoutumé à la douceur de vous voir, que

je me fais un chagrin cruel d'être obligé de vous quitter ; & je n'ai jamais si bien senti la cruauté de la dépendance, que dans l'occasion presente ; & si vous m'en croyez, vous m'aideriez à la suporter ; l'on pourroit prendre des arrangemens convenables pour y réüssir. Le vieux Marquis depuis le peu de tems qu'il me voyoit, m'avoit si bien accoutumée à ces sortes de discours, que je ne fis que très-peu d'attention à celui-ci.

Le jour qui suivit cet adieu me coûta ; le Marquis, tout vieux qu'il étoit, avoit le don de m'amuser ; & lorsque l'heure vint où il arrivoit ordinairement, je me trouvai seule, & je me livrai à l'ennui & aux inquiétudes ; je trouvois le tems d'une longueur insuportable ; aucune nouvelle de Saint-Fal, & nulle par conséquent de mon Amant. Il n'étoit plus coupable à mes yeux depuis que je croyois sa vie en danger ; il n'y avoit pas de momens où je ne fisse des vœux au Ciel pour sa conservation.

Un jour que le chagrin me réveilla plus matin qu'à l'ordinaire ; j'entendis crier dans les ruës la Relation d'une affaire, qui s'étoit passée à la guerre, avec une Liste des morts & des blessés. Je fus si frapée de ce cri, & il m'effraya si fort, dans la crainte que je n'y trouvasse la cause de

ce que je ne recevois point de nouvelles de gens qui m'interressoient, que je priai ma tante d'aller m'acheter cette Relation, je la reçus en tremblant. Barbe avoit fait monter le crieur, je lui demandai si le détail de l'Action qu'il vendoit, étoit nouveau, & s'il étoit fidéle ? Vous n'en devez pas douter, reprit cet homme; il n'y a pas plus d'un mois que l'affaire s'est passée, & nous ne la tenons que depuis hier. Je conjecturai à cette réponse, que je ne devois pas faire grand fond sur l'imprimé qu'il me vantoit; je lui dis que s'il n'avoit pas de nouvelles plus fraîches de l'Armée, que je ne me souciois pas des siennes. Le crieur pour réparer son imprudence, & m'avoüer sans y penser la vérité, me dit que si j'étois curieuse de sçavoir tout ce qui se passoit en Allemagne, qu'il m'aporteroit la Gazette deux fois la semaine, m'assurant qu'il ne se faisoit rien à l'Armée, qu'il n'y fut raporté. Je le pris au mot, & je lui promis un intérêt si honnête pour me rendre ce service, qu'il m'assura que dès ce même jour j'aurois celle qui devoit arriver. Je me sçus bon gré d'avoir trouvé cet expédient pour me mettre au fait de ce qui se passoit; & comme il étoit Fête, & que j'allois à la Messe de bonne heure, pour ne rencontrer personne,

ne, je fus me mettre à ma toilette où je ne fus pas peu ſurpriſe de ce qui m'arriva.

En foüillant dans un de mes quarrés pour y prendre quelque choſe qui m'étoit néceſſaire, je rencontrai ſous ma main un paquet que je ne connoiſſois pas; je l'en tirai. C'étoit une bourſe à peu près comme une de jettons, fort bien fermée, qui par ſa peſanteur me fit juger qu'elle étoit remplie d'or. Je ne me trompai pas: il y avoit deux cens piſtoles, & le Billet que voici.

BILLET.

Voilà deux mille francs de gratification, que le Prince m'a accordé pour vous, belle Jeannette, il vous en donne outre cela mille tous les ans. Je ne doute pas, que rangée comme je vous connois, que ce petit revenu ne vous ſuffiſe. Je n'ai pas voulu vous remettre moi-même cet argent, dans la crainte de vos remerciemens, vous ne m'en devez aucun: pour de l'amitié, c'eſt une autre choſe, je ne vous en quitte pas.

LE MARQUIS DE L. V.

Je ne fus pas peu ſurpriſe de ce bienfait, & de la maniére dont il m'étoit donné; il me venoit le plus à propos du mon-

de , je m'étois presque défait de tout l'argent que j'avois en faveur de ceux à qui je devois le jour , ce qui auroit été la cause que je n'aurois pas été long-tems sans en manquer. J'admirai la Providence & je la remerciai de tout mon cœur de ses soins généreux & divins ; jamais je n'ai prié de si bon cœur à l'Eglise ; les pauvres se ressentirent de ma satisfaction secrette ; & avant que de sortir du Sanctuaire , je donnai de l'argent au Sacristain pour faire dire des Messes , afin que Dieu préservât le Marquis & le Comte des dangers ausquels ils étoient exposés. J'ai toujours eu une grande confiance à ces Actes de piété , & j'ai reconnu par des expériences réitérées qu'ils ne sont jamais inutiles ; le premier des biens que j'en recueillois , c'étoit la consolation & la tranquilité du cœur , & ce n'est assurément pas un médiocre avantage.

Le crieur qui m'avoit promis la Gazette , me l'aporta à l'issuë de mon dîner ; je cherchai avec empressement l'article où j'espérois trouver des nouvelles des personnes qui m'interressoient. Hélas , que devins-je ! lorsque je lus un endroit par lequel il m'étoit aisé de conjecturer que ce que Saint-Fal m'avoit mandé du Marquis , n'étoit que trop vrai ! Ces nouvelles assuroient qu'un Détachement com-

mandé par un homme de marque, dont on ignoroit encore le nom, avoit été taillé en piéces, & que le chef étoit resté parmi les morts. Ah ! Ciel, m'écriai-je toute en pleurs, le Marquis n'est plus ! & voilà la raison pour laquelle je ne reçois point de nouvelles de son Cousin. Je fus si saisie de cette terrible conjecture, que je demeurai sans sentimens.

Ce ne fut que plus de deux heures après que je repris connoissance ; je me trouvai dans mon lit environnée de plusieurs personnes qui m'étoient inconnuës, & de Barbe qui étoit à genoux, & qui jettoit les hauts cris, m'ayant cruë morte ; un Prêtre que sa frayeur avoit fait mander, me demanda comment je me trouvois ? Hélas ! m'écriai-je douloureusement, plus malade d'esprit que de corps. Courage, Madame, répondit-il, le Ciel vous consolera ; en attendant remettez-vous entre les mains du Seigneur. A ce mot, tous ceux qui étoient presens, disparurent, & je me trouvai seule avec l'Ecclésiastique dont j'ai parlé plus haut ; (celui que j'avois envoyé chercher à l'occasion de ce paquet qui m'avoit été jetté des fenêtres de Junie.) Je crus que le Ciel me l'envoyoit dans ces momens cruels ; je lui fis connoître à quel point mon esprit étoit agité, en lui aprenant

ſans aucun détail que mon évanoüiſſement ; qu'on avoit jugé tout autre choſe, procédoit de la nouvelle que je venois de recevoir de la perte d'un homme qui m'étoit cher, & que je regardois comme devant être un jour mon mari.

Le ſage Eccléſiaſtique ſe prêta à ma foibleſſe, me conſola dans des termes touchans, & ſuſpendit le deſeſpoir qu'il voyoit prêt à s'emparer de mon ame, en me faiſant entendre le peu de fond que je devois faire, diſoit-il, ſur les nouvelles publiques qui ſont toujours incertaines. Il m'exhorta enſuite à recourir à Dieu comme à un refuge toujours prêt & toujours aſſuré ; en un mot, il mania mon eſprit avec tant d'adreſſe, qu'il m'amena au point de lui promettre que je ne prendrois pas les choſes aſſez à cœur pour en interreſſer ma ſanté ; que c'étoit offenſer Dieu mortellement, & que cet attachement à la créature, qui alloit à ſa ruïne, étoit un crime dont je ſerois un jour reſponſable ; il conclut en me promettant qu'il me viendroit voir de tems en tems, & qu'il prieroit le Seigneur pour moi.

A peine fut-il ſorti, qu'un grand homme ſec, & dont la perruque étoit ſi grande, que j'en fus épouvantée, & ſans me dire un ſeul mot, s'avança pour me prendre la main ; j'avois encore le tête ſi étour-

die, que sans penser que c'étoit un Médecin, je jettai un cri. Ces simptômes, dit-il à une Dame âgée qui l'avoit suivi, en me saisissant le bras & en me tâtant le poulx malgré moi, dénotent un délire manifeste, & ce qui vient d'arriver en est un accès : Il faut saigner cette Dame au plus vîte, & saisir cet heureux intervale. J'étois si interdite, si foible & si étonnée, que je n'eus pas la force d'interrompre cet homme si expéditif ; la Dame qui avoit une grande confiancee en lui s'écria par réflexion : Mon Dieu ! que le Seigneur sçait bien ce qu'il fait ! si Monsieur du Pourpre n'eût pas été chez lui, où en serions-nous ? Pendant que cette bonne Dame disoit ces mots, le Médecin avec un ton fait pour être obéï, ordonna à ma tante d'aller chercher un certain Monsieur Lancelet, Chirurgien pour me saigner du pied, disoit-il. A ce terrible mot, je retrouvai ma voix, je dis à Monsieur du Pourpre, que je lui étois bien obligée de ses soins, mais que j'étois, Dieu merci en état de m'en passer. Vous verrez, s'écria t'il, sans me répondre, que Monsieur Lancelet viendra trop tard, & que l'accès reprendra à Madame. Eh ! mon Dieu, interrompis-je avec dépit, que signifient donc de pareils discours ? Est-ce qu'on me prend ici

pour une folie ? Dieu vous en préserve, Madame, reprit le Médecin en jettant les yeux d'un air mistérieux sur la Dame que je ne connoissois point, & qui me regardoit avec des yeux compatissans ; il s'en faut bien que nous ayons des idées. Courage, Madame, continua-t'il, en me portant une bougie au visage, nous vous en tirerons, s'il plaît à Dieu ; j'en ai guéri bien d'autres que vous. Voyez-vous, continua-t'il à demi voix à la Dame qui étoit à mon chevet, ce pétillant dans les yeux & ce vacilement égaré ? preuves infaillibles d'une folie outrée ! un Empirique comme moi ne se trompe jamais au coup ; & toute la faculté se trouveroit ici, que je n'en démordois pas. En vérité, c'est une chose horrible que l'ignorance de nos Médecins ; il n'en faut qu'une preuve, c'est l'envie qu'ils montrent contre l'habileté d'un homme comme moi. Patience ; ils prétendent me chasser de Paris, cela peut arriver ; mais malheur à eux : j'ai un volume tout prêt que je ferai imprimer en Hollande, qui les fera repentir de leurs attentats.

La Dame aprouva ce discours de la tête, & demanda ensuite à Monsieur du Pourpre de quel reméde il useroit pour remédier au prétendu dérangement de mon cerveau ? Bien simple, reprit l'Empirique,

plus fol assurément que moi. Nos habiles vous traitent un Malade pendant trois ans, avec leurs lénitifs & leur régime ; & mes remédes au bout de neuf jours opérent : vous en verrez l'expérience. Je vais faire saigner la malade trois jours de suite deux fois par jour, je l'exténuërai trois autres par la diette, & les trois derniers, je la tiendrai six heures par jour dans un bain à la glace jusqu'au col ; si le dixiéme elle n'est pas expédiée & aussi raisonnable que moi, je veux perdre le nom que je porte, & passer pour un homme aussi ignorant que le dernier Apoticaire de la Faculté.

Je fus si effrayée des desseins crüels que l'Empirique minutoit contre ma malheureuse humanité, que je me mis à crier de toutes mes forces : Barbe qui étoit revenuë, accourut toute en pleurs, & me demanda ce que j'avois, avec la plus tendre affection. Hélas ! ma chére amie, lui dis-je, en lui montrant le terrible Monsieur du Pourpre, faites-moi sortir cet homme, sa vuë me fait trembler d'effroi. Monsieur Lancelot va-t'il venir ? interrompit l'Empirique, sans faire attention à mon discours. Ah ! le voilà, s'écria-t'il, en le voyant entrer dans la chambre : Allons, Monsieur, opérons. Mais avant tout, ajoûta-t'il en tirant un pa-

pier de sa poche, reconnoissez cette permission qui m'a été accordée de voir les malades pendant un mois; il est bon que tout se fasse dans les régles, & que vous puissiez travailler avec confiance. Le Chirurgien sans répondre, tira une bande, des lancettes, demanda de l'eau chaude. Pendant cette conjuration & les préparatifs, j'avois fait signe à Barbe de s'aprocher, je lui fis fermer mon rideau, je jettai une robe dans mes bras, & je m'esquivai par la ruelle de mon lit dans une autre chambre où je m'enfermai, avec une bonne résolution de ne pas ouvrir, que l'assassin de Monsieur du Pourpre & son Collégue ne se fussent retirés.

J'entendis de mon asyle le vacarme que fit le terrible Empirique, lorsqu'il se fut aperçû de mon évasion. Vous le voyez, disoit-il, y a t'il une preuve plus autentique de folie que celle de se dérober aux remédes lorsqu'on en a besoin? C'est vous, Madame, ajoûta-t'il en s'adressant, sans doute, à celle qui étoit dans ma chambre, vous voyez le cas qu'on fait ici des gens que vous indiquez, que vous amenez? N'êtes-vous pas de mon avis, poursuivit-il, en s'aprochant de la porte? N'est-ce pas une charité, une bonne œuvre de la jetter à bas & de faire lier la malade? A ce mot la frayeur de

voir forcer l'entrée de mon Apartement, me fit jetter les hauts cris, en menaçant que j'allois me plaindre par la fenêtre de l'outrage qu'on me faisoit.

Le Chirurgien qui étoit raisonnable, me pria au travers de la porte de me modérer, & m'assura qu'il étoit trop galant homme, & trop mon serviteur pour me saigner malgré moi. Je le crois bien, repris-je, Monsieur, en pleurant ; mais ce Monsieur du Pourpre est si acharné à ma perte, qu'il vous obligera. Non, Madame, ne craignez rien, répartit Lancelet, je vous donne ma parole d'honneur que je serai le premier à m'y oposer. Ouvrez, que j'aye le plaisir de vous parler, & vous faire connoître que je suis plus à vos ordres, qu'à ceux de qui que ce soit.

La Dame dont j'ai parlé, & dont le cœur étoit bon, & qui fut touchée sans doute de mes larmes, me fit les mêmes protestations, & me promit qu'il ne me seroit rien fait. Tant de paroles me rassurérent, & me firent enfin ouvrir. Le Chirurgien entra avec la Dame, & ferma la porte au nez de du Pourpre, qui s'étoit presenté, & qui m'avoit fait une si grande frayeur, que j'avois recommencé mes cris: Remettez-vous, Madame, me dit le Chirurgien, & faites-moi l'honneur de me dire ce qui occasionne le trouble

où je vous vois ? La politesse de cet homme me rassura, je lui racontai mot pour mot les choses, & je lui parus si raisonnable, qu'il haussa les épaules, & dit que ce n'étoit pas la premiére folie de cet homme, & qu'il étoit surprenant qu'on lui permit encore de voir des malades; il ajoûta cependant qu'il étoit très-habile, mais qu'il avoit la réputation si expéditive, qu'il n'y avoit que ceux dont les maladies étoient désespérées, qui osassent se jetter entre ses mains. La conclusion de cette avanture extravagante fut que je payai largement l'Empirique & le Chirurgien, qui s'en retournérent fort contans de moi, & qui me laissérent un si grand éloignement pour tout ce qui s'apelle remédes, & ceux qui les ordonnent, que depuis ce tems j'ai même évité de m'en servir dans les occasions les plus urgentes. L'on m'a fait reconnoître cent fois l'injustice de ma prévention, mais je ne suis pas la maîtresse, & je crains bien qu'elle ne me reste jusqu'au tombeau.

La Dame qui s'étoit donnée la peine de venir chez moi pour me secourir, lorsque Barbe me trouva évanoüie dans mon cabinet, occupoit un Apartement à côté du mien. C'étoit une dévote, & elle étoit prévenuë favorablement sur mon compte, parce qu'elle avoit été témoin, disoit-elle,

de la piété avec laquelle je priois Dieu à l'Eglise où elle étoit toujours. Dès qu'elle avoit apris par les cris de Barbe que j'étois en danger, comme le croyoit cette bonne parente, non-seulement elle avoit voulu me donner les secours temporels, mais encore les spirituels, elle s'étoit chargée des uns & des autres ; & c'étoit à ses bonnes intentions que j'étois redevable de la visite de l'Ecclésiastique, & de Monsieur du Pourpre, en qui elle avoit également confiance, mais avec une justice bien différente, l'un étoit solide & consolant, & l'autre le plus grand fou que j'aye jamais connu. L'on en a pû juger par les traits que je viens d'en raporter.

Dès que je fus délivrée de l'assaut que je venois de soutenir, & que Barbe m'eut apris la bonne volonté avec laquelle la Dame dévote s'étoit prêtée à me secourir, je l'en remerciai avec toute la politesse possible, & elle m'en fit à son tour de très-sincéres, & elle se retira en m'assurant qu'elle seroit charmée de lier commerce avec moi, je répondis par une inclination profonde. Je m'étois trop mal trouvée de la premiére connoissance pour en hazarder une seconde, je ne voulois point me démentir sur ce sujet.

Après que je fus libre entiérement, je

voulus revoir la cause de tous les chagrins que j'avois essuyé. Je repris la Gazette fatale qui m'avoit si fort bouleversé les sens ; soit que le discours de l'Ecclésiastique m'eut prévenuë, soit que je trouvasse l'article moins positif, que je ne l'avois oüi, il me sembla rencontrer des raisons de doute, & je commençai à me repaître de quelque espoir. Le nom du Marquis n'étoit point inscrit, il pouvoit y avoir eu plusieurs Détachemens commandés aussi par des gens de marques, & il étoit possible que ce ne fut pas celui qui m'interressoit si vivement. Je m'endormis dans cette flâteuse consolation.

Barbe que j'avois voulu renvoyer pour la faire coucher, & qui s'étoit obstinée à me veiller, s'étoit assoupie ; & la considération que j'avois pour elle, fut cause que je ne la réveillai point. Ce fut un bonheur extrême pour moi, que le Ciel permît, sans doute, pour ma conservation, car si je m'étois trouvée seule dans l'incident qui va suivre, je serois morte sans doute d'effroi ; l'on en va juger.

L'agitation avec laquelle j'avois passé ce jour, fut cause sans doute, du songe affreux dont je fus tourmentée. Il me sembloit que je voyois un Spectre traînant des chaînes, qui s'aparoissoit à moi, & qui me regardoit sinistrement. J'avois

fermé les yeux & son horrible aspect ; mais m'obligeant à les ouvrir, je l'avois vû portant sur les bras un corps sanglant, percé de coups, que je reconnus pour celui de mon cher Amant. Ce spectacle faisoit une telle impression sur mes sens glacés, que j'étois immobile, & mon cœur étoit si serré, que j'envisageois avec des yeux secs, & un silence morne, plusieurs autres objets aussi lugubres. Le pere de mon Amant tenoit une femme par la main, qui avoit mon air & mes traits ; la tristesse étoit peinte sur les yeux de ce second moi-même, & il paroissoit que la démarche qu'on lui faisoit faire, répugnoit à son goût. Le vieux Marquis se mit à genoux avec elle, au pied du Spectre : le corps qu'il portoit, sembla revivre à l'abord de la femme, que le Marquis lui presentoit, & le sang de ses blessures s'arrêter. Le blessé prit la main de son pere, & celle de la femme qui me ressembloit, & les unit. J'ouvris de grands yeux, & je considérois avec agitation ces choses ; mais quelle fut ma surprise, en jettant mes regards sur le nouvel époux, de le voir rajeunir, & de retrouver à la place du vieux Marquis, le fils ensanglanté que j'avois vû entre les bras du Spectre ! je me tournai précipitamment de son côté. Comblé d'étonnement,

Saint-Fal avoit succédé au Spectre, & paroissoit couvert des blessures que j'avois vû au jeune Marquis ; il avoit l'air si triste & si touchant, que j'allois le consoler de la douleur profonde, dans laquelle il paroissoit plongé. Lorsque les rideaux de mon lit s'étant ouverts tout-à-coup, me réveillérent en sursaut, & me firent voir à la lumiére d'une bougie, avec laquelle Barbe me veilloit, un homme le poignard à la main, qui, me le presentant, me dit, si tu cries, tu es morte, la bourse ou la vie, & dépêchons.

O Ciel ! c'est à vous à qui je dois la conservation de ma vie. Ma tante qui s'étoit assoupie, comme il a été dit, étoit si mal à son aise, qu'elle ne reposoit que legérement. Elle avoit entendu respirer le voleur, qui ayant prémédité son coup, s'étoit caché dans un endroit peu éloigné ; & Dieu avoit permis qu'elle y avoit fait attention. Au lieu de s'effrayer, elle s'étoit levée, avoit feint de me parler, & elle me dit pour parvenir à ses fins, que puisque j'allois reposer, & que je n'avois pas besoin de rien, qu'elle alloit se coucher dans ma cuisine, & sortir. Au lieu de faire ce qu'elle venoit de me dire, elle sortit tout doucement, descendit au rez de chaussée, chez un Marchand qui avoit

beaucoup de garçons, le réveilla, en frapant à la fenêtre d'une chambre, qui donnoit sur une petite cour ; & lui aprit le danger auquel j'étois exposée, & le secours pressant dont j'avois besoin. Cet homme étonné fit sur le champ lever ses garçons, en envoya un chercher le Guet, & monta doucement avec d'autres pour me secourir.

Il arriva dans le moment que le voleur vouloit m'obliger à me lever pour lui donner mon argent. Le Poignard tomba des mains du malheureux à cette aparition, il se jetta à mes genoux, & demanda la vie. J'étois plus morte que vive, & je ne pus répondre. Le Marchand & ses garçons se jettérent sur lui. Je le reconnus alors pour le crieur, qui m'avoit aporté la Gazette. Il avoüa que son dessein étoit de me voler, & s'écria douloureusement, que c'étoit mon imprudence qui en étoit la cause, protestant que depuis quarante ans qu'il vivoit, qu'il avoit toujours été honnête homme, & que l'occasion, & sa profonde misére avoient été la cause de son malheur.

Le fait qu'il détailla, fut que dans le tems qu'il m'avoit aporté la Gazette, qu'il étoit survenu une personne à la quelle j'avois donné de l'argent, que j'en avois tant montré, que cela lui avoit fait naître

le desir de me voler, s'il pouvoit en trouver le moment; que l'occasion s'étoit offerte, d'elle-même par le long-tems que j'avois gardé sa Gazette, qu'il en avoit profité pour connoître les aîtres de la Maison; que cependant son dessein n'étoit pas de tenter le même jour cette avanture, mais que l'accident de ma foiblesse ayant tout mis en trouble, il avoit crû en devoir profiter. Il avoit gagné le boudoir, qui étoit à côté de mon lit, & sans Barbe, c'en étoit fait. Mais Dieu, qui veille, & qui protége ceux qui le servent, ne le permit pas, & montra par le choix qu'il fit d'une personne simple, pour me sauver la vie, qu'il est tout puissant, & qu'il donne du courage, quand il veut, aux plus timides. Les ressorts de la grace sont admirables; & l'on ne sçauroit trop admirer celui qui en est le divin dispensateur.

Cette même grace me soutint & me fortifia, sans doute, pour sauver la vie au malheureux qui avoit voulu attenter à la mienne: un moment plus tard, il étoit entre les mains de la Justice. J'obtins du Marchand qu'on le laisseroit évader, & que si le Guet arrivoit avant qu'il fut échapé, qu'on diroit qu'il s'étoit sauvé. Je fus si touchée de la misére de cet homme, qu'il me dépeignit avec larmes, & les regrets les plus amers, le repentir

qu'il avoit de s'être porté à un crime si noir, que je lui donnai deux loüis pour lui aider à subvenir à l'entretien de dix enfans, tous vivans en bas âge, dont il étoit chargé, en lui recommandant d'être honnête homme à l'avenir, & en lui promettant de lui donner de tems en tems quelques secours, pourvû qu'il les envoyât chercher par sa femme ou par un de ses enfans, & pourvû que je ne le visse jamais.

Je ne parlerai point de cette action, j'en fus trop récompensée par la consolation que mon intérieur m'en fit ressentir. Le Guet s'en retourna comme il étoit venu, & me railla sans doute sur mes vaines frayeurs : pour les garçons Marchands dont le sommeil avoit été interrompu si à propos, je leur donnai honnêtement de quoi boire ; ils le méritoient assurément : leur Maître fut comblé de politesses & de remerciemens, & le lendemain je lui donnai une canne à pomme d'or, en l'assurant que si j'étois honteuse que le present ne fût pas plus riche, que je me piquois au moins d'être très-reconnoissante. A l'égard de Barbe, ma très-chére tante, à qui je devois la vie, je l'assurai que je ne mourrois point que je ne lui eusse prouvé jusqu'à quel point je sentois ce qu'elle avoit fait

pour moi. Sans une prudence cruelle qui me lioit, je me ſerois, en faveur de ſon bon cœur, déclarée telle que j'étois ; mais ſa ſimplicité me retint. Cette franchiſe tiroit à tant de conſéquence, que je me tûs bien malgré moi ; cependant à la place de cet aveu, je redoublai mes bonnes façons pour elle, & je vis avec plaiſir qu'elle y étoit ſenſible, ce qui me conſola de la rigueur de mon ſilence. Quand on a le cœur fait d'une certaine maniére, on trouve qu'on n'en fait jamais aſſez pour ceux qu'on croit dignes de ſon amitié.

Je ne pus fermer l'œil du reſte de cette nuit, & il n'y eut que lorſque le jour fut avancé, que je commençai à repoſer. Il étoit près de quatre heures après midi, lorſque je fus réveillée par Barbe, qui me dit qu'un grand Monſieur en robe noire vouloit me parler, ſuivi de deux hommes qui l'accompagnoient. Je fus aſſez ſurpriſe d'une pareille viſite, & je la queſtionnai ſur la maniére dont on s'étoit expliqué avec elle pour parvenir à me voir. Elle répondit que le Monſieur en robe lui avoit demandé ſi Madame des Roches y étoit (car j'avois conſervé ce nom aſſez imprudemment) & ſur ce qu'elle avoit repris que je dormois, & qu'il lui avoit été ajoûté qu'il falloit me réveiller, & qu'il

étoit obligé de me parler. Je ne fus pas plus avancée en cette enquête. J'allois me lever pour recevoir cette visite extraordinaire, lorsque le Commissaire qui étoit dans mon Antichambre, entra fort respectueusement, en m'assurant qu'il ne falloit pas que je me gênasse, & qu'il n'avoit qu'un mot à me dire. On avança des siéges, & lorsqu'il eut pris place, il me tint ce discours.

Le Guet a arrêté hier, Madame, un homme qu'on m'a amené, comme il avoit tout l'air de quelqu'un qui prend la fuite, & qu'il étoit trop tard pour l'examiner, je l'ai envoyé en prison : on l'a interrogé ce matin, & comme il s'est coupé lorsqu'on lui a demandé d'où il venoit, on l'a mis au cachot. On a surpris une Lettre à votre adresse, Madame, & qu'il avoit remis au Guichetier pour vous être portée, dans l'espérance qu'elle vous seroit renduë ; mais il étoit trop suspect pour qu'elle ne fût pas décachetée. Par cette Lettre il vous suplie d'avoir pitié de lui, de ne point le déclarer, sans quoi il est perdu. On l'a interrogé sur cela, & il a déclaré qu'il vous avoit aporté la Gazette, & qu'il avoit soupé avec vos gens, ce qui a été cause, a-t'il dit, qu'il étoit sorti si tard. Cette déclaration s'accorde si peu avec cette Lettre qui vous est adressée,

que je suis chargé de venir sçavoir, Madame, quel est ce grief qu'il faut taire; & qui le perdroit s'il étoit sçû. Je vais dresser, si vous le trouvez bon, un Procès Verbal sur votre déposition, vous êtes la maîtresse de la faire telle qu'il vous plaira; mais je suis obligé de vous avertir qu'elle doit être conforme à la vérité, parce qu'il y aura des témoins d'assignés, que les enquêtes prouvent, & que vous vous feriez des affaires, s'il étoit prouvé que votre déclaration fût fausse; vous avez l'air trop distingué, Madame, continua cet homme, pour que je n'en use pas avec vous comme vous le méritez.

J'admirai pendant ce discours la justice du Ciel qui ne laisse rien d'impuni, mais je gémis de ce que ma bonne intention n'avoit pas eu son effet. Je ne sçavois pas trop de quelle maniére répondre, sentant bien que ma déposition alloit sauver la vie ou la faire perdre au malheureux dont il s'agissoit. Le Commissaire attendoit que je parlasse. Je répondis enfin qu'il étoit vrai, qu'étant prête de me coucher, j'avois rencontré cet homme, & que j'en avois eu une si grande frayeur que j'avois jetté des cris qui avoient fait relever tout le monde; mais qu'après m'être informée de la vérité; j'avois apris qu'il s'étoit endormi après le souper dans ma Cuisine, &

qu'après ſon réveil voulant ſortir, & ne connoiſſant pas les aîtres, il étoit entré dans ma chambre : qu'effrayé lui-même de ce qu'on le prenoit pour un voleur, qu'il s'étoit ſauvé, ſans doute, dans la crainte d'être arrêté. Ce diſcours parut vraiſemblable. Le Maître de la Maiſon, & ſes garçons que je fis prévenir, répondirent dans cet eſprit, ce qui fut cauſe, qu'au bout de deux jours, on mit en liberté le priſonnier, ce que j'apris par ſa femme qui vint me remercier, & qui m'aſſura qu'elle & ſa famille prieroient Dieu toute leur vie pour moi.

Cependant toutes les agitations qui m'accabloient depuis quelque-tems, influoient inſenſiblement ſur ma ſanté. Je devins peu à peu ſi jaune que je faiſois pitié. Ma chére tante me voyant dans cet état, faiſoit tout ſon poſſible pour me tirer de la noire mélancolie dans laquelle je me plongeois. Vous voulez donc me faire mourir, ma chére Maîtreſſe, me diſoit cette bonne fille, eſt-il poſſible auſſi qu'à votre âge que vous vous enterriez ainſi toute vivante ? Il eſt bon qu'une jeune perſonne ſoit retirée, j'en conviens, & qu'elle ne donne pas matiére à la médiſance ; mais encore faut-il quelque récréation. Eſt-il poſſible que vous ne vous conſolerez jamais de la perte de ce cher mari ?

Eh, mon Dieu ! étoit-il donc l'unique pour le tant regretter ? eſt-ce qu'on n'en pourroit pas trouver qui puſſent le valoir ?

Malgré ma profonde triſteſſe, je ne pouvois quelquefois m'empêcher de ſourire des propos de cette bonne fille, mais ce n'étoit qu'un ſoleil d'hyver : les nuages qui l'environnoient s'éclipſoient bien-tôt. Le ſonge cruel dont j'ai parlé ſe traçoit ſans ceſſe à ma mémoire. Hélas ! il ne renfermoit que de trop ſûres prédictions : Je ne fus pas long-tems ſans le reconnoître.

Un jour que je rêvois triſtement à ma fenêtre, un Caroſſe s'arrêta à ma porte, je le reconnus pour celui du vieux Marquis. Je treſſaillis ſans ſçavoir pourquoi. Lorſqu'il entra dans ma Chambre, il avoit un fond de triſteſſe qu'il déroboit vainement. A peine eut-il levé les yeux ſur moi, qu'il jetta un cri d'étonnement : Eh, bon Dieu ! dans quelle ſituation vous trouvai-je, me dit-il, vous êtes malade, & vous ne m'en avez rien fait ſçavoir ? Que ſignifie donc cette pâleur & cette noire mélancolie ? que vous eſt-il arrivé ; l'Ecuyer du Marquis qui le ſuivoit, lui parla à l'oreille dans ce moment : J'avouë, continua-t'il, en répondant à ce qui venoit de lui être dit, que j'ai été ſi troublé de l'état où je la trouve, que je n'ai pas ſongé à ce que tu me dis. Ah ! Jeannette, Jeannette, continua

le Marquis en se jettant dans un fauteüil, que vous me faites ressentir cruellement combien mon fils m'est cher !

A peine ce vieux Seigneur eut il lâché ces mots qu'un frisson violent s'empara de moi : je crus que mon songe étoit accompli, & que mon Amant n'étoit plus. Cette idée fit un progrès si prompt sur mes sens, que je jettai un grand cri, & me mis à pleurer amérement. Je dûs à une liqueur que j'avois prise un moment auparavant, & qui me soutint le cœur, la conservation de ma connoissance ; car sujette comme j'étois aux vapeurs & aux évanoüissemens, il n'y a point de doute que je ne fusse tombée en foiblesses. L'occasion assurément étoit pardonnable, j'apris par la conservation du Marquis & de son Ecuyer, sans qu'ils eussent dessein que j'en fusse instruite, que le Marquis avoit été blessé dangereusement à la tête, après avoir donné des preuves d'une valeur sans pareille, & que Saint-Fal avoit été fait prisonnier à la Bataille qui s'étoit donnée deux jours après cette Action.

Ces cruelles nouvelles me firent tomber dangereusement malade. Les Médecins que le vieux Marquis fit apeler, assurérent le quatriéme jour qu'ils n'espéroient rien de moi, à moins que la nature ne fit un effet prodigieux pour chasser

des environs de mon cœur une bile qui étoit prête à me ſuffoquer. Je ne gardois aucun des remédes qu'on me donnoit, ce qui faiſoit croire qu'il étoit impoſſible que j'en réchapaſſe.

Je dois aſſurément la vie à la prudence & à la fermeté du pere de mon Amant, il ne quitta pas le chevet de mon lit, & connoiſſant qu'il n'y avoit plus d'eſpérance, il hazarda deux choſes qui me rendirent la vie. On ne faiſoit point encore uſage de l'Emétique, & dans les occaſions, comme celle où je me trouvois, on ne le donnoit que comme un reméde déſeſpéré, qui ôtoit plus ſouvent la vie qu'il ne la rendoit. Le pere de mon Amant en envoya chercher ſix grains, au lieu de le laver avec beaucoup d'eau, comme c'eſt aſſez l'uſage, il me fit prendre la doze toute entiére dans une cuillerée de boüillon, & afin que je ne le rendiſſe pas ſur le champ, il me fit tenir la tête fort élevée juſqu'à ce qu'il eût ſéjourné dans mon eſtomac le tems néceſſaire pour faire ſon opération. Pendant cette intervale, il uſa d'un artifice innocent qui ne contribua pas peu à mon ſalut. Un Courier en bottes qu'il avoit inſtruit, arriva avec grand bruit, & s'écria hautement qu'il arrivoit de l'Armée, & que Monſieur le Marquis de L. V. étoit en marche pour revenir; qu'il étoit faux qu'il

qu'il eût été blessé dangereusement, & qu'il n'avoit reçu qu'une legére contusion, dont il avoit été guéri au bout de quatre jours.

Malgré l'abattement cruel où j'étois, & une fiévre continuë, qui m'empêchoit de parler, j'entendois tout ce qui se disoit sans y faire, il est vrai, de réflexion, tant j'étois accablée; mais le Courier n'eut pas plutôt annoncé cette nouvelle, que mon cœur ressentit une joye secrette qui lui donna la force de sortir de l'opression qui l'accabloit. L'efficacité du reméde recevant cette impression, fit un si prodigieux effet, que l'on crut, à la violence dont je me mis à vômir, que j'allois rendre l'ame. Une bile noire & épaisse sortit avec impétuosité; & les efforts terribles avec lesquels je rejettai cet ennemi de la vie, fit crever un abscès qui s'étoit formé dans mon corps. Le Chirurgien du Marquis, qui étoit des plus habiles, l'assura que si je soutenois cette crise, que j'étois sauvée; ma jeunesse donna cette espérance. Au bout d'une demie heure, cet état violent cessa, mon teint reprit couleur, & après un instant d'agitation je me tranquilisai, & je m'endormis d'un profond sommeil.

Deux jours suffirent pour me mettre hors de tout danger, & pour rendre à mon esprit des idées nettes & distinctes; avoir re-

mercié le Ciel, de la vie qu'il me conservoit, je témoignai à Monsieur le Marquis de L. V. combien j'étois sensible aux bontés qu'on m'aprit qu'il avoit eu pour moi : il paroissoit dans une joye inexprimable de me revoir dans une assiéte d'esprit qui lui faisoit juger qu'il n'y avoit plus à craindre de rechûte, il me témoigna à quel point il m'étoit attaché, & m'entretint dans les idées où il m'avoit mis de la fausseté des nouvelles qu'on avoit publiées à l'occasion de son fils : il eut la complaisance de me lire des Lettres qu'il avoit suposées, pour m'ôter toute inquiétude à ce sujet, & me voyant trois jours après en état de n'avoir plus rien à craindre pour ma vie, il retourna à Versailles, en laissant un homme à lui à Paris, qui devoit lui aporter tous les jours de mes nouvelles jusqu'à son retour.

Je commençois à me lever & à être convalescente, lorsque je reçus enfin une Lettre de Saint-Fal. Je l'ouvris avec une secrette joye ; parce que je la croyois une confirmation des bonnes nouvelles qu'on m'avoit suposées. Mais quelle fut ma douleur, lorsque j'y lûs ce qui suit ! Jamais a-t'on été agitée par un si grand nombre de traverses ?

LETTRE.

» JE vous ai promis de la sincérité & de » l'exactitude, je vous en donne aujour» d'hui une grande preuve, belle Jeannette.

» Comment recevrez-vous les nouvelles » que je vais vous aprendre ? N'aurai-je point » à me reprocher de vous avoir tenu si bien » parole ? Je le sçaurai. L'on me rend compte » exactement de votre santé, & si j'aprends » que ma Lettre y ait occasionné aucun dé» rangement, soyez assurée que je ne vous » écrirai dorénavant que comme à une per» sonne qui n'a pas de fermeté, & dont on » doit ménager la foiblesse.

» Je vous avois mandé, belle Jeannette, que » mon Cousin avoit obtenu d'aller à la guerre » avec un détachement, & que je craignois » bien que sa mélancolie ne le menât trop loin. » Mes apréhensions n'ont été que trop vraïes. » Sa valeur, ses inquiétudes lui ont fait ten» ter témérairement d'enlever un Convoi ac» compagné d'une escorte trois fois plus forte » que sa troupe; il est tombé dans une embus» cade, & sans un miracle, il n'en seroit point » échapé. Dubois, son Valet de Chambre, » dont l'affection est au-dessus d'un domestique » ordinaire, lui a sauvé la vie, & l'a ramené » dans le Camp avec deux breslûres. Tranqui» lisez-vous cependant, elles ne sont pas mor-

» telles : & j'espére que nous en serons quittes
» pour la peur.

» Deux jours après, les deux Armées se
» sont rencontrées, nous avons battu les enne-
» mis, mais j'ai été fait prisonnier. J'en ai res-
» senti de la douleur, parce que je vous verrai
» plus tard que je l'espérois, & que je ne puis
» être tranquile lorsque je suis éloigné de vous.

» Vous trouverez dans ce paquet une Lettre
» que le Marquis avoit commencé à m'écrire
» avant la rencontre des ennemis, & qu'il n'a
» achevée que depuis sa blessure; elle servira à
» vous prouver qu'il n'étoit pas aussi ingrat
» que vous le soupçonniez, & à vous rassurer
» sur le danger que vous pourriez craindre.
» Je me tais sur les preuves que je vous don-
» ne de mon attachement : en vérité elles doi-
» vent vous toucher d'autant plus que je suis
» assez ennemi de moi-même pour trouver de
» la douceur à vous parler de ce qui vous in-
» terresse.

» J'attends, belle Jeannette, de vos chéres
» nouvelles, je ne serai pas tranquile jusqu'à
» ce que j'en aye reçu, sur-tout après les nou-
» velles fâcheuses que je vous mande. Mon
» Oncle continuë-t'il à vous rendre des visites?
» Je vous assure que vous m'avez fait tomber
» des nuës, en m'aprenant qu'il vous avoit
» été voir, qu'il sçait qui vous êtes ; il faut
» qu'il soit bien habile, & qu'il ait des rai-
» sont bien importantes pour être parvenu à

» se faire si bien instruire. Il m'a écrit, & ne
» me parle de rien ; j'imiterai son silence, les
» éclaircissemens seroient trop contre moi. Je
» me console de ma prison & de tout ce qui
» peut m'arriver, pourvû que vous me con-
» serviez toujours une part dans l'honneur de
» votre estime : je le mérite par celle que j'ai
» pour vous, & par la considération parfaite
» que j'aurai toute ma vie.

De Manheim, ce . . . . . &c.
DE SAINT-FAL.

Je lûs avec précipitation la Lettre du Marquis. La voici mot pour mot.

LETTRE

DU MARQUIS DE L. V.

au Comte de Saint-Fal

» JE suis parti de Paris furieux, mon cher
» Cousin, & je vais à la guerre desespéré.
» Personne ne sçait la cause de ma tristesse, &
» n'a le secret de la raison qui m'a obligé à me
» faire détacher seul du corps de l'Armée :
» aprenez tout cela. Jeannette ne m'aime
» plus, elle m'a préféré le Duc de . . . je n'en
» puis douter : raison de mon départ. J'étois
» obligé de me rencontrer tous les jours chez
» les Généraux avec mon Rival, cause
» de ma séparation de l'Armée. Tout m'est

» insuportable depuis que mon ingrate me
» trahit. En vain j'ai voulu secoüer un joug si
» tyrannique, elle a mon cœur, elle régne dans
» mon ame, & son image me poursuit en tous
» lieux. Fatale passion ! Egarement funeste qui
» ne me laisse pour toute consolation que la
» mort.

» Mes coureurs me raportent que les enne-
» mis sont à deux lieuës d'ici, je vole à eux.
» Adieu mon cher Cousin. Souvenez-vous
» qu'on n'a jamais aimé son Rival, & que
» vous m'avez toujours été cher.

» S'il arrivoit que Jeannette fut trompée
» par son nouvel Amant, consolez-là. Je
» tremble pour elle. Je sçai ses besoins, ne
» l'abandonnez pas.

Ce qui suivoit étoit d'une autre écriture.

» Je suis battu, blessé & content, mon cher
» Cousin. Le dernier mot vous paroîtra extra-
» ordinaire, je vous l'expliquerai : en atten-
» dant ne vous effraïez pas de ce que je me sers
» de mon Secrétaire pour vous écrire, il m'est
» impossible de le faire moi-même : mais l'on
» espére beaucoup du premier apareil qui est
» levé. J'ai reçû un coup de sabre sur la tê-
» te. Si Jeannette m'aime encore, comme un
» Gentilhomme nommé Mélicourt me l'écrit
» si les choses qu'il m'aprend, dont il m'assure
» avoir été témoin lui-même, sont vrayes, je

» me console de la perte d'un œil dont je suis » menacé, pourvû qu'il m'en reste un pour » avoir le plaisir de revoir l'objet que j'aime, » & d'admirer ses charmes. Je suis satisfait : » travaillez à ma paix, mon cher Cousin, en » cas que vous croyez que je sois dans le cas » de la mériter. N'est-ce point trop exiger de » votre amitié & de certains sentimens qui » sont communs : mais je vous connois, & » cela me suffit.

LE MARQUIS DE L. V.

Combien de larmes ne me fit point répandre cette Lettre ! J'y reconnoissois le caractére excellent de mon aimable Marquis. Combien de fois ne baisai-je pas ces chers caractéres que la perte de son sang me rendoit encore mille fois plus précieux ! De quelle inquiétude ne fus-je point agitée ! Pourquoi la bienséance ne me permettoit-elle pas de prendre une Chaise de poste, d'arriver à l'Armée, & de lui prouver que lui seul étoit digne de mon amour & de faire ma félicité ! Mille résolutions diverses me roulérent dans l'esprit pour donner des preuves à ce cher Amant de ma tendresse & de ma constance, sans que je puisse trouver, un seul expédient dont je fusse satisfaite, en relisant la Lettre du Marquis. Ce que Mélicourt avoit fait pour moi, me

frapa, je lui en ſçûs d'autant plus de gré qu'il ne m'en avoit rien marqué dans pluſieurs Lettres que j'avois reçuës de lui, depuis que j'étois à Paris. Je jugeai qu'un homme qui rendoit un ſervice pour avoir le ſeul plaiſir de le rendre, étoit un véritable ami, & je le jugeai ſeul digne d'exécuter le deſſein que j'avois d'envoyer à l'Armée, afin d'avoir des nouvelles plus poſitives, & de perſuader au Marquis que je méritois ſon retour.

A peine eus-je conçû ce projet, que je voulus le mettre en exécution. J'écrivis ſur le champ à Mélicourt, je fis chercher un exprès & je le lui envoyai. Je ne doutai pas qu'à la réception de ma Lettre il ne partit d'abord pour ſe rendre auprès de moi ; & pour apprendre en quoi il pourroit m'être bon. Je ſçavois que l'affaire de Sainte-Agnès ne devoit être décidée de plus de ſix ſemaines, parce qu'on avoit été obligé de récrire à Rome ſur quelques difficultés nouvelles qui étoient ſurvenuës, & cet intervale étoit plus que ſuffiſant pour aller & revenir de l'endroit où je devois le prier de ſe rendre.

Lorſque l'Amant de Sainte-Agnès arriva de Verſailles, je lui marquai de la joye de ſon retour. Pour entrer en matiére, je commençai par le remercier du ſervice qu'il m'avoit rendu ſi noblement. A peine

eût-il entrevû le but où je voulois toucher, qu'il me prévint, & bien loin de faire naître aucune difficulté, il m'assura que c'étoit à lui à me rendre graces de ce que je le mettois dans le cas de faire sa cour à un Seigneur, qu'il estimoit autant que le Marquis de L. V. qu'il m'avoüoit même que ce Voyage lui seroit utile de plus d'une maniére; en ce qu'il ne seroit pas long-tems sans avoir besoin de puissantes protections à la Cour; que cette occasion sembloit faite exprès pour l'obliger, & qu'il m'en sçauroit gré toute sa vie.

L'on a bien raison de dire que la maniére de faire un plaisir, en augmente le prix. Je fus comblée des façons avec lesquelles Mélicourt se prêta à mes desirs. Je l'instruisis ensuite de la maniére dont j'avois imaginé qu'il devoit se presenter; je le chargeai d'une Lettre pour le Marquis; mais je souhaitai qu'il ne la rendit que quand il prévoiroit que la surprise qu'il auroit de recevoir de mes nouvelles, ne nuiroit pas à sa santé. La premiére chose que j'exigeois de lui, étoit de me mander naturellement l'état positif où il trouveroit mon Amant à son arrivée, & la maniére dont il recevroit ma Lettre. Toutes ces choses dites, & convenuës pendant un souper assez abstrait, Mélicourt envoya chercher des chevaux de poste par son Valet, & il partit

dès la même nuit. Nous avions combiné qu'il seroit trois jours en chemin, & que le septiéme ou le huitiéme j'aurois une Lettre de lui. Tous ces arrangemens me tranquilisérent beaucoup ; mais ce qui y contribua le plus, fut cette chére Lettre du Marquis : par laquelle je reconnoissois qu'il m'aimoit toujours tendrement. C'étoit ma plus sérieuse affaire que cette constance, je n'en connoissois point d'autre ; quand on aime de bonne foi, tous les autres biens ne font partie que de celui-là : en effet, il n'y en a pas un plus grand que celui d'aimer & d'être aimé.

Je ne raporte point ici la Lettre que j'écrivis au Marquis, il l'a perduë, & il me seroit impossible de la rendre telle qu'elle étoit, il est bien différent d'écrire avec passion ou de sang froid. Il suffira de sçavoir que le desespoir de sçavoir mon Amant blessé en danger, en fait le fond ; le reste étoit des assurances vives du plus tendre amour. Je ne querellois point ; peut-on gronder un Amant que l'on aprend fidéle, & qui est en danger de la vie ? Le cœur ne boude point dans de pareilles occasions, il n'est rempli que de son amour, & le reste s'évanoüit dès qu'il est satisfait de ce côté.

Deux jours après, il étoit fête de la Vierge ; comme je me trouvai en état de

sortir, je résolus d'aller m'acquitter d'un vœu que ma bonne tante avoit fait pour moi à une Eglise qui lui est consacrée, & d'en faire un pour que le Ciel voulut bien conserver le Marquis. Je fus entendre la Messe; & comme on me dit qu'il y avoit Sermon l'après-midi, je dînai de bonne heure, & je m'y rendis. Un Capucin prêchoit avec une onction qui pénétra; son discours, outre cela, étoit poli & élégant, & ne se sentoit point du tout de l'état Monastique; il sembloit que ce fut un homme du monde qui vous entretint d'une morale épurée. J'avois les yeux fixément attachés sur le Prédicateur, il me sembloit que je l'avois vû quelque part, mais je n'y fis qu'une attention indirecte. J'étois si attentive à ce qu'il débitoit, que nulle autre réflexion ne s'imprimoit dans mon esprit.

A la fin de son troisiéme point, il traita du luxe & de l'irrévérence avec laquelle on assistoit aux Mystéres. Je ne sçai par quel hazard, il arrêta ses yeux sur moi, mais à peine m'eût-il envisagée, que sa parole mourut dans sa bouche, il pâlit, fit tout ce qu'il pût pour résister à la foiblesse qui s'emparoit de ses sens, mais en vain il se laissa aller. Tout le monde effrayé & surpris, parut inquiet de son état, & chacun en raisonnoit à l'oreille. De deux personnes qui le connoissoient, une se leva, pour donner à

celui qui le secouroit un flacon ; l'autre interrogée par une personne, sur le nom du Pere, qu'il avoit témoigné connoître, répondit que c'étoit un homme de qualité, apellé extraordinairement à sa vocation, & le nomma de son nom de famille. Qu'on juge de ma surprise extrême ; c'étoit le Chevalier D'Elbieu ! Devois-je m'attendre à un pareil incident ? Il me frapa si fort, qu'il s'en fallut peu que je ne tombasse dans le même inconvénient que le Pere Honoré, c'étoit son nom de Religion. Le Ciel me soutint, & dans la crainte que je ne fusse pas maîtresse de moi-même, je pris le bras de ma tante, & je sortit.

Lorsque je fus chez moi, j'admirai la singularité de mon sort, qui ne me laissoit pas, pour ainsi dire, pour passer un jour sans qu'il fût marqué par quelque événement extraordinaire. En effet, devois-je m'attendre à une rencontre aussi surprenante, sur-tout moi, qui sortois si peu ? Cela me fit une telle impression, que pour que pareille avanture ne m'arrivât plus, je réglai que je n'irois dorénavant à l'Eglise que le matin, & que je m'y rendrois encore de si bonne heure, que je ne me mettrois pas dans le cas d'y rencontrer aucune personne de connoissance. Mais à quoi servent nos précautions ? Peut-on quelque chose contre les décrets de la destinée.

Le même jour, je reçus sur le soir visite de l'Ecuyer du vieux Marquis; comme cet homme aura beaucoup de part à la conclusion de mon Histoire, il est à propos que je fasse son portrait.

Il avoit environ cinquante-cinq ans, étoit d'une physionomie prévenante, & sans être beau, plaisoit par la douceur de ses traits; il étoit grand & bien fait, & son port imposoit par sa noblesse. Son caractére étoit souple & séduisant. Il étoit toujours de votre sentiment par l'espérance qu'il avoit de vous amener au sien. Du reste, politique, fourbe, & de mauvaise foi. Lorsqu'il faisoit tant que de vouloir vous plaire, il y réüssissoit; mais il ne prenoit jamais cette peine qu'avec une intention préméditée de vous nuire. A cette ébauche, il faut ajoûter qu'il étoit envieux & jaloux, & que c'étoit être de ses ennemis, que de plaire à son Maître. Voilà Monsieur de Forçan.

Malgré toutes ses mauvaises qualités, qu'il sçavoit cacher avec art, il avoit attrapé la confiance du vieux Marquis, il ne pensoit rien qu'il ne lui en fît part. Ce lâche Confident aprouvoit tout, mais il trouvoit le secret de ne consentir qu'aux choses qui lui paroissoient indifférentes; pour celles qu'il prévoyoit qui pouvoient lui nuire, il sçavoit écarter, & quand il ne pouvoit pas y parvenir par les moyens ordinaires

il recouroit à la calomnie & aux mauvais artifices, ils lui réüssissoient presque toujours, parce qu'il étoit patient, prudent & discret, & qu'avec trois qualités, on vient à bout de tout.

L'on doit conjecturer que sur ces préjugés, il étoit au fait du goût que son Maître avoit pour moi ; bien loin de le dissuader de son inclination, il avoit augmenté son attachement pour tout ce qui pouvoit le rendre plus solide & plus séduisant. Je lui avois paru si douce, & il étoit d'ailleurs si bien persuadé que la bassesse de ma naissance le rendroit toujours si fort supérieur à mon crédit, quelque grand qu'il pût devenir, que je gouvernerois bien moins son Maître, qu'il ne me gouverneroit moi-même. Voilà la cause pour laquelle il s'étoit déclaré pour moi, & qui fit qu'il se chargea volontiers de la commission de me voir, & de me sonder sur les sentimens que j'avois inspiré au pere du Marquis, qui s'étoient accrus à un tel point, à ce qu'il faisoit entendre à son Ecuyer, qu'il vouloit en faire usage, & sonder si je serois d'humeur à y répondre. Forçan qui ne sçavoit pas que son Maître étoit encore plus fin que lui, & qu'il avoit des raisons secrettes pour en agir ainsi, s'offrit pour le servir, ce qui fut accepté, parce que le Marquis s'étoit montré jusques là si complaisant, qu'il ne voulut

pas, ſans doute, ſe mettre dans le cas de ſortir de ce caractére, en joüant un rôle opoſé.

Le pauvre Forçan ſe trouva fort éloigné de ſon compte, & je le relevai avec tant de fermeté, lorſqu'il eut mis cette matiére ſur le tapis, qu'il devoit conclure que ſon projet ne réüſſiroit pas ſi heureuſement, qu'il s'en étoit flâté; mais il n'étoit pas homme à ſe rebuter des premiéres difficultés. Il revint le lendemain à la charge, & il me mit dans une ſi grande colére, par les diſcours qu'il me tint, que je ne gardai aucun ménagement. Je lui reprochai la baſſeſſe de la commiſſion dont il s'étoit chargé, & je lui dis, avec un ton, que je n'avois jamais oſé prendre avec perſonne, que s'il étoit aſſez hardi pour remettre les pieds chez moi, je ſçaurois trouver les moyens de l'en faire repentir.

Je m'attendois après ces façons d'agir, que cet ennemi de mon repos ne paroîtroit plus, mais il arriva le lendemain, comme s'il ne s'étoit rien paſſé entre nous. J'étois ſi bien dans la confiance qu'il avoit trop de cœur pour ſe remontrer, que je n'avois pas cru devoir défendre à Barbe de le laiſſer entrer. Le rouge me monta au viſage lorſque je le vis, & mon premier mouvement fut de me jetter dans mon cabinet. Arrêtez, Mademoiſelle, me dit-il, je n'ai que deux

mots à vous dire : Vous avez tranché avec moi du grand ; vous avez pensé que Monsieur le Marquis & moi étions vos dupes, vous vous êtes trompée, ma chére enfant, continua-t'il avec un ton ironique, il sçait aussi-bien que moi de quoi il est question ; il ne tenoit qu'à vous que nous fussions dans la bonne foi, vous n'aviez qu'à nous prendre au mot. Je sçai cependant bon gré à vos petits airs de sagesse, qui nous ont fait tenir sur nos gardes, il nous ont instruits ; nous sçavons vos desseins, nous aurons soin que ces projets chimériques n'ayent pas leur entiére exécution ; adieu, la Petite, faites votre profit de cet avis, & n'ai rien de plus à vous dire : & puis il sortit.

L'on s'imagine peut-être que ces impertinences me firent impression, & qu'elles me chagrinérent beaucoup. Non, mon innocence me tranquilisa ; je compris seulement que je déplaisois à cet Ecuyer, & qu'il alloit faire ses efforts pour me perdre dans l'esprit de mon Maître, par des supositions que son mauvais caractére lui feroit imaginer : Mon Amant m'avoit mise au fait depuis long-tems, & cela me suffisoit pour me donner la clef de son manége. Sans être méchante, je compris qu'il me convenoit de m'en venger, & d'employer le crédit, que je me connoissois sur l'esprit du vieux

Marquis, pour me défaire d'un ennemi si redoutable, & que je trouverois toujours en mon chemin. Je n'avois point encore ressenti ces mouvemens nouveaux de dépit & de vengeance ; ils m'occupérent assez pour me distraire de mes autres ennuis.

La premiére chose que je fis en me levant le lendemain, fut d'écrire à Saint Fal ce qui s'étoit passé entre Forçan & moi; je n'oubliai pas la maniére impertinente dont j'avois été traitée ; je lui faisois part aussi de ma résolution de le faire éloigner, supposé que son oncle n'eût pas été homme à se laisser prévenir contre ; je finissois ma Lettre en le priant de faire ses efforts pour revenir le plûtôt, qu'il pourroit, en lui avoüant que depuis que j'étois abandonnée à moi-même, ma vie avoit été un tissu de traverses & de chagrins. Il n'étoit pas question d'autre chose, & le nom même de mon Amant n'y étoit pas prononcé.

J'allois cacheter ma Lettre, lorsque le vieux Marquis entra dans ma chambre ; je fus si interdite de cette visite imprévûë, & d'être surprise en écrivant, que je me relevai à peine pour le recevoir. Vous écrivez sans doute à mon fils, Jeannette, me dit le Marquis d'un ton sévére, & en voulant m'arracher ma Lettre que je serrai précipitamment ; & il m'est aisé de conjecturer

par le soin que vous prenez de m'en ôter la connoissance, que vous n'êtes pas bien-aise que je sçache vos secrets.

Il ne tiendroit qu'à moi, Monsieur, repris-je, de vous faire connoître le contraire de ce que vous pensez, en vous confiant le sujet de votre soupçon, mais je dois imaginer qu'après les préventions qu'on vous a donné contre moi, cela serviroit à peu de chose, la maniére dont vous m'avez fait traiter par Monsieur votre Ecuyer .... Ne confondons point s'il vous plaît, Jeannette, interrompit le Marquis d'un air embarrassé; j'avois prié Monsieur de Forçan de vous faire une déclaration d'amour de ma part, & il n'a point dû aller plus loin. Je ne vous nierai point qu'on m'a donné quelque éclaircissement sur votre conduite & sur vos desseins; mais je m'étois réservé de vous en parler amiablement, & je n'avois point chargé mon Ecuyer de vous voir à ce sujet. Mais ce fait n'a aucun raport à la Lettre que vous écriviez & que vous me cachez: Satisfaites-moi de ce côté, ajoûta le vieux Marquis d'un ton plus poli, peut-être que cela me donnera lieu de vous satisfaire du mien. Il y a peu de femmes qui n'ayent un Amant, & jolie comme vous êtes, il seroit même surprenant que cela ne fût point; que risquez-vous à me confier cet écrit? & que je

ſois au fait d'une intrigue; je vous promets en ce cas le ſecret, & je vous avoüerai même que j'aime beaucoup mieux que cela ſoit, que de vous voir en commerce avec un fils que je ne regarderois plus comme tel, s'il venoit à ma connoiſſance qu'il m'eût déſobeï.

C'en eſt trop, Monſieur, repris je toute en larmes; il faut vous ſatisfaire, & vous prouver que je ne ſuis point fille à intrigue. Je compromets par ma complaiſance, Mr votre neveu; mais il me pardonnera, parce que je ſuis ſoupçonnée, & que c'eſt ajoûter l'outrage à l'outrage. Voyez Monſieur, continuai-je en lui remettant ma Lettre, ſi c'eſt un crime à vos yeux que d'être ſenſible aux affronts; vous m'allez trouver très-criminelle. En achevant ces mots, je me levai, & je fus dans mon cabinet donner un libre cours à mes pleurs.

Le Marquis étoit trop impatient de ſatisfaire ſa curioſité pour s'embarraſſer de toute autre choſe; à peine eût-il ma Lettre qu'il mit ſes lunettes & la lut; il fut très-long-tems à cette opération, où il la revît pluſieurs fois.

Serois-je la dupe moi-même de tout ceci! s'écria-t'il, ſans faire attention s'il ſeroit entendu, & me ſerois-je laiſſé prévenir ſans y penſer? Le rôle de cette fille eſt naturel, elle écrivoit de bonne foi pendant

mon absence ; elle ne m'attendoit point, & assurément son dessein n'étoit pas de me confier sa Lettre ; élaircissons-nous sur ce fait. J'entendis ce monologue ; les gens d'un certain âge sont sujets à en faire, & je n'augurai point mal de celui-ci.

Je n'avois pas besoin de contrefaire l'affligée lorsque le Marquis entra dans mon cabinet, je l'étois véritablement. Voilà votre Lettre, belle Jeannette, me dit-il ; je suis fâché d'avoir exigé de vous un telle complaisance ; & plus fâché encore de vous avoir donné du chagrin : Pardonnez-le moi, je tâcherai de le réparer, & je ne sortirai point d'ici que je ne vous aye fait une satisfaction entiére de mes soupçons, s'ils sont mal fondez ; essuyez vos pleurs, & raisonnons en ami sur ces sujets de trouble : Je ne vous nierai point que plus vous m'êtes chére, & plus j'ai ressenti de chagrin des choses qui m'ont été dites à votre sujet ; les voici. L'on m'a dit que vous avez un Amant qui vous est cher, & qui posséde vos faveurs ; que votre sagesse est un jeu pour vous donner du relief, & servir de manteau à vos goûts ; mais que la principale raison qui vous oblige à vous observer si fort, est que vous minutez un Mariage qui feroit votre fortune, & que mon fils est la dupe qui doit tomber dans vos filets, par la passion que vous sçavez

qu'il a pour vous, dans toutes ces ſupoſitions, s'il eſt vrai qu'elles le ſoient, il y a des vérités. Je n'ignore pas que mon fils ne ſoit idolâtre de vous, & que vous le payez d'un tendre retour, ou que vous en faites le ſemblant : Le malheur qu'il a eu d'être bleſſé, & l'état où je vous ai vû en conſéquence de cette nouvelle, en ſont des preuves aſſez réelles. Voilà, Jeannette, tous mes griefs, c'eſt à vous à me dire ſi j'ai été mal informé.

Je me preſſai de répondre malgré l'étonnement où je fus des noires calomnies qu'on m'imputoit, dans la crainte que le vieux Marquis ne s'imaginât que je minutois ma juſtification. Je ſuis plus ſurpriſe qu'offenſée, repliquai-je en le regardant fixement, des ſupoſitions atroces dont on me charge ; ma conduite juſqu'ici a démenti de pareilles accuſations. Si j'étois coupable, ou que j'euſſe été fille à donner dans les égaremens qu'on m'impute, ma réponſe ſeroit ſuccincte, & je vous dirois, Monſieur, que je n'ai aucun compte à vous rendre, parce que j'aurois des amis qui me protégeroient, & qui me mettroient à l'abri de vos reſſentimens ; mais comme Dieu m'a fait la grace de me faire marcher juſqu'ici dans un chemin irréprochable, je ſerai toujours prête à donner des éclairciſſemens ſur ce qui me regardera lorſqu'on en ſera inquiet.

Pour ce qui eſt du dernier article qui vous interreſſe le plus, je ſuis trop ſincére, & je me pique d'être trop vraye pour le nier : oüi, Monſieur, j'ai été aimée de Monſieur votre fils, & je vous confeſſe qu'il m'eſt cher, & qu'il me le ſera toujours ; voilà mon crime, & la cauſe de toutes les traverſes que j'ai eſſuyées juſqu'ici, continuai-je en pleurant : Sans le goût fatal qu'il m'a inſpiré pour lui, je coulerois des jours obſcurs, mais tranquiles, je n'ai cependant pas prétendu que je duſſe avoir l'honneur dont il eſt queſtion ; je ſçai trop me rendre juſtice pour m'oublier à ce point ; mais auſſi dois-je vous aſſurer que je ne lui aurois jamais été de rien qu'à ce prix.

Je me tus après ce diſcours ; le Marquis me regardoit, rêvoit, & ſembloit avoir l'air indécis : Vous conſervez des doutes, Monſieur, continuai-je, ou vous me ſçavez mauvais gré de l'aveu que je viens de faire : je ſçai les moyens de ſatisfaire tout le monde ; & avant qu'il ſoit vingt-quatre heures, vous conviendrez que je méritois plus votre pitié que votre colére, & que je ne vous avois pas donné lieu de me faire traiter auſſi cruellement que je l'ai été par Monſieur de Forçan.

Le Marquis humilié de ce diſcours ; & étonné ſans doute des réſolutions que je

ſemblois prendre, vint à moi, & me tendant la main : Faiſons la paix, me dit il, belle Jeannette, je vous rends mon eſtime, & je crois que vous la méritez. Non, Monſieur, continuai je avec fermeté, vous revenez auſſi aiſément que vous vous laiſſez prévenir, j'ai droit d'en juger par la facilité avec laquelle vous m'avez ſi legérement ſoupçonnée ; après de telles injuſtices, il n'y a qu'un Couvent, où j'irai me renfermer pour le reſte de mes jours, qui puiſſe me mettre à l'abri... Ah ! je ne le ſouffrirai jamais, s'écria le vieux Seigneur, j'ai des intérêts ſecrets qui s'opoſent à une pareille réſolution. Sans entrer dans ce ſecret, pourſuivis-je avec le même ton, j'oſe vous aſſurer que vous ne me ferez pas changer ; il n'y a qu'un ſeul moyen pour contrebalancer ce deſſein.... Eh quel eſt-il, reprit vivement le Marquis ? C'eſt de mander ici l'auteur des calomnies qui m'ont été imputées, & de l'obliger à déclarer les ennemis ſecrets qui ont pû me noircir, & ſi mal inſtruire ; car de deux choſes l'une, ou il tient de quelqu'un ces diſcours, ou il les a ſupoſés : je crois plûtôt l'une de ces conjectures que l'autre ; & c'eſt ce dont je ſouhaite avec paſſion d'être éclaircie.

Je parus ſi entiére ſur cette réſolution, que le vieux Marquis s'y rendit, dans la crainte que je n'exécutaſſe le projet

dont je l'avois menacé. En effet, j'étois si laſſe de tous les aſſauts dont j'étois accablée depuis quelque-tems, que je ne voyois que le Cloître pour m'en délivrer; mais les raiſons que le vieux Marquis avoit de me ménager, le rendirent complaiſant & docile, il ordonna à un de ſes gens d'aller chercher ſon Ecuyer, & en l'attendant, il eut pour moi tant de politeſſe, & m'aſſura avec tant de bonté que j'aurois lieu d'être ſatisfaite à l'avenir de ſes procédés, que je lui promis que dès que j'aurois le cœur net au ſujet de la diſcuſſion preſente, je ne ſongerois plus au Couvent; moins pour l'amour de lui, il eſt vrai, que pour tenir ma parole à Saint-Fal.

Le ſieur de Forçan arriva, le Marquis débuta par lui laver la tête de la maniére dont il m'avoit parlé. Pendant cette mercuriale, ce malheureux homme jettoit de tems en tems des regards où la fureur étoit peinte. Après avoir laiſſé tout dire à ſon Maître, il voulut s'aprocher de ſon oreille, & s'excuſer ſans doute, ou lui donner quelques raiſons ſpécieuſes; mais le Marquis, ſans vouloir l'écouter, lui ordonna de nommer les perſonnes de qui il tenoit les raports qu'on avoit fait de moi. Forçan devint pâle à cette queſtion; mais preſſé par ſon

son maître de répondre, il s'excusa de lui obéïr, pour ne point compromettre, disoit-il, les gens qui l'avoient averti de si bonne amitié : Ces raisons sont détestables, s'écria le vieux Seigneur avec colére, une accusation sans preuve rend criminel celui qui l'a faite ; & je commence à croire, Forçan, que vous avez eu vos raisons pour me prévenir contre Mademoiselle. Pardonnez-moi, Monseigneur, reprit l'Ecuyer, dans la crainte d'être chassé, s'il ne détruisoit ce soupçon. Et pourquoi donc ne pas parler, continua ce maître ? Me devez-vous moins de ménagement qu'aux personnes que vous craignez tant de nommer ? Forçan convenant qu'il ne pouvoit éluder plus long-tems, aprit enfin qu'en venant chez moi, il avoit rencontré sur l'escalier une Demoiselle qu'il avoit connuë autrefois, & que cette fille, en s'informant où il alloit, & aprenant que c'étoit chez moi, avoit haussé les épaules ; que ce geste lui ayant paru significatif, il l'avoit pressée de le lui expliquer ; que là-dessus elle l'avoit conduit dans son Apartement ; où elle lui avoit tenu tous les discours qu'il s'étoit cru devoir raporter.

Je ne fus pas surprise, après cet aveu, des calomnies dont j'étois accusée ; on n'offense pas impunément une femme d'une certaine trempe. Junie qui étoit la personne en question, sensible au mépris que j'avois marqué,

& dont j'ai parlé ailleurs, n'échapa pas cette occasion pour donner de mauvaises idées de moi à Forçan, qu'elle croyoit vouloir devenir mon Amant. J'apris au vieux Marquis ce qui avoit donné lieu à la haine qu'elle me portoit, & dont elle donnoit de si cruelles marques. Je suis bien-aise qu'il ne reste à cette occasion aucun sujet de doute, lui dis-je; & après lui avoir rendu compte du tour qu'elle m'avoit joüé, & des tentatives qu'elle avoit faites pour m'amener à son but: Nous n'avons qu'à y monter; & nous verrons si elle osera me nier ce que je viens de raporter; en tout cas, l'Ecclésiastique qui m'a servie dans cette occasion, sera un témoin valable. Le Marquis voulut m'ôter cette idée de l'esprit, en m'assurant qu'il ne lui en restoit aucun sur mon compte: mais j'étois montée à vouloir l'accomplissement de mes volontés; & pour me satisfaire, le Marquis envoya de sa part chez elle, avec priére de venir lui parler, en me disant poliment que c'étoit la moindre démarche qu'elle devoit faire, & qu'il ne la croyoit pas assez ennemie d'elle même pour y manquer. Forçan avoit voulu se charger de cette commission pour la prévenir sans doute; mais le Marquis lui ordonna de rester, & envoya un de ses Pages. La Demoiselle qui respectoit le Marquis, & qui d'ailleurs ne soupçonnoit pas le sujet de cette commission, descendit,

& parut avec aussi peu d'embarras que si elle n'eût eu rien à se reprocher. Il est vrai que ces sortes de femmes ont un front d'airain, & que rien n'est capable de les étonner.

J'allois entamer la conversation & lui faire des plaintes des mauvais discours qu'elle avoit tenu de moi à l'Ecuyer; mais le Marquis m'interrompit poliment, & me demanda la permission de s'expliquer. Il pria Junie simplement de lui dire par amitié ce qu'elle avoit dit de moi à Forçan, l'assurant que cela ne tiroit à aucune conséquence, mais qu'il avoit des raisons personnelles pour démêler si les raports qui avoient été faits à ce sujet, étoient vrais & conformes à ce qu'elle diroit. La Demoiselle, qui sçavoit qu'il ne falloit pas biaiser avec le Marquis, convint qu'elle avoit dit en badinant à son Ecuyer, s'imaginant qu'il étoit amoureux de moi, qu'il avoit bien l'air d'être la dupe de ses empressemens, & que j'avois un Amant qui étoit plus grand Seigneur que lui. Le Marquis lui demanda de qui elle vouloit parler alors : De vous, Monsieur, reprit cavaliérement cette femme, nous sçavons que vous ne haïssez pas le sexe; j'ai crû ne m'être pas trompée, du reste je ne croyois pas que Monsieur de Forçan fut un enfant à son âge; mais s'il dit que je lui aye tenu d'autres discours, que ceux que j'ai avoüé, il est un imposteur & un mauvais esprit.

Cependant, si j'ai offensé Madame, je lui en demande pardon. Elle auroit pû, il est vrai, se dispenser de cet éclaircissement. En achevant ces mots, elle fit une révérence aisée au vieux Marquis, & elle se retira.

Je suis persuadée que l'Ecuyer auroit voulu, pour toutes choses au monde, être dispensé de ce mauvais quart-d'heure; il avoit l'air si humilié que j'en avois pitié. Le vieux Marquis le parcourut long-tems des yeux sans ouvrir la bouche, il étoit cependant aisé de démêler qu'il étoit irrité. Monsieur de Forçan, lui dit-il, vous avez abusé de ma confiance, il ne vous est pas difficile de vous persuader que je n'en doute pas. Ne soyez pas assez hardi, après ce trait de votre mauvaise foi & de votre malignité, pour vous presenter à mes yeux; sortez.

Ce dernier mot fut prononcé d'un ton si impérieux que le pauvre Ecuyer se retira d'un air le plus soumis. Bien loin d'être satisfaite de l'avantage que je remportois sur lui, je me repentis d'y avoir donné lieu, & je cherchai à le faire rentrer en grace auprès de son Maître, en le priant de lui pardonner. Non, jamais, Mademoiselle, reprit le Marquis avec une suite d'émotion, je suis facile, on peut me surprendre, mais l'on ne me trompe jamais qu'une fois.

Lorsque cette burasque fut passée, le Marquis me dit qu'il me demandoit le len-

demain à dîner, qu'il étoit obligé de me quitter pour des affaires indispensables, mais qu'il passeroit le jour suivant avec moi, ayant des affaires de la derniére conséquence à me communiquer, qui nous regardoient l'un & l'autre. Il me dit ensuite mille choses plus polies les unes que les autres, & me pria d'oublier les chagrins que j'avois reçûs à son occasion, en m'assurant qu'il m'en dédommageroit avant qu'il fut peu. J'avois lieu d'être si contente des preuves de bonté qu'il venoit de me donner, que je reçus comme je le devois toutes les politesses qu'il voulut bien me faire. L'air avec lequel je m'exprimai, lui rendit sa gayeté ordinaire, & il faut convenir qu'il étoit à son âge aussi amusant qu'on le pouvoit desirer: nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, & je ne pensois pas assurément aux chagrins qu'il me préparoit.

Le lendemain Jeudi, époque que je n'oublierai de ma vie, Barbe vint m'éveiller à six heures du matin, & me dit qu'un homme d'environ trente ans, assez mal vêtu, & conduit par la main comme un aveugle par un petit garçon de sept ou huit ans, demandoit à me parler. Eh! mon Dieu, ma chere Bonne, repris-je, avec un peu d'humeur d'être réveillée si matin, ne pouviez-vous pas dire à cet importun que je dormois, sans m'interrompre si cruellement? Tré-

dame interrompit Barbe, croyez-vous que je sois faite d'aujourd'hui, & que je ne l'aye pas envoyé promener vingt fois ? Tant pis, continuai-je, il ne faut brusquer personne, vous auriez pû renvoyer cet Inconnu doucement, & le remettre à une heure plus commode ; peut-être a-t'il à me parler de quelque chose d'important; mais puisque le mal est fait, n'en parlons plus ; allez sçavoir ce qu'il me veut, & dites-lui que je ne le recévrai point que je ne sois informée du sujet qui l'améne. Ma tante s'en retourna en murmurant : C'étoit assez sa coutume quand je quittois un moment les airs de considération que j'avois pour elle. Il est bon de ne point être haut avec ceux qui nous servent, l'humanité nous y convie, mais il est dangereux aussi, avec ces sortes de gens, d'être trop familier, ils se formalisent aussi-tôt que vous reprenez le dessus qui vous convient, & vous mettent dans le cas ou de souffrir leurs impertinences, ou de les renvoyer, malgré l'affection qui vous parle en leur faveur. Je me disois bien toutes ces choses, mais j'ai fait connoître mes raisons, c'étoit ma tante au bout du compte, tôt ou tard elle devoit le sçavoir, je voulois me conduire en cette considération, de telle sorte qu'elle fut obligée d'avoüer que je m'étois gouvernée avec elle autant en fille qu'en Maîtresse : je m'en étois fait un devoir, &

je m'obſervois afin de n'y point manquer.

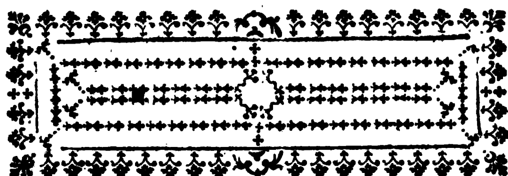
Ma Bonne revint en ſautant de tout ſon cœur. Réjoüiſſez vous, Madame, me dit-elle, ce Monſieur avoit bien raiſon de vouloir vous éveiller, il dit qu'il vous aporte les meilleures nouvelles du monde, & qu'il vient eſſuyer les larmes qu'il gage que vous avez verſées, & que vous verſez encore tous les jours à cauſe de lui. Tenez, ajoûta ma chére tante, j'ai été ſi aiſe quand je l'ai entendu parler ainſi, que ſi j'avois oſé je me ſerois jettée à ſon col.

Que devois-je augurer d'un pareil diſcours ? Je crus que ma tante avoit perdu l'eſprit. Mais qu'a de commun cet Aveugle, m'écriai-je, avec ce que vous me dites? Et quel raport peut-il y avoir de lui à moi ? Ma foi, Madame, je n'en ſçai rien, reprit Barbe, je vous rends mot pour mot ſon diſcours ; il ne tient qu'à vous de ſçavoir tout cela, vous n'avez qu'à me permettre de la faire entrer. Faites donc, continuai je avec un air inquiet, je ſuis bien embarraſſée de tout ce que cela ſignifie. A peine avois-je proféré ces mots, que Barbe ſortit, & dans le moment l'Aveugle & ſon Garçon parurent.

Avance donc mon fils, dit-il, lorſqu'il fut dans ma chambre, que je me précipite dans ſes bras. Avance donc, où eſt-elle cette chére femme que j'ai toujours aimée ſi ten-

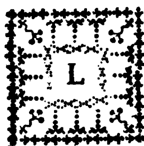
drement, & que le bruit de ma mort a sans doute fait mourir mille fois. Pourquoi donc ne prévient-elle pas mes tendres desirs ? Ne me voit-elle pas encore ? Ne suis-je pas dans sa chambre ? Pardonnez-moi, mon cher Papa, reprit le petit Garçon, qui s'étoit arrêté au signe que j'avois fait à barbe de renvoyer ces gens ; nous y sommes, la voilà, mais je m'aperçois bien qu'elle ne veut pas vous voir. Taisez-vous petit drôle, interrompit brusquement l'Aveugle en secoüant son conducteur de la main avec laquelle il s'apuyoit sur son épaule. Ne voyez-vous pas, coquin, que la joye de cette chére moitié la transporte au point qu'elle en est immobile ? Je tremble qu'elle n'en perde l'usage des sens. Menez-moi au plus vîte près d'elle, il n'y a que moi seul qui puisse la remettre : après une longue absence, & l'idée qu'elle a de ma perte, il n'est pas surprenant que la joye la suffoque. Si le chagrin tuë quelquefois, l'on meurt encore plus souvent de plaisir.

Fin de la dixième Partie.



LA PAYSANNE PARVENUE.

ONZIE'ME PARTIE.



LA figure de l'Aveugle, aſſez riſible d'elle-même, ſes bras mouvans comme ceux d'un homme qui cherche à tâtons, & ſes diſcours extraordinaires, tout cela me parut ſi bouffon, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Oüais, s'écria-t'il, que ſignifie ceci ? Se mocque-t'on de moi ? & me ſerois-je mépris? Ne ſuis-je pas chez Madame des Roches, ſoit diſant, Veuve d'Officier! Oh! vous ne vous trompez pas aſſurément, s'écria ma bonne tante ; c'eſt ici, il n'y a rien de ſi poſitif. Eh! pourquoi donc ce rire immodéré, continua l'Aveugle, eſt-ce qu'on

ne me reconnoît pas ? Ou ne veut-on pas me reconnoître, parce que j'ai eu le malheur de perdre les yeux, & que cela me défigure un peu ? En vérité, je n'aurois pas crû qu'une femme qui m'a tant d'obligation, & pour laquelle j'ai tout fait, me payât d'une pareille ingratitude : patience, nous verrons ce qui en arrivera ; en attendant, je resterai à bon compte ici ; par-tout où est ma femme, c'est chez moi ; je serai bien aise de sçavoir si l'on sera assez hardi pour vouloir m'en chasser.

Cette conclusion, au lieu de me fâcher ne fit qu'irriter mon envie de rire ; en effet, je trouvai, on ne peut pas plus plaisant, ce galimathias, & le dessein formé de s'emparer de mon domicile, sous un prétexte aussi fou : Barbe, à laquelle je dis à l'oreille, que je ne connoissois pas cet homme, & qu'il falloit qu'il eut perdu l'esprit, se mit à rire aussi ; elle crut que pour m'en délivrer, il n'y avoit qu'à le prendre par le bras, & le mettre hors de mon Appartement : mais le furibond d'Aveugle, outré de cette audace, la traita de misérable, lui donna un coup de canne, en jurant en homme de guerre, & menaça, que si l'on étoit assez hardi pour l'aprocher, il briseroit tout. Mon tour vint ensuite : Impertinente, s'écria-t'il en m'apostrophant, c'est donc ainsi que vous recevez un mari, qui vous

cherche depuis si long-tems, après avoir été gratifiée du fruit de mes services, & vous avoir fait du bien jusqu'après ma prétenduë mort ? Allez, cela est horrible, & donne lieu de penser qu'un Amant occupe ma place, & que dans la crainte où vous êtes, que je ne mette ordre à votre déréglement, vous feignez de ne pas me reconnoître, afin de continüer à vivre dans une infâme liberté. Mais aprenez, Madame, continua-t'il, que j'ai des amis, & des droits qui vous humilieront, & que je sçaurai me venger de vos indignes procédés. Je suis connu, & j'ose le dire, considéré ; & si vous êtes assez ennemie de vous-même pour persister dans cette horrible obstination, je sçaurai vous prouver avant qu'il soit vingt quatre heures, qu'on n'offense pas impunément un mari tel que moi.

Le sérieux avec lequel ces mots furent proférés, & le bon sens qui les accompagnérent, commencérent à m'inquiéter, je suis bien fâchée, Monsieur, lui dis-je, de l'impolitesse que je vous ai faite malgré moi, & des ris qui me sont échapés ; ils ne regardent en rien votre personne, mais vos discours ne me conviennent en aucune maniére. La conformité des noms fait sans doute votre méprise ; je ne vous connois en aucune façon..... Vous ne me connois-

ſez pas ? perfide, reprit vivement l'Officier, ce ne ſera peut-être pas moi qui vous auroit tirée de la miſére où vous étiez, pour vous faire ce que vous êtes ? Je n'ai pas eu de vous pluſieurs enfans dont il ne me reſte que celui que vous voyez, qui vous reſſemble à crier ? Allez, vous êtes une ingrate, & la plus double de toutes les femmes, je ne dé rois jamais avoir aucun commerce avec vous, & ſi ce n'étoit pour avoir le plaiſir de me venger, & de vous punir des égaremens dans leſquels je ne vois que trop que vous êtes tombée, je vous abandonnerois abſolument à votre mauvais ſort.

Mais, Monſieur, repris-je en prenant le ton de voix le plus poli, revenez donc à vous-même, ne vous mettez point dans le cas de faire un éclat, & de donner matiére à rire au public ; informez - vous mieux, & vous connoîtrez combien vous vous êtes trompé ! Ah ! c'en eſt trop ! s'écria l'Aveugle acharné, c'en eſt trop ! Et puiſque vous perſiſtez à me renier pour votre mari, je vous ferai connoître par les effets que je le ſuis ; n'en parlons plus, plût à Dieu que je ne le fuſſe pas ; ſortez, ſi vous voulez d'ici, continua-t'il, ſuivez, puiſque tel eſt votre plaiſir, le malheureux torrent qui vous entraîne, je ne ferai pas un pas pour vous retenir ; mais je vous

annonce que j'y reste moi, & que l'enfer ne pourroit pas m'en chasser. Ah! ah! Vous, mon fils, ajouta-t'il au petit garçon, faites monter mon laquais, qu'il aporte ici mes malles, & passez ensuite chez un Rotisseur, afin que je mange un morceau, car je prévois bien qu'il n'y a rien ici pour moi.; après cela j'enverrai chercher un Commissaire, il est bon de faire les choses dans les régles.

J'étois si interdite, & si surprise de cette scène comique, que je ne sçavois que répondre. Barbe me demandoit : que faire donc, Madame? A me voir ouvrir de grands yeux, & à ne rien répondre, il n'y auroit eu personne qui ne se fût imaginé que l'Aveugle avoit raison.

Tout se fit comme l'avoit ordonné mon prétendu mari, les malles furent aportées dans ma chambre : un Valet avec une redoutable moustache qui m'effraya, les ouvrit, en tira une robe de chambre, deshabilla son Maître, la lui mit, & après qu'il eut reçu ses ordres à l'oreille, servit la table, & ne trouvant point la clef au buffet, fit sauter la serrure, y prit ce qui lui convenoit pour son couvert, & enfin en usa avec la même liberté, que s'il eût été chez lui. Qu'on juge de ma situation, & si j'étois bien à mon aise. Mais continuons.

Cependant Barbe, effrayée aussi-bien

que moi de cette terrible moustache, & de l'air rébarbaratif, avec lequel celui qui la portoit avoit crocheté son buffet, commençoit à jetter les hauts cris. Je revins de l'abattement dans lequel j'étois tombée à ces clameurs par la réflexion que je fis sur le champ, qu'elles alloient attirer le public, & que je ne manquerois pas d'être jugée sur l'étiquette du sac, & sur l'exposé de mon époux prétendu. La populace ordinairement décide non-seulement sur les aparences, mais encore pour les malheureux. L'expérience prouve tous les jours, que tel contre qui elle s'étoit déchaînée pendant son existence, lui arrache des larmes à l'échaffaut, auquel elle l'avoit condamné quelques jours auparavant.

Après que mon prétendu mari eut déjeûné amplement, repas qui lui fit perdre une partie de sa mauvaise humeur, il me députa son terrible Valet pour me porter à faire les choses de bonne graces, afin, disoit-il, d'éviter le scandale. Je m'étois réfugiée dans une chambre voisine, où je rêvois aux moyens dont je devois user pour parer ce terrible orage. Je ne sçus que répondre aux discours du Médiateur; la frayeur m'agitoit au point, que je n'étois capable d'aucune résolution: dans cette extrêmité, je répondis à l'effrayant Emissaire, que son Maître feroit ce qui lui

plairoit ; & que ses menaces & son crédit n'obtiendroient jamais ce ridicule aveu qu'il vouloit exiger de moi ; que je n'imaginois point ce qui avoit pû lui donner lieu de forger une pareille histoire, & que je ne doutois qu'avant qu'il fut vingt-quatre heures, il ne rougit de l'avoir adoptée.

Le Valet, à cette réponse, roula les yeux effroyablement, & me dit dans un langage Allemand, *nous ferons, nous ferons si fou mocque long-tems de fotre mari : men Goth ! men Goth !* Ajoûta-t'il en s'en allant, comme par réflexion, *que les femmes sont troubles, & qu'on est malheré de se laisser bercer par sté chienne d'enchance.*

Eh ! Mon Dieu, m'écriai-je, après qu'il fut éloigné, à quel sort & traverses suis-je donc en proye ? A-t'on jamais été accablée par des endroits aussi extraordinaires ? Et de pareils événemens ne semblent-ils pas faits pour moi ? Barbe, qui survint, me dit que l'Aveugle faisoit un carillon terrible, & qu'il furetoit par-tout, comme si tout ce que j'avois lui apartenoit : je demandai à ma tante, quel parti elle prendroit dans une pareille occasion : De me plaindre, me dit-elle, de faire apeller tous les voisins, & de recourir à la Justice ; cela auroit été bon pour une personne qui n'auroit pas craint de se faire connoître ;

mais pour moi je trouvai dans cette occasion que je risquois beaucoup, j'étois trop vaine pour avoüer publiquement qui j'étois, d'ailleurs on auroit voulu sçavoir les raisons pour lesquelles j'avois changé de nom, je ne sçavois enfin à quel parti je devois recourir, lorsque j'entendis le Carosse du vieux Marquis arrêter à la porte, je respirai; je ne doutai pas que son nom & sa presence n'imposassent; & que l'un & l'autre ne me délivrassent du terrible homme, qui me tenoit en échec dans ma Maison; j'envoyai ma tante au-devant de ce Seigneur, pour le prévenir & pour le prier de passer dans mon cabinet. J'avois une si grande frayeur du Valet à la moustache, que je n'osai aller moi-même le recevoir, mon cabinet étant disposé de telle sorte, qu'il m'étoit impossible d'en sortir, sans passer au travers de mon Apartement.

Le vieux Marquis fut bien étonné de cette histoire, & il ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il fut au fait de mon embarras. En vérité, s'écria-t'il, l'incident est nouveau! Et jamais, je crois, une telle folie n'est tombée sous les sens! Voyons dit-il, si je pourrai faire voir clair à cet Aveuglé, & s'il voudra bien m'en croire à ma parole.

Après m'avoir fait entendre qu'il alloit dissiper ce nuage, il entra dans la chambre où étoit mon prétendu mari, qui se disposoit à fumer, & lui demanda s'il étoit vrai qu'il voulût, sans rime ni sans raison, s'emparer du logis d'une Dame qui n'étoit point faite pour que personne lui manquât.

L'Aveugle qui avoit apris par son petit garçon qui étoit le Seigneur qui venoit d'entrer, & qui conjectura que c'étoit lui qui lui parloit, répondit avec beaucoup de respect qu'il sçavoit trop ce qui étoit dû à Monsieur le Marquis de L. V. pour le contredire; mais qu'il le croyoit aussi trop équitable pour condamner un oprimé sans l'entendre. Rien n'est plus juste, reprit le Marquis; mais si vous m'en vouliez croire, Monsieur, à ma parole, vous vous épargneriez la peine de me prouver un fait qui ne peut être; je connois Madame dès l'enfance, j'ai toujours été à portée de sçavoir ce qui lui est arrivé, & je sçai presentement qu'elle n'a jamais été votre femme; & tout ce que vous pourriez me dire.... Je vois bien, Monsieur, interrompit l'Aveugle, que vous êtes prévenu, & que quelque chose que je vous dise, vous resterez dans votre opinion. Je n'ai garde assurément de vouloir l'emporter sur un Seigneur aussi qualifié

que vous ; mais je connois trop de réputation Monsieur le Marquis de L. V. pour me persuader qu'il veüille se servir de son crédit pour devenir le tyran d'un Officier qui a bien servi le Roi, qui en porte actuellement les témoignages les plus tristes, & tout cela, dans la vûë de soutenir une femme qui fait connoître aujourd'hui son peu de probité & d'honneur : Vous en avez trop vous même, Monsieur, continua-t'il, pour ne pas du moins être neutre dans ce débat ; la justice & les preuves en décideront ; je vous suplie de me permettre d'y avoir recours & de ne pas trouver mauvais, en attendant, que je reste dans un lieu où je sçais que je dois être le maître, & duquel on ne me seroit pas sortir impunément. J'ai le malheur, il est vrai, d'avoir perdu la vûë ; mais j'ai conservé un cœur qui ne mollira jamais dans aucune occasion.

Le Marquis jugea par ce discours que je ne lui avois point imposé sur l'entêtement de cet homme ; il en fut étonné lui-même de telle sorte, qu'il fut quelques momens sans parler. Il hésitoit sans doute à prendre un certain ton, à cause du nom d'officier dont l'Aveugle s'étoit paré, qui entraîne toujours des égards. N'y auroit-il pas un moyen, Monsieur, continua le Marquis, pour adoucir l'instant present?

Si vous êtes véritablement le mari de Madame, elle s'oposera vainement à vous résister, vous serez assurément toujours le maître de vivre avec elle, sans que personne soit en droit de vous le contester dès que vous aurez prouvé vos droits ; mais en attendant que ce fait soit clair comme le jour, vous n'en avez aucun de vivre avec elle, dès qu'elle ne vous reconnoît point pour son mari. Le tempérament dont je serois d'avis, & qui me paroîtroit à sa place, seroit que vous acceptassiez un Apartement chez moi jusqu'à ce que vous soyez d'accord ; j'imagine que vous vous en trouverez mieux l'un & l'autre, & que c'est le seul parti convenable dans cette occasion.

Cette proposition paroissoit juste ; mais nous avions affaire à un homme entêté qui ne plioit pas si aisément. Je suis au désespoir, reprit il, de ne pouvoir par honneur céder à vos bontés, je me ferois un tort infini si je variois dans cette occasion : ma femme est jeune, aimable, vous la protégez, on en feroit une histoire qui pourroit aller plus loin qu'il ne me convient ; & je ne suis pas d'humeur ... Oh ! pour le coup en voilà trop ! s'écria le vieux Marquis, piqué de se voir si injustement contredit, & du trait malin qui venoit d'échaper : puisque vous vous opiniâtrez à ne

point avoir de raison, lui dit ce Seigneur d'un ton ferme, il faudra donc vous faire connoître qu'on en a plus que vous : Qu'on aille chercher un Commissaire, continua ce Seigneur, sa presence fera peut être plus que la mienne : qu'on lui dise que c'est moi qui le prie de se donner la peine de venir, nous verrons s'il voudra bien s'en raporter à mon raport sur le compte de Madame. En achevant ces mots il me presenta la main, & nous passâmes dans une autre chambre où il me dit en riant que je n'avois qu'à me tranquiliser, & que je serois bien-tôt délivrée de mon prétendu mari.

Cet événement bizarre donna lieu au Marquis de badiner beaucoup. Si vous aviez eu un mari effectif, me dit-il en souriant, vous ne vous trouveriez pas dans ce cas : avoüez que vous seriez bien attrapée si Dame Justice, qui se trompe souvent, alloit vous condamner à passer vos jours avec cet aimable Aveugle. Ah ! Monsieur interrrompis je, ne me faites pas entrevoir cette idée, j'aimerois mieux mourir assurément, que de consentir à l'exécution d'un tel jugement : Vous pouvez compter, que sans en être la maîtresse, je me sens une aversion pour cet homme, mais une aversion que je n'ai jamais conçûë pour personne. Bon, reprit le Marquis, vous l'aimeriez s'il étoit décidé qu'il fût votre mari :

Sçavez-vous bien que le Sacrement impose & donne quelquefois de l'amour ? Cela seroit bon, repris-je en riant de tout mon cœur, si dans cette union extravagante je devois cet époux aux usages ordinaires, mais concevez donc, s'il vous plaît, qu'en vivant avec ce terrible Officier, je me trouverois, le plus innocemment du monde, au lieu de sa femme, une maîtresse, & d'autant plus à plaindre ...... Eh vraiment voilà le joli, interrompit le Marquis en ne pouvant retenir un éclat de rire, vous seriez sa maîtresse, vous le sçauriez & seriez obligée par les loix, à lui être fidéle.

Un Laquais qui vint avertir que le Commissaire montoit, interrompit la conversation. On le fit entrer. Il parut surpris de cette avanture, & dit naturellement au Marquis qu'elle n'étoit point de sa compétence, & que n'étant que subalterne, il n'avoit alors que la voye de représentation; & non celle de l'action; termes que je n'entendois point alors, & ajoûta qu'il ne pouvoit jamais user que des voyes de fait qu'alors qu'il arrivoit du scandale ou de la violence; il ne s'en tint pas là, il dit au surplus qu'il n'étoit rien de plus simple à un mari que de se loger avec sa femme; & qu'il seroit ridicule, à lui Commissaire, de vouloir l'arracher de chez lui, à moins qu'il ne fut prouvé clair comme le jour,

qu'il fut un imposteur, & que cela supposé, ce n'étoit pas encore à lui à en décider, mais à exécuter les ordres qui lui seroient donnés en ce cas par les supérieurs.

C'est-à-dire, Monsieur le Commissaire, interrompit brusquement le Marquis, que s'il plaisoit donc à Monsieur l'Imposteur d'exiger de sa prétenduë femme des choses qui ne lui convinssent pas, & qu'elle vous apellât, vous ne voudriez pas vous en mêler; mais en attendant que la chose fût bien prouvée, qu'ordonneriez-vous que fit Madame, en cas que son persécuteur ne fût pas homme à s'embarrasser de sa résistance! Voudriez vous, que n'étant point sa femme, elle en subît les loix imaginaires de ce qu'on apelle devoir, & qu'elle se prêtât enfin... Je ne dis pas cela reprit avec un peu de confusion le Juge, je sens bien.... Pas grand'chose, repartit le vieux Marquis, & je vois bien qu'il faut que je me donne la peine d'aller moi-même chez un homme qui vous aprendra ce qu'on doit faire en de pareilles occasions, puisque vous êtes si indécis dans celle-ci; en attendant je vous prie, Monsieur, de rester auprès de Madame, afin qu'elle ne soit point insultée pendant mon absence. Je vais chez Monsieur de... Je serai de retour avant qu'il soit peu.

Le Commissaire ne fut pas peu surpris de

la résolution du Marquis, & du ton avec lequel il s'étoit expliqué. Cela n'opéra cependant rien, il persista dans son sentiment, & me dit que dans le cas present, il ne connoissoit pour expédient que celui d'aller loger chez une amie, jusqu'à ce que la contestation fut décidée. J'étois si outrée de l'alternative, que je ne daignai pas répondre à cet homme : Je fus à la fenêtre rêver à tant d'infortunes, en attendant le retour du Marquis : l'on imagine bien que j'en avois assez de sujet.

Il ne nous arrive guéres de contre-tems fâcheux qu'il ne survienne aussi quelques momens de consolation. Je regardai comme tel une Lettre qu'on m'aporta ; elle étoit de Mélicourt. J'aurois été au désespoir qu'on me l'eût renduë en presence du Marquis ; l'on en va juger par ce qu'elle contenoit.

LETTRE DE MÉLICOURT

A JEANNETTE.

JE ne perds pas un moment, Mademoiselle, pour vous tranquiliser ; la Lettre que je vous envoye s'expliquera mieux que tout ce que je pourrois vous dire ; & je croirois vous dérober un tems précieux, en retardant le plaisir que j'imagine qu'elle vous fera. Je pars ce

soir. A mon retour j'aurai l'honneur de vous revoir & de vous rendre compte de mon voyage. Je suis avec la plus parfaite considération, Maaemoiselle,

Votre, &c.

Qu'on juge de ma joïe ? une Lettre du Marquis ! Je l'ouvris avec précipitation, j'y trouvai ces mots.

LETTRE DU MARQUIS A JEANNETTE.

IL ne s'offre point de termes à mon imagination qui puissent exprimer ma parfaite reconnoissance, mon adorable Jeannette : comment mériter ce que vous faites aujourd'hui pour moi ? Devois-je m'en flâter après l'injustice de mes procédés ? Non, la mort seule pouvoit réparer mon offense ; & si elle respecte mes jours, c'est qu'elle sçavoit qu'ils vous étoient chers, & que vous deviez me pardonner.

L'usage que je prétens faire aussi d'une vie que je vais vous devoir, est de l'employer à vous rendre heureuse. J'attens avec impatience ma guérison, & la fin de la Campagne, pour vous donner la main, & pour aprendre à mon pere que je ne puis vivre sans vous.

LE MARQUIS DE L. V.

N'ayez

N'ayez aucune inquiétude de ma blessure, avant huit jours, l'on assure que je serai sur pied. La joye que j'ai d'avoir reçû de vos nouvelles, est un beaume souverain dont je ressens l'excélence. Mélicourt, que j'aime de tout mon cœur, vous rendra compte de mes sentimens. Adieu, mon aimable Jeannette; si ma foiblesse m'empêche de vous en exprimer davantage, mon cœur suplée à ce défaut, & vous en dit mille fois plus que tout ce que je pourrois écrire.

Au Camp de....

Un moment de joye fait oublier toutes les peines passées: J'en ressentis une entiére aux témoignages que me donnoit mon cher Marquis de sa tendresse. Je lui voüai dans cet instant un amour à l'épreuve, & une fidélité inviolable. Il sembloit que cette Lettre arrivoit exprès pour me soutenir contre les puissans assauts qui m'étoient préparés; j'étois à la veille du plus grand événement qui pouvoit m'arriver, & pour lequel j'avois besoin de toute ma fermeté.

Je rêvois agréablement à un avenir flâteur que je voyois de plus en plus, certain par les derniéres assurances que je venois d'en recevoir, lorsque j'entendis l'équipage du Marquis qui revenoit. Je ne doutois pas qu'il ne vînt me délivrer de

mon prétendu mari. Je ne me trompois pas ; il étoit accompagné d'un homme qui avoit des ordres, & qui, en entrant, les signifia à l'Aveugle. Je vois bien, s'écria-t'il après les avoir entendus, que l'on a du crédit, & il faut s'y soumettre ; mais nous avons des loix, & nous verrons si elles souffriront qu'une femme perfide soit en droit de chasser son mari. On ne lui répondit rien, il s'habilla & se retira, en me jurant qu'avant qu'il fût vingt-quatre heures j'aurois de ses nouvelles. La personne qui avoit aporté les ordres de sa retraite, lui dit poliment qu'il ne lui conseilloit pas de se porter à des extrêmités, qu'il s'en trouveroit mal, & qu'on ne toléroit pas dans le païs où il étoit, les voyes de fait. L'Aveugle branla la tête à ce discours, & descendit en ordonnant à son Valet à la moustache, de bien retenir la porte, afin que lorsqu'il y reviendroit, il ne se méprît pas. Je fus comblée de joye de me voir enfin délivrée de cet homme. J'avouë qu'il m'avoit mis dans l'inquiétude la plus cruelle, & que sans le secours qui m'étoit arrivé si à propos, je me serois vuë dans l'obligation de lui ceder la place : L'extrêmité étoit un peu forte ; mais il n'y auroit pas eu d'autres moyens de m'en délivrer. L'on a connu

par le détail que j'ai fait de cette avantu- re, qu'il n'étoit pas homme à quitter le pi- quet aisément.

Il étoit plus que l'heure du dîner lorsque je fus la Maîtresse chez moi. Le Marquis m'en avoit demandé en entrant, l'agitation où il me trouva, m'avoit empêché de donner aucun ordre à ce sujet. Je passai dans ma cuisine, & j'eus bien-tôt remédié à cet inconvénient. Avec de l'argent à Paris, on est servi dans le quart d'heure; il n'y a qu'à connoître les usages: Revenons au vieux Marquis.

Je le trouvai absorbé dans une rêverie si profonde, qu'à peine s'aperçut-il que je rentrois. Ah! mon Dieu, lui dis-je, en lui faisant une innocente niche qui le rapella à lui, & qui le fit sourire: vous voilà bien renfermé dans vous-même. Je n'y étois pas seul, reprit ce Seigneur, je tenois conseil avec mon cœur, & vous y présidiez; j'ai de grands desseins sur vous, Jeannette, & il ne tiendra qu'à vous d'être la plus heureuse de toutes les femmes; mais il faut de la confiance, de la prudence & du secret; je vous crois capable de toutes ces choses. Je lis dans vos yeux votre impatience à être éclaircie: Je ne vous tiendrai pas longtems en suspens; dînons, après cela nous nous enfermerons, & nous raisonne-

rons à notre aiſe. Il changea d'entretien après ces mots : il ſembloit qu'il voulut m'amener par degrés à la connoiſſance d'une choſe qui devoit m'étonner, & à laquelle je ne devois pas aſſurément m'attendre, mais je crois cependant qu'il y avoit autant d'embarras que de politique. Il y a des occaſions où la timidité & la honte défendent notre ame de certains ſentimens qui la flâtent ; la raiſon ſévére ſe ſert de ces moyens pour la retenir, & quelquefois ils réüſſiſſent, & nous empêchent de nous livrer à nos goûts.

Après que nous eûmes dîné, le Marquis me pria d'ordonner à Barbe de dire à la porte, au cas qu'on vint, que j'étois ſortie, afin que nous ne fuſſions point interrompus. Cette précaution priſe, il s'aprocha de moi, & me parla dans ces termes.

Si j'étois moins perſuadé que je ne le ſuis, ma chére Jeannette, de votre vertu, je ne me ſerois pas décidé ſur le point le plus important de ma vie : c'eſt à cauſe de la connoiſſance parfaite que j'en ai que je ſuis enfin réſolu à vous donner un rang & une fortune pour laquelle vous n'étiés point née, & à laquelle vous ne deviés pas ſûrement vous attendre ; mais ce défaut de comparaiſon ne m'a jamais arrêté un moment ; je ne regarde

notre origine que comme une introduction à la conduite que nous devons tenir dans la vie, & lorſqu'elle eſt illuſtre, & que nos mœurs ne répondent pas à ſon éclat, elle ne me ſert qu'à me donner plus de mépris pour ceux qui n'ont pas rempli les engagemens qu'ils avoient, pour ainſi dire, contractés en naiſſant. Si je penſe ainſi à l'égard d'une perſonne élevée pour donner l'exemple de la ſageſſe, & qui loin d'en tracer l'exemple en donne de contraires, j'éléve juſqu'aux nuës ceux qui ſe dégagent du limon groſſier de la baſſeſſe dont ils ſortent, & brillent par la probité & par l'honneur. Voilà la nobleſſe que j'adopte, & celle que je préfére au propre ſang des Rois.

J'ai trouvé dans vous, ma chére Jeannette, cette vertu, ces ſentimens, cette probité que j'adore; je n'ai pu les voir unis avec tant de charmes ſans deſirer qu'ils me fuſſent propres : Je ſçai que l'uſage ordinaire eſt contraire à ces maximes, & qu'on ne pardonne pas aiſément dans nos maiſons les méſalliances; je ne doute pas que je ne ſois frondé, qu'on n'en gloſe, & que ſi j'éclatois avant que de mettre les choſes en état de ne pouvoir être détruites, elles ne ſouffriſſent des révolutions, & que je n'euſſe à eſſuyer, outre les remontrances, des traverſes

ſupérieures ; & c'eſt à cauſe de ces conjectures trop bien fondées, que j'ai beſoin du ſecret pour arriver à mes fins : il ne faut que très-peu de têms pour mettre mes deſſeins en exécution ; nous n'avons qu'à être d'accord, nous y parviendrons aiſément.

Je crois qu'après tout ce que je viens de vous dire, belle Jeannette, vous ne doutez pas quel eſt mon but : je ſuis le maître, je n'ai à rendre aucun compte à perſonne, je n'ai qu'un fils qui me chérit autant que je l'aime, je n'ai point voulu vous parler que je n'aye ſçû ſes ſentimens ; il les aprouve, il me marque que ma confiance lui a cauſé mille tranſports : il eſt vrai que je lui ai fait un ſecret de la perſonne dont je lui parle, voyez la Lettre, vous connoiſſez ſon écriture, & jugez s'il ne m'eſt pas auſſi bon fils, que je lui ſuis bon pere.

Le Marquis foüilla dans ſa poche, en tira une Lettre dont il ne me fut pas difficile de reconnoître le caractére, il me la remit. Je l'ouvris avec bien de l'agitation, je ne devinois point encore à quoi devoit aboutir ce qu'on venoit de me dire ; je me flâtois qu'il m'étoit favorable ; la ſuite expliquera ſi je me trompois : voici la Lettre.

LETTRE DU MARQUIS A SON PERE.

MONSIEUR,

Je reçois avec la reconnoissance la plus parfaite, la confidence que vous voulez bien me faire: quand vous n'auriez pas eu cette bonté, je n'en aurois pas moins été soumis à la personne, en faveur de laquelle votre inclination se décide, je partage bien sincérement le bonheur que vous me promettez, & je me fais un grand plaisir d'en être le témoin. Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre, &c.

Cette Lettre ne disoit rien, & me parut cependant aider à ma prévention; je crus, avec raison, que je joüois le premier rôle dans cet événement, l'on va voir que tout sembloit contribuer à me laisser dans cette erreur.

Après avoir lû la Lettre, je la rendis, en disant au Marquis que je n'avois pas besoin de ces preuves, pour être persuadée de la tendresse que Monsieur son fils avoit pour lui; pardonnez-moi, re-

prit le vieux Seigneur, elles ſervent à vous prouver juſqu'oû va ma complaiſance pour ce qui m'apartient : cependant comme je vois que vous ne m'avez pas encore tout-à-fait compris, aprenez plus clairement mes bonnes intentions, elles tendent à vous donner un rang dans le monde, & à vous prouver juſqu'où va mon eſtime. Mais afin de ne vous laiſſer aucun doute à ce ſujet, ſçachez ; enfin, charmante Jeannette, que malgré toutes les raiſons qui ſe ſont opoſées à mon propre conſentement, je ſuis d'accord avec moi-même, & qu'avant qu'il ſoit peu, vous ſerez Madame la Marquiſe de L. V.

Ces derniers mots me parurent ſi clairs & ſi conformes à ce que je deſirois depuis ſi long-tems, que pénétrée par ma reconnoiſſance, je tombai aux genoux du vieux Marquis, ſi troublée, ſi interdite d'un conſentement ſi peu attendu, que je ne trouvai point de voix pour exprimer mes remerciemens. Que je ſuis ſatisfait, ma chére enfant, s'écria le vieux Marquis en me relevant, de connoître par le tranſport que je vous cauſe, que ce que je fais pour vous aujourd'hui, ne répugne point à votre goût ! J'ai héſité long-tems, je vous l'avouë, à faire cette déclaration : j'avois dans l'idée

que votre premiére passion pour mon fils, devoit vous avoir prévenuë, & que votre cœur ne se prêteroit pas aisément à mes desirs, mais je devois me rassurer & connoître votre vertu : moins je m'attendois à la douceur avec laquelle vous recevez ma main favorablement, & plus je suis sensible à la maniére dont vous me la donnez; j'en userai aussi de sorte avec vous, que vous conviendrez, que si je n'ai pas la jeunesse en partage, j'aurai du moins des complaisances & des bonnes façons qui l'emporteront sur ce frivole avantage; ce ne sont ni elles, ni la figure qui rendent heureuse une femme; le caractére & la solidité des sentimens décident, l'expérience le prouve tous les jours.

Je ne sçai comment il est possible que j'aye retenu tout ce que le Marquis me dit dans cette occasion; j'étois si confonduë de ce que je venois d'aprendre, si confuse du dessein qu'il avoit de m'épouser, & si effrayée de la maniére dont je devois lui répondre, que je n'osois proférer un seul mot : flâter l'idée de ce Seigneur, dissimuler ma façon de penser, c'étoit lui donner des droits & avancer mon malheur : refuser l'honneur qu'il vouloit me faire par des raisons peut-être mal imaginées, que ne risquois-je pas? A

combien de peines ne devois-je pas m'attendre ? Il falloit assurément supofer par ce qui se passoit, que ce Seigneur eût pris de l'amour à l'excès pour le porter à un Mariage aussi disproportionné ; n'étoit-il pas naturel de craindre qu'après la démarche qu'il venoit de faire, il ne se portât aux derniéres extrêmités pour se satisfaire, ou pour se venger d'une petite personne trop honorée d'une pareille recherche ? Mon esprit agité me representoit encore le rôle qu'alloit joüer son fils dans cette fatale scène ; la cause de mes refus ne tomboit-elle pas naturellement sur lui ? Et n'étoit-il pas tout simple, que pour se venger de la Maîtresse & de l'Amant, il ne les séparât si bien, qu'ils ne pussent jamais se rejoindre : cette derniére idée me frapa & fit ma réponse.

Vous me voyez interdite & confuse, Monsieur, dis-je au Marquis, en prenant sur moi d'assurer mes regards. Eh ! qui ne le seroit pas dans une pareille occasion ? Ai-je bien entendu ? N'est-ce pas une illusion, & se peut-il qu'une Païsanne qui n'a pour elle que sa sagesse & quelques foibles apas, devienne la femme d'un Seigneur tel que vous : Qu'il me permette d'en douter, il se connoît trop bien.... Je vous ai déja dit, reprit le vieux Marquis avec un air d'impatience, que la ver-

ru l'emportoit chez moi sur le bien & la naissance, que c'étoit elle qui m'avoit décidé en votre faveur. Pourquoi mettre en doute un fait que ma déclaration vient si bien de prouver ? Vous n'êtes pas la seule, Jeannette, à qui de pareilles fortunes sont arrivées, & vous ne serez pas la derniére. De plus grands Seigneurs que moi en ont fourni des exemples : mais j'ai par-dessus, d'avoir rendu justice au mérite ; raison non-seulement excusable, mais de mise, au lieu que la plûpart n'ont fait de ces écarts, que parce qu'ils étoient entraînés par le caprice ou par le goût : causes inadmissibles, & qui ne peuvent être jamais pardonnées.

Quelque chose que je pusse dire au Marquis, il y répondit toujours avec tant de solidité, qu'il ne me fut pas possible de soutenir long-tems les moyens que ma dissimulation me faisoit emprunter ; il me fournit heureusement lui-même une occasion que je saisis avec adresse ; il étoit question, selon ses arrangemens, de dérober pendant un tems au public l'Hymen projetté, cela lui paroissoit difficile à cause de la proximité de la Cour, & du nombre de gens qui l'environnoit ; de se marier dans une de ses Terres, il y étoit trop connu pour que le secret ne transpirât point : que n'attendez-vous,

repris je avec un air naturel, que le Roi faſſe un voyage : Dans l'obligation où vous êtes de l'accompagner, tout votre monde vous ſuivra ; vous feindrez enſuite une affaire de conſéquence à Paris, vous ne vous ferez accompagner que par un domeſtique fidèle, je tiendrai tout prêt pour la cérémonie, & l'inſtant d'après, vous re ›rtirez & paroîtrez au lever, comme ſi de rien n'étoit : à mon égard, je continuërai de vivre comme je fais aujourd'hui ; & lorſque vous le jugerez à propos, vous vous déclarerez ; je penſe que de cette maniére vous ne riſquerez rien, & votre ſecret ne ſera point dévoilé.

Le Marquis trouva ce diſcours ſi ſenſé, qu'il y aplaudit en m'embraſſant : vous avez autant d'eſprit & de jugement, que vous êtes belle, me dit-il ; je ſuis au comble de mes vœux de faire une acquiſition auſſi précieuſe que la vôtre : il n'y eut ſorte de politeſſe, qui ne me furent dites. Le reſte du jour ſe paſſa en diſcours d'arrangemens pour le Mariage futur ; je parus de moitié de tout ce qui fut dit à ce ſujet ; jamais on ne forma de plus beaux projets, il n'étoit queſtion que de plaiſirs, de grandeurs, & d'oſtentations, il croyoit me flâter par cet étalage ; mais hélas ! Que je penſois différemment ? Je

dévorois mes soupirs ; & je n'aspirois qu'au moment d'être seule pour y donner un libre cours.

La Chaise que le Marquis avoit demandée pour s'en retourner à Versailles, étant à la porte, il prit congé de moi en soupirant : Que je vais souffrir, me dit-il, pendant les huit jours que je ne vous verrai pas ! belle Jeannette ; puis-je espérer que vous penserez un peu à un homme qui n'est occupé que de vous : Je répondis le mieux que je pus à tant de marques de bonté ; il n'est rien de plus facile que d'en imposer à un homme qui nous aime : il partit content.

A peine me vis-je seule, que je fus m'enfermer dans mon cabinet ; il étoit question pour le coup de prendre un parti, il n'y avoit pas à balancer. Mon vieux Amant étoit trop amoureux pour attendre longtems ; je me défiois du délai que la raison lui avoit fait accorder, il pouvoit changer d'un quart-d'heure à l'autre, alors venir me prendre pour me conduire dans une de ses Terres, & risquer l'éclat pour se satisfaire. Quand les gens d'un certain âge font tant que de s'égarer, ils portent les choses à l'excès.

Je me souvins alors du prétexte que j'avois pris pour faire du bien à ma famille, & je crus qu'il me fournissoit une retrai-

te honorable & assurée, puisque mon pere & ma mere ne m'avoient pas reconnuë ; il étoit très-probable que des Etrangers ne seroient pas plus clairs voyans, d'ailleurs je prétendois vivre si retirée, que je ne me mettrois pas dans le cas d'aucune avanture fâcheuse, & qui découvrit mon asyle ; il étoit d'une conséquence extrême, que cette démarche ne vint point aux oreilles du vieux Marquis. Après ma fuite, je devois m'attendre à toute l'étenduë de sa colére, de quelle fureur n'auroit-il pas eu lieu d'être possédé après tant de bontés, & de preuves de son amour ? l'on passe souvent de l'amour à la haine, sur-tout lorsqu'il devient sans espoir.

Cet asyle me parut d'autant plus assuré, que le Hameau étoit de tous les lieux du monde, celui où l'on devoit moins me chercher ; il y avoit si long tems que j'en étois dehors, & les raisons étoient si plausibles que je ne devois jamais y rentrer, que je m'aplaudis mille fois d'avoir imaginé cette idée ; quoiqu'il en soit, elle me tranquilisa, & je ne l'eus pas plutôt formée, que je songeai à la mettre à exécution.

Je crus que la premiére démarche que je devois faire, étoit d'écrire au Marquis le dessein de son pere, la maniére dont

je m'étois gouvernée dans cette occasion, le parti que je prenois de le fuïr, & la retraite que j'avois choisie; je lui marquois qu'en attendant qu'il plût au Ciel de terminer mon sort, j'allois lui conserver un cœur qui ne seroit jamais qu'à lui, je le consolois sur les contre-tems qui nous arrivoient, & je le priois d'imiter ma fermeté dans les traverses qui nous étoient peut-être encore préparées; en un mot, je répandis mon cœur dans cette Lettre, & elle étoit si longue, que je fus une partie de la nuit à l'écrire; on n'a jamais tout dit, quand on parle à ce qu'on aime, & le tems qu'on y met, est un tems qui passe bien aisément.

J'étois si fatiguée quand j'eus achevé ma missive, que je fus obligée de me coucher: Je me réveillai dix fois en sursaut; je croyois à chaque instant voir arriver le vieux Marquis dans le dessein de me conduire à l'une de ses Terres, & conclure le cruel Hymen; j'étois si agitée, que ces images se presentoient incessamment à mes yeux.

La premiére chose que je fis en me levant, après avoir mis mon cœur & mes affaires entre les mains de Dieu, fut d'écrire aussi à Saint Fal; je lui avois trop d'obligation pour manquer à ce devoir. Je lui mandai à peu près les mêmes cho-

ſes qu'au Marquis. Devois-je en moins faire pour un ami auſſi ſolide & ſi tendre? Je fus aſſez heureuſe quelques jours après, pour lui donner à mon tour des preuves de mon amitié ; c'eſt ce qu'on verra dans ſon lieu.

A peine Barbe étoit elle de retour de la poſte, qu'il me vint deux envois fort différens. Le premier étoit du Marquis avec une Lettre de ſa part, & une Caſſette. La Lettre contenoit les aſſurances les plus vives de ſa tendreſſe ; & la Caſſette renfermoit une toilette ſuperbe avec tous les aſſortimens de vermeil. Dans un quarré de ce métal, j'y trouvai cinq cens Loüis en eſpéces. Avant que de raporter quels furent mes ſentimens à l'occaſion de ce riche preſent, il faut parler du ſecond envoi.

Un homme à larges épaules, au nez pointu, à la perruque noire, me preſenta un papier griſonné auquel je ne compris rien : Je le priai de me le lire. Il me dit, que ſans m'ennuyer des termes de la pratique, c'étoit une aſſignation pour comparoître devant les Juges nommés pour avoir à reconnoître Meſſire Etienne des Roches Officier, &c. pour mon mari, ou de donner des preuves du contraire, à faute de quoi il lui ſeroit permis de m'apréhender

dans tous les lieux où il pourroit me trouver. Le jour de la comparution étoit à trois jours, à deux heures, &c.

Je fus assez surprise de l'acharnement qu'avoit cet Aveugle à me vouloir pour sa femme. Je répondis à l'Huissier que je ferois à ce sujet ce qu'il me conviendroit, & il me quitta en disant que ma partie n'avoit pas si grand tort de vouloir que je lui apartinsse, & que je valois bien la peine des frais de la procédure.

Autre raison, comme l'on voit d'abandonner Paris, & qui ne souffroit point de délai; aussi je travaillai le même jour à faire faire des ballots de ce que je voulois emporter, dans l'intention d'en laisser le soin à Monsieur Mélicourt qui m'étoit devenu cher par le dernier trait qu'il m'avoit donné de sa complaisance; service que je n'ai jamais oublié, & que je n'oublierai jamais.

Deux jours suffirent pour me mettre en état de partir. Je tins une Lettre prête qui devoit être renduë à Mélicourt à son arrivée, par laquelle je lui rendois compte du lieu de mon asyle, & des raisons qui m'y conduisoient; je le priois de m'y faire conduire les ballots dont j'ai parlé, à l'adresse de Madame de *Mainville*. Je m'étois trop mal trouvée du nom que je portois pour oser en faire un plus long usage; mon dessein de prévénir ma bonne tante à ce

sujet, afin d'éviter toute équivoque, & de lui cacher le lieu où je me retirois, dans la crainte que la joïe qu'elle en devoit ressentir ne la fît jaser. L'on ne sçauroit trop prendre de précaution lorsqu'on fait de certains pas, & le plus sûr est de ne pas révéler aisément son secret, & sur-tout aux domestiques qui ne se piquent pas ordinairement d'une grande discrétion.

Je m'étois si fort fatiguée ce jour, à cause de tous les soins que j'avois pris pour les préparatifs de mon départ, que j'allois me coucher, lorsque j'entendis des chevaux arrêter à la porte. Je mis la tête à la fenêtre : c'étoit Mélicourt qui arrivoit. Qu'on juge de ma joye dans les circonstances presentes où je me trouvois ! Je courus au-devant de lui : Vous ne pouvez arriver plus à propos, lui dis-je ; un peu plus tard vous ne m'auriez pas trouvée. Il ne fut pas peu surpris de ce discours, & il me demanda avec empressement ce qui pouvoit l'occasionner, J'étois trop inquiéte de ce qu'il avoit à me dire lui même pour entrer alors dans ce détail ; je le priai de vouloir bien céder à mon empressement. Le Marquis m'étoit devenu si cher, que dès qu'il pouvoit être question de lui, tout le reste étoit oublié. Mélicourt sourit de mes instances : Il les mérite bien, me dit-il ; vous avez le Phœnix des Amans ; mais aussi vous

doit il la vie : il étoit dans un déplorable état lorſque je ſuis arrivé. Vos nouvelles l'ont tiré d'une noire triſteſſe, qui, joint à ſa bleſſure, l'auroient bien-tôt mis au tombeau : mais à peine a-t'il été inſtruit des cauſes de mon voyage, qu'il a paru tout autre ; quelque foible qu'il fût, il n'a pas voulu ſouffrir qu'on lui lût votre Lettre ; Quelles marques n'a-t'il pas donné de ſa joye en faiſant cette chére lecture ! Monſieur de Mélicourt, me diſoit-il, par quel endroit vous ferai-je connoître combien je ſuis reconnoiſſant du ſervice eſſentiel que vous venez de me rendre ? Sçavez-vous bien que le précieux tréſor que vous m'aportez, va me rendre la vie ; l'aimable perſonne, s'écrioit-il ! Quelle attention ! Quelle bonté ! Comment ſe venge-t'elle de mes ſoupçons injurieux ? En travaillant à me donner des preuves de la plus ſincére amitié : Ah ! je n'oublierai jamais ces traits généreux & ſéduiſans, vous pouvez l'en aſſurer ; & que guéri, je tenterai l'impoſſible pour aſſurer une bonne fois ſon bonheur & le mien.

Pendant le peu de tems que je ſuis reſté près de lui, Mademoiſelle, continua Mélicourt, il ne m'a entretenu que de choſes ſemblables : il vouloit vous envoyer Dubois, pour vous tranquiliſer ; mais ſçachant que mon intention étoit de repartir,

il m'a chargé de toutes ses commissions qui m'honorent beaucoup ; j'en suis d'autant plus flâté, que je ne puis douter de sa confiance, c'est à vous, Mademoiselle, à qui j'ai cette obligation ; & elle m'est si chére, que je vous serai éternellement attaché.

Après avoir raisonné, Mélicourt & moi, assez long-tems au sujet du Marquis, je le mis au fait de toutes mes affaires, & du parti que je me trouvois obligée de prendre. Il aprouva ma conduite, & me dit que lorsque mon Amant aprendroit le sacrifice que je lui faisois, il en seroit comblé. A propos de son pere, je montrai à ce Gentilhomme le present magnifique que j'avois reçu de lui, en lui marquant l'embarras où j'étois à ce sujet, & ma résolution de le lui renvoyer. Donnez-vous en bien de garde, poursuivit Mélicourt précipitamment, si vous m'en croyez, vous en ferez un excellent usage. Monsieur le Marquis m'a chargé de lui trouver de l'argent à Paris, sa Campagne l'a ruiné, Monsieur son pere ne lui en a pas envoyé suffisamment ; & le plus grand service que vous lui puissiez rendre, est de lui en envoyer : profitez de cette belle occasion, elle semble faite exprès pour vous en faire un mérite délicat. Je trouvai la proposition de Mélicourt admirable, je la saisis avec empressement ; & quand je n'aurois pas eu

entre les mains la ſomme en queſtion, j'aurois vendu tout ce que je poſſédois pour lui donner ces témoignages de ma tendreſſe. Je remis à Mélicourt les cinq cens Loüis, & il ſe chargea de les faire toucher à mon Amant, & de remplacer cet argent par la vente de mes meubles qui étoit plus que ſuffiſante. Pour la toilette je la laiſſai dans ſon entier dans une de mes armoires; & de concert avec Mélicourt, j'écrivis la Lettre qui ſuit au vieux Marquis, afin de lui faire connoître que, ſi je ne me rendois point à ſes vœux, je n'en conſervois pas moins de reconnoiſſance de ſes bontés, & que j'en étois digne par mes façons d'agir.

LETTRE DE JEANNETTE

A M. LE MARQUIS DE L. V.

JE ſerois une ingrate, Monſieur, ſi je m'éloignois de vous ſans vous en faire part, & ſans vous en aprendre les raiſons. Vous méritez trop d'être aimé, pour que vous ne le ſoyez pas d'une femme, envers laquelle vous en auriez ſi bien uſé. L'honneur de vous apartenir eſt trop grand pour n'être acheté que par le devoir & par la complaiſance. Après un examen très ſérieux ſur vos propoſitions, je ne me trouve pour vous, Monſieur, que des

sentimens de respect & de reconnoissance. Ce n'est pas assez, vous méritez de l'amour, & je ne suis pas la maîtresse d'en ressentir pour vous; ce défaut m'a semblé si considérable, que je me suis trouvée indigne d'avoir l'honneur de vous apartenir. Je vais expier ce malheur dans une solitude éloignée, où je me rapellerai sans cesse vos bontés, & les obligations que je vous ai. Ne me sçachez point mauvais gré du parti que je prens, il convient à la probité dont je me pique, & aux sentimens de respect & d'estime avec lesquels je serai toute ma vie, Monsieur,

Votre, &c.

Et par apostille.

J'ai reçû avec bien de la reconnoissance la magnifique toilette dont vous avez bien voulu me gratifier. Je n'ai osé vous la renvoyer dans la crainte que vous ne m'en fissiez un crime; mais je n'ai pas crû aussi devoir l'emporter après le parti que je prens: elle est dans la commode de ma chambre à coucher. La personne que j'ai chargée de mes affaires vous la raportera, Monsieur, au premier ordre que vous voudrez bien lui en donner, avec l'argent qui y étoit renfermé. Je vous renouvelle les assurances de mes respects & de ma reconnoissance, & je vais faire des vœux pour votre précieuse conversation.

Je fus bien heureuse que Mélicourt fut

ſurvenu, il me fut d'un grand ſecours; & en moins d'une demie journée, toutes mes affaires furent prêtes; il fut décidé qu'il occuperoit mon Apartement, juſqu'à ce que le Marquis & Saint-Fal euſſent répondu à mes Lettres, afin de me retirer de la Poſte celles qui pourroient me venir pendant cet intervale. Toutes ces choſes ainſi réglées, je partis le jour ſuivant à quatre heures du matin, après être convenuë avec Mélicourt qu'il m'écriroit inceſſamment, & qu'il m'inſtruiroit de ce qui ſe ſeroit paſſé pendant mon abſence.

Me voilà donc encore fugitive, errante, & ſans prévoir quelle ſeroit la ſuite de tant de traverſes. Tout ce qui m'étoit arrivé juſques-là me repaſſa par l'eſprit, & me plongea dans une profonde rêverie. Comment toujours rêver! dit ma bonne tante, toujours vous affliger! Eh, bon Dieu, ne verrai-je pas une fin à toutes vos peines? Il faut qu'elles ſoient bien grandes, puiſqu'elles ne vous laiſſent pas un moment en repos. Encore, ſi vous manquiez, & que vous ne ſçuſſiez où aller, je vous le pardonnerois; mais, Dieu merci, vous n'êtes pas dans ce cas; bien loin de devoir à perſonne, vous laiſſez derriére vous de bons effets, & quand il vous plaira, vous les retrouverez: il n'en eſt pas de même de moi grand Dieu! continua Bar-

be en ſoupirant ; depuis vingt ans que je ſers, qu'ai-je amaſſé ? Il eſt vrai que je n'ai pas été en ſi bonne maiſon que la vôtre, & que je ne chaume de rien avec vous ; mais auſſi le payai-je bien cher par l'affection que j'ai priſe pour vous : croyez-vous, en bonne foi, que je ne meurs pas de chagrin de vous voir toujours languiſſante & pleureuſe : en bonne foi, peut-on être joyeuſe dans une pareille occaſion ?

Cela changera, repris-je avec douceur, ma chére bonne ; il ne faut pas vous chagriner ; peut-être que l'air de la Campagne diſſipera mes ennuis. Nous allons demeurer en Campagne ? reprit Barbe, avec joye, vive Dieu, que je ſuis aiſe ! Quoi je pourrai voir les champs, le lever du Soleil, entendre chanter l'Aloüette & le Roſſignol, & filer à la porte ? quelle bénédiction ! Il ſeroit vrai que je n'entendrois plus ces vilains bruits de Caroſſes, & ce charivari dont nous ſortons ? En bonne foi, n'eſt-ce pas un enfer que votre Paris ? Etre toujours enfermée comme une Religieuſe, toujours dans l'inquiétude des Voleurs & des mauvais garnemens ; ne pouvoir pas faire un pas dans les ruës ſans être pouſſée, renverſée ſouvent, & ſans crainte d'avoir la tête caſſée de quelques tuiles, ou d'être gâtée par les immondices qu'on jette par les fenêtres : Ah ! Madame, que

vous

vous me comblés d'aise ! & quand arriverons-nous ? Demain, répondis-je en souriant, prévoyant le transport que j'allois causer à Barbe, nous coucherons dans votre Hameau.

A peine eus-je lâché ce mot, que ma bonne tante fit un cri de joye : Dans notre Hameau, s'écria-t'elle, après lequel mon cœur soupire depuis si long-tems ! Ah ma chére Maîtresse, continua-t'elle en pleurant de joye, c'est Dieu qui vous a inspirée ; car vous avez choisi le plus charmant séjour du monde : Oüi, votre Paris n'est rien en comparaison avec toutes ses grandeurs ; vous y respirerez un air sain & délicieux ; vous y serez considérée comme une Princesse, Vive-Dieu ! si l'on vous y admirera, n'ayez pas peur qu'on vous y donne du chagrin, vous verrez comme tout le monde sera empressé à vous voir : je le crois bien, & Monsieur le Curé s'il chantera bien sa Préface, lorsqu'il vous verra à l'Eglise : au moins ne croyez pas qu'il ne sçache pas vivre, il a toujours été parmi des gens de condition ; & cela est si vrai, qu'on ne pouvoit se passer de lui au Château de mon tems.

Barbe étoit si transportée du bonheur inespéré qui lui arrivoit, que pendant tout le voyage elle ne m'entretint que de pareilles choses. Je ne voulus point envoyer

d'Exprès, comme je l'avois résolu, de la premiére couchée, parce que mon pere avoit écrit à Barbe quelques jours avant mon départ ; il lui mandoit qu'il s'étoit acquitté des commissions que je lui avois donné, & que je pourrois arriver quand il me plairoit ; que ma chambre étoit prête, & si bien meublée, qu'il espéroit que j'en serois contente. Cette Lettre n'avoit pas peu contribué à déterminer mon asyle. Une certaine indolence que j'avois contractée, me faisoit assez pancher du côté que j'avois le moins de peine, & je me trouvois soulagée de n'avoir aucun soin de ce côté. L'aisance nous habituë insensiblement à la molleste ; & lorsque nous nous y sommes abandonnés, il en coûte beaucoup pour y renoncer.

La vuë de mon Clocher me causa une secrette joye, accompagnée cependant d'un certain saisissement dont je ne fus pas la maîtresse ; pour Barbe, elle jetta un cri de plaisir. Le voilà, Madame, ce Hameau chéri, me dit-elle, en étendant la main : Cette grande Maison sur la gauche, que vous voyez environnée de ces beaux arbres, est le Château, distant du Village d'une portée de fusil ; nous passerons devant la porte, où vous verrez une magnifique place où l'on danse tous les Dimanches. Ce ruisseau que vous voyez à la droi-

te, baigne les Jardins de la Maison Seigneuriale, ces toîts qui paroissent derriére ces grands arbres, sont ceux du Hameau. A mesure que nous avancions, ma bonne tante détailloit tout ce qui lui passoit devant les yeux, & cela avec une innocence & un plaisir dont j'enviois la douceur, & dont j'aurois voulu être de moitié pour toutes les choses du monde.

Lorsque nous entrâmes dans le Village, Barbe reconnut une de ses voisines qui filoit devant sa porte; elle l'apella de toute sa force, pria le Postillon d'arrêter un moment, se fit reconnoître, & lui fît cent questions à la fois. Cette bonne Païsanne qui avoit remis Barbe, en avertit tout haut une de ses voisines, qui faisoit rentrer ses moutons à la Bergerie; celle-là le dit à une troisiéme, & comme c'étoit l'heure que les bestiaux reviennent des champs, & que tout le monde agissoit en cette occasion, ma Chaise fut bien-tôt environnée d'une partie des Habitans du Village; j'ordonnai au Postillon d'avancer, & d'aller chez Jean B..... vingt petites filles, qui furent dans l'admiration de me voir demander un de leurs compatriotes, s'écriérent qu'elles alloient m'y conduire, marchérent devant les chevaux en sautant, & m'amenérent en triomphe à la Maison. Que je la trouvai petite cette Mai-

ſon ! Que mon Village ſi vanté par Barbe, & que je m'étois repréſenté vingt fois ſi charmant, me ſembla alors chétif & miſérable ! J'avois les larmes aux yeux; & malgré la raiſon qui me guidoit, je ne pouvois m'empêcher de regretter le ſéjour charmant que je venois de quitter. Les préjugés de l'enfance étoient évanoüis, j'étois accoutumée au grand, il eſt plus doux d'aller en avant que de revenir ſur ſes pas; que dirai-je. J'étois aſſez folle pour me trouver humiliée de la ſimplicité qui régnoit autour de moi, & pourquoi cela ? C'eſt que je ne reſpirois que l'oſtentation. Que j'étois vaine ! Et que le peu que j'avois été dans le monde m'avoit gâtée !

Cependant mon pere & ma mere, qui venoient d'être avertis de mon arrivée, ſe preſentérent avec joye pour m'aider à deſcendre de ma Chaiſe; j'étois ſi émuë & mon eſprit ſi troublé, que je n'entendis pas un mot de tout ce qu'ils me dirent d'obligeant. En entrant dans la Maiſon, ma mere fit un mouvement qui me fit trembler, je crus qu'elle me reconnoiſſoit; j'ai ſçû depuis qu'elle avoit été au moment de ſe jetter à mon col, tant ma phiſionomie la frapa, & cela parce qu'étant dans un négligé de voyage, j'étois moins éloignée de l'état dans lequel j'étois

née. Cependant j'en fus quitte pour la peur, elle me conduisit dans mon petit Apartement; il étoit composé d'une chambre & d'un cabinet, les meubles en étoient simples, mais neufs & très-propres; & avec ce qui me suivoit, je devois être très-commodément & mieux qu'il ne me convenoit.

Mon pere, qui étoit transporté de l'honneur qu'il imaginoit que je lui faisois de loger chez lui, me fit apercevoir que de ma chambre, je pouvois aller dans un petit Jardin très bien cultivé qui étoit au bas de mes fenêtres, il me dit qu'il avoit attendu à le faire sabler, que je fusse arrivée, qu'avant qu'il fut huit jours, j'aurois un parterre de fleurs au pied de l'escalier qui y aboutissoit. Je le remerciai de ses bontés, & je l'assurai que j'avois une vraye joye de me voir chez lui; & dans le fond je ne mentois pas. Il n'y avoit qu'une seule chose que je craignois de la démarche que j'avois faite, c'étoit la crainte d'être reconnuë tôt ou tard: Je n'avois plus rien à risquer de mon pere & de ma mere, & encore moins de mes sœurs; mais Colin, ce Païsan qui m'avoit tant aimée, devoit-il me revoir de sang froid? Les idées que la nature imprime, sont fortes; mais l'expérience prouve tous les jours qu'elles peuvent avec le tems s'ef-

facer. Il n'en eſt pas de même des images que l'amour grave dans un cœur, elles ſont peintes avec le feu le plus vif, le trait eſt profond, & il ſe conſerve long-tems, d'ailleurs Colin m'avoit revuë depuis la ſortie du Hameau.

Cependant j'éloignai ces craintes ; j'étois devenuë ſi grande depuis ce tems, & mes traits étoient ſi formés & ſi différens, que je me perſuadai que je ne ſerois reconnuë de perſonne.

Dès que je fus couchée, je me fis un plan de le maniére dont je devois vivre, & je réſolus de ne voir perſonne, & de paſſer mes jours dans le travail ou dans la lecture. Pour ma maniére de vivre, je me fis une loi de la rendre ſimple, afin d'éviter la dépenſe & la diſtinction, & pour n'avoir point à me reprocher d'avoir fait la Demoiſelle chez mon pere. Il eſt vrai que je crus à propos de manger ſeule ; une fréquentation trop continuelle auroit pû à la fin éventer mon ſecret, & je ne trouvois pas encore à propos de me mettre dans le cas d'être obligée de le déclarer.

Il n'y avoit qu'une ſeule choſe qui m'inquiétoit ; le Marquis pouvoit revenir ; & avoir des raiſons pour m'entretenir. On l'avoit vû autrefois dans le Village, & ſa preſence & ſes viſites pouvoient rapeller

des idées qui n'étoient que trop conservées, & que cet air que j'avois de Jeannette, pouvoient déterminer sur celle qui ne vouloit plus l'être. Tout cela me paroissoit vraisemblable, & seroit arrivé bien-tôt comme je l'avois prévû, si le Marquis n'eut pas pensé les mêmes choses. L'on verra de quelle maniére il se conduisit alors ; mais à present nous avons à nous arrêter sur d'autres objets ; chaque chose doit être dans son lieu.

Je passai la nuit beaucoup plus doucement que je ne devois m'y attendre. A mon réveil, ma mere en m'aportant un boüillon que j'avois demandé à Barbe la veille, m'aprit que le Seigneur du Château avoit envoyé sçavoir qui j'étois, & si je resterois quelque-tems au Village, elle ajoûta qu'elle n'avoit rien voulu répondre de positif, sans sçavoir quelles étoient mes intentions à ce sujet.

Je loüai ma mere de sa discrétion avec un air qui lui fit connoître que sa prudence étoit de mon goût. Je pensai cependant en manquer moi-même en lui faisant une question à ce sujet, qui m'auroit découverte ; je me retins, & je me bornai simplement à vouloir sçavoir le nom du Seigneur du Village. C'est un Financier, me dit-elle, vieux garçon, qui, à la mort de celui à qui étoit cette Terre, s'en est accom-

modé avec ſa Veuve : il a penſé ſe marier une fois avec une fille que j'ai & qui ſert une Dame. Ma mere parloit en ce moment de moi, & elle n'oſoit naturellement me dire tout ce qu'elle penſoit de deſavantageux ſur mon compte : on n'aime point à faire de pareils aveux. Ce Mariage ne s'eſt point fait, continua-t'elle, parce que le futur avoit engagé ſa foi à un autre, & que la perſonne qu'il avoit trompée vint s'opoſer à la célébration. Depuis ce tems, perſonne n'a voulu de lui, quoiqu'il ſoit fort riche, & s'il dédommage lorſqu'il peut en trouver l'occaſion, mais ſa figure qui eſt hideuſe, & ſa mauvaiſe réputation, le font fuir de toutes nos filles. Il vient paſſer l'Automne ici; & tant qu'il y eſt, chacun ſe tient ſur ſes gardes, parce qu'il eſt auſſi méchant qu'il eſt laid.

Ce raport reſſembloit ſi fort à Monſieur Gripart, dont j'ai parlé dans ma troiſiéme Partie, que je ne fus point ſurpriſe quand elle me le nomma. Ma mere, qui étoit en train de parler, me rendit compte tout de ſuite de ce qui regardoit Madame la Comteſſe de N... ma Maraine : elle s'étoit remariée, à la fin de ſon deüil, à un Officier de Dragons qu'elle aimoit, & elle demeuroit à quatre lieuës du Hameau dans une Terre qu'elle s'étoit réſervée. Madame ſa fille, cette Demoiſelle

Delbieu dont j'aurai encore occasion de parler, demeuroit à Paris, avoit épousé un homme de Robe, nommé Destival, & venoit voir, pendant les vacances, Madame sa mere. Elle me fut dépeinte, trait pour trait; & selon qui m'en fut dit, il ne me fut pas difficile de connoître que l'âge ni le Sacrement, ne l'avoient pas renduë meilleure: Je ne manquai pas de l'éprouver bien-tôt à mes dépens.

Je ne pus m'empêcher de rire d'une avanture que ma mere me raconta, qui étoit arrivée à Monsieur Gripart. Il étoit devenu amoureux de ma sœur, qui avoit épousé Colin, qui demeuroit alors dans la Maison avec son mari; il envoya chercher mon pere, auquel il demanda pour avoir lieu de mettre les pieds au logis, s'il vouloit se charger de l'entretien des Jardins du Château, comme il avoit fait du tems de Madame la Comtesse de N.... ma Maraine. Mon pere qui trouvoit cette occupation plus lucrative, que celle d'aller à la Forêt, & qui n'avoit quitté son premier métier, que faute d'occasion pour l'exercer, s'accommoda volontiers avec ce Seigneur, & commença dès le lendemain à y porter des outils, & s'y rendoit tous les jours depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir.

Dès que Monsieur Gripart se fut déli-

vré par-là de Jean de B... qui avoit la réputation d'un homme qui n'entendoit point raillerie au sujet de l'honneur, il commença à venir au logis, tantôt sous prétexte, & tantôt sous un autre. Dans les commencemens, on ne s'aperçut point de ses vûës, il causoit indifféremment avec ma mere & avec ma sœur, mais insensiblement il se laissa entrevoir : & comme Seigneur, il voulut prendre des libertés avec la femme de Colin. Celle-ci, sage comme elle étoit, connoissant à la fin qu'il vouloit tout de bon l'obliger à manquer de foi à son mari, le méprisa & lui signifia, que s'il étoit encore assez hardi pour continuer les propositions, elle s'en plaindroit à son mari & au Curé. Gripart, qui étoit poltron, l'assura qu'il seroit sage à l'avenir, & la pria d'être discrette; mais il étoit trop amoureux, & trop fol pour tenir long-tems sa résolution : Il imagina un projet pour se satisfaire, sans courir aucun risque; mais il ne lui réüssit pas aussi heureusement, qu'il se l'étoit promis.

Colin alloit une fois la semaine à une petite Ville, dont je ne me souviens plus du nom, vendre des grains au marché, il y restoit ordinairement deux jours, & ne revenoit que le troisiéme. Il profita de cette absence pour faire réüssir son dessein, & il se conduisit de cette maniére.

Il envoya à ma sœur un Païsan, un soir que son mari étoit parti, qui vint lui dire, de la part de Colin qui la prioit de venir le joindre sur le champ à une Ferme, qui étoit à une lieuë de la Ville où il devoit arriver, afin de prendre sa place pour vendre son bled, ne pouvant vâquer lui-même à cet emploi, attendu qu'il étoit tombé de sa charette en bas, & qu'il avoit été obligé de se faire seigner. Ma sœur n'eut pas plutôt apris cette fâcheuse nouvelle, qu'elle monta à cheval, & qu'elle se mit en chemin avec le Païsan, qu'elle connoissoit, & que Gripart avoit gagné pour venir à ses fins.

Elle n'arriva qu'à plus de deux heures de nuit; Gripart l'y attendoit. Cette Ferme étoit un petit Cabaret où les Voituriers se rafraîchissoient ordinairement; il n'y avoit qu'une seule chambre que le Financier avoit retenue; il s'étoit déguisé en Païsan, afin que si son affaire échoüoit, il ne fût pas reconnu. Il avoit fait accroire à la maîtresse du Cabaret, qui étoit une bonne femme, que la sienne se dérangeoit depuis quelque-tems; mais que ne voulant point point croire aucun de ceux qui l'en avoient avertis, de peur que ce ne fussent des méchantes langues, il avoit pris la résolution de l'éprouver lui-même, & que pour cet effet, il avoit feint un voyage

pour la laisser la maîtresse de ses actions, & qu'il lui avoit envoyé un Exprès, comme venant de la part d'un Amant qu'on lui avoit nommé : vous voyez bien, dit Gripart à l'Hôtesse, que si elle vient ici me trouver, je n'aurai pas lieu de douter de sa perfidie, & que si elle ne vient pas, j'aurai lieu d'envoyer promener ceux qui me parleront à l'avenir contre elle.

L'Hôtesse trouva que rien n'étoit plus raisonnable, que cette façon d'agir ; & comme il lui fit entendre que si elle arrivoit, & qu'il se fit connoître, comme c'étoit son dessein, afin qu'elle ne pût lui nier son déréglement, elle jetteroit peut-être des cris dans la crainte qu'il ne la maltraitât, ce qu'il assuroit qu'il ne feroit pas. Cette bonne femme promit que ni elle, ni sa fille ne s'en mêleroient pas, qu'elle sçavoit bien qu'entre l'arbre & l'écorce, il n'y falloit pas mettre le doigt ; qu'ainsi il n'avoit qu'à demeurer tranquile, quelque chose qu'il arrivât, & qu'elle ne désaprouveroit pas qu'il voulut ramener sa femme à la raison.

Gripart, après ces précautions attendit avez impatience ma sœur. Il ne douta pas que son dessein n'eût une entiére exécution ; mais il oublioit sans doute que le Ciel ne permet pas aisément les mauvaises actions ; & qu'il suscite des traverses

ausquelles on ne s'attend pas, & qu'on n'a pû prévoir. Et voici un exemple admirable, & qui rendit la scène bien différente de ce qu'on en devoit attendre.

Colin se rafraîchissoit dans un Cabaret, à une lieuë de la Ville, lorsqu'il y rencontra des Commis d'un Magazin qu'on faisoit dans la Province pour l'Armée. Ces gens, à l'affut des Voitures, dans l'espérance de faire mieux leurs affaires, demandérent à Colin s'il vouloit leur faire bonne composition de son grain, & qu'il n'auroit pas la peine de le conduire jusqu'à la Ville. Le mari de ma sœur, qui ne demandoit pas mieux que d'expédier, répondit que si l'on vouloit lui acheter aux taux du marché, c'étoit une affaire faite. La marchandise parut si belle au Commis, qu'après quelques petites contestations sur le plus ou le moins, les parties s'accommodérent, l'argent fût compté sur le champ, le bled déchargé au Cabaret où les Magasiniers avoient un grenier; & après avoir bû le vin du marché, Colin, au lieu d'aller plus loin, répartit dans le dessein de faire rafraîchir ses chevaux à moitié chemin, & de continuer pendant la nuit sa route, pour arriver le lendemain matin au Hameau.

Le Postillon qui conduisoit la charette, l'avertit à une demie lieuë de la Ferme, où

Gripart attendoit ma ſœur, que les chevaux étoient ſi las, qu'il les falloit repoſer au premier endroit. Colin, qui trouva cette requête raiſonnable, y conſentit.

Gripart qui guettoit le moment où ma ſœur devoit arriver, & qui entendit les chevaux, referma ſa fenêtre, lorſqu'il vît qu'il s'étoit trompé. Comme il n'avoit que ſon amour dans la tête, il ne fit pas attention que l'on déſatella la charette, & que l'on mit les chevaux à l'écurie; ce qui lui auroit fait préſumer que ceux qui les conduiſoient, devoient être dans le Cabaret, & qu'ils pouvoient inquiéter ſon projet.

Cependant ma ſœur, dont l'inquiétude étoit extrême, & qui s'imaginoit que le Païſan qui l'étoit venu chercher, lui faiſoit l'accident de ſon mari moins dangereux qu'il n'étoit, ne perdit point de tems pour arriver. Colin & ſon Poſtillon buvoient au coin du feu, lorſqu'elle entra dans le Cabaret; il fut aſſez ſurpris lorſqu'il la reconnut. Pour elle qui s'y attendoit, elle lui ſauta au col; Eh bien, comment vous trouvez-vous, lui dit-elle? Eſt-il poſſible qu'après une telle chûte, vous ſortiez de votre lit, & que vous vous amuſiez à boire?

Colin ouvroit de grands yeux, & ne comprenoit rien à ce diſcours: Ma foi, Jeanneton, s'écria-t'il, tu me vois auſſi ſurpris de ce que tu me dis, que de ton

arrivée ; que viens-tu faire ici, & que veux-tu chanter avec la chûte dont tu me parle ? Ah ! ah ! s'écria ma sœur, ne nous voici pas mal, j'aurai peut-être rêvé, que tu es tombé de ta charette, que tu t'es fait une contusion, & que tu m'as envoyé chercher ; heureusement que Jean Bibart, le Vigneron, qui m'est venu chercher de sa part, n'est pas loin & .... Ma sœur, qui le croyoit present, alloit le faire servir de témoin, le cherchoit des yeux, mais le drôle, qui avoit bien jugé à l'aparition du mari qu'il seroit de trop, étoit sorti, & avoit pris la fuite. Colin, tout Païsan qu'il étoit, jugea bien qu'il y avoit du mistére dans tout cela, & tira sa femme en particulier pour tâcher de s'en éclaircir ; mais elle n'en sçavoit pas davantage que son mari, & elle lui répéta simplement ce qui avoit été cause de son départ, en l'assurant qu'elle n'y avoit entendu aucune finesse, & qu'elle n'en sçavoit pas plus que lui.

Jeanneton étoit jolie, Colin l'aimoit, il en étoit jaloux, & il ne voulut pas en rester-là. Il y a ici quelqu'anguille sous roche, dit-il à sa femme, l'on n'a pas fait cette manigance pour enyvrer des merles, ne faisons semblant de rien, assis-tois-là, & moi je vais continuer à boire avec Toinon, comme si je ne te connoissois pas ; personne ne nous a vû causer ensemble que le compere Bibart,

il ne déclarera rien ; ainsi bouche close, le Rosignol chantera. Colin n'étoit pas sot, son expédiant lui réüssit.

Gripart, qui s'étoit endormi en attendant ma sœur, ne l'avoit pas entendu arriver ; l'inquiétude l'éveilla, & le fit mettre à la fenêtre : mais tout étant calme, & voyant à sa montre qu'il étoit tard, il commença à croire que Jeanneton n'avoit pas donné dans le panneau, & qu'il en seroit pour les frais. Quoiqu'il en soit, las de passer si mal à propos la nuit, il voulut prendre le parti de se coucher, & frapa de sa chambre afin qu'on vint préparer son lit. La fille de la maison qui dormoit sur une chaise dans un poële voisin, passa au travers de la chambre où étoit ma sœur, & se rendit à celle du Financier pour sçavoir ce qu'il desiroit. N'est-il pas venu personne, s'écria-t'il ? je me suis endormi, vous sçavez, à ce que je crois, ce que j'attends. Oh oüi, reprit la fille, notre Maîtresse nous l'a conté en secret, au valet d'écurie & à moi, & m'a fait une belle leçon à ce sujet : mais je ne puis vous dire bonnement, si la personne qui est en bas vous apartient ; ce qui est aisé à voir, c'est qu'elle est bien seule, quoiqu'il y ait des Voituriers qui boivent là-bas. Est-elle jolie, reprit Gripart avec précipitation ? Est-elle venuë à cheval avec un Païsan ? La fille ayant répondu oüi à

toutes ces questions, le Financier lui dit de se retirer & de dire à la personne de monter, & de faire en sorte qu'elle n'aportât pas de lumiére. Celà va être fait, repartit la jeune fille; mais du moins continua-t'elle, ne la maltraitez guéres, il ne faut pas toujours croire tout ce qu'on dit. Gripart dont l'impatience étoit extrême, promit de se gouverner en bon mari. La servante l'aplaudit, & vint dire à l'oreille à ma sœur qu'elle pouvoit monter, & que la personne qu'elle sçavoit l'y attendoit.

Ma sœur qui étoit convenuë avec son mari, qu'elle se laisseroit conduire en cas qu'on la mit dans ce cas, fit un coup d'œil & suivit la fille du logis. Colin ne la jugea pas plûtôt au haut de l'escalier, qu'il prit une lumiére & qu'il la suivit avec son charetier, armez chacun d'un bâton; Gripart, qui se croyoit à la veille de voir combler ses vœux, & qui avoit ouvert ses bras pour recevoir sa chére Jeanneton, fit un cri de frayeur lorsque son mari parut, il vouloit se sauver, mais Colin qui le reconnut malgré son déguisement, & qui n'eut garde de le témoigner, feignit d'avoir affaire à un de ses camarades, & lui donna, aussi-bien que son valet, vingt coups de bâtons, en lui disant: Ah! vous voulez donc enfreindre les Commandemens de Dieu, Monsieur le manant? Gripart eut

beau se mettre à genoux & demander grace, il fut étrillé comme il le méritoit, & on ne le laissa que lorsqu'il en eût tant que l'on crut l'avoir tué.

Vollà l'histoire que j'apris de mere, au sujet du Seigneur de son Village. Elle me dit que cette avanture l'avoit un peu corrigé, & que depuis ce tems-là il étoit plus réservé : Cela n'empêche cependant pas que l'on ne se tienne ici sur ses gardes; & c'est à cause de la curiosité qu'il a marqué à votre sujet, me dit-elle, que j'ai cru devoir vous prévenir de son caractére. Je remerciai ma mere de son bon avis, & je résolus d'en bien profiter, & de ne pas fournir occasion à un homme que je connoissois par d'autres endroits, de me faire de nouveaux chagrins; j'avois assez de soins, sans me mettre dans le cas de donner lieu à d'autres; je ne pouvois me conduire avec trop de réserve & de secret, l'idée du vieux Marquis me faisoit trembler, & l'on doit juger que ce n'étoit pas sans raison.

Je reçus le lendemain mes ballots que Mélicourt m'envoyoit; & le même jour il m'arriva un exprès de sa part, pour m'avertir de me tenir sur mes gardes & de ne voir que le moins de monde que je pourrois. Il me mandoit que le Marquis avoit été furieux à la réception de ma Lettre;

qu'il avoit juré qu'il mettroit tant de gens en Campagne, qu'il me trouveroit, & qu'il me feroit repentir alors du peu de considération que j'avois pour lui, après ce qu'il avoit voulu faire pour moi. Mélicourt ajoûtoit que ce Seigneur avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour le gagner, & pour sçavoir de lui l'endroit où je m'étois retirée; & sans l'expédient que nous avions imaginé d'une Lettre que je lui écrivois avant mon départ, dans le même esprit que celle qu'il avoit rendu à ce Seigneur, qu'il auroit été très-embarrassé; qu'il avoit été même obligé de feindre qu'il me condamnoit, pour ne lui donner aucun soupçon, & que la feinte avoit fait un si bon effet, qu'elle lui avoit mérité sa confiance; qu'il paroissoit être dans la résolution de s'adresser à son fils pour avoir de mes nouvelles, dans l'idée qu'il devoit être informé de toutes mes résolutions, & que c'étoit lui qui mettoit obstacle à son bonheur.

Il remarquoit au sujet de la toilette, que le Marquis, malgré sa colere avoit été fâché que je ne l'eusse pas emportée, & qu'il avoit dit qu'il étoit bien malheureux de n'être pas mieux connu de moi: qu'il avoit rejetté fort loin l'article de la vente de mes effets, pour remplacer l'argent qu'il m'avoit donné; & que puisqu'il n'étoit pas possible de sçavoir où j'étois, & de me les

envoyer, qu'il les feroit ferrer, & qu'ils me feroient conſervez.

En un mot, ſelon tout ce que Mélicourt me marqua, il me fut aiſé de juger que le vieux Marquis n'étoit en colére contre moi, que parce que je lui étois échapée, & que ſa paſſion étoit toujours la même, je m'en affligeai, c'étoit un grand obſtacle à mon bonheur.

Cependant le peu d'effets qui m'étoient arrivez, firent grand bruit au Hameau, & on les eſtima beaucoup au-deſſus de leur valeur. Ils conſiſtoient en vaiſſelle d'argent, en robes, en linges & en petits meubles portatifs, mais qui étoient de goûts & de grande aparence. Mon pere & ma mere étoient dans une admiration perpétuelle; & ma tante qui s'en faiſoit honneur par celui qu'elle prétendoit de m'être attachée, diſoit aux voiſins lorſqu'ils s'entretenoient de ces choſes, qu'ils ne voyoient rien, & que j'en avois bien d'autres à Paris.

Barbe, que je queſtionnois de tems en tems ſur ce qui ſe diſoit de moi, me dit un jour avec la plus grande ſimplicité du monde, que ma mere s'entretenant un ſoir à mon ſujet, avoit dit que plus elle me voyoit, & plus elle me trouvoit de l'air de cette fille dont on m'avoit parlé, qu'on ne ſçavoit ce qu'elle étoit devenuë; mais que

je ne lui ressemblois jamais si bien que lorsque j'étois en négligé ; & que sur ce que mon pere lui avoit dit, qu'il étoit bien vrai que j'en avois un faux air, mais que cela n'étoit point frapant au point qu'elle s'écrioit, ma mere avoit répondu qu'elle l'en feroit convenir, & qu'elle l'améneroit un jour dans ma chambre, lorsque je serois dans mon lit, ou quand je serois en corset, comme il m'arrivoit souvent d'y être à cause de la chaleur.

Je résolus de faire mon profit de ce discours, & de m'habiller tous les matins comme j'avois coutume à Paris, afin qu'étant parée je fusse si différente de moi-même, que j'éloignasse, peu à peu des idées qui auroient pû à la fin faire impression. Moi qui n'avoit jamais mis de rouge, j'en usai un peu pour éteindre une partie de ma pâleur ou de ma blancheur, qui me rapprochoit trop de moi-même : ce moyen me réüssit, & quatre jours après il ne fut plus question de ces raports.

Le Dimanche suivant je fus à la Messe : Barbe m'avoit avertie que personne n'y manqueroit, & que comme je ne sortois pas, tous ceux qui avoient entendu parler de moi aux environs, devoient se trouver à l'Eglise, afin de me voir & de connoître si tout ce qu'on disoit d'avantageux de moi, étoit conforme à la vérité.

Si j'avois pû me dispenser de m'y trouver, je n'y aurois pas manqué ; je craignois les effets du hazard, je m'en étois, comme on l'a vû, quelquefois mal trouvée. Je me fis une loi de m'observer avec tant de soins, & sous prétexte de décence, de me couvrir le visage si bien de ma coëffe, qu'il ne fut pas possible de me bien considérer ; du reste, j'avois mis une robe fort riche ; plus j'étois magnifique, & plus je devois paroître éloignée des soupçons, quand même on en auroit conçu sur mon compte.

Ce que Barbe m'avoit annoncé fut à la lettre ; l'Eglise étoit non-seulement remplie des Habitans du Hameau, mais encore d'un nombre extraordinaire d'Etrangers. Je fus me placer dans un des bancs des femmes ; où je parus à peine, que celles qui l'occupoient, s'en retirérent par respect ; je ne voulus pas le souffrir, & je les obligeai à se remettre à leur place. Ce procédé qui me convenoit, m'attira beaucoup de regards & de loüange, & j'entendis qu'on se disoit que j'étois aussi populaire & aussi bonne que j'étois belle : Qu'est-ce que c'est que le préjugé ! & se peut-il que la différence d'un habit fasse celle du mérite & de la considération !

La Messe alloit commencer, & je m'étois mise à genoux pour dire mes priéres, lorsque le Marguillier vint me dire de la

part du Seigneur, que je paſſaſſe dans ſa Chapelle, & qu'il ne ſouffriroit pas que je fuſſe ſi mal placée. Je lui fis répondre que j'étois fort bien, & que je lui étois obligé de ſa politeſſe, & je reſtai à ma place. Cet effet de ma modeſtie m'attira encore des loüanges qui me firent rougir.

J'eſpérois en être quitte pour la premiére ambaſſade de Monſieur Gripart, qui ne parut pas extraordinaire ; il voyoit une femme bien miſe, confonduë dans la foule, & il étoit naturel qu'il me donnât des marques de ſon ſçavoir vivre ; mais il crut que mon refus procédoit de ce qu'il ne m'en avoit pas fait la politeſſe lui-même ; il vint dans cet eſprit m'en faire des excuſes, & me preſenta la main, & m'aſſura que ſi je continuois à ne vouloir point céder à ſes empreſſemens, lui Seigneur (mot qu'il fit ſonner) ſe mettroit à genoux à terre à côté de moi.

Le murmure que j'entendis, me fit penſer que pour le faire ceſſer je devois me prêter à ſes inſtances ; je me levai & je le ſuivis dans ſa Chapelle où j'entendis la Meſſe ſans répondre à aucun des diſcours qu'il voulut me tenir.

Il ne manqua pas galamment, comme on peut ſe l'imaginer, de me faire les honneurs de ſon Egliſe : il ſe fâcha con-

tre le Bédeau qui vouloit lui presenter le Pain benit, & lui dit que lorsqu'il se trouvoit avec lui des femmes de ma sorte, c'étoient à elles à recevoir tous les honneurs ; je le reçus modestement de ses mains, & mes remerciemens furent succincts.

Au sortir de la Messe, le galant Monsieur Gripart me proposa de monter dans son Carosse pour me ramener chez moi ; je le remerciai. Il auroit été assez ridicule pour quatre pas qu'il y avoit à faire de me laisser ainsi voiturer. Au moins donc, vous me ferez l'honneur de venir voir le Château ; les Jardins sont assez bien entendus, & sont de la façon de votre hôte ; les filles du Village viennent danser dans l'avenuë, & leurs jeux vous amuseront. Je le remerciai assez cavaliérement de sa politesse, & lui répondis qu'hors la Messe il ne m'arrivoit guére de sortir. Le Curé, qui survint pendant ce discours, fit que Gripart monta dans son Carosse & partit : je jugeai qu'ils n'étoient pas bien ensemble, & je ne me trompai pas ; il y avoit eu entr'eux du froid depuis l'avanture que j'ai raportée : elle étoit venuë aux oreilles du Pasteur ; il étoit vigilant & sévére, peu complaisant avec ses supérieurs mêmes, lorsque leurs mœurs pouvoient préjudicier au repos

pos de ses oüailles. Il seroit heureux que tous les gens de cette robe pensassent de même, cela contiendroit les supérieurs; la vertu se fait toujours craindre & respecter.

Mon pere & ma mere qui se faisoient, comme je l'ai déja dit, beaucoup d'honneur de ce que je logeois chez eux, étoient à côté de moi lorsque le Curé survint qui me salua, & qui me dit qu'il étoit fort édifié de la maniére dont j'assistois aux Mystéres; qu'on lui en avoit fait raport, & qu'il se félicitoit beaucoup de l'acquisition d'une si bonne Paroissienne. Je répondis avec politesse à son compliment; mais je ne m'attendois pas à ce qui devoit le suivre. Il me proposa avec un air de franchise, qu'il me plût de venir dîner avec mes hôtes, chez lui; en me disant pour m'y engager, qu'il avoit une niéce qui avoit une si grande envie de me connoître depuis qu'elle avoit apris la maniére dont je vivois, qu'elle ne lui laissoit pas un moment de repos pour joüir de cet avantage. Mon pere & ma mere, qui étoient sans doute prévenus, apuyérent cette priére; & elle me fut faite de si bonne grace, que malgré les résolutions dont j'ai parlé, je ne pus m'en défendre; le Curé parut en avoir une véritable joye, & nous nous rendîmes

en discourant de choses indifférentes, chez lui, où je fus reçuë par la niéce, personne de vingt-cinq ans, plus aimable que belle, avec les façons les plus polies & les plus engageantes.

Le Curé, le même dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires, étoit homme d'esprit & assez bien élevé, mais d'une curiosité sans égale. A peine avois-je été arrivée dans le Village, qu'il s'étoit donné tous les mouvemens possibles pour sçavoir qui j'étois: Barbe avoit essuyé de sa part un rigoureux examen, mais il n'en étoit pas plus avancé. J'avois prévenu cette fille, & expliqué si positivement mes intentions, avec menaces que nous nous séparerions dès que je m'apercevrois qu'elle jaseroit, qu'elle me gardoit religieusement sa parole. Moins le Pasteur vit clair dans mon Histoire, & plus il eut d'empressement de la sçavoir; & c'étoit sans doute à cause de ce desir qu'il m'avoit engagée à dîner; il ne me fut pas difficile de m'en apercevoir à la fin du repas.

Il faut convenir qu'il s'y prit bien adroitement pour venir à ses fins: J'ai connu, me dit-il, Madame, après avoir parlé de choses indifférentes, un Monsieur de *Mainville*, homme de Condition, Officier de Marine, qui a bien fait parler

de lui, & qui étoit un terrible homme de Mer ; il n'y a pas long-tems qu'il est mort : je sçai qu'il avoit épousé une très-jolie femme ; & comme vous portez son nom, il m'est venu plusieurs fois dans l'idée, que vous pourriez bien être sa Veuve. Après ces mots le Curé se tut, & s'imagina que je lui allois donner quelqu'éclaircissement ; mais j'étois du moins aussi fine que lui : je lui répondis que je lui demandois en grace de ne me jamais parler d'un époux dont le ressouvenir cruel me mettoit au point, lorsqu'on me le rapelloit, que je tombois dans une mélancolie qui duroit quelquefois trois mois ; & que j'étois aussi insurportable à ceux avec lesquels je vivois qu'à moi-même, que la crainte qu'on ne me mit sur ce chapitre, étoit la cause de la vie retirée que je menois ; que je sentois bien le ridicule d'une telle manie, mais que je n'en étois pas la maîtresse, & qu'elle étoit plus forte que moi.

Ce discours avoit tant de raport à ce que ma tante lui avoit répondu lorsqu'elle avoit été interrogée, que le Curé se repentit de son indiscrétion, & m'en fit des excuses ; il voulut changer d'entretien, mais je parus si triste, & je joüai si bien mon rôle, qu'il fut au desespoir de m'avoir mis dans le cas d'avoir quitté

l'humeur aisée que j'avois auparavant. Il étoit d'une conséquence extrême que je me conduisisse avec cette prudence ; sans quoi, j'aurois eu à essuyer tous les jours des questions difficiles à résoudre. Ma réponse fit un si bon effet, & fut si bien répanduë, que depuis ce tems, il ne fut plus question de ce que j'étois, n'y d'où je venois : il n'y a que façon de débuter dans le monde, les commencemens décident de tout.

Nous étions prêts à nous lever de table, lorsque Colin, mon premier Amant, & sa femme arrivérent. Ils ne m'avoient point encore vuë ; car, quoiqu'ils vinssent tous les jours chez mon pere, j'avois si bien fait connoître dès les commencemens que je ne voulois recevoir personne, que mon pere & ma mere n'avoient osé eux mêmes me les presenter ; quelqu'envie qu'ils eussent de répondre au desir de ma sœur qui s'en mouroit ; ils profitérent de l'occasion de mon dîné pour se satisfaire ; ils étoient fort amis du Curé, & sous prétexte de le visiter, ils vinrent à leur point. Je trouvai ma sœur fort jolie ; sans le teint qu'elle avoit un peu brûlé, elle l'auroit eu parfait ; je l'examinai avec le plus grand plaisir du monde. Pour Colin, il me fit rougir ; car après m'avoir regardée fixement, il

s'écria avec une franchise naturelle, qu'il m'avoit vuë quelque part, & que mes traits ne lui étoient pas inconnus. Cela se peut, lui dis-je avec un grand sérieux, & je me tus. Cette réponse laconique, & mon air de tristesse démontérent le mari de ma sœur; & sans quelques verres de vin qui lui rendirent la parole, il n'auroit plus été question de lui: Un certain ton, un mot imposé à l'homme le plus familier; je n'avois pas trop mal ce talent.

Le dernier coup des Vêpres étant sonné, je me levai & je pris congé de Monsieur le Curé, en le remerciant de ses politesses; il me proposa de revenir chez lui à l'issuë du service, & qu'on chercheroit à m'amuser. Je lui fis entendre que j'avois des Lettres à écrire, & qu'il m'étoit impossible d'avoir cet honneur. Le Pasteur vit bien que je n'étois pas si aisée à gouverner qu'il se l'étoit imaginé, & il quitta depuis ce tems le dessein de vouloir entrer dans ma confiance. J'étois fort polie avec lui lorsque le hazard me le faisoit rencontrer, & puis c'étoit tout.

La niéce vint me visiter le lendemain; comme elle m'avoit paru fort réservée & très-sage, je la reçus très-bien. Quelques jours après, je l'envoyai prier à dîner

avec Monsieur son oncle ; & quitte de ce côté, je refusai sous différens prétextes toutes les parties qu'on me proposa. L'on jugea bien que je ne voulois voir personne, on s'accoutuma à cette singularité de vivre, aussi bien qu'à ma figure ; quelque-tems après il ne fut plus question de moi. L'on juge bien que j'en fus ravie, & que si je m'étois si bien tenuë sur mes gardes, ce n'étoit que pour arriver à ce point.

Il y avoit près d'un mois que j'étois chez mon pere, sans avoir reçu aucunes nouvelles du Marquis, ce qui me mettoit dans une inquiétude qui me faisoit souvent verser des pleurs, lorsqu'un matin, ma mere vint me dire, qu'il y avoit un homme descendant de cheval qui demandoit à me parler, & qui disoit avoir des Lettres à me rendre. Je tressaillis à cette nouvelle, & je ne doutai pas que ce ne fût de mon Amant, le cœur me disoit que je ne me trompois pas ; je priai qu'on fit entrer, & je passai dans un cabinet qui donnoit sur le Jardin, afin d'être moins interrompuë, & de pouvoir parler en liberté au Courier, s'il avoit à me dire quelque chose. Il arriva un moment après, & ne l'ayant pas reconnu pour Dubois, comme je l'avois pensé d'abord, je reçus un paquet qu'il me

donna sans avoir remarqué autre chose qu'une emplâtre qui lui couvroit une partie du front, vûë qui me fit peine, & qui me fit détourner les yeux. Vous n'avez qu'à vous aller reposer dans un Cabaret, dis-je à cet homme en lui donnant un écu, & je vous ferai avertir quand j'aurai besoin de vous. Je ne croi pas, ajoûtai-je, devoir vous recommander de ne rien dire; celui qui vous a envoyé, vous a fait sans doute votre leçon. Le Courier ne me répondit que par une révérence, & se retira.

A peine crus-je être libre, que j'ouvris avec précipitation le paquet, je fus assez surprise de n'y trouver qu'une ligne écrite de la main du Marquis, portant ces mots: *Le Courier vous dira le reste.* Hélas! m'écriai-je toute hors de moi, que signifie ceci? Où est-il ce Courier? que ne restoit-il, puisqu'il est chargé de me parler? J'allois sortir pour le faire apeller, ne comprenant point encore l'énigme, lorsqu'il parut tout à coup à mes genoux: Que vois-je! m'écriai-je une seconde fois en me jettant au col de cet aimable Courier, c'est donc vous, cher Marquis! Je n'en pûs dire davantage; cette vûë si chére, cette presence inopinée me saisit, & la joye fit un tel effet en moi, que je pensai m'évanoüir.

Le Marquis se repentit de m'avoir ainsi surprise ; il m'en demanda mille pardons ; mais, hélas ! il étoit tout pardonné. Je le fis asséoir, & je lui fis à mon tour de tendres excuses de l'avoir méconnu. Je ne pus m'empêcher de rire un moment après, de la maniére dont je l'avois reçû, il en éclata de bon cœur, & il me répéta, en pouvant à peine se contenir, le sérieux avec lequel je lui avois donné cet écu pour aller au Cabaret : Mais raillerie cessante, lui dis-je, l'on en pensera tout ce qu'on voudra, je veux qu'on vous aporte de quoi vous rafraîchir, vous devez en avoir besoin.

Le Marquis étoit effectivement si las, qu'il ne resista pas à mon attention ; il me dit que je n'avois rien à craindre des bienséances, qu'il s'étoit dit mon frere en entrant, & que je n'avois rien à risquer de la part de ses gens qui étoient dans un Cabaret, en m'aprenant qu'ils étoient nouvellement à son service, & qu'ils ne sçavoient rien de ses affaires. J'admirai le jugement du Marquis ; j'avois eu tant d'autres choses à lui écrire, que j'avois oublié qu'on l'avoit vû autrefois au Hameau, & qu'il pouvoit y être reconnu, & les précautions qu'il devoit prendre pour ne l'être pas. Sa prudence y avoit supléé ; & me trouvant sans inquiétude

sur ce chapitre, je me livrai entiérement à la joye de revoir un Amant si digne & si cher.

L'idée que j'avois eu d'abord que cette emplâtre qu'il avoit sur le front, étoit un artifice pour n'être pas reconnu, fut cause que je ne lui en parlai pas dans les premiers momens; mais le quart-d'heure d'après, me ressouvenant de cette blessure qui m'avoit tant inquiétée, je lui demandai s'il en étoit guéri. Mon Chirurgien qui ne me quitte pas, reprit-il, la panse encore tous les jours; mais il m'assure qu'il n'y a plus aucun danger. Comment! interrompis-je, allarmée, vous n'êtes pes entiérement rétabli, & vous courez la poste? En vérité, Monsieur, interrompis-je, vous voulez donc vous perdre, & me faire mourir de chagrin? Tranquilisez-vous, adorable Jeannette, reprit ce cher Amant, connoissant à mon air inquiet à quel point je l'aimois, je me trouve depuis quelques jours, on ne peut pas mieux; le charmant plaisir que j'ai de vous revoir, va consommer entiérement ma guérison. Imaginez-vous que si j'avois été plus long-tems privé de votre charmante vûë, je n'aurois pas pû résister; & mon Valet de Chambre qui connoissoit à ma playe que le chagrin d'être éloigné de vous, s'oposoit à sa cure, a été le premier à me conseiller le voyage. Je ne suis point venu

en poste, comme vous le croyez, mais dans ma Chaise, qui est fort douce, avec mes chevaux, & en faisant de très petites journées ; & il est si vrai que mon départ étoit nécessaire au rétablissement de ma santé, qu'à peine ai-je été en chemin, que je me suis trouvé mieux, & que ma playe s'en est ressenti. Je suis persuadé qu'avant qu'il soit huit jours, il n'y aura que la cicatrice ; & si vous me permettez de rester dans le Village pendant ce tems, vous en verrez vous-même l'expérience : Consentez-vous, ma chére maîtresse, ajoûta cet aimable Amant, ne permettez-vous pas que je me dédommage de tant de peines souffertes depuis notre séparation ? & après avoir si long-tems sacrifié au devoir, ne me sera-t'il pas permis de donner un peu à l'amour ?

Hélas ! qu'aurois-je oposé à tant de preuves de tendresse ? Jusqu'ici j'avois tant souffert, qu'il m'étoit bien permis de joüir de quelques momens heureux. Si j'avois moins connu la probité de ce respectable Amant, je me serois peut être défenduë de me trouver si long-tems avec lui ; mais la bonne opinion que j'avois de sa sagesse, me donnoit de la confiance. Vous vous êtes dit, mon frere, lui répondis-je restez auprès de moi en cette qualité, je connois votre amour & votre sagesse, j'accepte

les momens précieux que vous m'offrez, parce que je suis certaine que je n'aurai pas lieu de m'en repentir. En pourriez-vous douter ? s'écria mon Amant, en me baisant tendrement la main, & croyez-vous que j'aye oublié ce que je vous dois ? Ah ! Jeannette, vous avez dû voir par la Lettre que je vous ai écrite, pour vous remercier de l'argent que vous m'avez fait toucher, combien la délicatesse d'un si beau procédé m'a été sensible. Si j'avois pû, dès ce tems, voler ici pour vous prouver la grandeur de ma reconnoissance, & que j'eusse été le maître de faire succéder les effets aux paroles, je n'aurois pas eu recours à de foibles assurances, à de vaines Lettres, qui ne disent jamais qu'une partie de ce que l'on pense ; mais ma blessure étoit encore si récente.... Attendez, Marquis, m'écriai-je, dans l'inquiétude où ce discours me jetta, suprimez une reconnoissance que vous ne me devez point, elle sera toujours de mon côté, & mettez-moi au fait d'une Lettre que vous m'avez écrit, dites-vous, & que je n'ai point reçûë. Qu'entens-je ! reprit le Marquis avec émotion. Un valet à moi que je vous ai dépêché exprès, ne vous a point remis un paquet de ma part, avec un portrait qui y étoit enfermé ? Non ! m'écriai-je, allarmée de plus en plus, ce valet vous a trahi assûrément ; car Mélicourt que je

connois exact, me l'auroit envoyée si vous l'eussiez adressé à l'Apartement que j'occupois alors. C'étoit à cet ami commun à qui je l'avois envoyé, reprit le Marquis, afin que personne ne fût au fait de l'endroit où vous étiez retirée ; & ce que vous m'aprenez, me surprend autant qu'il m'allarme : Permettez que j'envoye chercher mon Valet de Chambre, afin qu'il parte dans l'instant pour l'Armée ; le Valet en question aide à la conduite de mes équipages, je lui ordonnerai de me le ramener, je veux sçavoir de sa bouche ce qu'il a fait de ma Lettre ; il y a un manége là-dessous auquel je ne comprens rien : Cela me fait ressouvenir que je trouvai étrange dans ce tems, que Monsieur de Mélicourt m'eût renvoyé mon Exprès sans m'écrire un seul mot, & je me remets à present à merveille que ce Valet me dit à ce sujet, que dans le tems qu'il lui avoit remis ce paquet, il étoit prêt à partir, & qu'il me faisoit dire qu'à son retour j'aurois sa réponse par la poste. Je l'ai attenduë de jour en jour ; & l'ennui de ne point recevoir de vos Lettres, joint au desir que j'avois de vous revoir, m'a fait précipiter mon voyage. Cette affaire est d'une assez grande conséquence pour qu'elle mérite d'être bien examinée.

Bien loin de m'oposer aux mesures du Marquis, je lui conseillai d'envoyer un au-

tre Exprès à Mélicourt, pour le prier de s'informer des gens de la Maison où je logeois, si personne n'avoit reçû pour lui le paquet en question. Mon Amant trouva cette enquête à sa place, & me dit que je n'avois qu'à écrire, & que ma Lettre seroit bien-tôt renduë. Comme je lui montrai quelqu'inquiétude sur le compte de ses gens, il me rassura en me disant que ceux qu'il avoit amenés étoient sages, & qu'il les connoissoit; il ajouta qu'il n'avoit pas voulu que Dubois son favori fut du voyage, parce qu'ayant une mine frapante, on l'auroit reconnu au Hameau, où il s'étoit répandu pendant le tems qu'il y avoit été, & que pour ne le pas laisser sans Emploi, il l'avoit fait partir pour aller remplacer un Valet de Chambre qui étoit à Saint-Fal. A ce nom je rougis de mon ingratitude envers ce bon ami; je n'avois encore demandé aucune de ses nouvelles, parce que je n'étois occupée que du plaisir de revoir le Marquis, & de l'embarras de cette Lettre perduë. J'avoüai mon injustice à mon Amant, en lui en disant naturellement la cause; il me dit au contraire, qu'il m'en tenoit un grand compte: Cependant il m'aprit que son Cousin attendoit un échange, & que la liberté ne devoit pas tarder à lui être renduë. Après que les gens du Marquis eurent reçû les ordres, & qu'ils

furent partis, je priai qu'on servît. Il se trouva heureusement une bonne soupe, & j'obligeai mon Amant à en manger beaucoup. Je ne voulus pas souffrir qu'il parlât de rien qui le pût chagriner, & je l'interrompis toutes les fois que je démêlois, qu'il alloit tomber sur le chapitre de son pere. Il étoit si pâle & si changé, que j'en avois une pitié à me tirer des larmes : sa blessure, ou pour mieux dire la grande mouche qui la couvroit, & qui lui cachoit entiérement une de ses sourcils, lui donnoit un air singulier, mais qui ne déplaisoit point ; cet air étoit un peu déterminé, & les femmes ne le haïssent point. Je ne l'avois pas vû encore avec son chapeau ; mais il étoit dans l'obligation de le metrre à cause de son accident, & il lui donnoit une certaine phisionomie mutine, que j'aimois de tout mon cœur, & que j'admirois intérieurement avec complaisance. Il me sourioit de tems en tems, parce que je voulois qu'il mangeât sans parler, & ce sourire avoit des graces. Quelquefois il se hazardoit à me presenter la bouche, comme pour me baiser la main : Je la retirois ; mais en vérité, c'étoit plûtôt par habitude de retenuë, que par crainte ; car je n'étois point fâchée quand il la surprenoit naturellement. Pourquoi ne le dirois-je pas ? Je mentirois en le taisant, & je crois qu'il y a

plus de mal à cela, qu'à satisfaire un Amant vertueux par des endroits aussi innocens. Point de commentaire ; demeurons-en-là.

J'aimois trop mon Amant pour ne point m'interresser à son repos. A peine eûmes-nous dîné, que j'exigiai de lui qu'il s'allât coucher, en lui signifiant que je ne voulois pas absolument le revoir qu'à l'heure du soupé. Il fit tout ce qu'il put pour obtenir du moins une heure ; mais je fus inexorable ; je lui dis que j'envoyerois Barbe à son Cabaret, pour sçavoir s'il étoit comblaisant à mes volontés. Ces petites attentions le comblérent de satisfaction, & il m'assura, en me quittant, qu'il commençoit à connoître qu'il n'avoit pas encore vécu.

Dès que je fus seule, je m'adonnai aux plus douces réflexions. Je ne devois pas douter de l'attachement qu'avoit le Marquis pour moi, après ce qu'il venoit de faire ; c'étoit un préjugé certain de la solidité de sa passion, & je ne pouvois m'empêcher de me repaître agréablement des suites qu'elle devoit avoir. Sans l'inquiétude où j'étois de cette Lettre interceptée ou perduë, ma joïe auroit été parfaite ; mais je m'étois vûë jusques-là si traversée, que j'avois lieu de craindre que cet incident ne fût l'avant coureur d'un nouvel orage. Cette idée ne fut pas plutôt survenuë, qu'elle dissipa insensiblement les mouvemens de satis-

faction aufquels je m'étois abandonnée. L'impétueux amour du pere de mon Amant acheva de me troubler ; & après bien des réflexions fur toutes ces chofes, je commençai à concevoir que j'étois encore bien éloignée du point auquel j'afpirois, & dont je m'étois flâtée trop aifément.

J'avois l'imagination remplie de ces chofes, lorfque j'entendis un Caroffe avec un grand bruit de chevaux qui s'arrêta devant la Maifon. Je me troublai : Ah ! Ciel, m'écriai-je intérieurement, ferois-je affez malheureufe pour que le vieux Marquis eût découvert ma retraite, & qu'il vint m'en faire des reproches ! ou quelqu'un des gens du Marquis n'auroit-il point apris à fon pere qu'il s'eft rendu ici pour me voir ! Je tremblois ; cet équipage, arrêté au logis, ne devoit regarder que moi, perfonne de la Maifon n'avoit droit d'attirer de certaines gens. Barbe qui furvint, & qui m'annonça une jeune Dame, belle comme l'amour, difoit-elle, diffipa ma frayeur. Mais, quelle fut ma joïe en voyant entrer cette perfonne, & en la reconnoiffant ! Eft-ce vous, ma chére Sainte-Agnès, m'écriai-je en la ferrant entre mes bras ? Et combien ne vous dois je pas de vous être fouvenuë de moi ? Cette charmante amie me prouva par la vivacité de fon empreffement, combien je lui

étois chére : Vous voilà donc libre enfin, lui dis-je lorſqu'elle fut aſſiſe, & que nos premiers tranſports furent un peu paſſés ; Je vois donc finir vos peines, continuai-je, j'en ſuis comblée. Le Ciel a permis, reprit cette aimable amie, que l'obſtacle qui s'opoſoit à mes deſirs ait ceſſé. Sans une maladie cruelle qui a mis mon pere à deux doigts de la mort, je ne ſçai, ſi malgré toutes les eſpérances de Mélicourt, j'aurois vû rompre les liens cruels dont j'étois enchaînée ; des obſtacles perpétuels qu'on avoit grand ſoin de m'aprendre dans le Couvent, pour me punir ſans doute de l'envie que j'avois d'en ſortir, me menaçoient d'y paſſer peut-être le reſte de mes jours ; n'avois pas lieu même d'en douter par les Lettres de mon époux : Il avoit beau me flâter, je reconnoiſſois dans ſon ſtile un embarras qui détruiſoit tout ce qu'il pouvoit me dire de conſolant : mais Dieu ſans doute, touché de mes maux cruels, y a remédié par l'endroit d'où je devois le moins l'attendre : Monſieur de... perſuadé qu'il alloit rendre compte au Seigneur de ſes actions, en ſe rapellant ſes injuſtices à mon égard, en a été effrayé ; il a cru ne pouvoir les réparer trop-tôt, dans la crainte que la mort ne le ſurprit. Une déclaration autentique, ſignée de témoins, par laquelle il convenoit qu'il

m'avoit obligée à faire mes vœux, me sçachant mariée, a levé tous les obstacles: Cette piéce a décidé; & trois jours après, l'on est venu me tirer du Cloître, avec la permission d'aller recevoir la bénédiction d'un pere qui se mouroit. J'ai été reçuë par ma mere avec des larmes de repentir, elle m'a introduite elle-même, je me suis jettée aux pieds de mon pere. L'état où je l'ai vû, m'a non seulement fait oublier tous les maux qu'il m'a causé; mais pénétrée d'une douleur amére, j'ai adressai des vœux sincéres au Ciel pour me le conserver, & par un miracle autentique, il me l'a rendu. A peine m'a-t'il eu donné sa bénédiction, qu'une crise affreuse, qu'on a crû d'abord un redoublement & un commencement d'agonie, lui a causé une sueur qui lui a fait jetter le venin qui le tuoit. Trois jours après, il a repris entiérement connoissance, & il a déclaré avec larmes qu'il attribuoit la vie qui lui avoit été renduë, à ce qu'il avoit fait pour moi, & à mon retour près de lui.

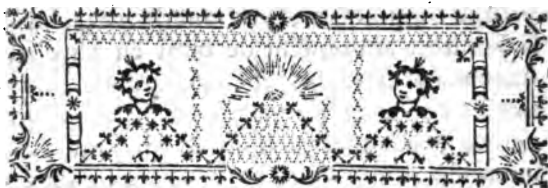
Que vous dirai-je? enfin, ma chére amie, continua Sainte Agnès, mon pere est sur pied, & se prépare à m'unir à mon cher Mélicourt; comme il a des affaires d'une conséquence infinie à terminer à la Cour, avant de conclure les miennes, il m'a proposé de faire le voyage avec lui.

Mon Amant ne ſçait pas un mot de toutes ces choſes, & ſera, je penſe, ſurpris bien agréablement. Je grondai la belle Minette de laiſſer ſi long-tems Mélicourt dans l'inquiétude où il devoit être de n'avoir pas de ſes nouvelles; elle s'excuſa ſur ce que pendant la maladie de ſon pere elle avoit été ſi occupée, qu'il ne lui avoit pas été poſſible de le faire: il eſt vrai, ajoûta-t'elle, que depuis ſa convaleſcence juſqu'au jour de ſon départ, j'aurois pû répondre à ſes Lettres; mais les nouvelles que je vais lui aprendre moi-même, valent bien aſſurément qu'il les ait un peu achetées. J'aimois trop Mélicourt pour aprouver cette malice, qui pouvoit l'affliger véritablement; mon expérience m'avoit renduë compatiſſante, & elle devoit elle même ſçavoir ce qu'étoit l'incertitude dans de ſemblables occaſions. Mademoiſelle de.... qui n'avoit plus de chagrin, & qui étoit naturellement gaye, me badina de ma compaſſion, & me dit qu'elle rendroit compte à ſon mari de mes bontés le jour ſuivant, & que pour toutes choſes au monde elle ne ſe priveroit pas de la ſurpriſe où il ſeroit ſans doute de ſa preſence.

Je demandai enſuite à Mademoiſelle de.... où étoit Monſieur ſon pere, & pourquoi il ne m'avoit pas fait l'honneur de deſcendre avec elle. J'apris qu'il s'étoit

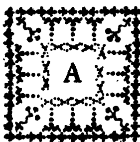
arrêté à une démie lieuë pour visiter un ancien ami, à qui il avoit promis de ne point passer qu'il ne le vît, & qu'elle avoit obtenu de lui la permission de profiter du tems qu'il y resteroit pour me voir un peu plus à son aise. Je sçus, par la même occasion, que Mélicourt lui avoit fait part de mes derniéres avantures, & du lieu où je m'étois retirée; ce qui avoit été cause qu'elle avoit engagé Monsieur de . . . . à se détourner pour me donner des marques de son amitié, & pour me faire part d'un bonheur qu'elle sçavoit que je partageois véritablement.

Fin de la onzième Partie.



LA PAYSANNE PARVENUE.

DOUZIE'ME ET DERNIE'RE Partie.



PRÈS que mon aimable amie m'eut rendu compte de tout ce qui la regardoit, elle me demanda avec empressement un détail exact de tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie du Couvent où je l'avois laissée, me faisant entendre que Mélicourt ne lui en avoit fait part que fort confusément. Cette priére me prouvoit trop combien elle partageoit mes intérêts, pour n'y pas répondre agréablement ; je lui rendis exactement ce recit. Est-il possible, s'écria t'elle lorsque j'eus achevé, qu'à vo-

tre âge on puisse essuyer tant de traverses ! Il y auroit assurément de quoi en faire un Roman. Il faut espérer, chére amie, continua-t'elle, que vous êtes à la fin de vos peines, & que vous serez un jour aussi heureuse, que vous avez été jusqu'ici infortunée, mon exemple doit vous encourager ; avec de la patience & de la confiance en Dieu, on vient à bout de tout.

Après quelques réflexions que nous fîmes à ce sujet, je m'informai des nouvelles de la belle Lindamine : Elle m'en a souvent demandé des vôtres, reprit Mademoiselle de.... & elle vous aime toujours tendrement : Dans les commencemens elle n'a pas été heureuse ; malgré sa grande ferveur, l'idée de Bélisai se retraçoit trop souvent à sa mémoire. Elle l'aimoit toujours, disoit-elle, mais d'un amour épuré ; & elle auroit desiré que Dieu lui eût fait la grace de se reconnoître, & de gémir de ses égaremens. Il semble que ses voeux ayent été exaucés : ce jeune homme échauffé de la grace & pénétré de l'exemple de sa maîtresse, a quitté le monde, & s'est fait Chartreux. Cette nouvelle a rendu le repos à notre amie ; depuis ce tems, elle joüit d'une tranquilité desirable, & rien n'altére la paix de son coeur, occupée uniquement de remplir son devoir, elle en fait son emploi le plus doux :

Sa douceur & son bon caractére l'ont fait aimer de toutes ses compagnes, chacune d'elles se fait une gloire d'être de ses amies. Je ne l'ai quittée qu'à regret ; & quelque chose qu'il m'arrive, je ne l'oublierai jamais.

Mademoiselle de .... achevoit à peine ces mots, que Monsieur de .... arriva ; je le reçûs en considération de mon amie, de mon mieux ; il me parut avoir beaucoup d'esprit & de monde, il n'y eut sorte de politesse qu'il ne me fit : Je lui fis connoître combien je regrettois de n'être point mieux logée, dans le dessein où j'étois de lui offrir à souper ; mais il me dit que quand même il auroit trouvé à se coucher lui & son monde dans le Hameau, il n'auroit pû y séjourner, pressé comme il étoit, d'arriver à la Cour, où sa presence étoit absolument nécessaire ; assurant que le moindre retard nuiroit aux affaires de sa fille : Cette raison étoit trop forte, pour que j'insistasse davantage. Nous nous séparâmes Mademoiselle de .... & moi, avec des protestations de ne nous oublier jamais, & de nous faire part mutuellement de ce qui nous arriveroit. Il me demanda mes commissions pour Versailles ; mais je le supliai, que quelqu'occasion qu'il eût de parler de moi, il n'en fût jamais question ; lui avoüant qu'il étoit

d'une conséquence extrême que j'y fusse entiérement oubliée. Il m'assura, aussi-bien que sa fille, que je pouvois être tranquile de ce côté, & qu'ils étoient trop de mes amis, pour négliger aucune des choses qui pourroient me le trouver.

Une heure après que Sainte-Agnès fut partie, le Marquis arriva ; il s'étoit paré pour me voir, & je lui en tins compte dans le fond de mon cœur : Sa tendresse s'exprima dans les termes les plus vifs, & il me fit connoître l'impatience où il étoit de m'être uni pour jamais. La passion de mon pere, me dit-il, est un obstacle invincible à mon amour, & je n'imagine à present aucun moyen pour le faire réüssir. Que ne lui paroissez-vous aussi dénuée de charmes que vous êtes belle. Je ne serois pas dans le cas de craindre un pere, & de n'oser m'expliquer : Comment lui parler de vous, & lui avoüer ma passion ? Avant son amour, il ne pouvoit me reprocher que ce penchant pris, selon lui, trop legérement : mais aujourd'hui je suis son rival & son fils, & en cette derniére qualité il prétendra que je lui céde. Ah ! Jeannette, Jeannette, à quels moyens recourir ? Donnez-moi des conseils ; car je suis si accablé, que si vous m'abandonnez, vous perdrez pour jamais un homme qui n'adore que vous. . . . .

Que

Que pouvois-je à toutes ces choſes, que conſoler cet aimable Amant ? Je ne voyois aucun expédient pour obliger le vieux Marquis à ceſſer de m'aimer, & encore moins à l'obliger de conſentir au Mariage de ſon fils. Si j'avois cru l'amour le plus tendre & le mieux exprimé, je me ſerois prêtée à un moyen qui a réüſſi ſouvent, mais que j'avois réſolu de ne mettre jamais en uſage. Le Marquis me repreſentoit que des filles de la premiére qualité, n'avoient point dédaigné de s'en ſervir, & qu'en m'épouſant en ſecret, nous nous prêterions mutuellement des armes, pour nous défendre des engagemens auſquels on voudroit peut-être nous obliger: Si vous me connoiſſiez moins, me diſoit-il, & que ma probité vous fût ſuſpecte, j'aprouverois l'éloignement que vous marquez pour ce moyen. Mais ſuis je capable de vous manquer de foi ? Et me croiriez-vous aſſez lâche .... Non, Marquis reprenois-je, ce n'eſt aucune de ces choſes que je crains, mais de perdre cette douceur intérieure dont j'ai toujours joüi, malgré toutes les traverſes que j'ai eſſuyées juſqu'ici: Le bonheur de vous apartenir eſt trop précieux pour être entremêlé de remords & de larmes, & pour riſquer qu'il pût un jour m'être ôté. Quelque choſe qui puiſſe arriver, ajoûtai-je en lui

ſerrant la main, je vous aimerai toujours; & ſi je ne ſuis pas aſſez fortunée pour être à vous, j'aurai du moins la conſolation de n'avoir pas mérité mon malheur, & c'en eſt une bien grande pour un cœur comme le mien.

Mon Amant étoit trop docile & trop complaiſant, pour inſiſter davantage ſur cet article; il m'aſſura que puiſque je deſaprouvois le moyen propoſé, jamais il n'en ſeroit parlé: Je le dédommageai de ſa ſoumiſſion par toutes les careſſes innocentes que je pus lui faire. Il faudra donc attendre, s'écrioit-il, dans ces momens où mes petits ſoins le charmoient. Eh bien, j'attendrai mon aimable petite femme, pourvû que vous me conſerviez ce cœur, qui peut ſeul faire mes uniques plaiſirs; mon pere ſe laſſera peut-être de vous aimer, & de s'opoſer à mon bonheur; en tout cas, je n'ai plus que deux ans à attendre pour être majeur; & des ſommations reſpectueuſes .... Ah! Marquis, m'écriai-je, avec autant d'eſprit & de bon ſens, ſeriez-vous capable d'en venir à des remédes uſités, je l'avouë, mais qui rendent ingrats des enfans envers ceux qui leur ont donné le jour: Que l'infortunée Jeannette languiſſe plutôt toute ſa vie; que de ſouffrir qu'un homme qui lui eſt cher, recoure à de ſi condamnables

extrêmités. Gagnez ce pere qui ne vous est cruel, que parce qu'il s'opose à vos desirs; & méritez par mille complaisances, & autant de marques de respect, qu'il condescende à vos voeux ; voilà les seuls moyens que j'aprouve pour obliger vos parens à nous satisfaire ; tout autre est condamnable, & péche absolument contre les droits de la nature.

Le Marquis fut si étonné de la grandeur de ce dernier sentiment, que j'avois exprimé avec un ton supérieur, qu'il me regarda avec respect. En vérité, s'écria-t'il, vous me surprenez ; je me suis toujours attendu à des preuves d'esprit, de sagesse & de bons sens de votre part, mais je ne me serois jamais persuadé que la délicatesse du sentiment pût être née avec vous ; si j'ai lieu de ne pas l'aprouver, du moins dois-je avoüer que je l'admire, & qu'il me devient respectable. Plus vous vous montrez digne d'une fortune éminente, & plus vous nous rendez mon pere & moi excusables. Si j'ai pû vous aimer, je ne dois pas trouver extraordinaire qu'il vous adore, & qu'il travaille à se rendre possesseur d'un si riche trésor. J'interrompis le Marquis, il enfloit trop ma vanité, je le priai de la ménager, & de croire que je ne la mettrois jamais qu'à lui plaire le reste de ma vie.

Le Marquis alloit répondre à ce discours, lorsque le Valet de Chambre qu'il avoit envoyé à Paris, revint & lui remit une Lettre de Mélicourt : il l'avoit heureusement trouvé comme il alloit monter à cheval pour aller au-devant de sa Maîtresse ; il étoit instruit par un des gens de Monsieur de .... qui avoit voulu sans doute mériter une récompense en faveur de la bonne nouvelle qu'il lui aprenoit. Notre ami nous marquoit qu'il avoit été d'une exactitude extrême à s'informer de ceux qui étoient venus le demander, non-seulement à cause de moi, mais aussi par raport à ses propres affaires, qui l'interressoient d'un côté trop sensible, pour que la négligence s'en mêlât. Il hazardoit, disoit il, son sentiment, en nous communiquant son idée, qui étoit, que le Valet dont nous lui parlions, étoit gagné, & que cette conjoncture paroissoit d'autant moins douteuse, que Monsieur le Marquis le pere, offensé, comme il étoit par ma fuite, & aussi passionné qu'il l'avoit témoigné, devoit naturellement imaginer tous les moyens possibles pour me découvrir & satisfaire son amour.

Cette réponse nous jetta dans de nouvelles inquiétudes : Si cela est, comme il est trop vraisemblable, me dit le Marquis, mon pere est informé actuellement de

mon départ ; j'en ſuis d'autant plus affligé, qu'il eſt de ma prudence de partir au plûtôt, afin qu'il ne ſoupçonne pas le ſéjour que je fais ici. Je fus de ſon ſentiment, & il étoit tout naturel de penſer que le traître ne feroit pas les choſes à demi.

Cette nouvelle nous attriſta toute la ſoirée ; mais ce qui venoit d'arriver, n'étoit qu'une introduction à de nouvelles inquiétudes. Le troiſiéme jour, le Secrétaire, que le Marquis avoit envoyé au-devant de ſon équipage, pour ramener avec lui le Valet en queſtion, arriva ; à peine fut-il entré, que ſon Maître lui marqua la ſurpriſe d'un ſi prompt retour, n'étant pas douteux, à ce qu'il diſoit, que ſon équipage ne fût encore à plus de quatre-vingt lieuës de Paris ; & ajoûta qu'il n'étoit pas poſſible qu'il fût allé & revenu en ſi peu de tems. L'homme du Marquis lui répondit qu'il avoit été inutile qu'il ſe donnât cette peine ; qu'il avoit rencontré à trente lieuës de-là, dans un Cabaret, le Domeſtique qu'il alloit chercher ; qu'à peine en avoit-il été reconnu, qu'il étoit ſorti & remonté à cheval ; & que ſe voyant pourſuivi, il avoit gagné un Bois dans lequel il lui étoit échapé ; que perſuadé alors de l'inutilité de ſa pourſuite, il avoit cru au moins devoir s'informer de ce que faiſoit ce Valet dans le Cabaret où il l'avoit trou-

vé ; qu'on lui avoit apris qu'il n'y étoit que depuis un instant, lorsque lui, Secrétaire, y étoit survenu ; il ajoûta qu'on lui avoit dit que ce Valet s'informoit du chemin qu'avoit pris une Chaise accompagnée de trois hommes, dont il s'étoit, disoit-il, égaré ; & qu'il ne lui avoit pas été difficile de connoître par ce raport, que c'étoit Monsieur & sa suite qu'il cherchoit à la piste, afin de le joindre, ou de sçavoir l'endroit où il auroit séjourné.

Mon Amant ne douta plus, après ces doubles effets, de la trahison de son Domestique, que sa Lettre ne fût entre les mains de son pere, & qu'il ne fût informé de son départ, & des vuës dans lesquelles il la faisoit. Nous conjecturâmes encore que le traître ayant envoyé un exprès au vieux Marquis, pour lui aprendre que son fils étoit parti, le pere lui avoit envoyé ordre de courir après lui, & de faire tous ses efforts, pour parvenir à sçavoir où il s'arrêteroit, jugeant bien que ce seroit le lieu de mon asyle.

Il s'ensuivoit par la fuite du Valet, lorsqu'il avoit été reconnu, qu'il ne sçavoit pas où son Maître étoit : & il y avoit lieu de croire que la crainte d'être châtié, ne le rendoit pas assez hardi pour continuer son enquête : cette idée nous rassura.

Après avoir bien réflechi sur toutes ces

choses, il fut question de la maniére dont on se gouverneroit dans cette occasion délicate : Le Marquis étoit d'avis que je revinsse à Paris, où il y avoit lieu de se cacher plus commodément : Je ne voulus pas me prêter à ce bon conseil ; je craignois de nouveaux troubles ; quelque chose qui pût arriver, je me trouvois chez mes parens, & j'étois à ma place ; il ne s'agissoit dans l'occasion que de l'avoüer, l'on n'avoit aucun droit pour m'en ôter : Voilà comme je raisonnai.

Pour le Marquis, il ne se décida point du tout. Au bout de deux jours, il me demandoit encore ce qu'il devoit faire ; il s'étoit habitué à me voir, & il ne pouvoit se résoudre à me quitter. Il est si doux de vivre avec ce qu'on aime, que je n'étois pas plus raisonnable sur ce chapitre que lui. Les huit jours qu'on avoit fixés en arrivant pour se reposer, étoient plus que passés: Ni mon Amant ni moi, ne nous étions pas avisés de les compter.

Pendant le tems que mon aimable Amant étoit resté près de moi, nous avions coûtume de nous aller promener dans un petit Bois, distant d'un demi quart de lieuë du Village ; un ruisseau d'une eau plus pure que le cristal serpentoit à la liziére, & les Oiseaux à la fin du jour, après s'y être desaltérés, se perchoient sur les arbres qui

l'environnoient, leur ramage étoit si doux & si attrayant, que nous avions choisi cet endroit délicieux pour nous reposer. Un soir qu'il faisoit le plus beau clair de Lune du monde, nous entendîmes un homme à cheval qui demandoit s'il étoit dans le chemin d'un tel Hameau, & combien il en étoit encore distant ; nous crûmes qu'il adressoit ce discours à quelque passant ; mais l'ayant entendu faire une seconde fois cette demande, le Marquis, dont la bonté est extrême, me dit : C'est un Etranger qui s'est écarté, il faut le remettre dans son chemin, car à sa voix, j'entens qu'il s'est écarté ; & là-dessus, il l'apella, & puis il répondit à sa question. L'Inconnu ravi sans doute du service qu'on lui rendoit, ajoûta, si celui à qui il avoit tant d'obligation étoit du Village ? Mon Amant, sans trop sçavoir pourquoi, répondit que oüi, à quoi l'Etranger reprit sur le champ : Ne pourriez-vous pas me dire, s'il n'est pas arrivé en Chaise, il y a environ dix ou douze jours un Officier de marque, accompagné de trois personnes, & s'il a passé outre ? A cette question le Marquis qui s'étoit éloigné de moi, me fit signe ; voilà qui me regarde ; dit-il à basse voix, ne vous montrez pas, je veux sçavoir de quoi il est question : Quoique je commençasse à trembler de peur, je le

laissai faire. Mon Amant s'avança dans le chemin, & déguisant sa voix, il s'écria, que personne ne pouvoit mieux répondre à ce qu'on venoit de lui demander que lui, & que l'Officier, dont il étoit question, logeoit à sa Maison. Vous êtes donc le Cabaretier, reprit l'Inconnu, en s'aprochant au galop? Oüi, reprit le Marquis, & le seul encore du Village, si vous voulez y venir goûter le vin, vous conviendrez que si ce n'est pas le meilleur du païs, au moins est-il le plus agréable. L'Etranger arriva pendant ce discours. & la Lune malheureusement pour lui s'étant cachée dans un nuage, l'empêcha de reconnoître celui auquel il parloit. Vous m'assurez donc, dit-il au Marquis, en laissant souffler son cheval, que cet Officier, dont je viens de parler, est chez vous? Oüi, Monsieur, reprit mon Amant, & pour vous le prouver, je vais vous faire son portrait. N'est-ce pas un grand jeune homme dont les yeux sont noirs, qui a une emplâtre ou une grande mouche sur le front? N'a-t'il pas les cheveux bouclés, & n'est-il pas arrivé couvert d'un sur-tout, ventre-de-biche, avec des brandebourgs d'or? Justement, continua l'Inconnu, c'est le même, mon Dieu, que je suis ravi de vous avoir rencontré! & dites-moi, s'il vous plaît, ajoûta le même homme, est-

il encore ici ? Oh pour cela oüi, poursuivit le Marquis, qui commençoit à être au fait de l'avanture. Et qu'y fait-il, s'écria l'Inconnu ? Eh mais, reprit le Marquis d'un ton mystérieux, il y fait.... Achevez; continua l'Etranger, l'amour peut-être ? Il n'y a pas grand mal à cela, pourvû que la personne en vaille la peine. Oh, je vous en répons, qu'elle en vaut la peine, poursuivit mon Amant, & pour peu que vous en doutiez, il ne me sera pas difficile de vous le prouver. Quoiqu'il ne fasse que clair de lune, on discerne assez bien les objets pour ne se pas tromper là-dessus; & pour vous avoüer la vérité, je m'amusois, lorsque vous vous êtes écrié à écouter une conversation qu'avoient ces Amans ensemble; je ne sçai si le bruit que vous avez fait, ne les aura pas fait retirer; mais pour peu que vous ayez envie d'être instruit, vous n'avez qu'à descendre de cheval & me suivre, vous pourrez comme moi voir votre homme avec sa Maîtresse, sans que vous en soyez vû.

L'apas étoit si attrayant pour l'Etranger, qu'il donna dans le panneau, il ne fut pas plûtôt à bas de son cheval, que le Marquis lui mit la main sur le collet. Je te tiens traître, s'écria-t'il en lui mettant la pointe de l'épée à la gorge, tu

m'avoüeras ton crime, ou je te perce ſans miſéricorde. Je jettai un cri à cette action : Ne craignez rien, Madame, s'écria le Marquis, je tiens le ſcélérat, c'eſt le Valet dont je vous ai parlé, avoüez-moi tout, continua-t'il, en ſe tournant vers lui, je te promets de te faire grace en cette faveur, & à condition que je ne te verrai jamais. Le traître qui avoit reconnu le Marquis, étoit plus mort que vif, & s'étoit jetté à ſes genoux dans la crainte de ſon reſſentiment : Parle, continua mon Amant, tu me connois, & je te tiendrai parole. Ce Domeſtique qui n'ignoroit pas le fond qu'il devoit faire ſur cette promeſſe, lui aprit que l'Ecuyer de Monſieur ſon pere étoit la cauſe de ſon malheur & de ſa trahiſon : Forçan ? s'écria le Marquis étonné. Comment cela ſe peut-il ! tu me mens ? il n'eſt plus au ſervice de mon pere. C'eſt pour avoir lieu d'y entrer & d'avoir grace, reprit le Valet, que dès qu'il a ſçû que Madame des Roches lui étoit échapée, il s'eſt mis en tête, connoiſſant l'amour de Monſieur le Marquis pour cette Dame, de la lui faire retrouver ; il ſçavoit, diſoit-il poſitivement, que vous étiez en relation avec elle, & il ne doutoit pas que s'il pouvoit ſurprendre une de vos Lettres, il ne vint à bout de ſon entrepriſe.

Dans cette idée il partit de Paris, & s'est rendu *incognito* au Camp ; il avoit jetté les yeux sur moi préférablement à tout autre, à cause que je suis de son païs, que je l'ai servi, & que c'est lui qui m'a placé chez Monsieur. Après m'avoir fait ressouvenir de toutes ces choses, il m'a fait confidence du malheur qui lui étoit arrivé, & du dessein où il étoit de rentrer en grace, & de se venger de la Dame qui lui avoit occasionné ce chagrin, m'assurant que si je me prêtois avec affection à ce qu'il desiroit de moi, outre la récompense que j'en devois attendre, qu'il feroit ma fortune. Ne me trouvant que trop disposé à entrer dans ses vûes, il m'a fait part de son projet, & m'a conseillé, de me trouver toujours près de vous, afin qu'en cas que vous écrivissiez, je fusse chargé de mettre les Lettres à la poste, ce qui arrivant, je devois les lui rendre pour en faire l'usage qui lui conviendroit.

Monsieur de Forçan n'a été que trop bien obéi : à peine m'eûtes-vous chargé, Monsieur, d'aller à Paris, que je me rendis au Village où l'Ecuyer se cachoit, & attendoit de mes nouvelles ; il m'embrassa de joye lorsqu'il eut fait la lecture de la Lettre dont vous m'avez chargé. Partons, me dit-il, voilà déja quelque chose, & je

ſuis bien ſûr à preſent de faire ma paix. Il penſa juſte ; à peine eut-il écrit à Monſieur votre pere en arrivant, qu'il avoit des nouvelles de Madame des Roches à lui aprendre ; qu'il eut audience, & qu'il rentra dans la Maiſon. Il fut convenu, que je vous rejoindrois, & que je vous ferois la réponſe telle que je vous l'ai renduë, & que je continuërois à intercepter toutes vos Lettres, afin de pouvoir découvrir l'aſyle de la Dame qui n'avoit pas été déſigné dans le paquet dont vous m'aviez chargé, & que dès qu'il m'en tomberoit une, je l'enverrois ſur le champ à l'adreſſe qu'on m'avoit donnée pour cet effet.

Mais votre départ ſubit de l'Armée, auquel nous ne nous attendions pas, rompit toutes ces meſures ; tout ce que je pus faire, fut d'en avertir Monſieur de Forçan, & de lui envoyer la route que les équipages tenoient, à la ſuite deſquels vous m'aviez laiſſé. Au troiſiéme jour de marche, un Poſtillon de Monſieur le Marquis pere, me rendit une Lettre de la part de Monſieur de Forçan, qui m'ordonnoit de me détacher & de faire mes efforts pour ſçavoir le chemin que vous aviez pris ; & me promettant que ſi je parvenois à ſçavoir par ce canal où étoit Madame des Roches, préſupoſant que vous étiez

allé la joindre, Monſieur votre pere me feroit une gratification conſidérable. Voilà la cauſe, Monſieur, pour laquelle je vous ai ſuivi ſi opiniâtrément, & pour laquelle je me ſuis ſauvé dès que j'ai été rencontré par votre Secrétaire, me perſuadant bien que j'étois découvert, & que vous envoyez à ma quête; mais à peine l'ai-je eu évité, que j'ai repris le deſſein de continuer mes recherches, je me ſuis tant donné de mouvemens en m'informant dans tous les Villages voiſins de la route que vous aviez priſe, que vous voyez, Monſieur, que j'y aurois réüſſi ſans votre rencontre imprévûë. Dieu qui veut me punir du crime de vous avoir trahi, ne l'a pas permis. Je ſuis en vos mains, vous pouvez faire de moi tout ce qu'il vous plaira; mais j'eſpére en votre clémence, & que vous daigneriez avoir pitié d'un malheureux qui a été ſéduit, & auquel on a fait entendre, que c'étoit vous ſervir véritablement que de rompre un commerce qui devoit vous perdre, diſoit-on, tôt ou tard, & que Monſieur votre pere vouloit abſolument empêcher.

Le Valet, en achevant cette déclaration, s'étoit rejetté aux genoux du Marquis, & les embraſſoit en pleurant amérement. Je fus la premiére à intercéder pour lui. Je lui tiendrai parole, Madame s'é-

cria le Marquis, mais à condition qué ne le verrai jamais; cependant la prude ce veut que je m'en assure jusqu'à ce qu je sois de retour chez moi, afin de ne p le mettre dans l'occasion de me faire ur nouvelle perfidie. Ah! Monsieur, s'écr ce Valet en pleurant, je vous jure sur-tou ce qu'il y a de plus sacré, que ce n'est pa mon intention, & que si vous me faisie grace, je n'en profiterois que pour cher cher à réparer le malheur que j'ai eu d vous offenser. La maniére dont cet hom me paroissoit repentant m'attendrit: J parlai si bien en sa faveur, que le Marqui le renvoya, en m'assurant qu'il suffisoi que je desirasse une chose pour qu'il m l'accordât aveuglément; & pour mieux m le persuader: il donna quatre Loüis à ce homme, en lui disant qu'il étoit redevabl de ses bontés à celle à qui il avoit voul tant faire de mal. Après ce discours, l Marquis le laissa, & nous nous en retour nâmes à la Maison, en raisonnant sur ce qu venoit de se passer.

Le lendemain le Marquis prit enfin l parti de me quitter; s'il s'étoit habitué me voir, je n'étois pas moins accoûtumé à sa presence; il fallut toute ma raiso pour dévorer mes pleurs, lorsque je reçû ses adieux. Souvenez-vous, lui dis-je e l'embrassant, que mon sort est dans votr

cœur, & que je ne puis être heureuſe ſans lui. Hélas ! reprit mon Amant, pourrois-je vivre un moment ſans vous aimer ? Je ne connois plus d'autre plaiſir que celui de vous voir & de vous le dire, & tous les inſtans que je vais paſſer éloigné de vous, feront pour moi des jours que je ne compterai jamais. En achevant ces mots, il monta dans ſa Chaiſe & ſe tut. Les paſſans s'étoient arrêtés pour le voir partir, tout paroît admirable dans un Village, j'entendis qu'on s'écrioit : Voilà ce qui s'apelle des freres & des ſœurs, regardez combien ils s'aiment.

Sans le cœur que j'avois ſerré, je n'aurois pû m'empêcher de rire de la bonne foi de mes compatriotes : au bout du compte, ç'eut été ridiculement, un Amant & un frere ne ſe reſſemblent-ils pas ? Il n'y a que la connoiſſance ou le préjugé qui arrête. Combien n'en voit-on pas qui ne ſe décident que par la prévention ? C'eſt l'uſage à la Cour, pourquoi ne paſſeroit-il pas plus loin : Les hommes ne ſont-ils pas les mêmes par-tout ?

A peine le Marquis fût-il parti, que je m'abandonnai à la douleur & aux larmes : Quand le reverrai-je, me diſois-je, cet Amant que j'adore ? que dois-je eſpérer d'un amour ſi tendre & ſi malheureux ? ne nous aimerons-nous donc que pour nous

séparer toujours ? L'idée du vieux Marquis venoit ensuite de ses Réflexions : Il avoit apris ma retraite, il m'abordoit la fureur peinte dans les yeux : Acceptez ma main ou le Cloître, me disoit-il, il faut choisir ; en vain mettez-vous votre confiance en mon fils, il ne peut rien pour vous : il ne vous sera jamais rien. Tremblez de m'irriter, vous payerez cher l'un & l'autre le dangereux avantage de l'avoir emporté sur moi. Ces images se traçoient dans mon cerveau, avec tant de feu & de vrai-semblance, que j'en frémissois. Hélas ! je recourois au Ciel vainement, il étoit sourd à ma voix. Un cœur trop attaché au terrestre, peut-il espérer des secours d'en haut ! Il n'en est pas digne pour les mériter, il faut rougir de sa foiblesse ; en avois-je la force ? L'amour m'avoit plongé dans un trouble si cruel, que je reconnoissois moi-même, que je ne trouvois de consolations que dans mes larmes & dans ma douleur.

Trois jours se passérent le plus tristement du monde ; en vain toute ma famille étonnée de la mélancolie où je paroissois plongée, faisoit tous ses efforts pour me dissiper ; rien n'étoit capable de me distraire de la rêverie qui s'étoit emparée de moi.

Le matin du quatriéme, ma mere entra

dans ma chambre, & me dit qu'un Inconnu demandoit à me parler. Je la priai de le faire entrer. Qu'elle fut ma surprise en reconnoissant celui qu'on m'annonçoit. C'étoit Dubois ! se peut-il, lui dis-je, en recevant une Lettre qui me presenta, qu'après les craintes que nous avons eu, le Marquis & moi, que vous ne fussiez reconnu dans ce Village, il vous envoye ? J'avois pris mes précautions, reprit le Valet de Chambre, le faux nés que vous voyez (en effet, il en avoit un à la main) me rendroit méconnoissable à mon propre pere, ainsi vous ne devez avoir aucune inquiétude à ce sujet. Plût à Dieu que je pusse vous tranquiliser aussi aisément sur les nouvelles que je vous aporte. Qu'est-il donc arrivé, repris-je avec émotion. Lisez, ajoûta Dubois, après quoi vous connoîtrez si Monsieur le Marquis pouvoit choisir un autre que moi pour envoyer ici.

J'ouvris en tremblant la Lettre du Marquis ; s'attend-on à ce qu'elle contient ? A peine en eus-je lû les premiéres lignes, qu'elle fut moüillée de mes larmes, la voici : Si l'on meurt de douleur, pourquoi n'en mourus-je pas ?

LETTRE DU MARQUIS A JEANNETTE.

» JE ſuis au déſeſpoir, mon adorable Jean» nette, jugez-en par la nouvelle affreuſe » que je vous aprens. Je vous perds pour ja» mais; mais admirez juſqu'où va la cruauté » de mon étoile; elle me force à ne jamais » être à vous, & pour comble de rage, je ſuis » obligé de me ſervir de tout le pouvoir que je » puis avoir ſur vous, pour vous ſuplier de » me mettre le Poignard dans le ſein; c'eſt » trop vous tenir en ſuſpens, mon pere eſt à » l'extrêmité, c'eſt vous & moi qui le mettent » ſur le bord du tombeau; il vous demande, » il vous deſire, & mourra, dit-il, content, » s'il expire avec le nom de votre époux. Se» rai-je aſſez cruel, aſſez barbare fils, pour le » laiſſer périr, quand je puis le ſauver? Ah! » ſi j'ai le malheur de le perdre, du moins » que je n'aye pas le reproche affreux à me » faire, que c'eſt moi qui lui ai donné la mort, » Si je vous fus jamais cher, partez, à la plus » aimable des femmes. Un inſtant, une mi» nutte, me rendroit le plus coupable de tous » les hommes.

Eh! que m'importe, m'écriai-je avec un redoublement de larmes, qu'il meure! Suis-je la cauſe de la fureur de ſa paſ-

ſion, & de l'état cruel où elle le réduit ? Que me demande-t'on, quels ſont mes crimes,. pour être livrée au ſuplice ? Et vous, Marquis, que vous ai-je fait pour vous obliger à m'y mener? Juſte Ciel! m'écriai-je, étoit-ce-là le ſort que vous me réſerviez, & vous beauté fatale, à quoi m'avez-vous ſervi ? En achevant ces derniers mots, je me trouvois dans un tel accablement, que, ſans Dubois, qui me retint entre ſes bras & qui m'agita, je tombois en foibleſſe.

La Marquiſe avoit ſans doute prévû l'état où je me trouverois en recevant la Lettre. Son Valet de Chambre tira de ſa poche un Flacon, dont le précieux Elixir me rendit cruellement à moi-même. Ah ! que ne me laiſſez-vous mourir, dis-je à Dubois : A quoi tendent vos funeſtes ſecours ? Semblable au criminel qu'on méne à l'échaffaut, vous me rendez des forces, pour ſentir avec plus de rigueur les coups qui me ſont préparés.

Dubois, quelque préparé qu'il fût à cette ſcène en fut ſi attendri, qu'à peine avoit-il la force de me conſoler : Au nom de ce qui vous eſt de plus cher, me dit-il, ſoutenez ce revers, Mademoiſelle, vous devez vous conſoler par le triſte état où j'ai laiſſé mon cher Maître. Si vous ſçaviez .... Eh ! c'eſt ce qui me deſeſpére,

interrompis-je ; encore, si je souffrois seule, j'aurois les voïes de ma fin qui flâteroient ma douleur ; mais ce cher Amant retient mon desespoir & ma vie prête à s'envoler. Que deviendroit-il ? & s'il craint les reproches d'une mort dont il seroit innocent, dont l'idée le fait frémir & l'oblige de sacrifier tout ce qu'il a de plus cher dans le monde, à quelle extrêmité ne se porteroit-il pas s'il avoit à pleurer la mienne, dont il ne pourroit pas douter qu'il ne fût la véritable cause ?

Après ces mots je tombai dans une noire rêverie, au bout de laquelle je m'écriai : Partons ; il faut prouver à cet Amant que j'adore, à quel point je lui suis attachée : Je m'étois destinée à lui seul, je n'avois que moi pour tout bien à lui donner, depuis long-tems il en est le maître, qu'il en use en souverain, & moi en esclave. Oüi, qu'il connoisse par la grandeur de mon sacrifice, qu'au défaut de tout ce qui m'éloignoit de lui, l'élévation de mes sentimens me rendoient son égale, & que quelqu'exemple qu'il me donne, il me trouvera toujours prête à le suivre & à l'imiter.

Dubois surpris de cet effort surnaturel l'aplaudit, & ne pouvant s'empêcher de pleurer : quelle grandeur d'ame, s'écria-t'il, après ces preuves, dont je suis le

témoin ; dois-je être surpris de l'excès des passions que vous causés : Allez, continua-t'il, vous êtes digne de porter une Couronne. Je ne répondis pas à ces loüanges frivoles, l'amour propre concentré par ma douleur ; en pouvoit-il faire usage ? Je priai avec aigreur Barbe, pour la premiére fois de ma vie, de préparer ce qu'il me falloit pour mon départ. A peine ce mot fut-il lâché, que les pleurs succédérent dans la Maison : Nous l'allons donc perdre cette admirable Dame, s'écrioit-on ! Eh, pourquoi donc ? Serions-nous assez malheureux pour lui avoir donné lieu de nous quitter ? Non repris-je avec ma mere, en souffrant de ses pleurs, je vous quitte à regret, Dieu m'en est témoin : un ordre supérieur, un événement funeste, m'arrache de ces lieux fortunés. Que ne puis-je y passer le reste de ma vie ! Après ces mots, j'embrassai me mere, mon pere s'éloigna par respect. Ah ! laissez-moi, lui dis-je en me jettant à son col, vous donner des preuves de tout ce que je sens pour vous ; le jour n'est peut-être pas éloigné, que vous conviendrez que je ne fais que ce que je dois.

Je montai en Chaise après ces paroles, & je laissai bien étonné mon pere & ma mere, sur-tout mon pere, que mon embrassement avoit ému jusqu'au fond

de l'ame. Ma bonne tante, quelqu'attachée qu'elle fut à son Village, sauta legérement dans la Voiture, & s'écria qu'elle étoit si assotée de moi (ce furent ses termes) qu'elle renonceroit à tout ce qu'elle avoit de plus cher pour me suivre au bout du monde; je l'embrassai avec reconnoissance. Ma mere me demanda ce qu'elle devoit faire de tout ce que je laissois dans la Maison; le garder, lui dis-je, en lui tendant la main; que je revienne, où que je ne revienne pas, tout ce que j'ai est à vous, & par reconnoissance, & par devoir.

Je n'entendis pas ce qu'on répondit à ce discours; il ne surprit pas moins, sans doute, que la précipitation avec laquelle je partois. La Chaise s'éloignoit, Dubois n'étoit occupé que du soin de faire avancer le Postillon. Jamais on n'a été si vîte. Il avoit donné sans doute des ordres aux Postes par lesquelles nous devions passer; à peine y arrivions-nous, que nous en partions, tant le service se faisoit avec vivacité.

J'apris cependant que Dubois, qui prenoit toujours les devans, afin de ne point retarder les relais, que son Maître avoit trouvé son pere malade, & qu'à peine avoit-il pû lui parler; que Forçan étoit rentré en grace, & ne quit-

toit pas le chevet de ſon lit ; & que le Valet qui avoit trahi le Marquis , n'avoit point reparu. Il ajoûta ſans doute pour ſoûtenir mon généreux deſſein , que le Marquis redoutoit autant qu'il ſouhaitoit ma preſence ; que ſi je n'avois pas aſſez de force d'eſprit pour contenir mes pleurs , il ne répondoit pas de ſa vie.

J'aimois avec trop de paſſion ce cher Amant , pour ne pas me faire une loi de me contraindre. Je promis à Dubois que je renfermerois ma douleur & mes larmes , mais que c'étoit tout ce qu'on pouvoit exiger de moi. Barbe qui entendoit toutes ces choſes , & qui n'y pouvoit rien comprendre , s'écrioit de tems en tems : Eh ! mon Dieu ! Que veut-on donc faire de Madame ? Et ſeroit-il poſſible qu'on voulût donner du chagrin à une ſi bonne perſonne ! Et puis , je prierai tant Dieu , & d'un ſi bon cœur , qu'il aura pitié d'elle. Hélas ! Elle avoit bien raiſon. Etre capable de bien élever ſon cœur au Ciel , c'eſt être à demi conſolée.

Il y a des tems faits dans la vie , où tous les malheurs ſemblent s'être réünis pour nous accabler. L'ardeur avec laquelle Dubois preſſoit le Poſtilon d'arriver , nous fit accrocher , en paſſant à la porte de

de l'Opéra, un Carosse que nous renversâmes, en cassant une de nos rouës, ce qui nous obligea à rester. Les cris que jettérent des femmes qui étoient dans la Voiture culbutée, attirérent cent flambeaux & autant de personnes, nous étions aussi-bien éclairés qu'en plein jour. Dubois, qui avoit pris son parti, m'avoit plantée-là, pour aller chercher un Carosse. Pendant ce tems là, le Cocher de l'équipage maltraité, & les Laquais, bâtonnoient mon pauvre Postillon, ne voyant que des femmes effrayées dans une Chaise, qui ne pouvoient guéres leur en imposer : Ce vacarme fit amasser une plus grande quantité de monde, qui faisoient un si grand bruit, qu'il étoit impossible de s'entendre : J'espérois de momens en momens être délivrée de cette cohuë, & que Dubois surviendroit enfin ; mais il étoit dit que j'avois à souffrir, & cela ne tarda pas d'arriver.

Le premier de mes chagrins, fut la rencontre du Duc de .... qui me reconnut de son Carosse. Ah ! mon Dieu ; s'écria-t'il, du plus loin à ses gens, qu'on fasse tous ses efforts pour aprocher de cette Chaise, & qu'on empêche que cette Dame ne souffre de cette avanture ; je la connois, c'est une personne de qualité.

Je pâlis en remettant ce Seigneur, son discours avoit fait jetter les yeux de tout le monde sur moi. Mais que devins-je ! lorsque les Dames qui avoient été renversées furent sorties du Carosse, lorsque j'en reconnois une pour Madame Destival, cette Demoiselle Delbieu dont j'ai déja tant parlé ! J'aurois voulu pour toutes choses au monde, être à cent lieuës de-là; je voulus m'enveloper dans ma coëffe, pour échaper à ses regards, mais il n'étoit plus tems ; le coup d'œil étoit donné, elle m'avoit reconnuë, & demandoit sans doute à ses gens si c'étoit ma Chaise qui avoit causé ce desordre qu'elle venoit d'essuyer : Comment ? s'écria-t'elle tout haut, lorsqu'on lui eut confirmé ce malheureux événement ; Comment ! c'est cette petite impertinente qui a été assez hardie pour renverser mon Carosse ? Et je souffrirois impunément qu'une petite Païsanne comme elle, me marchât sur le corps sans l'en punir ? Allons, qu'on me la jette à bas de sa Chaise, ajoûta-t'elle à ses gens, & qu'on lui aprenne à vivre ; l'on ne sçauroit trop punir une pareille insolence.

Qu'on juge de ma mortification & de mon effroi à cet ordre cruel, & ce que je devins à la vuë de quatre laquais qui venoient à moi avec leurs flambeaux. Un

Protecteur me survint : Le Duc de.... qui étoit enfin descendu, & qui entendit mes cris, courut avec ses gens : il mit l'épée à la main : Qu'on ne soit pas assez hardi, dit-il, en enfonçant son chapeau, d'aprocher de cette Chaise, je connois cette Dame, & je ferois repentir les insolens qui voudroient l'inquiéter. A ce ton ferme, les Valets s'arrêtérent. La scène en seroit peut-être réstée-là ; mais le trop bouillant Dubois, qui étoit survenu dans le tems que les Valets arrivoient, & à qui on avoit apris le danger que je courois, tomba sur eux à grands coups de foüet ; ce fut-là le signal d'un cruel combat ? Toute la Livrée attaqua avec ses flambeaux Dubois ; celle du Duc & de ses amis, arrivérent à son secours ; & sans le Guet, qui survint par le plus grand bonheur du monde, un sanglant combat étoit prêt à se livrer. Les Maîtres, qui avoient été jusques-là spectateurs, avoient pris parti chacun selon leur inclination. Le jeune Duc qui vouloit sans doute me donner des preuves de la constance du goût qu'il m'avoit témoigné, commençoit à batailler, & cent jeunes gens comme lui en vouloient faire autant ; mais l'Officier préposé pour la police du Spectacle, ayant parlé avec politesse, & prié qu'il fit sa Charge tranquilement, il apaisa

le trouble, & mit enfin les choſes en train de pour-parler & d'accommodement.

Le jeune Duc, qui avoit parlé à l'Officer, le pria de me donner main-forte, afin que je puſſe gagner ſon Caroſſe qui m'attendoit. Madame Deſtival s'étant aperçuë que j'allois lui échaper, s'écria à l'Officier avec un ton ſi haut, qu'il fut obligé de ſe retourner : Que prétendez-vous donc faire, Monſieur ? eſt-ce que vous vous imaginez que ce qu'on vient de dire, m'empêchera de me plaindre, & de faire punir une petite malheureuſe, qui par malice, accroche mon Caroſſe, le renverſe, & m'inſulte à la face de tout l'Univers ? Cent témoins dépoſeront de cette vérité ; il eſt infâme qu'on veüille encore protéger une petite Païſanne après un tel deſordre, & qu'on ne faſſe ici aucun cas d'une femme de qualité. L'Officier ſurpris de ces reproches, & aprenant effectivement que celle qui ſe plaignoit étoit connuë, ſe retourna de ſon côté, & lui dit que ce n'étoit point à lui à décider notre querelle, mais qu'il faiſoit le devoir de ſon Emploi, en empêchant qu'elle ne fût publique ; que ma Chaiſe étoit caſſée, & qu'il étoit juſte de me ſortir de-là ; d'ailleurs, que j'étois auſſi femme de Condi-

tion ..... Comment ! de Condition ? reprit avec mépris la Demoiſelle Delbieu, ou pour mieux dire , Madame Deſtival , de Condition ? Je crois en vérité que la tête vous tourne. De Condition ? Une petite créature , fille d'un Bucheron , d'une Terre apartenante à feu mon pere. Ah, ah , ah , continua - t'elle avec un ris forcé & moqueur , à moins qu'on ne me l'ait conditionnée , comme je n'en doute pas ..... Le Duc de ..... qui juſques-là s'étoit tû , & qui dans la confiance où il étoit de ma qualité , s'y ſeroit fait hacher , s'écria qu'il étoit bien indécent , pour ſe faire gain de cauſe , de recourir à la calomnie , & de tenir de tels diſcours ; qu'il me connoiſſoit bien , & qu'il n'y avoit pas un mot de vrai à tout ce qui venoit d'être dit ; que d'ailleurs ce n'étoit point ma faute ſi mon Poſtillon mal-adroit avoit renverſé un Caroſſe , que le mal n'étoit pas grand , puiſqu'il n'y avoit perſonne de bleſſé ; mais que pour moi ; il étoit facile de connoître que j'étois la ſeule lézée , puiſque je ne pouvois avancer ni reculer ; & qu'au lieu de m'inquiéter , comme on avoit fait , il n'y avoit perſonne , qui dans un pareil cas , ne dût ſe faire un devoir de me ſecourir , au lieu de m'invectiver.

Qu'il ne s'étonnoit cependant pas de l'acharnement qu'on avoit à m'inquiéter ; que j'étois belle, & que cela suffisoit pour m'attirer de la mauvaise humeur, & pour me rendre bien criminelle à de certains yeux.

Cette conclusion extraordinaire, qui partoit plus de l'inclination que le Duc conservoit pour moi, que de la vérité, fit éclater de rire tout le monde, & le mit de mon parti. Un murmure général se fit en ma faveur, & cent bras au lieu d'un, & autant de Carosses, s'offrirent à me tirer de l'embarras. Tout alloit à miracle jusques-là, mais il étoit dit que j'aurois encore une mortification à essuyer avant que de sortir de peine : Le voici.

Les Spectacles à Paris font rencontrer tous les jours des gens qui ne se trouveroient peut-être jamais. Par un guignon épouventable, & qui paroissoit presqu'impossible, la vraye Comtesse des Roches étoit allée ce jour-là à l'Opéra ; les embarras des Carosses, que j'avois occasionné si innocemment, furent cause qu'elle ne sortit que des derniéres ; & son chemin s'adressant naturellement de mon côté, elle demanda encore plus malheureusement à un Laquais du Duc de..... près de l'équipage duquel le sien étoit arrêté, le sujet de la dispute, & le

nom des Dames qui l'occasionnoient. Le Valet l'ayant satisfaite sur le premier point, lui dit qu'il n'avoit pas entendu nommer les Dames du Carosse renversé, mais que pour celle de la Chaise, il ne pouvoit l'ignorer, & qu'elle s'apelloit Madame la Comtesse des Roches. Ah! ah! reprit la véritable en adressant la parole à son mari & à deux Dames qui étoient dans son Carosse, la rencontre est plaisante! Vous verrez que c'est celle qui nous a volé notre nom & les graces de la Cour, & de laquelle nous avons fait tant de perquisitions; il faut la faire arrêter: & tout de suite elle envoya prier l'Officier de venir à sa portiere, ayant, disoit-elle, des choses d'une conséquence extrême à lui communiquer.

Pendant que cette seconde conspiration se trâmoit contre mon repos, & dont je n'eus pas heureusement la connoissance dans ce moment, on achevoit de me tirer de ma Chaise. Le jeune Duc de.... me presentoit la main, & vouloit m'obliger à monter dans son Carosse, mais Dubois lui ayant dit un mot à l'oreille, il s'écria, cela est trop juste, & me fit passer dans une autre à Livrée du Marquis. Le Carosse alloit partir, lorsqu'une voix s'écria: arrête, arrête, la fausse Comtesse des Roches: Dubois qui étoit au

fait de l'avanture, & qui s'étoit jetté dans la Voiture avec moi, mit la tête à la portiére, & dit au Cocher de marcher au grand galop, & de ne point s'embarrasser de ce qui en arriveroit. Cet ordre me sauva; il fut exécuté si vivement, que malheur aux équipages qui se trouvérent alors sur la route, les chevaux pressés qui alloient comme des Oiseaux, heurtérent, accrochérent ou renversérent tout ce qui se rencontra, & me tirérent enfin du cruel événement dont je commençois à desespérer de sortir.

Il étoit près d'onze heures quand j'arrivai à la Maison du Marquis; tous ses gens se trouvérent à la descente du Carosse, & sembloient s'empresser à voir une personne si recommandable par l'événement present. Le Marquis m'attendoit; il avoit l'air pâle, triste, & d'un homme qui a versé des pleurs; lui qui étoit ordinairement si paré, étoit dans le plus grand négligé; il n'y avoit pas jusqu'à ses cheveux, qui ne se sentissent de son affliction: Il me presenta la main en soupirant, me la serra; en traversant les antichambres, voulut me parler, & ne put proférer un seul mot. Toutes ces choses m'avoient serré le cœur; je ne me souviens pas trop de ce que je pensai dans ce funeste quart-d'heure; ce qui me re-

vient parfaitement, c'eſt que j'avois l'œil ſec, & la contenance aſſurée; le Marquis n'oſoit me regarder, & je le parcourois de tous mes yeux.

Nous arrivâmes enfin à la porte du fatal Apartement du vieux Marquis; il étoit ſi ſombre, que je ne démêlai en entrant que la lumiére de deux bougies, dont le foible éclat étoit éclipſé par un grand borne-vûë verd. Mon Amant me ſerra une ſeconde fois la main, ſoupira encore, & me laiſſa dans le milieu de la chambre, pour aller au chevet du lit de ſon pere. Monſieur, s'écria-t'il, d'une voix tremblante, voici l'aimable Jeannette elle-même, qui vient vous confirmer le don qu'elle vous fait de ſa main; ſouhaitez-vous qu'elle aproche? Une voix baſſe, & ſemblant accablée par le mal, reprit: que dites-vous, mon fils? Le Marquis, à qui l'agitation de ſon ame empêchoit de répéter ce diſcours, dit à Forçan, cet Ecuyer dont j'ai parlé, de répéter à ſon pere le diſcours qu'il venoit de lui tenir.

A peine le vieux Marquis eut-il compris ce qu'on vouloit lui dire, qu'il s'écria d'une voix baſſe: Je ſuis content, mon fils; & puis il ſe tut.

Mon amant lui demanda s'il ne vouloit pas me voir: Hélas! reprit-il d'une voix

entre-coupée, je n'en ai pas la force ; cependant qu'elle aproche : Je le fis en tremblant. Le Marquis me prit la main, & me la mit dans celle de son pere. Le malade parut souhaiter de la lumiére ; on en aporta : A peine put-il en soutenir le rayon, il fit signe qu'on la lui cachât ; ensuite il parut recueilli en lui-même, & fut un tems assez considérable à jetter tantôt les yeux sur moi, tantôt sur son fils. Eh bien, Monsieur, lui dit ce fils respectable, comment vous trouvez-vous ? La vûë de ce qui vous est cher, ne causera-t'elle point quelqu'heureuse révolution ? Hélas ! s'écria le Vieillard, je suis comblé, mon accablement m'en dérobe le charme ; puis, continua-t'il en m'adressant la parole, vous ne me dites rien. O ! trop adorable Jeannette ; vous trouveriez-vous ici à regret ? Non, Monsieur, repris-je avec une fermeté dont je ne me croyois pas capable, vivez, & je vous jure de tenir inviolablement les paroles que Monsieur votre fils vous a donné pour moi. Que cette action est généreuse ! reprit le Marquis, & que ne puis je l'imiter ?

Après avoir dit ces mots, il dit à Forçan d'aprocher son oreille, ensuite l'Ecuyer me presenta la main, & me dit qu'il avoit ordre de me conduire dans l'Apartement qu'on m'avoit destiné : Je le suivis, le coeur

bien gros, mais je résistai courageusement aux larmes qui s'étoient portées depuis long-tems à mes yeux. Forçan profita de l'intervale du chemin, & me demanda tout bas pardon de m'avoir manqué, disoit-il, de respect, & qu'il me feroit si soûmis dans les suites, qu'il me feroit oublier ses impertinences : Je lui répondis froidement qu'il n'avoit aucune excuse à me demander ; & que les vérités, quelques dures qu'elles fussent à entendre, ne doivent jamais offenser.

L'Apartement dans lequel, on me laissa, étoit superbe & magnifique : L'or, les glaces, & les riches tableaux y brilloient de toutes parts. Ma bonne tante, qui étoit dans l'admiration de toutes ces choses, me les fit apercevoir. Je ne voyois rien, & à peine entendois-je ; mon cœur, dans le plus cruel apartement où il étoit, à force de sentir, ne sentoit rien.

A peine fus-je entrée, qu'un Maître d'Hôtel vint respectueusement me demander, si je voulois qu'on me servît. Je n'ai besoin de rien, lui dis-je, & le plus grand service que vous puissiez me rendre, c'est de me laisser coucher. Il m'assura qu'il avoit ordre de m'obéir comme à son Maître, & de prévenir mes desirs. Je croyois, après ce discours, que j'en serois quitte, mais on servit une table, & je ne fus pas peu

ſurpriſe d'y voir mettre deux couverts : Je me diſois en moi-même , ſçauroit-on que Barbe eſt ma tante , & que je mange avec elle ? Ma petite vanité me rendit inquiéte ſur ce ſujet.

Lorſque le couvert fut mis , une nombreuſe Livrée portant des plats , les preſenta au Maître d'Hôtel , qui les mit ſur la table. Il avoit ſon chapeau ſur ſa tête. Je n'étois point accoutumée à ces cérémonies , & elles ne laiſſérent pas que de me diſtraire & de faire tréve à ma douleur.

A peine le premier ſervice étoit-il placé , qu'un Valet de chambre parut à la porte , portant deux flambeaux à la main. Quelle fut ma ſurpriſe de le voir ſuivi de mon Amant ! Le Marquis fit une profonde révérence , & après m'avoir donné la main pour me mettre à table , il s'y plaça vis-à-vis de moi , ſans me dire un ſeul mot.

Cette vûë ſi chére à mon cœur , à laquelle je n'avois garde de m'attendre , me jetta dans un nouveau trouble , mais qui n'étoit point accablant. Le nombre des gens qui environnoient la table , me retenoient au point , qu'à peine oſois-je jetter mes regards ſur lui. Et quand cela arrivoit , ce n'étoit qu'à l'échapée ; il me parut que mon Amant étoit moins accablé , que lorſque je l'avois revû pour la premiére fois , & cette connoiſſance me cauſa un dépit mortel.

Je mangeai fort peu, le Marquis avoit une attention extrême à me ſervir tout ce qu'il pouvoit imaginer qui pouvoit être de mon goût ; mais il ne diſoit rien. Que ſignifie, me dis-je en moi-même, ce ſilence, & ces maniéres d'agir extraordinaires ! j'imitai ſa façon d'agir, & tant que le repas dura, je ne le rompis point.

Quelqu'affligée que je duſſe l'être, je reſtai plus long-tems à table, que je ne devois m'y attendre. La preſence de ce cher Amant m'y retenoit : enfin je fis un mouvement, qui étant pris pour envie d'en ſortir, fit lever le Marquis, il me preſenta la main, on porta des flambeaux devant nous, & je fus conduite dans une chambre à coucher, où je trouvai deux femmes de bout à côté d'une toilette qui m'y attendoient, pour aſſiſter ſans doute à mon deshabillé, dont l'une m'avança un fauteüil dès que je parus.

A peine fus-je aſſiſe, que le Marquis fit une profonde révérence, & ſe retira : Je jettai dans ce moment les yeux ſur lui, & j'entrevis qu'il les avoit moüillez. Cet enviſagement m'attendrit, & malgré tous mes efforts, je me mis à pleurer amérement.

L'une des femmes qui ſe tenoit debout detriére ma Chaiſe, s'aprocha alors de moi, & me dit avec une grande dou-

cœur, de ne point m'affliger, & de me servir de la raison qu'on publioit être si grande en moi, pour soutenir mes chagrins, s'il étoit possible que j'en eusse dans l'état brillant que l'on me destinoit. Hélas! m'écriai-je avec sanglots, je n'en suis pas digne, une autre que moi le soutiendroit peut-être avec plus de dignité. Après ces mots, je demandai si une fille que j'avois amenée avec moi, & que j'aimois, me seroit ôtée? L'on me dit, qu'il s'en falloit beaucoup, qu'au contraire, on avoit toutes les attentions possibles pour elle: en ma considération, qu'elle étoit actuellement à l'Office où elle soupoit, & qu'elle ne tarderoit pas à paroître à mes yeux.

Cette réponse me plut aussi-bien que les bonnes façons qu'on avoit pour moi. Dès que ma tante rentra, je priai qu'on me laissât seule avec elle, & je fus obéïe. J'étois dans l'admiration de tous ces respects, & je jugeai qu'ils ne provenoient que parce qu'on me regardoit déja comme la Marquise de L. V. En effet, je ne me trompois pas: c'étoit-là le vrai point.

Je questionnai beaucoup ma tante sur ce qu'elle avoit entendu dire dans la Maison, & la maniére dont on en usoit avec elle: Ah! mon Dieu, s'écria-t'elle avec la satisfaction peinte sur le visage, mieux cent

mille fois que je ne mérite ; j'ai soupé avec la Nourrice du fils de la Maison, qui m'a comblé de bontés pendant le repas. En vérité, il faut qu'on me prenne pour une autre, car il n'y a pas eu jusqu'aux gens de la Maison, qui sont tous vétus comme des Monsieurs, qui ne m'ayent servi à boire, en m'apellant Mademoiselle Babet, gros comme le bras. Je ne sçais pas pourquoi tant d'amitié ; mais je puis bien vous dire, que je n'en ai jamais tant reçû de ma vie, & qu'il me semble que je suis en Paradis : Il est vrai que je me doute bien que tout cela me vient, par raport que je suis à vous, mais tout coup vaille, si je vous ai l'obligation, je n'en ai pas moins le profit.

Si je n'avois pas interrompu ma bonne tante, elle auroit parlé jusqu'au lendemain, tant elle étoit transportée ; mais quoique je n'eusse guéres envie de dormir, j'étois si accablée, que mes yeux se fermoient malgré moi. Barbe qui s'en aperçût, me dit en bâaillant, qu'il falloit me coucher, & qu'elle en feroit volontiers autant. Je lui demandai si elle sçavoit où elle devoit reposer ? Eh vraiment oüi, reprit elle en prenant une bougie : Vantez-vous-en ; Croyez-vous qu'on manque à quelque chose ici ? Pendant que vous soupiez, la Nourrice n'est-elle pas venuë me montrer les aîtres

de votre Apartement, & la chambre qui m'a été ordonnée ? Voyez, dit-elle en me faisant passer dans un cabinet voisin, ce lit à tombeau de Damas ? Croyez vous que je serai à mon aise ? Bon Dieu ! s'écria t'elle, en apuyant la main sur le coucher, n'est ce pas offenser Dieu que de gâter tout cela ? Quels draps, ajouta-t'elle, en maniant leur finesse, Monsieur notre Curé a-t'il jamais eu de surplis aussi fins ? A chaque pas ma bonne tante faisoit des exclamations, qui m'auroient fait rire dans un autre tems. Elle ne pouvoit revenir de tant de magnificence, elle juroit que le Roi ne pouvoit être mieux.

Après avoir eu la patience d'écouter cent discours de cette nature, je me couchai enfin : Ce ne fut pas sans peine que je m'endormis. Tout ce qui m'arrivoit, me paroissoit si cruel & si surprenant, que je ne pouvois m'empêcher quelquefois d'en douter, & de prendre ces événemens pour des songes ; mais je n'étois pas long-tems dans cette idée flâteuse. Ah ! me disois-je, en pleurant amérement, il n'est que trop vrai que je perds pour jamais ce que j'aime ! En épousant le pere, me reste-t'il le plus leger espoir à l'égard de son fils ? Grand Dieu ! qu'ai-je fait, continuai-je, dans quelle yvresse ma douleur m'a-t'elle plongée ! Devois-je consentir à cet affreux

sacrifice ? & s'il étoit écrit que je ne pusse être à mon Amant, que ne me conservois-je du moins la foible consolation d'être libre & de pouvoir l'aimer toute ma vie ? Le sommeil me prit enfin & calma pour quelques heures mes vives inquiétudes : J'étois trop agitée pour qu'il durât de suite. Je me réveillai vingt fois, & je me rendormis à diverses reprises. A mon réveil, il faisoit grand jour, & Barbe, accoutumée à se lever matin, l'étoit depuis plus d'une heure : Elle me demanda si j'étois malade, disant qu'elle m'avoit bien entendu plaindre. Hélas ! lui répondis-je, l'esprit souffre plus que le corps. Tant pis, répondit-elle, le corps s'en ressentira donc bien-tôt. La pauvre Barbe ne croyoit pas avoir dit si vrai : Je ne fus pas long-tems sans en faire la fatale épreuve.

A peine fus-je levée, que les mêmes femmes, que j'avois congédiées la veille, entrérent dans mon Apartement, & priérent de trouver bon qu'elles m'habillassent, afin d'aller chez Monsieur le Marquis qui me demandoit en grace de passer chez lui lorsque je le pourrois. Je frémis d'une priére que je ne sçavois que trop qui étoit un ordre, & je me laissai coëffer.

En parcourant des yeux les tableaux de l'Apartement, je fus frapée d'un visage qui ressembloit à celui de mon Amant. De

qui est le portrait de cet aimable enfant, m'écriai-je avec un peu de trouble ? De Monsieur le Marquis le fils, me répondit celle qui m'ajustoit ; & celui qui est à côté, est celui de notre premiére Maîtresse. Comment, continuai-je, est-ce que Monsieur le Marquis a été marié deux fois ? Non, Mademoiselle, poursuivit la Femme de Chambre, mais comme nous vous regardons comme la seconde, il m'est permis de me servir de cette expression. Je me tus ; ce discours me glaça, je ne pouvois m'accoûtumer à envisager tranquilement cette idée. L'esprit ressemble au cœur, il ne peut souffrir ce qui lui est contraire, & il fait tous ses efforts pour l'éloigner de lui.

A peine étois-je habillée, qu'il vint un Valet de Chambre de la part du jeune Marquis, me demander comment j'avois passé la nuit, & sçavoir si j'étois en état d'entrer dans l'Apartement de son pere. Je répondis que ce seroit quand il lui plairoit ; & je demandai des nouvelles du malade. Le Valet de Chambre me dit, qu'il avoit passé une très-bonne nuit, & qu'il avoit parlé avec beaucoup plus de facilité qu'à son ordinaire ; ce qui étoit, disoit-on, une bonne marque, & faisoit bien espérer de sa guérison. Forçan arriva sur ses entrefaites, & me dit qu'on m'attendoit avec impatience, pour me lire le Contrat qui me ve-

noit d'être dressé & pour le signer.

A ce mot de Contrat, je frissonnai de tout mon corps : Je croyois, repris-je en suivant l'Ecuyer, qu'on n'en viendroit à cette cérémonie qu'à la convalescence de Monsieur le Marquis : Il n'a garde, repliqua impitoyablement l'Ecuyer, de retarder son bonheur ; il a passé la nuit à faire entendre ses volontés à son Notaire ; & vous jugerez par vous-même des avantages qui vous sont faits ; il n'y a pas assurément une femme à Paris, quelle qu'elle soit, qui ne voulût être à votre place, avant trois mois vous en conviendrez.

Je ne sçai comment je pus parvenir jusqu'à la chambre du malade, mes jambes plioient sous moi, de trouble & de foiblesse. Je trouvai effectivement deux Etrangers, dont l'un écrivoit & l'autre dictoit dans le fond de la chambre. Je jugeai que l'on procédoit à l'Acte cruel de mon Contrat.

Le vieux Marquis étoit sur son séant, & comme il faisoit plus clair que la veille, je l'envisageai avec assez de surprise de ne le point trouver changé, comme j'imaginois que cela dût être. Il me tendit la main, me la serra avec plus de force que je n'en devois attendre de sa situation, ordonna qu'on me laissa seule avec lui, & me parla ainsi.

Jeannette, écoutez-moi, je n'ai que deux mots à vous dire, l'état où vous me voyez réduit est votre ouvrage, & si j'en reviens je vous devrai la vie : Mon fils m'assure que vous êtes disposée à me rendre heûreux, Dubois m'a raporté la maniére héroïque dont vous vous sacrifiez : Il est encore tems, dites un mot, je vous rends votre parole, & je vous sacrifie à mon tour le peu d'années que j'aurois à vivre, quand même j'en réchaperois. Monsieur votre fils a ma parole, Monsieur, m'écriai-je avec fermeté, & je ne la reprens pas : Dès-qu'il vous aime assez pour vous immoler tout ce qu'il a de plus cher dans le monde, je dois lui prouver que, qui a été digne de son amour, a pu imiter son généreux exemple. Cela suffit, reprit le malade, qu'on fasse venir mon fils, & qu'on lise le Contrat.

Pendant qu'on se préparoit à lui obéïr, le vieux Marquis me demanda si je ne souffrois pas d'être si près de lui. Je ne répondis que par une triste inclination. Mon Amant entra, quel fut mon dépit ! Il étoit paré & mis comme un homme qui va à une partie de plaisir : Sa phisionomie même étoit dégagée de ce sombre que je lui avois vû la veille. Ce second effort, s'écria son pere en lui tendant la main, me touche autant que le premier : Votre air

content me rassure & me prouve combien je vous suis cher. Plût à Dieu, que Mademoiselle, continua-t'il, parut ou pensât de même. Je n'avois aucune réponse à faire ; le ton de ma phisionomie auroit démenti tout ce que j'aurois pû dire : Je remarquai que le jeune Marquis évitoit mes regards, & que malgré cet air satisfait, il souffroit intérieurement. Cette observation me remit un peu ; il m'aime toujours, me disois-je ; & semblable à une victime, il ne s'est couronné de fleurs que pour rendre le sacrifice plus agréable ! La lecture du Contrat interrompit les réflexions.

Les qualitez des futurs furent passées, & l'on vint tout d'un coup aux articles qui me concernoient. On me faisoit quatre cens mille francs de doüaire, cent mille livres de Bagues & Joyaux, mon Carosse, ma Maison, & mes Meubles à reprendre, en cas que le futur mourût sans enfans. L'on me statuoit la joüissance de tous les biens de mon époux, supposé qu'il eût lignée, jusqu'à l'âge de majorité, que je serois obligée de leur rendre compte des biens de leur pere.

Quoique je ne sçusse pas les affaires, je fus assez surprise de ne point entendre faire mention de son fils unique, il me sembloit cependant qu'il devoit dans cette piéce autentique joüer le premier rôle, & il en

usoit assez bien dans cette affaire pour oser prétendre qu'il fût à son tour bien traité; cette idée me frapa si fort, que je ne pus m'empêcher d'en faire part. Elle est adorable ! s'écria le vieux Marquis ; qu'elle justesse de raisonnement & quel fond d'équité ! c'est un vrai tresor. Après ces mots, il me dit : Tranquilisez-vous, Jeannette; mon fils & moi sommes d'accord, nous n'avons rien à démêler ensemble, il sera content & vous aussi.

Après que la lecture du Contrat fut faite, on aporta l'Acte au vieux Marquis, qui le signa. Il fut ensuite presenté au Marquis son fils qui en fit autant, en ne pouvant cependant si bien se contraindre, qu'un soupir ne lui échapât. Cette preuve de l'effort qu'il faisoit, les larmes qui s'ouvrirent malgré un passage, me saisirent tellement, que la plume me tomba deux fois des mains avant que de signer. Le vieux Marquis, tout malade qu'il étoit, m'observoit : Eh ! qu'on ne la force pas, s'écria-t'il ; & il se tourna de l'autre côté.

Le Marquis profitant de cette intervale, se jetta à mes genoux. Ah ! que faites-vous, Jeannette, me dit-il tout en larmes ; vous voulez donc que je perde mon pere ? Je frémis du ton avec lequel ces paroles furent prononcées, mon cœur en tressaillit, & je signai.

Le vieux Marquis, auquel son fils venoit d'aprendre avec empressement mon action, se retourna & me donna la main, ç'en est assez, Jeannette, me dit-il, je connois votre bon cœur, & je suis content; plus vous avez hésité & plus votre Acte est généreux. Ensuite il annonça qu'il avoit besoin de repos, & ordonna à Forçan de me remener dans mon Apartement, & de faire ses efforts pour que je ne m'y ennuyasse pas.

Nous sortîmes tous de sa chambre, le seul Marquis y resta, & me conduisit jusqu'à la porte & me fit un signe d'aplaudissement & de satisfaction. Hélas! j'en fus un peu consolée; il faut être bien à plaindre pour être obligée de saisir de pareilles voyes de consolation.

A peine fus-je dans mon Apartement que je me trouvai mal, l'on fut obligé de me mettre au lit, un frisson annonçant un moment après la fiévre, j'en essuyai l'accès. Elle se tourna bien-tôt en chaleur; mais il ne fut pas long, & je me trouvai beaucoup mieux.

L'on avoit caché à mon Amant ce qui venoit de m'arriver. Il n'y avoit personne dans la Maison qui ne l'adorât, & qui n'eût donné sa vie pour lui. Personne n'ignoroit ce que lui coûtoit ce sacrifice qu'il faisoit à son pere, & l'on craignoit avec raison

qu'étant informé de l'accident qui m'étoit arrivé, cela ne causât des révolutions funestes au pere & au fils.

Cependant, il fut impossible de laisser ignorer plus long-tems ma situation. Ma presence avoit fait un miracle en faveur du vieux Marquis : Il étoit revenu à vûë d'œil, & l'on en espéroit beaucoup. Il ne fut pas plûtôt en état de se reconnoître, qu'il voulut achever le Mariage, & il se conduisit avec tant de secret, qu'excepté le seul Forçan, auquel il avoit donné ses ordres, personne ne se doutoit qu'il voulût que la célébration de ce Mariage le fît la nuit du jour que l'on avoit signé le Contrat. Son fils ne l'aprit même que quand le Prêtre fut arrivé; alors il l'apella & lui dit, qu'il n'avoit plus qu'une preuve à lui demander de sa tendresse, qui étoit de me conduire dans son Apartement; que dans la crainte qu'il avoit de me manquer d'un moment à l'autre, il vouloit avoir la consolation de me laisser son nom avant que cela arrivât. Le Marquis, toujours bon fils, dévora sa douleur; & pour mieux prouver son zèle, sortit précipitamment pour que j'arrivasse plûtôt: mais que devint-il, lorsqu'en entrant dans ma chambre, on lui fit signe d'aller doucement? Comment donc s'écria-t'il, aprenant que je reposois, & n'en sçachant pas la cause, n'avois-

n'avois-je pas fait dire qu'on priât Mademoiselle de ne se point mettre au lit qu'elle n'eût parlé à mon pere ? Tout le monde se tut ; personne n'osoit parler ; enfin il voulut être obéï. Que devint-il après avoir sçû tout ce que j'avois souffert ? Ah ! s'écria-t'il d'un ton assez haut, voilà ce que j'avois toujours craint.

Je ne dormois pas, ces paroles me firent ouvrir les yeux : Je reconnus mon Amant ; aprochez, lui dis-je, vous paroissez accablé ; que voulez-vous encore de moi ? Le Marquis, dans la crainte de m'accabler de nouveau, n'osa m'aprendre la qualité de son message avant que de sçavoir des nouvelles de ma santé ; je lui répondis que je ne sentois aucun mal, dans la frayeur de lui donner de l'inquiétude ; ces assurances le firent revenir à son dessein : Il me suplia dans les termes les plus tendres, d'achever ce que j'avois si bien commencé. La tranquilité avec laquelle je lui répondis qu'il auroit lieu d'être content, ou l'idée qui lui vint qu'il devoit me prévenir sur les raisons qui demandoient ma presence, afin que la surprise où j'allois être n'occasionnât point quelque cruel incident, lui fit avoüer imprudemment la raison pour laquelle il me pressoit de me lever ; je trouvai encore dans mon amour assez de force pour

lui donner des preuves de mon attachement. Le Marquis passa dans une autre chambre ; on m'habilla, & quoique je ne pusse à peine me soutenir sur mes jambes & ouvrir les yeux, je le suivis, & je me fis une loi d'achever le sacrifice, quoiqu'il m'en dût coûter.

Tout étoit prêt pour la cérémonie fatale : Lorsque j'entrai, on me fit mettre à côté du lit du vieux Marquis. Le Prêtre s'avança, je crus que ç'en étoit fait, & que j'allois perdre pour jamais mon Amant. Le sentiment céda à la nature, & une révolution soudaine me glaça d'horreur, & me couvrit le front d'une sueur froide ; je jettai un grand cri, & je tombai à la renverse.

La fin de ma foiblesse fut suivie d'une grande fiévre avec des redoublemens, qui me mena aux portes du tombeau ; le troisiéme jour elle me donna une intervale ; mais quelle fût ma frayeur ! En voulant me passer la main sur le visage, à cause d'une demangeaison qui me tourmentoit, de me sentir retenir, & de m'entendre dire, que si j'aimois encore un peu la vie, je me gardasse bien de prendre l'air : Je jugeai par-là que j'étois en danger, & je supliai la personne qui me gardoit, de m'aprendre naturellement quelle étoit ma maladie. On fut un tems sans me ré-

pondre, on pleuroit, autre ſujet d'inquiétude. Je m'impatientai : Alors une voix dit, Mademoiſelle eſt raiſonnable, elle a de la Religion, on peut lui avoüer qu'elle a la petite vérole. J'ai la petite vérole ! m'écriai-je. Ah ! Ciel, je ſuis perduë ! Non, Mademoiſelle, me dit un Prêtre qu'on avoit envoyé chercher à cauſe des redoublemens, ne craignez rien, mettez votre confiance en Dieu ; ſi cela continuë, vous ſerez bientôt hors de danger. Ne me flâtez point, Monſieur, repris-je. Au nom de Dieu, ne me déguiſez rien, je veux mettre ordre à mon ſalut.

L'Eccléſiaſtique aprouva ces ſentimens, m'en loüa, & dit que plus le cœur étoit tranquile de ce côté-là, & mieux la nature s'en trouvoit. J'avois un ſi grand effroi de mourir, & de n'être pas en état de paroître devant Dieu, que je me confeſſai avec un zèle vraiment pur. Après cette action, je me trouvai beaucoup mieux, & je commençai pour la premiére fois depuis ma maladie, à faire des réflexions.

La premiére choſe qui me paſſa par la tête, fut l'inquiétude de ſçavoir ſi le Marquis, mon Amant, étoit inſtruit de la qualité de mon mal : Je ne ſçavois comment m'y prendre pour faire cette queſtion aux perſonnes qui me gardoient. Je ne doutois

pas qu'elles ne fussent affidées au pere, & qu'en cas qu'il fut arrivé malheur, on me sçauroit bien mauvais gré de ma question. A force de chercher un prétexte, j'en trouvai un qui me parut plausible ; ce fut de m'informer de la santé du vieux Marquis: on me répondit que mon accident, dont il avoit été le témoin, avoit pensé le faire mourir, mais que depuis deux jours, il étoit hors de danger. Et Monsieur son fils, continuai-je ? Il se porte assez bien, me repliqu'a-t'on. Ce mot, assez bien, m'allarma. Et sçait-il, ajoûtai-je, ce qui m'est arrivé ! Ah ! bon Dieu, répondit ma garde „on s'est bien donné de garde de l'en instruire ; cela est bien défendu, il n'en faudroit pas davantage pour l'achever.

Ce dernier mot m'émût, il avoit été lâché imprudemment, & l'on voulut envain le réparer. Je conjecturai que ce cher Amant étoit aussi malade ; & ce pressentiment n'étoit que trop juste.

Je ne fis cependant semblant de rien ; je résolus de profiter du premier moment où je me trouverois avec ma tante, pour la faire jaser ; elle étoit trop simple pour finasser ; mais on avoit prévû à cela. Quand je demandai où elle étoit, on me dit qu'elle avoit suplié qu'on lui permît de s'absenter quelques jours, puisqu'elle ne m'étoit bonne à rien ; & qu'elle reviendroit, après

avoit fait ses affaires. Je ne fus pas la dupe de ce prétexte, & j'augurai qu'il se passoit des choses qu'on ne vouloit pas que je sçusse.

L'agitation de toutes ces choses, ou la qualité de ma maladie, me rendit la fiévre, & l'accès fut si violent, qu'on me crut à la veille de périr. Ma tante qui l'aprit, se mocqua des ordres donnés contr'elle, & voulut absolument me voir. Comme on n'espéroit plus rien de mon état, on ne s'obstina point à la refuser. Elle s'écria dès qu'elle fut dans ma chambre, qu'elle étoit à moi, & qu'elle vouloit absolument me traiter à sa mode ; qu'autrement elle publieroit par-tout qu'on m'avoit tuée, pour avoir le cruel plaisir de la faire enrager. Cette heureuse colére fut cause de mon salut : Elle me gouverna tout différemment qu'on n'avoit fait jusqu'alors, me fit boire du vin, me soulagea par degrés, quand j'avois trop chaud ; & enfin prit tant de soin de moi, que quatre jours après, la petite vérole, qui commençoit à rentrer, lorsque cette chére tante étoit arrivée, repoussa avec plus de force que l'on n'osoit l'espérer.

Dès que ma chére Barbe se fut aperçuë de ce changement, elle publia que j'étois sauvée, & qu'elle répondoit de ma vie, pourvû qu'on ne voulut plus me chagri-

ner comme on avoit fait jusqu'alors.

Ces paroles qui furent raportées au vieux Marquis, qui étoit convalescent, & qui avoit ses raisons, comme on le verra bien-tôt, pour envoyer à tous les instans sçavoir de mes nouvelles : Ces paroles, dis-je, hâtérent l'aveu d'une résolution à laquelle je ne devois pas assurément m'attendre : Il envoya Dubois dire à ma tante qu'elle m'assurât qu'il ne me contrarieroit point ; & que dès que je serois guérie, il me donneroit de si bonnes nouvelles, que je lui pardonnerois tous les chagrins qu'il m'avoit causés. Ce raport que Barbe me fit, en prenant pour témoins tous les Saints du Paradis, de la vérité de ce qu'elle me disoit, me causa un tel soulagement, que les jours suivans je me trouvai absolument mieux.

Barbe s'étoit donné un tel crédit dans mon Apartement, & y avoit donné si bons ordres pour qu'elle y fût obéïe, que je n'étois plus obsédée de gens qui m'inquiétassent. J'avois deux grandes priéres à lui faire, que je n'avois pas osé hazarder jusques-là, parce que dès que je voulois parler, elle prenoit un ton de maîtresse, & m'imposoit silence, en me disant cruellement, que j'étois une femme morte si je ne voulois pas me laisser conduire ; j'avois un si grand effroi de cette menace, que

je me taisois sur le champ ; & il n'y avoit pas une petite fille bien élevée qui fut plus soumise à sa mere, tant la crainte est un excellent moyen pour se faire obéïr.

J'étois au treiziéme jour de ma maladie, que la défense n'étoit pas encore levée, lorsqu'enfin il me fut permis de jaser un peu : Je respirai. Ah ! ma chére bonne, je vous dois la vie, m'écriai-je en la tirant à moi, & en me jettant à son col ; je ne l'oublierai jamais. Ne parlons pas de cela, reprit cette bonne fille, je n'ai fait que mon devoir, & je n'en dois point être loüée ; songez seulement à vous retablir entiérement, afin que nous retournions dans nôtre cher Hameau. C'est-là ce qui s'apelle un Paradis, continua-t'elle en mettant ses bras sur ses côtés ; & je l'estime au-dessus de tous ces magnifiques Apartemens, & de votre Paris, où l'on ne respire que le poison & les malheurs : Allez, ne m'en parlez plus, ajoûta-t'elle, il vaut cent fois mieux être pauvre, que de vivre richement à ce prix.

Ma tante, qui étoit toujours hors d'elle lorsqu'elle songeoit à son Hameau, me tint plusieurs discours semblables ; je lui laissai jetter son feu, aprés quoi je lui dis : ah, ça, ma chére bonne, rendez-moi un service qui achévera ma guérison : Je crains

bien, me dit-elle, qu'il ne la retarde : Je parie que vous m'allez questionner sur Monsieur, le jeune, s'entend, car pour le vieux, je ne suis pas assez simple de croire que vous vous en inquiétiez. Vous l'avez deviné, repris-je en la caressant ; où est-il ? Hé bien, que fait-il ? Puisque vous le voulez sçavoir, continua Barbe en baissant les yeux (preuve qu'elle ne me disoit pas vrai) il est à la Campagne, & il sera ici dans peu. Ah ! ma bonne, poursuivis-je, que vous ai-je fait pour m'en imposer ? Je vois bien que vous ne m'aimez plus ? & en disant ces mots je me retournai de l'autre côté, & je feignis de me chagriner. Ah ! ne voilà-t'il pas, s'écria-t'elle, un rien la déconcerte ; si je ne lui dis pas ce qu'elle me demande, elle va pleurer ; si je lui dis, elle pleurera encore : Comment faire ? On est bien embarrassé avec de certains esprits.

Il n'en falloit pas tant pour me faire penser à mille choses cruelles : Hé bien, ajoûtai-je, puisque vous ne voulez pas me satisfaire, je m en vais me lever, & j'irai moi même.... Dieu vous en préserve, ma chére enfant, interrompit ma tante en se levant avec précipitation : vous seriez bien-tôt morte. Ah ! bien tranquilisez vous, je vous avoüerai tout, pourvû que vous m'assuriez que vous mettrez les

choses entre les mains de Dieu, & que vous ne vous chagrinerez point. Je lui promis tout ce qu'elle voulut : mais juste Ciel! Qu'apris-je ?

Cet aimable Amant que j'adorois, après mon évanoüissement, s'étoit trouvé mal, la contrainte affreuse qu'il s'étoit fait pour donner à son pere des preuves de la tendresse la plus filiale, lui avoit corrompu le sang, & causé une fiévre chaude, il ne parloit ni ne rêvoit que de moi : dans ses transports on avoit été obligé de le lier ; parce que dans un de ses accès, il avoit forcé les personnes qui le gardoient, & courut dans mon Apartement pour me voir. L'air de la petite vérole qu'il n'avoit jamais euë, fit son effet ordinaire, il la gagna, & il fut pendant plus de huit jours entre la vie & la mort.

Cette relation me saisit ; je n'osai cependant en rien faire paroître, afin de sçavoir positivement l'état de ce cher Amant.

Ma tante m'assura que depuis deux jours que Monsieur son pere lui avoit fait parler, il alloit beaucoup mieux ; mais qu'on assuroit qu'il seroit absolument gâté de la petite vérole, & qu'il sortiroit aussi laid, qu'il avoit été beau avant qu'il en fut attaqué.

Eh ! qu'importe, m'écriai-je, qu'il ne soit plus aimable, pourvû qu'il vive ! Ah!

Ciel, que je ſuis malheureuſe de ne pas être en état de lui rendre des ſoins ! Oüi, cher Amant, je ne quitterois pas votre chevet, & vous jugeriez par la vivacité avec laquelle je vous .... Barbe m'interrompit impérieuſement, en me faiſant entendre que je n'avois que trop parlé, & qu'il étoit tems de me tranquiliſer, ſi je voulois ſortir promptement d'affaire : Je voulus repliquer, mais elle me dit ſi réſolument, qu'elle ne me donneroit plus aucunes nouvelles du Marquis, ſi je ne me rendois pas à la raiſon, que cette menace fit ſon effet : je me tus, mais je n'en penſois pas moins.

La ſeconde priére que je voulois faire à ma tante, & dont le ſujet me donnoit des agitations extraordinaires, étoit la poſſeſſion de mon miroir, afin de connoître par mes propres yeux en quel état j'étois, & ſi la petite vérole m'avoit ménagée : Je me troublois quand il me tomboit dans l'eſprit qu'il étoit impoſſible que j'euſſe perdu ma beauté ; je dois cependant aſſurer que ce n'étoit point tout-à-fait un principe de vanité qui me faiſoit naître cette inquiétude ; quoique je fuſſe aſſez complaiſante pour mon viſage, je ne portois pas cette manie juſqu'à l'excès ; mais dans l'occaſion preſente, c'étoit toute autre choſe. Que deviendrai-je, Grand

Dieu ! me disois-je, si je suis devenuë laide ? Mon Amant voudra-t'il me reconnoître ? N'est-ce pas cette beauté fatale qui alluma le flambeau de son amour ? Ne s'éteindra-t'il pas dès que cet éclat ne subsistera plus ? Cette idée cruelle me faisoit frémir ; j'avois beau me rassurer sur les sentimens que je lui connoissois, & sur sa probité, il me restoit toujours un doute cruel, & ce soupçon ne contribuoit pas peu à retarder ma convalescence.

J'apris le lendemain une nouvelle à laquelle je fus sensible. Saint-Fal étoit arrivé, & avoit témoigné une tristesse affreuse à la connoissance de tous les maux que j'avois essuyé, & de l'état où j'étois encore réduite : Il me fit dire que dès que je pourrois le voir sans m'incommoder, il viendroit lui-même me marquer l'inquiétude où il étoit de ma situation.

Il venoit dix fois par jour à ma porte, s'informer des nouvelles de ma santé : Ma tante ajouta à ce raport, qu'il ne quittoit pas son Cousin, & que le pauvre garçon avoit assez à faire de soigner à la fois deux malades : Ces deux malades étoient son Cousin & moi ; pour le pere, il se portoit à merveille, comme nous l'aprîmes bien-tôt.

Je me fis une fête de revoir cet aima-

ble ami : J'avois un dessein que je voulois exécuter, & qui me rouloit depuis quelques jours dans l'esprit. Je connoissois la probité de Saint-Fal, & je ne pouvois le lui confier sans crainte qu'il me manquât de discrétion. Ce projet étoit assez ridicule, mais il satisfaisoit ma délicatesse : j'ai toujours été de l'opinion qu'on peut se livrer à un goût, lorsqu'il n'est point criminel, quand même il seroit bizarre ; qu'importe, pourvû qu'il nous flâte, & qu'il nous donne du plaisir.

Avant que de faire l'épreuve que je minutois, je voulois être convaincuë par moi-même de l'effet qu'avoit fait la petite vérole sur mon visage ; pour cet effet, je profitai d'un moment de bonne humeur de ma chére tante, qui, à dire vrai, étoit excusable de n'être pas égale, après les fatigues dont elle étoit accablée : Je lui proposai, en ne pouvant m'empêcher de rougir, de m'aporter un miroir de toilette : Eh ! pourquoi faire, s'écria-t'elle ? Ne voudriez-vous pas par hazard vous changer ? En vérité, je crois que vous n'y pensez pas. Mon Dieu, non, repris-je, ma bonne ; je sçais trop combien je risquerois ; je serois seulement curieuse . . . . Ah ! Ne nous voilà pas mal, interrompit-elle ; n'avez-vous pas peur que vous ne soyez devenuë laide, comme Monsieur

le Marquis ? Là, là si ce n'est que cette inquiétude, qui vous tourmente, rassurez-vous ; Je parie que vous ne serez pas marquée, grace à mon lard, dont je vous ai plus fait d'emplâtres, qu'on n'en a jamais mis à Monsieur Gripart, lorsqu'il fut pris voulant en compter à ma niéce Jeanneton. Je laissai dire ma bonne tante tant qu'elle voulut ; après quoi, je réitérai ma priére, & moitié gré, & moitié en grondant, elle me l'accorda.

Quoique je dusse m'attendre à l'effet des boutons, dont je sentois bien que j'étois couverte, je fus si fort effrayée de me trouver la peau si raboteuse, après l'avoir eue si unie, que je jettai un cri d'effroi, & lâchai mon miroir. Ne l'avois-je pas bien dit, s'écria Barbe, en ramassant les morceaux cassés, que vous feriez quelque miracle ? Vous voilà bien avancée avec votre curiosité. Mon Dieu, ma chére bonne, interrompis-je impatiemment, ne regrettez point tant ce malheur ; je m'en consolerois aisément, si je ne m'étois pas trouvée aussi effroyable. Merci de ma vie, reprit ma tante ; si vous êtes folle (sauf le respect que je vous dois) ce n'est pas ma faute : Qui vous dit que vous êtes vilaine, je vous jure qu'après votre maladie, vous serez plus belle que vous n'avez jamais été.

J'étois si fort persuadée du contraire de ce que cette fille me disoit, que je me mis à pleurer amérement. Fort bien ou fort mal, comme il plaira à notre Saint Patron, s'écria Barbe ; voilà ce qui s'apelle être raisonnable, & mériter les graces du Seigneur ! Allez, vous ne méritez pas qu'on s'interresse à vous ; puisque vous avez si peu de confiance en moi, je sçai bien ce que je ferai ; je m'en irai dans mon Hameau, & Dieu sur tout. C'étoit la menace ordinaire de Barbe, & jamais elle n'y manquoit.

Pour faire ma paix, je promis que je ne pleurois plus, mais à condition que je me regarderois encore. Ma tante m'aporta un autre miroir : Soit préjugé, soit ce qu'elle m'avoit dit, je ne me trouvai pas si affreuse cette seconde fois ; pour mieux m'en convaincre, j'enlevai avec le bout du doigt un bouton desséché, & je vis avec une joye intérieure, que la peau de dessous en étoit unie ; cette petite épreuve me rassura, & après l'avoir fait, je me trouvai beaucoup plus tranquile. Il ne faut qu'un rien pour nous émouvoir, & un rien nous apaise. Nous sommes enfans à tous les âges ; ce sont toujours des bagatelles qui nous amusent, elles ne changent que de for-

me, & conservent la propriété.

Je reçus dès le lendemain des preuves si positives de la santé du Marquis, que je ne doutai plus de la vérité des raports qu'on me faisoit à ce sujet. Il m'écrivit. Qu'on juge de ma joye ; sa Lettre n'étoit composée que de quatre lignes ; & elles firent plus qu'un mois de remédes & de tranquilité, les voici :

BILLET.

L'On m'assure que vous êtes convalescente, cela suffisoit pour me guérir : si vous m'aimez avec tant de vivacité que je vous aime, vous imiterez au plûtôt mon exemple. Si je n'étois pas engagé d'honneur à me taire, je vous dirois que j'ai des raisons pressantes pour souhaiter avec ardeur que vous soyez sur pied Devinez-les. Mon pere s'est réservé le droit de vous les aprendre. Adieu, ma chére enfant, finissez une bonne fois mes inquiétudes.

Ce puissant remède me fit un tel effet, que mon cœur dilaté par ma joye, reprit une force qui se communiqua à tout mon corps. Je me trouvai si bien deux jours après, que j'eus la force de répondre à cette Lettre. Ce fut Saint-Fal qu'il m'étoit enfin permis de voir, à qui je communiquai mon dessein, qui en fut le porteur

Je l'avois engagé de m'être fidèle, & il ne me trompa pas.

BILLET.

SI le desir de vous revoir, mon cher Marquis, peut avancer ma guérison, je dois être en état dès aujourd'hui de vous aprendre de bouche, que vous êtes mon bien le plus doux. Mais, hélas! quelqu'envie que j'aye de vous voir, je tremble que vous ne me revoyiez. Je ne suis plus la même: ces foibles charmes sont évanoüis, je m'en suis convaincuë par mes yeux, je n'y étois attachée que parce qu'ils vous attachoient; qu'en dois-je croire? Me les ferez-vous regretter?

J'attendis avec une impatience extrême Saint-Fal, il me parut d'une longueur insuportable, & jamais de ma vie je n'eus une telle impatience. Ah! me disois-je, la seule idée de me trouver laide, a peut-être fait l'effet que je ne faisois que suposer. Etrange aveuglement! se peut-il qu'on n'aime que des dehors que le caractére rend souvent méprisables? Et que sur le coup d'œil qui ne se trouve pas toûjours favorable, on ne daigne pas examiner, si le fond ne suplée pas à ces aparences équivoques? Seroit-il possible, disois-je, qu'un homme à qui j'ai donné mon cœur, que j'ai tant estimé, fût si peu estimable, &

que ſon amour dépendit d'un peu plus, ou d'un peu moins de beauté ? Sa réponſe finit mes inquiétudes & décida.

Saint-Fal me raporta ſa réponſe, riant de tout ſon cœur, Ah ! me dit-il ; vous venez d'occaſionner la plus comique ſcène du monde. Attendez, m'écriai-je, à me la conter que je me ſois ſatisfaite. La ſérénité parut ſur mon viſage à la lecture des premiéres lignes ; il me faiſoit de tendres reproches de mes doutes au ſujet de ſon amour, & du peu de fond que je faiſois ſur ſa façon de penſer. Croyez-vous, me diſoit-il, que votre beauté a fait naître en mon cœur les ſentimens de reſpect & d'eſtime que j'ai conçu dès les premiers momens que j'ai été convaincu de votre admirable caractére, & de toutes les qualités qui l'embelliſſent ? Voilà la beauté, Jeannette, que j'aime, celle dont je fais cas, & qui ne change jamais.

La fin de la Lettre étoit bouffonne ; il me battoit avec les armes dont je l'avois attaqué, & me diſoit que c'étoit à moi à faire de nouvelles proviſions de ſentimens, & me renvoyoit à Saint-Fal pour m'en expliquer la cauſe. Cette Lettre acheva de me rendre folle de ce cher Amant ; j'en fus ſi charmée, que je la baiſai du plus profond de mon cœur.

Saint-Fal acheva ce qu'il avoit commen-

cé : Sçavez-vous bien, me dit-il, que la fin de votre Billet a donné une inquiétude & un soin au Marquis, auquel il n'avoit pas encore pensé, & qui ne lui seroit peut-être jamais venu dans l'esprit. Après s'être rongé selon sa coutume, les doigts, il a demandé un miroir, & après s'être beaucoup examiné, il s'est écrié : Vraiment il me siéroit bien de faire le difficile ! & puis : Ah que je suis laid ! Saint-Fal, comment Diable oserai-je jamais paroître aux yeux de Jeannette ! J'ai beaucoup ri de cette exclamation, & nous avons tenu là-dessus une conférence qui mériteroit de voir le jour. Je voulus qu'il me rendit compte de tout. Saint-Fal, qui vit que cela m'amuseroit, eût cette complaisance. L'on ne s'ennuye jamais de parler de ce qu'on aime, & il étoit plus qu'heure de me reposer, que je n'y faisois pas encore attention. Ma bonne tante, qui n'entendoit aucune raillerie sur ce chapitre, prit le grand ton ; elle avoit raison, nous obéïmes, & nous nous séparâmes sans murmure.

Je fus encore huit jours au lit, mais je ne m'y ennuyai pas un moment. L'aimable Saint-Fal m'aportoit des nouvelles du Marquis trois fois par jour, & lui en donnoit autant des miennes. Celles qui me venoient du pere, qui envoyoit aussi souvent un Valet de Chambre aprendre com-

ment alloit ma ſanté, me faiſoit dire de tems en tems, que je me preſſaſſe de me guérir, & qu'il me feroit un preſent dont je le remercierois de tout mon cœur. Je n'oſois pas trop deviner la qualité de ce preſent ; je craignois trop de me tromper, & d'augmenter par-là mes regrets en cas que je me fuſſe trop flâtée.

Je ne ſçai ſi l'eſprit preſſent ce qui doit nous arriver, mais je me trouvois d'une ſérénité que je n'avois encore goûtée de ma vie ; aucun moment d'inquiétude ne me troubloit alors ; & s'il s'élevoit quelque nuage, cent rayons d'un eſpoir qui me ſembloit fondé les diſſipoient auſſi-tôt. Cette paix intérieure étoit le préliminaire de la félicité qui n'étoit pas éloignée.

Le Marquis me manda par Dubois, le neuviéme jour des huit dont je viens de parler, que ſon pere l'étoit venu voir, & qu'il ſe portoit auſſi-bien qu'il pouvoit le deſirer ; il m'avoüoit que cette vûë l'avoit comblé de ſatisfaction, & avoit renouvellé dans ſon cœur les mouvemens de reconnoiſſance qu'il me devoit, ne pouvant pas douter qu'après Dieu, je ne fuſſe la cauſe de la guériſon de ſon pere. Il ajoûtoit que quoiqu'on ne lui eût parlé de rien à ce ſujet, il ne doutoit pas que l'on ne penſât les mêmes choſes ; & que malgré le refus qu'on lui avoit fait de me

voir jusqu'à ce qu'on en eut ordonné autrement, cela ne lui donnoit aucune inquiétude par la maniére dont cet ordre avoit été prononcé. Dubois me rassura aussi sur l'inquiétude que ce discours m'avoit causé. Monsieur notre vieux Maître, me dit-il, est entier dans ses volontés, & j'augure bien de ce qu'il va à la Campagne, il a sans doute ses raisons, & je parie qu'avant qu'il soit deux fois vingt-quatre heures, nous entendrons parler de lui. Voilà comme il est, il fait des mistéres jusqu'à la fin : mais aussi il faut lui rendre cette justice, qu'il n'a jamais persévéré dans le mal, & est très constant dans le bien.

Je demandai à Dubois, s'il croyoit qu'il me viendroit voir avant que de partir : Non, me dit-il, jamais homme n'a tant craint les malades que lui. Il faut que sa tendresse pour Monsieur son fils soit renouvellée à l'excès pour qu'il ait, pris sur lui de faire cette démarche : encore si vous sçaviez combien de précaution il a pris en y entrant, & comme il s'est tenu éloigné ; vous conviendriez que sa manie est portée à l'excès.

Dubois ajoûta qu'il emmenoit son neveu à la Campagne ; qu'il imaginoit que ce voyage n'étoit pas trop de son goût, mais qu'il n'en feroit rien paroître : En effet, Saint Fal a un caractére comme je n'en

ai jamais connu à personne ; & celle qui sera assez heureuse pour lui plaire & de venir sa femme, pourra se flâter d'avoir le Phœnix de tous les hommes.

Nous nous entretenions Dubois & moi de ces choses, lorsque j'entendis du bruit à la porte : Voyez qui c'est, dis je à ma tante ! Ah ! Ah ! dit Dubois, en la voyant ouvrir toute grande, par un Valet de Chambre du vieux Marquis, vous verrez que c'est lui qui vient vous faire ses adieux, ma foi, il faut qu'il vous aime bien pour cela : En effet, un moment après il parut à quatre pas de la porte ouverte toute grande, & me dit, je viens sçavoir comment vous vous portez, & vous dire adieu. J'avançai la tête, & je lui marquai la joye que j'avois de le revoir sur pied : Je me réserve, continua-t'il, à vous dire bien des choses à ce sujet, lorsque nous nous ressemblerons : l'on m'ordonne la Campagne, je pars : Nous nous reverrons ; en attendant, je vais vous envoyer une bonne amie, qui vous tiendra compagnie, & que vous reverrez avec plaisir : Adieu, belle Jeannette, ménagez-vous bien, souvenez-vous que c'est moi qui vous en prie ; nous nous reverrons avant qu'il soit peu. Après ces mots, il fit un signe obligeant, & se retira.

Saint-Fal entra un moment après : Ah.

bien ! dit-il, belle Jeannette, vous venez de voir le pere, c'est un grand sacrifice qu'il vous fait. Je suis comblée, m'écriai-je ; mais ne me direz-vous pas quelle est l'amie qu'il doit m'envoyer, & que je serai bien aise de revoir ? C'est un mystére, reprit le Comte ; il n'a jamais voulu m'en faire part : Mon oncle passe sa vie à surprendre son monde : c'est sans doute de Sainte-Agnès dont il veut parler : Cela ne se peut pas, dit Saint-Fal, car elle est partie, & je l'ai vûë aussi-bien que son mari, à mon retour, qui venoit s'informer de vos nouvelles. Comment ! m'écriai-je, elle m'a donné de ces marques d'amitié & je n'en ai rien sçû ? Ma tante qui entra, m'assura qu'elle avoit envoyé tous les jours réguliérement aprendre comment je me portois ; mais que j'étois encore si mal dans ce tems, qu'on avoit pas cru m'en devoir parler.

Je revins à cette amie que l'on m'annonçoit, & il ne me revint jamais dans l'esprit quelle elle pouvoit être. Les adieux de Saint Fal, & la généreuse résolution qu'il prit, me dit-il, de faire succéder l'amitie à l'amour, m'attendrit, & me divertit de toutes autres idées : Je lui promis en échange un si parfait retour, & une si grande confiance, qu'il auroit lieu d'être content de moi, & je lui ai donné parole.

A peine avois-je dîné, qu'on me dit qu'une Dame étoit à la porte, qui me faisoit demander si elle pouvoit me voir sans m'incommoder, je me doutai que c'étoit l'amie dont j'étois si inquiéte : & je répondis avec impatience, que je n'aspirois qu'au plaisir de la voir. Hélas ! Je n'ai dit si vrai de ma vie : C'étoit Madame de G.... Je fis un cri de joye en la reconnoissant, & je lui tendis les bras ; elle vint s'y jetter. Nous fûmes l'une & l'autre, si pénétrées du plaisir de nous retrouver après une si longue absence, qu'il se passa un tems considérable sans que nous puissions proférer une parole. Je rompis avec transport le silence : c'est donc vous Madame, m'écriai-je ? Ah ! je n'ai plus rien à redouter de la mauvaise fortune, puisque je vous ai retrouvée ; & malgré les traverses perpétuelles que j'ai essuyées depuis le jour cruel qui me sépara de vous, jamais vous n'êtes sortie de ma mémoire. Le gage que vous m'avez laissé de vos bontés, ce cher Portrait que j'ai baisé mille fois depuis, est un témoin tacite.... La pauvre enfant ! interrompit Madame de G.... elle est toujours la même, je suis flâtée de son bon cœur : elle me dit à cette occasion ce qu'on peut exprimer de plus tendre.

Deux heures se passérent dans ces témoi-

gnages réciproques. Quelqu'envie que j'eusse de sçavoir par quel miracle je la devois au vieux Marquis, je crus par politesse devoir, avant tout, m'informer des nouvelles de Monsieur de G.... elle me dit qu'il étoit à sa Terre, & qu'elle se faisoit un plaisir extrême de m'y revoir. Est-il possible, m'écriai-je, que je serai assez heureuse pour vivre chez ma chére maman ! Oüi ma chére fille, me dit Madame de G.... & c'est pour cela que je viens ici : Je crains bien cependant que ce ne soit pas pour long-tems. Ce discours vous étonne : il doit au contraire vous faire bien du plaisir ; mais ne m'en demandez pas davantage, j'ai donné ma parole de me taire, & je suis trop exacte pour y manquer.

Tant de précautions de toutes parts, pour me dérober un secret qui devoit me regarder assurément, ne laissa pas que de me donner des inquiétudes, & je ne pus m'empêcher d'en faire part à ma bonne amie : Rassurez-vous, me dit elle ; il y a aparence que l'on ne s'adresseroit pas à moi pour vous causer de nouveaux chagrins ; l'on sçait trop à quel point je vous aime. Mais, Madame, vous ignorez, sans doute, que l'état où vous me voyez, n'est qu'une suite de ceux qu'on m'a causés : Je sçais tout, continua ma bon-

ne amie ; il n'a pas tenu au vieux Marquis, à ce que vous croyiez, que vous ne soyez sa femme ; votre douleur a été au-devant d'un malheur qui n'étoit qu'imaginaire ...... mais en voilà assez, continua-t'elle en s'imposant silence ; & si vous m'aimez, vous ne me mettrez pas dans le cas de vous en dire davantage : Je connois ma foiblesse pour vous, je m'en défie ; & je ne vous pardonnerois de ma vie, si vous me donniez lieu de m'en repentir.

Je sentis fort bien que je ne devois pas en espérer davantage, quelque pressée que je fusse par ma curiosité ; je me retins : Je demandai mille excuses à Madame de G..... de mes instances imprudentes ; je l'assurai qu'elle n'auroit plus lieu de s'en plaindre : Elle m'embrassa, & me dit que c'étoit avec chagrin si elle en agissoit avec cette retenuë, que sa confiance étoit extrême en moi, & qu'elle m'en donneroit des preuves dans l'occasion.

Cette chére amie me tint une fidèle compagnie jusqu'à ce que je fusse entiérement rétablie : Le tems fut court, & pendant cet intervale, je recevois tous les tours des nouvelles de mon Amant & de ce qui lui apartenoit ; mon cœur étoit tranquile, & ma santé étoit parfaite ; à

une rougeur près ; il ne paroiſſoit pas que j'euſſe eu la petite vérole ; & je me faiſois un plaiſir délicat de ſurprendre par-là le Marquis , qui ſur ce que je lui avois écrit, & ſur les témoignages de Saint-Fal , me croyoit devenuë laide. L'on a beau dire du caractére , il peut beaucoup, mais un peu de beauté détermine auſſi. Hélas ! Je ne chériſſois la mienne que pour mon Amant ; & je n'en ai jamais aimé l'uſage , qu'à cauſe de la tendreſſe que j'avois pour lui.

Madame de G .... me voyant en état de prendre l'air ; me demanda ſi j'étois diſpoſée à la ſuivre à ſa Terre : ma réponſe fut un tendre embraſſement : Je me ſentois un je ne ſçai quoi qui me diſoit en moi-même que ce voyage me devoit être heureux.

La veille du jour que je devois partir, je priai Madame de G..... de trouver bon que j'allaſſe faire mes dévotions, afin de remercier Dieu de la vie qu'il m'avoit renduë : J'aime à vous voir ces ſentimens Chrétiens , me dit-elle, & je veux partager avec vous la bonté de votre action ; je vous y accompagnerai : Quelque mérite qu'on ait par ſoi-même , il devient inutile lorſqu'on ne remplit pas les devoirs de la Religion. L'uſage des Sacremens eſt un puiſſant préſervatif contre nos foibleſ-

ſes, & nous défend des périls que nous courons à tous momens. Votre piété, Jeannette, m'édifie ; perſévérez, le Ciel vous aménera à bon port ; il n'a jamais abandonné ceux qui le craignent & qui mettent leur confiance en lui.

Qui auroit crû qu'un jour qui devoit être ſanctifié par une action auſſi pure, & que j'avois conſacré à un ſaint repos, fut pour moi un jour d'inquiétude & de peine ! Cela fut cependant ; & ſans Madame de G..... que je fus aſſez heureuſe d'avoir près de moi, j'aurois aſſurément couché en priſon : Voilà qui paroît bien ſurprenant, on en va juger.

Je m'étois recueïllie en moi-même après avoir communié, lorſque je me ſentis tirer par l'écharpe : Je tournai la tête ; aſſez ſurpriſe de cette liberté, je reconnus avec effroi le Valet à la mouſtache de ce Monſieur des Roches, qui ſe diſoit mon mari, & qui m'avoit déja tant fait enrager. *Ah ! pour le coup fous l'êtes priſe, s'écria-t'il, fous ſerez bien hapille ſi vous l'échape à Montſir : L'eſtre ici lui ſcafre que fous l'eſtes auſſi, le recor font marchir. Ah ! Ah ! L'eſtre pone m'en réjoüir l'aprendre à vous à ſifre.*

Qu'on juge de mon étonnement, ou pour mieux dire, de mon embarras ; par un malheur extrême, je n'avois perſonne

à côté de moi ; Madame de G..... étoit au bout de l'Eglise, & je l'avois quittée pour venir à l'Autel ; je pris cependant mon parti : Je jugeai bien qu'on ne m'insulteroit pas dans un lieu si saint, & cette idée me fit fendre assez hardiment la presse, qui étoit grande ce jour-là, je joignis enfin Madame de G..... Qu'avez-vous, me dit-elle en l'aprochant ? Vous avez l'air bien émuë, vous trouvez-vous mal ? Je lui apris l'Avanture qui m'arrivoit, & je lui montrai le Valet à la moustache qui m'avoit suivie, & qui étoit derriére moi : Elle fut au fait dans le moment : je lui avois détaillé cette histoire ; mais au lieu de me consoler, elle se mit à soûrire : Rassurez-vous, me dit-elle, il n'y a pas à cela l'ombre du bon sens ; & si votre prétendu mari étoit assez hardi pour vouloir vous faire de la peine, tout aveugle qu'il est, on lui feroit voir clair ; ce discours me tranquilisa, & je continuai mes priéres.

Lorsque l'Office fut fini, Madame de G..... se leva, & me dit de la suivre. En passant, je vis dans le fond de l'Eglise une grande rumeur ; l'on se parloit à l'oreille, & il y avoit aparence qu'il étoit arrivé quelque chose. Madame de G..... dit à un de nos gens de s'informer de ce qui occasionnoit ce tumulte ; il revint un

moment après, & il dit qu'à quatre pas de la porte il y avoit des Archers, & que c'étoit sans doute quelqu'un qu'on vouloit arrêter. Vous voyez, dis-je à l'oreille de ma bonne amie, que c'est moi que cela regarde : Hé, ne craignez rien, dit Madame de G..... ne suis-je pas ici ? Cela me rassura encore, & j'arrivai à la porte. Mais, quelle fut ma suprise, d'y trouver l'Aveugle, le petit garçon, & un Monsieur qui tenoit une femme par la main, & qui disputoit avec mon prétendu mari ?

Celui-là est admirable, disoit cet homme, que malgré l'accident qui vous prive de la vuë, & l'aveu de Madame (il parloit de celle qu'il tenoit) vous vouliez vous obstiner à dire que ce n'est point votre femme, parce que votre fils, qui ne l'a jamais vuë, vous dit que ce n'est pas elle. Le Valet à la moustache qui ne m'avoit pas quittée, & qui entendit ce discours, vint se mêler à la conversation : *Mon Maître l'afoir raison* (s'écria-t'il à haute voix) *ne l'estre pas son femme, l'estre celle-là.* Il me montra alors, ce qui fit tourner les yeux à tout le monde sur moi. Madame de G..... qui vit combien je souffrois, dit à nos gens de nous faire faire place, & ordonna qu'on fit avancer le Carosse. L'Inconnu lui fit si-

gne qu'elle avoit raiſon, & aſſura tous ceux qui l'environnoient, que les choſes étoient comme il les diſoit, & que c'étoit une manie que d'en douter. L'Aveugle entêté comme une mule, diſoit qu'il ne ſe trompoit pas, & décida à faire arrêter les deux femmes qui occaſionnoient la conteſtation, diſant qu'il avoit obtenu un décret par corps, & qu'il vouloit qu'il ſervit : Tout le monde ſe mit à rire de ce beau prononcé ; mais celui qui étoit chargé de l'ordre, lui ſignifia qu'il n'avoit qu'à ſe décider & bien choiſir, parce qu'il n'étoit pas d'humeur à ſe faire des affaires pour lui ; ce furent les derniéres paroles que nous entendîmes. Nous étions dans notre Caroſſe ; il avoit ſi bonne mine, & ſentoit ſi bien le grand, que nonobſtant les cris de l'Officier, & les ordres qu'il donna de l'environner, l'on ne fut pas aſſez hardi pour lui obéïr.

Madame de G.... qui rioit comme une folle de mes frayeurs, & qui trouvoit l'avanture on ne peut pas plus ſinguliére, ordonna à un Laquais de reſter, afin qu'il nous aprît à ſon retour la fin de cette avanture. Il nous raporta que le Valet à la mouſtache nous avoit ſuivi par l'ordre de ſon Maître, dans l'entêtement où il étoit que j'étois véritablement ſa femme ; mais qu'il avoit eu une ſi grande frayeur

de la Livrée de Monsieur le Marquis, qui s'étoit mis à ses trousses, qu'il s'étoit sauvé à toutes jambes ; que pour ce qui regardoit mon prétendu mari, il étoit enfin revenu de sa manie, parce que sa femme avoit demandé à lui parler en particulier, & lui avoit dit sans doute des choses si positives, qu'il étoit convenu avec son amie qu'il s'étoit trompé ; qu'on avoit renvoyé les Archers, comme inutiles, parce que la femme avoit déclaré, que bien loin de fuir son mari, elle l'avoit fait chercher par-tout, dès qu'elle eut apris qu'il n'étoit pas mort, comme le bruit en avoit couru. Son dire parut d'autant moins suspect, qu'elle avoit vécu jusques-là avec une parente de son mari, ce qui fut confirmé un moment après par l'arrivée de cette femme, qu'on avoit envoyé chercher sur le champ, & qui fut reconnuë par le mari ; ce qui finit la discussion.

Le lendemain nous partîmes pour la Terre de Madame de G...... nous y arrivâmes le même jour. Monsieur de G...... qui étoit prévenu de mon voyage, me reçut avec une considération & une bonté infinies ; je le trouvai beaucoup plus vieilli que sa femme : il me dit que je ne souperois pas seule, & que j'aurois bonne compagnie. J'entendis à peu près ce qu'il

vouloit dire. Je lui fis toutes les amitiés possibles ; mais il faut remarquer qu'il fut aussi mistérieux que ma bonne maman de G...... & qu'il ne prononça en aucune façon le nom du Marquis de L. V.

Je demandai après les premiers complimens des nouvelles de Christine, cette fille que j'aimois tant, dont j'ai parlé ailleurs ; elle étoit presente, & je ne l'avois pas reconnuë ; elle vint se jetter à mon col, & parut sensible à mon souvenir.

L'on m'avoit conduit dans l'Apartement qui m'étoit destiné, où je changeois de robe, lorsque Madame de G...... qui m'avoit laissée seule, vint me demander si j'étois en état de recevoir la compagnie qui venoit d'arriver ? Ma réponse fut de me lever & d'aller au-devant du vieux Marquis, qui entroit accompagné de Monsieur de G...... de son fils & de Saint-Fal. Le rouge me monta au visage : Je ne m'attendois pas à une visite si réguliére & si nombreuse. Le vieux Marquis me fit compliment sur le bonheur que j'avois d'être sortie de ma maladie plus belle que je n'avois jamais été, à ce qu'il disoit ; pour mon Amant, il n'en étoit pas de même, il étoit méconnoissable, il avoit reculé d'un pas en me voyant, avoit parlé à l'oreille de Saint-Fal, & fait un signe du

doigt : comme pour dire : C'eſt donc ainſi que vous m'attrapez ?

Je rendis au vieux Marquis compliment pour compliment, & le félicitai ſur ſon bon viſage. La converſation roula un inſtant ſur nos maladies paſſées. Le vieux Marquis badina ſon fils ſur la maniére dont il en avoit été traité. Cet article m'interreſſa, je ne pus m'empêcher de prendre à ce ſujet ſon parti, & de dire, que je le trouvois toujours de même : Choſe à laquelle il ne répondit que d'une inclination. Son pere reprit à cela, que les yeux prévenus voyoient toujours favorablement, & qu'il ne s'en étonnoit pas.

Le ſilence ſuccéda après cela ; parce que le vieux Marquis ſe tut, & parut recuëilli en lui-même. Je tremblois & je ne ſçavois qu'augurer de ce ſilence ; mais il fut bien tôt rompu : Le pere de mon Amant demanda à Monſieur de G..... s'il avoit donné ſes ordres pour que perſonne ne ſurvint ; à quoi lui ayant été répondu que oüi : il s'écria : Voilà qui eſt bien. Il jetta enſuite les yeux ſur moi, & me parla en ces termes :

Il eſt tems, ma chére Jeannette, de finir vos peines, & de couronner votre vertu, vous méritez aſſurément une fortune encore plus élevée, que celle dont vous êtes à la veille de joüir ; il y a long-

tems que je le ſçai, & que je vous chéris; mais avec toutes vos qualités, je ne me ſerois jamais décidé en votre faveur par des raiſons de convenance, & qui me regardent perſonnellement, ſans les preuves que vous m'avez données de l'élévation de vos ſentimens. Ces preuves ont été juſqu'ici un myſtére, & je veux vous l'expliquer avant tout. Je connoiſſois la tendreſſe que vous avez pour mon fils, de même que je ſçavois la grandeur de ſa paſſion pour vous. Je ſacrifiois trop en me prêtant à vos goûts mutuels, ſans être aſſuré que vous en étiez digne l'un & l'autre. Quelle a été mon intention pour y parvenir? De vous mettre dans le cas l'un & l'autre de m'immoler ce goût, qui depuis ſa naiſſance m'a cauſé tant de troubles & d'inquiétudes. Je voulois connoître par une expérience qui prit ſa ſource dans le cœur de mon fils, s'il étoit digne que j'oubliaſſe mon rang & le public pour le ſatisfaire, & ſi j'en étois aſſez aimé pour me céder tout ce qu'il avoit de plus cher dans le monde; ſi je reconnois dans mon fils, me dis-je, en imaginant les moyens qui devoient me convaincre, qu'il m'aime aſſez pour renoncer à ce qu'il aime, il mérite que je conſente à le rendre heureux.

Ce que je vais vous dire, va vous ſur-

prendre, Jeannette, continua-t'il, quand vous vous rapellerez tous les pas que j'ai semblé faire pour vous plaire, & ces propositions faites pour vous épouser ; mais revenez ; elles ne tendoient qu'à connoître le fond de votre caractére, & si une fortune presente étoit capable de tenter votre vanité. Les jeunes gens se préviennent tous les jours si aisément en faveur d'objets, souvent adroits pour venir à leur fin, que je ne voulois pas que mon fils risquât de se repentir un jour de s'y être abandonné ; c'est ce qui a été cause que je vous ai fait veiller de si près, & que j'ai cherché avec ardeur tout ce qui pouvoit faciliter l'étude que je voulois faire du fond de votre cœur.

J'ai eu lieu de me loüer de ce qui m'en a paru ; mais ce n'étoit pas assez du vôtre pour me déterminer, je voulois connoître celui de mon fils, & si Forçan n'étoit pas venu m'aprendre le lieu où vous vous étiez cachée, j'aurois commencé mon épreuve par l'obliger à vous trahir, & à vous livrer entre mes mains. S'il avoit fléchi à ce desir, j'étois satisfait ; je vous aurois épargné à l'un & à l'autre bien des risques que vous avez courus, mais le Ciel qui m'a puni de vouloir à son imitation, aprofondir les cœurs, après m'avoir montré le danger que couroit mon fils, a bien voulu me le

rendre, & lui conserver un bien sans lequel il ne pouvoit vivre, & qu'il lui a sans doute destiné de tout tems.

J'ai donc imaginé, pour venir à mes vûës, ma chére Jeannette, cette maladie qui vous a paruë à tous si vrai-semblable... Comment ! interrompit mon Amant, en baisant la main de son pere, cet état cruel où je vous ai vû, & dont toute la Ville est imbuë, n'étoit qu'une feinte.... Oüi, mon fils, poursuivit le Marquis, ce n'étoit qu'un jeu, mais laissez-moi achever, tout sera expliqué.

Il ne me fut pas difficile, continua cet adroit Seigneur, de joüer le rôle dont il étoit question. On me connoît chez moi, l'on sçait que je veux être obéï, & que je ne pardonne pas l'indiscrétion. Je mis dans ma confidence Forçan, que j'avois repris à cause du service qu'il m'avoit rendu, deux Valets de Chambre & mon Chirurgien : comme ce ne sont que ces sortes de gens qui nous aprochent, il ne fut pas difficile, avec leur secours, de faire accroire à ma Maison ce qu'il me plut. Voilà le nœud : Mon fils s'est montré digne de l'être, il a immolé généreusement ce qu'il avoit de plus cher pour conserver la vie à son pere, le sacrifice m'a touché autant que j'ai eu d'admiration de votre complaisance pour mon fils. Le jour que

la nature l'a emporté ſur votre généreuſe réſolution, je vous en récompenſois, vous alliez être unis l'un à l'autre : Un moment plus tard, mon fils prenoit une place que je ſemblois occuper : Votre foibleſſe, ô ma chére Jeannette, a empêché ce coup prémédité avec tant de plaiſir : combien ne me ſuis-je pas repenti, par les frayeurs que vous m'avez donnez l'un & l'autre de vous perdre, de ne vous avoir pas prévenus plûtôt ?

Mais le Ciel, que j'ai tant fait prier pour vous, mes chers enfans, continua le reſpectable Marquis, en vous rendant à moi, me met dans le cas d'achever mon ouvrage. Aprochez, mon cher fils, s'écria le Marquis en ſe levant, & en me prenant par la main, ſoyez heureux. Je vous donne Jeannette : en vous faiſant ce preſent, je compte vous donner autant que la vie que vous tenez de moi. En prononçant ces mots, il s'attendrit, nous nous jettâmes à ſes genoux. J'étois ſi ſaiſie, ſi aiſe, & ſi remplie d'un certain je ne ſçai quoi, que je ne puis expliquer le véritable état où je me trouvai alors. Le Marquis verſoit auſſi des larmes, Monſieur & Madame de G.... & Saint-Fal, ſe ſentoient de l'attendriſſement général. Après cette Scéne muette, qui dura quelques minutes, le Marquis nous fit

relever & rasseoir, & continua ainsi.

Si vous êtes contens, mes chers enfans, je ne le suis pas moins assurément : mais il ne suffit pas toujours de se satisfaire, il faut que les bienséances soient gardées. J'ai pris des mesures si justes, que j'espére que le Public ignorera à jamais la véritable origine de ma Bru ; je ne prétens pas assurément l'humilier par ce discours, sa vertu & ses grandes qualités la mettent fort au-dessus d'une vaine naissance ; mais esclave que l'on est de préjugés, j'ai cru qu'il m'étoit permis de me servir de ruses innocentes pour imposer à mes pareils. Jeannette paroîtra descendre de bon lieu, & quoiqu'on publie aujourd'hui ses bans dans son Hameau, je me suis conduit de maniére que l'on ne peut trahir mon secret.

Tout est prêt enfin pour la célébration d'un Mariage si désiré ; le Contrat que vous avez signez l'un & l'autre, & qui vous a tant coûté de pleurs, est celui qui vous servira, il est fait en vos noms : ainsi ma chére fille, me dit le vieux Marquis en souriant, vous voyez bien que l'inquiétude que vous marquâtes en ce tems pour le Marquis, & que j'aprouvai, n'avoit pas de lieu : Vous souvenez-vous bien que je vous dis, que nous en serions contens ? Vous en ai-je imposé ?

Il me reste à vous dire, poursuivit le pere de mon Amant, en m'adressant la parole, afin que tout soit éclairci, que dans l'embarras de choisir le lieu où je vous ménerois, j'ai eu recours à mes anciens amis, Monsieur & Madame de G.... comme à des gens sur lesquels je pouvois compter. Je sçavois les obligations que vous leur aviez, & cette idée m'a paru si convenable, que j'ai été sur le champ leur en faire part, en leur recommandant le secret. J'en étois d'une jalousie extrême; après avoir occasionné tant de maux & avoir donné tant de soins, & d'inquiétudes à ces pauvres enfans, il étoit bien juste que je me réservasse la douce satisfaction de leur aprendre le premier leur bonheur.

Le vieux Marquis finit ainsi ce précieux discours: il renouvella nos marques de reconnoissance: Je la ressentois jusques au fond du cœur; mais je n'osois en donner des preuves aussi fortes que celles de mon Amant. Il se jetta vingt fois à ses genoux, lui baisa autant de fois les mains, & lui disoit les choses les plus tendres & les plus flâteuses. Après avoir donné le tems convenable à ses transports, le vieux Marquis me dit que mon pere & ma mere étoient arrivés, qu'il les avoit envoyés chercher pour qu'ils assistassent à

la célébration de mon Mariage, mais qu'il falloit que je leur fiſſe entendre, qu'ils devoient ne plus retourner à leur Hameau, que cela étoit d'une conſéquence extrême par les arrangemens qu'il avoit pris pour dérober la connoiſſance de ce que j'étois. Ils ne perdront rien au change, me dit-il en ſouriant, je vous donne ma Terre de F.. A... qui eſt à cent lieuës d'ici, (elle eſt de vingt mille livres de rente,) vous irez y vivre avec eux & votre mari, juſqu'à ce que je trouve à propos de vous raprocher de moi. Votre pere & votre mere y reſteront, & en ſeront les Seigneurs & Maîtres, cela les conſolera de quitter leur patrie. Vous aurez le tems de les inſtruire en chemin du rôle qu'ils vont y joüer, il n'eſt pas difficile de prendre l'air aiſé, lorſqu'on l'eſt effectivement. Que je fus ſenſible à tant de bontés, Si je voulois les exprimer, je ne viendrois jamais à la concluſion.

Je n'avois point encore eu lieu d'avoüer au vieux Marquis que Barbe étoit ma tante; je le fis. Eh bien! tant mieux, continua le cher & reſpectable pere de mon Amant, l'on en fera une fortunée de plus.

Le vieux Marquis nous aprit encore, car on ne peut pas tout dire à la fois, qu'il

n'avoit

n'avoit amené avec lui & gardé à son service, que les gens dont il s'étoit servi dans sa prétenduë maladie ; & qu'il avoit fait Maison neuve de tous les autres, afin que ses manœuvres ne fussent point éventées. Il ajoûta qu'il avoit renvoyé Forçan, qu'il sçavoit qu'il me déplaisoit (quelle bonté !) mais qu'il lui avoit fait un si bon parti, qu'il en devoit être bien consolé.

J'étois trop comblée, pour avoir des sujets d'aigreur ; j'intercédai pour l'Ècuyer, & je demandai avec tant d'instance qu'il se ressentit de la joye commune, qu'on m'accorda son retour. Depuis ce tems, je n'ai point eu à me plaindre de lui.

Madame de G..... connoissant que tout étoit dit, proposa de souper ; nous y étions tous disposés : Rien ne donne tant d'apétit que la joye ; il n'est pas difficile d'imaginer que le Marquis & moi nous en avions : Je lus dans ses yeux, à table, son impatience. Rougirai-je d'avoüer que j'en avois aussi ? Hé, pourquoi ne pas dire vrai ? mes desirs étoient bien pardonnables. D'ailleurs, je craignois toujours quelqu'événement imprévû qui anéantit mon espoir ; j'en avois tant essuyé dans ma vie, que je m'étois fait une mauvaise habitude de croire que je ne devois pas être un jour sans de nou-

velles traverses ; mais je me trompois, il y a des tems pour tout dans la vie ; la mauvaise fortune se lasse à la fin de nous persécuter.

A peine eus-je soupé, que je courus m'enfermer dans mon Apartement avec Barbe, mon pere & ma mere que je mandai ; dès que je fus seule avec eux, je me jettai à leurs pieds ; je m'avoüai fille & niéce, & je leur demandai pardon de leur avoir tû si long-tems ce que je leur étois, en leur donnant des raisons succinctes, mais valables. L'on doit juger de la surprise & de la joye de ma famille ; ils se mirent tous à pleurer lorsque je leur eus fait part du bonheur dont j'allois joüir : Ma mere me tenoit les jouës collées sur les siennes, & disoit tantôt, Dieu soit loüé ! Une autrefois, je vous l'avois toujours bien dit, mon mari, qu'elle seroit toujours sage ! Nous avions trop peu de tems pour l'employer à ces témoignages réciproques de tendresse, je leur apris en deux mots le sort qui leur étoit destiné ; & je proposai à ma chére tante, qui pouvoit à peine se persuader que je fusse sa niéce, ou de me suivre, ou de retourner au cher Hameau qu'elle aimoit tant, lui offrant la Maison de mon pere, & de lui acheter une bonne Métairie. Non, non, me dit-

elle avec naïveté, il n'y a plus de Hameau pour moi que celui où vous serez, ma chére niéce, puisque la Providence ne veut plus que je vous apelle autrement. Votre secret, vrayement, seroit en de bonnes mains si je retournois au Village ! Eh, en bonne foi, j'irois chercher la derniére de mes comméres pour le lui aprendre, en commençant par Monsieur le Curé, s'entend, car à tout Seigneur, tout honneur ; je ne pourrois trahir ma pensée. Je ne pus m'empêcher de rire de la franchise de ma tante ; je lui recommandai cependant de me faire le plaisir de l'observer ; elle me dit sur cela, que je devois être tranquile ; & qu'hors de son Village, il n'y avoit rien à craindre, & que je l'avois bien éprouvé depuis qu'elle étoit avec moi.

Sur ces entrefaites on frapa à la porte que j'avois fermée, c'étoit l'impatient Marquis : Tout est prêt, disoit-il à travers la serrure. L'on n'attendoit plus que moi. Dès que j'eus ouvert, il se jetta à mon col, & me baisa avec tant de vivacité, qu'il me fit rougir. Oh ! pour le coup, s'écria-t'il, vous ne vous en fâcherez pas. Après ce beau discours, il sauta au col de mon pere, de ma mere, de ma tante, & les caressa beaucoup, les apella de ces noms, & puis finit par me dire, dépêchons-nous donc : Je ne

pus m'empêcher de rire de sa brusque impatience, & je le suivis en riant du meilleur de mon cœur, à l'Eglise, où tout étoit prêt pour unir à jamais.

Nous fûmes enfin mariés : Quelle suite n'eut pas cette aimable Cérémonie ! Je me tais ; il me suffit de dire qu'il n'y a pas de jours depuis ce tems-là, que je ne m'en ressouvienne. Tout ce qui avoit été prévû par le vieux Marquis, eut son exécution, & fut suivi à la Lettre. L'on a beaucoup raisonné de mon Mariage dans le monde ; le Marquis & moi, nous nous en sommes moqués, & ne nous occupons depuis ce tems qu'à faire notre félicité. Deux garçons & une fille ont été le fruit de notre amour mutuel. Au milieu du grand monde aujourd'hui, je n'y vois, je n'y chéris que les miens, j'en fais mes plus charmans plaisirs. Mon mari est toujours tendre, complaisant & amoureux ; puis-je finir par un endroit plus doux & plus interressant ?

Fin de la douzième & dernière Partie.

